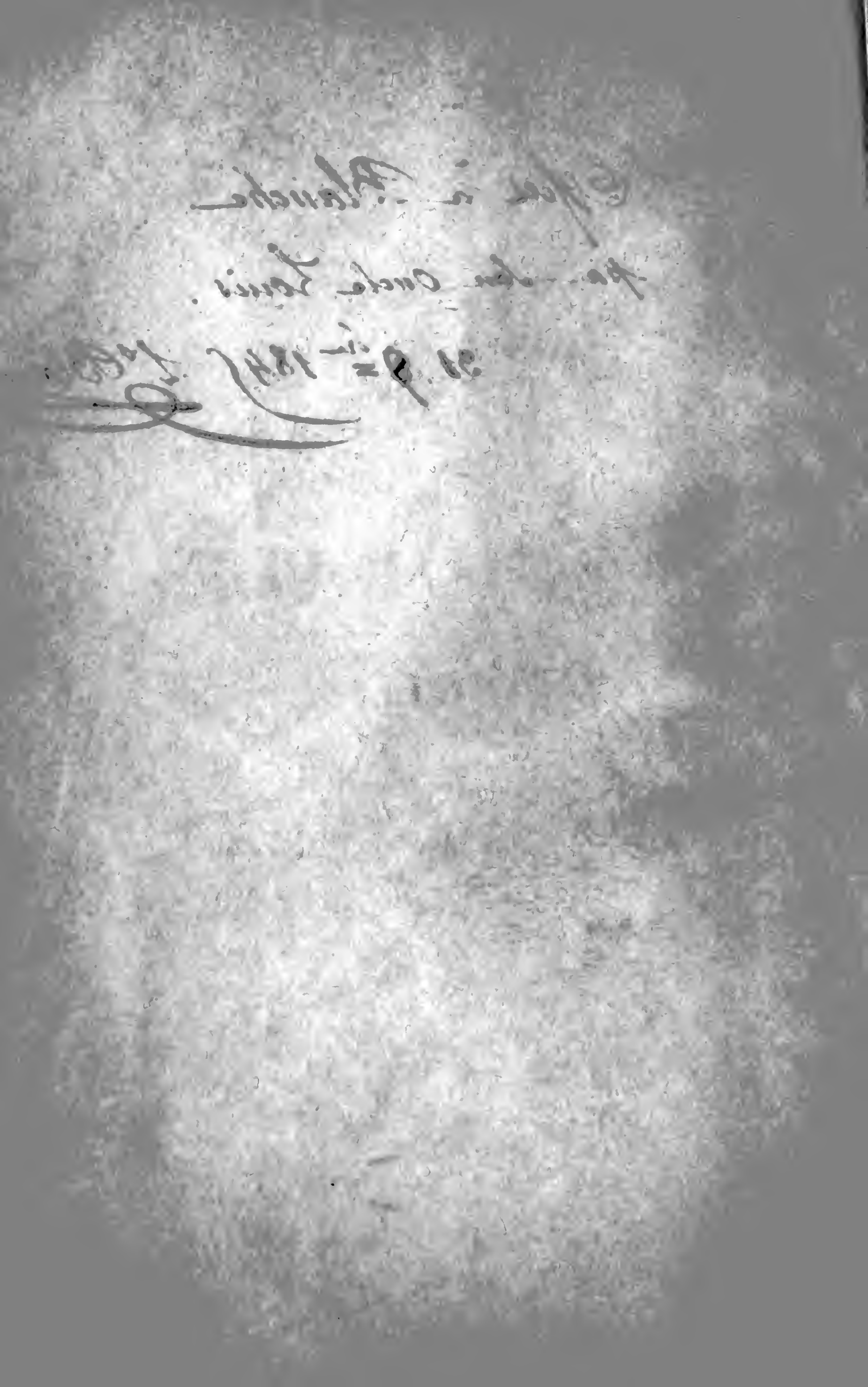




9 ...

manque page 409/410

Offert à Blanche
par son oncle Louis.
31. 9bre 1845 Ls Blanc



LA MORALE

MERVEILLEUSE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. BELIN LEPRIEUR FILS,
Rue de la Monnaie, 11.

LA

MORALE

MERVEILLEUSE

CONTES DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

Recueillis et mis en ordre par P. Christian



PARIS

BELIN-LEPRIEUR, 5, RUE PAVÉE-S.-ANDRÉ,

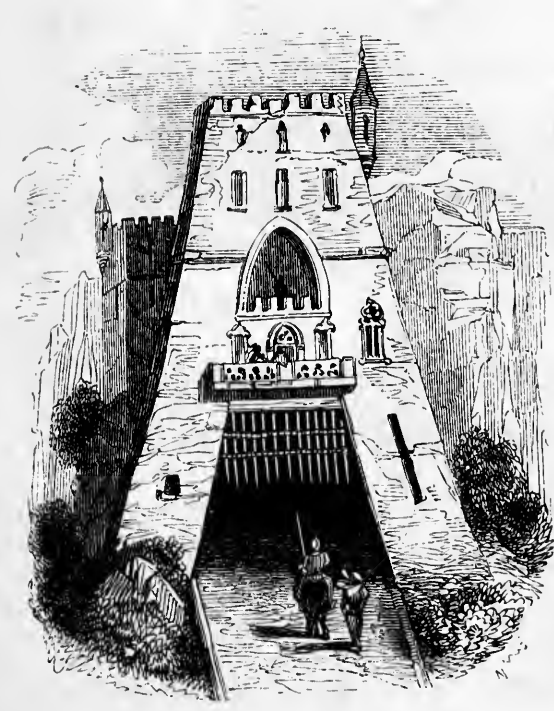
COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

QUAI MALAQUAIS, N° 15.

1844.



RÉFACE



l'âge heureux où l'enseignement des plus douces vertus de la vie précède encore de loin les froides instructions de l'école ; où le foyer de la famille abrite, sous le regard maternel, les tendres intelligences qui ne savent encore qu'aimer et s'épanouir, la morale n'arrive au cœur que par les sens, et, de tous les

instincts de l'enfance, la curiosité est le plus actif, le plus impressionnable.

Plus tard, quand la raison, en se développant, efface peu à peu les prestiges de l'imagination, le souvenir du jeune homme se nourrit encore de ces récits merveilleux qui ouvrirent à ses sensations le panorama des vertus et des vices, mis en contraste animé.

L'âge mûr, à son tour, se reporte souvent avec délices au seuil des régions de la féerie ; les vérités pratiques de la vie morale se retracent à sa pensée, colorées de tout l'attrait mystérieux des pompes fantastiques. Il n'a fallu à Charles Perrault, pour s'immortaliser, que les créations devenues si populaires de *Barbe Bleue*, du *Chaperon rouge*, du *Marquis de Carabas*, et certes, cette célébrité en vaut bien une autre et n'est pas plus contestable, car l'homme est un grand enfant qui veut qu'on lui fasse des contes, en dépit de tout comme à propos de tout! La vieillesse, dont les mains se cramponnent au berceau, quand déjà son pied débile glisse dans la tombe, donnerait à *Peau d'Ane* son dernier sourire, si *Peau d'Ane* lui était contée pour endormir sa dernière heure.

Les Contes de Perrault ont défrayé les crayons de cent artistes ; l'imagerie en a usé et abusé ; mais après tant d'ébauches plus ou moins heureuses, l'*illustration* de la féerie restait encore à faire. Nous n'avons pas reculé

devant les difficultés d'une pareille tâche. Les suffrages du public, notre juge en dernier ressort, décideront si nos efforts ont atteint le but que nous nous proposions.

Le recueil que nous publions aujourd'hui s'adresse, par son choix, aux adolescents des deux sexes. Nous avons confié le soin de revoir chaque conte à un écrivain d'un goût sûr, qui n'a rien laissé passer sans l'avoir soumis à la critique des plus délicates convenances.

Nous pensons que les innombrables jeunes lecteurs de notre splendide édition du *Robinson Suisse* illustré feront le même accueil à la *Morale Merveilleuse.* Les dessinateurs qui ont prêté leur concours à cette publication n'ont rien négligé pour la revêtir de la plus piquante originalité.

L'ÉDITEUR.



Les Aventures de Fleur-de-Lys.

LES AVENTURES

DE FLEUR DE LYS

I



Au temps des Fées, un puissant roi du nord avait été vaincu à la guerre par l'empereur d'Allemagne, son voisin. Le vainqueur fit transporter dans sa capitale les richesses les plus précieuses que la conquête avait fait tomber en son pouvoir. Il emmena également à sa suite les meilleurs soldats du roi détrôné, et

un grand nombre d'habitants qui furent contraints d'abandonner leur patrie et leurs propriétés, pour aller vivre dans les états de leur nouveau maître

Le pauvre roi vaincu n'avait pourtant pas perdu courage. Il réunit les débris de ses sujets, pour former une petite armée, avec laquelle il voulait reconquérir ses trésors ou mourir glorieusement. Avant de se remettre en campagne, il fit publier une ordonnance pour appeler autour de lui tous les seigneurs qui avaient survécu à sa défaite et qui pouvaient encore le servir de leur personne et de leur fortune, si mieux ils n'aimaient lui fournir un de leurs enfants avec un certain nombre d'hommes et de chevaux tout équipés.

Il y avait sur la frontière du royaume un vieux seigneur âgé de quatre-vingts ans, mais si mal partagé des faveurs de la fortune, qu'après avoir possédé beaucoup, il se voyait réduit à la pauvreté, avec trois filles qui lui restaient. Elles avaient tant de raison, qu'elles ne murmuraient pas de leurs disgrâces, et si par hasard elles en parlaient à leur père, c'était plutôt pour le consoler, que pour rien ajouter à ses peines.

Lorsque l'ordonnance du roi parvint aux oreilles du vieillard, il appela ses filles, et les regardant tristement :
— Qu'allons-nous faire? leur dit-il. Le roi ordonne à toutes les personnes distinguées de son royaume de se rendre près de lui, pour le servir contre l'empereur, ou il les condamne à une très grosse amende, si elles y manquent. Je ne suis point en état de payer la taxe : voilà de

terribles extrémités, elles renferment ma mort ou notre ruine.

Ses trois filles s'affligèrent avec lui; mais elles ne laissèrent pas de le prier de prendre un peu de courage, parce qu'elles étaient persuadées qu'elles pourraient trouver quelque remède à son affliction.

En effet, le lendemain matin, l'aînée fut trouver son père, qui se promenait tristement dans un verger, dont il prenait lui-même le soin.

— Seigneur, lui dit-elle, je viens vous supplier de me permettre de partir pour l'armée. Je suis d'une taille avantageuse, et assez robuste ; je m'habillerai en homme, et je passerai pour votre fils. Si je ne fais pas des actions héroïques, tout au moins je vous épargnerai le voyage ou la taxe, et c'est beaucoup en l'état où nous sommes.

Le comte l'embrassa tendrement, et voulut d'abord s'opposer à un dessein si extraordinaire ; mais elle lui dit avec tant de fermeté qu'elle n'envisageait point d'autre expédient, qu'enfin il y consentit.

Son père lui donna des armes, et le meilleur cheval des quatre qui servaient à labourer. Les adieux et les regrets furent tendres de part et d'autre.

Après quelques journées de chemin, elle passa le long d'un pré bordé de haies vives. Elle vit une bergère bien affligée, qui tâchait de retirer un de ses moutons d'un fossé où il était tombé.

— Que faites-vous là, bonne bergère? lui dit-elle.

— Hélas! répliqua la bergère, j'essaie de sauver mon

mouton qui est presque noyé, et je suis si faible que je n'ai pas la force de le retirer.

— Je vous plains, dit-elle. Et sans lui offrir son secours, elle s'éloigna. La bergère aussitôt lui cria :

— Adieu, belle déguisée !

La surprise de notre belle héroïne ne se peut exprimer.

— Comment, dit-elle, est-il possible que je sois si reconnaissable ? Cette vieille bergère m'a vue à peine un moment, et elle sait que je suis travestie : où veux-je donc aller ? Je serai reconnue de tout le monde ; et si je le suis du roi, quelle sera ma honte et sa colère ? Il croira que mon père est un lâche, qu'il n'ose paraître dans les périls.

Après toutes ces réflexions, elle conclut qu'il fallait retourner sur ses pas.

Le comte et ses filles parlaient d'elle, et comptaient les jours de son absence, lorsqu'ils la virent entrer. Elle leur apprit son aventure : le bonhomme lui dit qu'il l'avait bien prévu, que si elle avait voulu le croire, elle ne serait point partie, parce qu'il est impossible qu'on ne connaisse pas une fille déguisée. Toute cette petite famille se trouvait dans un nouvel embarras, ne sachant comment faire, quand la seconde fille vint à son tour trouver le comte.

— Ma sœur, lui dit-elle, n'avait jamais monté à cheval, il n'est point surprenant qu'on l'ait reconnue ; mais si vous me permettez d'aller à sa place, j'ose me promettre que vous en serez content.

Quoi que le vieillard pût lui dire pour combattre son dessein, il n'en put venir à bout : il fallut qu'il consentît

à la voir partir; elle prit un autre habit, d'autres armes, et un autre cheval.

Ainsi équipée, elle embrassa mille fois son père et ses sœurs, résolue de bien servir le roi ; mais en passant par le même pré où sa sœur avait vu la bergère et le mouton, elle le trouva au fond du fossé, et la bergère occupée à le retirer.

— Malheureuse! s'écriait-elle, la moitié de mon troupeau a péri de cette manière; si quelqu'un m'aidait, je pourrais sauver ce pauvre animal; mais tout le monde me fuit.

— Hé quoi! bergère, avez-vous si peu de soin de vos moutons, que vous les laissiez tous tomber dans l'eau?

Et sans lui donner d'autre consolation, elle piqua son cheval.

La vieille lui cria de toute sa force :

— Adieu, belle déguisée!

Ce peu de mots n'affligea pas médiocrement notre amazone. — Quelle fatalité ! dit-elle, me voilà aussi reconnue; ce qui est arrivé à ma sœur m'arrive; je ne suis pas plus heureuse qu'elle, et ce serait une chose ridicule que j'allasse à l'armée avec un air si efféminé que tout le monde me reconnût. Elle retourna donc sur-le-champ à la maison de son père, fort triste du mauvais succès de son voyage.

Il la reçut tendrement, et la loua d'avoir eu la prudence de revenir; mais cela n'empêcha pas que le chagrin ne recommençât. Le bon vieillard se désolait en secret, parce qu'il ne voulait pas montrer toute sa douleur à ses filles.

Enfin sa cadette vint le prier, avec les dernières instances, de lui accorder la même grâce qu'à ses sœurs.



— Peut-être, dit-elle, que c'est une présomption d'espérer réussir mieux qu'elles; cependant je ne laisserai pas de tenter l'aventure; et le désir extrême que j'ai de vous soulager dans vos peines, m'inspire un courage extraordinaire.

Le comte l'aimait beaucoup plus que ses deux autres sœurs; elle avait tant de soin de lui, qu'il la regardait comme son unique consolation.

— Voulez-vous me quitter, ma chère fille? lui dit-il. Votre absence me causera la mort; quand il serait vrai que la fortune favorisât votre voyage, et que vous revins-

siez couverte de lauriers, je n'aurais pas le plaisir d'en être témoin : mon âge avancé et votre absence termineront ma vie.

— Non, mon père, lui disait Fleur de Lys (c'est ainsi qu'il l'avait nommée); ne croyez pas que je tarde longtemps : il faudra bien que la guerre finisse ; et si je voyais quelque autre moyen de satisfaire aux ordres du roi, je ne le négligerais pas ; car j'ose vous dire que si mon éloignement vous cause de la peine, il m'en fait encore plus qu'à vous.

Il consentit enfin à ce qu'elle désirait. Elle se fit faire un habit très simple : ceux de ses sœurs avaient trop coûté, et les finances du pauvre comte n'y pouvaient suffire. Elle fut obligée de prendre un fort mauvais cheval, parce que ses deux sœurs avaient presque estropié les deux autres ; mais tout cela ne la découragea point. Elle embrassa son père, reçut sa bénédiction, et après avoir mêlé ses larmes à celles de ses sœurs, elle partit.

II



LEUR de Lys, en passant par le pré dont j'ai déjà parlé, trouva la vieille bergère qui n'avait point encore retiré son mouton, ou qui voulait en retirer un autre du milieu d'un fossé profond.

— Que faites-vous là, bergère? dit Fleur de Lys en s'arrêtant.

— Je ne fais plus rien, seigneur, répondit la bergère; depuis qu'il est jour, je suis occupée après ce mouton; mes peines ont été inutiles; je suis si lasse que je ne puis respirer. Il n'y a guère de jours qu'il ne m'arrive quelque nouveau malheur, et je ne trouve personne qui y prenne part.

— Je vous plains, dit Fleur de Lys, et pour vous marquer ma pitié, je veux vous aider.

Elle descendit aussitôt de son cheval, qui était si docile qu'elle ne prit pas la peine de l'attacher pour l'empêcher de s'enfuir; et sautant par dessus la haie, après avoir essuyé quelques égratignures, elle se jeta dans le fossé et retira le bien-aimé mouton.

— Ne pleurez plus, ma bonne mère, dit-elle à la bergère : voilà votre mouton, et pour avoir été si longtemps dans l'eau, je le trouve encore bien gai.

— Vous n'avez pas obligé une ingrate, dit la bergère. Je vous connais, charmante Fleur de Lys; je sais où vous allez, et tous vos desseins. Vos sœurs ont passé par ce pré; je les connaissais bien aussi, et je n'ignore pas ce qu'elles avaient dans l'esprit; mais elles m'ont paru si dures, et leur procédé avec moi a été si peu gracieux, que j'ai trouvé le moyen d'interrompre leur voyage. La chose est fort différente à votre égard; vous l'éprouverez, Fleur de Lys, car je suis fée, et mon inclination me porte à combler de biens ceux qui le méritent. Vous avez là un cheval dont la maigreur effraye; je veux vous en donner un autre.

Aussitôt elle toucha la terre de sa houlette, et sur-le-champ Fleur de Lys entendit hennir derrière un buisson : elle regarda promptement, elle aperçut le plus beau cheval du monde, qui se mit à courir et à sauter dans le pré. Fleur de Lys qui aimait les chevaux, était ravie d'en voir un si parfait, lorsque la fée appela ce beau coursier, et le touchant de sa houlette, elle dit :

— Fidèle Camarade, sois mieux harnaché que le meilleur cheval de l'empereur Matapa.

Sur-le-champ Camarade eut une housse de velours vert, brodée de diamants et de rubis, une selle de même, et une bride toute de perles, avec les bossettes et le mors en or ; enfin l'on ne pouvait rien trouver de plus magnifique.

— Ce que vous voyez, dit la fée, est la moindre chose que l'on doive admirer dans ce cheval. Il a bien d'autres talents, dont je veux vous parler. Premièrement il ne mange qu'une fois en huit jours; il ne faut point prendre la peine de le panser; il sait le passé, le présent et l'avenir. Il est à mon service depuis longtemps, je l'ai façonné comme pour moi. Lorsque vous souhaiterez d'être informée de quelque affaire, ou que vous aurez besoin de conseils, il ne faut que vous adresser à lui, il vous donnera de si bons avis, que les souverains seraient bien heureux d'avoir des conseillers qui lui ressemblassent. Il faut donc que vous le regardiez plutôt comme votre ami que comme votre cheval. Votre habit n'est point non plus à mon gré, je veux vous en donner un qui vous siéra fort bien.

Elle frappa la terre de sa houlette, il en sortit un grand coffre couvert de maroquin du Levant, garni de clous d'or : les chiffres de Fleur de Lys étaient dessus. La fée chercha parmi les herbes une clef d'or, elle ouvrit le coffre : il était doublé de peau d'Espagne; il y avait dedans douze habits, douze cravates, douze épées, douze plumets, et ainsi de tout par douzaine. Les habits étaient si couverts de broderie et de diamants, que Fleur de Lys avait de la peine à les soulever.

— Choisissez celui qui vous plaît davantage, lui dit la fée, et pour les autres, ils vous suivront partout; vous n'aurez qu'à frapper du pied, en disant : Coffre de maroquin, viens à moi plein d'habits ; coffre de maroquin, viens à moi plein de linge et de dentelles ; coffre de maroquin, viens à moi plein de pierreries et d'argent ; aussitôt vous le verrez ou dans la campagne, ou dans votre chambre. Il faut aussi que vous choisissiez un nom, car Fleur de Lys ne convient pas au métier que vous allez faire ; il me semble que vous pouvez vous appeler le chevalier Fortuné. Mais il est bien juste encore que vous me connaissiez, je vais prendre ma figure ordinaire devant vous.

En même temps elle laissa tomber sa vieille peau, et parut si merveilleuse qu'elle éblouit les yeux de Fleur de Lys.

Son nouvel habit était de velours bleu, doublé d'hermine ; ses cheveux étaient nattés avec des perles, et sur sa tête brillait une superbe couronne.

Fleur de Lys, transportée d'admiration, se jeta à ses

pieds, et s'y prosterna avec un respect et une reconnaissance inexprimables. La fée la releva et l'embrassa tendre-



ment ; puis lui dit de prendre un habit de brocart or et vert. Fleur de Lys obéit à ses ordres, et montant à cheval,

elle continua son voyage, si pénétrée de toutes les choses extraordinaires qui venaient de se passer, qu'elle ne pensait plus qu'à cela.

En effet, elle se demandait à elle-même par quel bonheur inespéré elle avait pu s'attirer la bienveillance d'une fée si puissante; car enfin, disait-elle, je ne lui étais pas nécessaire pour retirer son mouton, puisqu'un seul coup de sa baguette pourrait faire revenir un troupeau tout entier des antipodes, s'il y était allé. J'ai été bien heureuse de me trouver si disposée à l'obliger : ce rien que j'ai fait pour elle est cause de tout ce qu'elle a fait pour moi; elle a connu mon cœur, et mes sentiments lui ont été agréables. Ah! si mon père me voyait à présent si magnifique et si riche, quelle joie pour lui! Mais tout au moins j'aurai le plaisir de partager avec ma famille les biens qu'elle m'a prodigués.

En achevant ces diverses réflexions, elle arriva dans une belle ville fort peuplée; elle s'attira les regards de tout le monde; on la suivait, on l'entourait, et chacun disait: S'est-il jamais vu un chevalier plus beau, mieux fait, et plus richement habillé? Qu'il a de grâce à manier ce superbe cheval!

Le gouverneur, qui se promenait et qui l'avait admiré en passant, envoya un gentilhomme lui dire qu'il le priait de venir en son château.

Le chevalier Fortuné (car enfin il faut l'appeler ainsi) répliqua que, n'ayant point l'honneur d'être connu de lui, il n'aurait pas osé prendre cette liberté; qu'il irait le voir,

et qu'il le suppliait de lui donner un de ses gens, auquel il pût confier quelque chose de conséquence pour porter à son père.

Il s'enferma dans sa chambre, puis, frappant du pied, il dit : Coffre de maroquin, viens à moi plein de diamants et de pistoles. Aussitôt le coffre parut, mais il n'y avait point de clef ; et où la trouver? Quel dommage de rompre une serrure toute d'or, émaillée de mille couleurs! De plus, que n'aurait-il pas eu à craindre de l'indiscrétion d'un serrurier? A peine aurait-il parlé de ses trésors que les voleurs se seraient assemblés pour le voler, et peut-être qu'ils l'auraient tué.

Le voilà donc à chercher la clef d'or partout; et plus il la cherchait, et moins il la trouvait. —Quelle désolation! s'écriait-il. Je ne pourrai faire part à mon père du bien que m'a fait la fée. En rêvant ainsi, il pensa que le meilleur parti à prendre était de consulter son cheval; il descendit dans l'écurie, et lui dit tout bas :

— Camarade, apprends-moi où je pourrai trouver la clef du coffre de maroquin?

— Dans mon oreille, répondit-il.

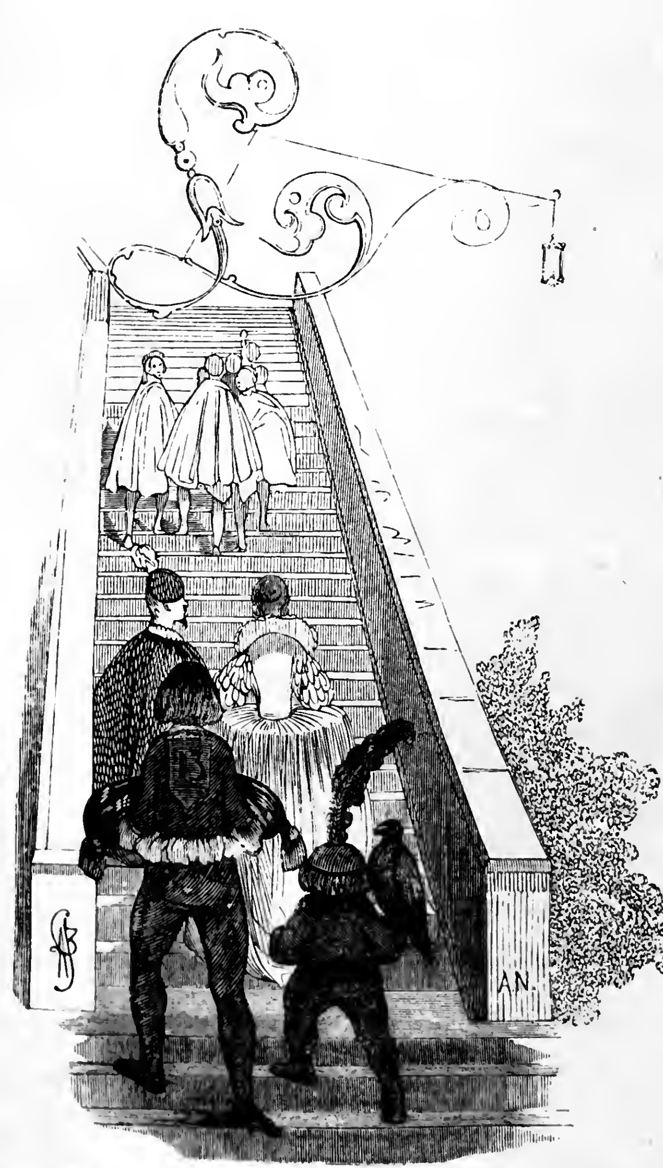
Fortuné regarde dans l'oreille de son cheval, il aperçoit un ruban vert, le tire, et voit la clef. Il ouvrit le coffre de maroquin, où il y avait plus de diamants et plus de pistoles qu'il n'en pourrait tenir dans un muid. Le chevalier en remplit trois cassettes, une pour son père, et les deux autres pour ses sœurs; il en chargea l'homme que le gouverneur lui avait envoyé, et le pria de ne s'ar-

rêter ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez le comte.

Ce messager fit diligence, et quand il dit au bon vieillard qu'il venait de la part de son fils le chevalier, et qu'il lui apportait une cassette bien lourde, le père demeura curieux de savoir ce qui pouvait être dedans, car son prétendu fils était parti avec si peu d'argent, qu'il ne le croyait pas en état d'acheter quelque chose, ni même de payer le voyage de celui qu'il avait chargé de son présent. Il ouvrit d'abord sa lettre, et lorsqu'il vit ce que sa chère fille lui mandait, il pensa expirer de joie; la vue des pierreries et de l'or lui confirmait encore la vérité de ses paroles.

Ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est que les deux sœurs de Fleur de Lys ayant ouvert leurs boîtes, ne trouvèrent que des verrines au lieu de diamants, et des pistoles fausses, la fée ne voulant pas qu'elles se ressentissent de ses bienfaits; de sorte qu'elles s'imaginèrent que leur sœur avait voulu se moquer d'elles, et elles en conçurent un dépit inexprimable; mais le comte les voyant fâchées, leur donna la plus grande partie des bijoux qu'il venait de recevoir; et sitôt qu'elles les touchèrent, ils se changèrent comme les autres. Elles jugèrent par là qu'un pouvoir inconnu agissait contre elles, et prièrent leur père de garder ce qui restait pour lui seul.

III



E beau Fortuné n'attendit pas le retour de son messager, il partit. Son voyage était très pressé, il fallait se rendre aux ordres du roi.

Il fut chez le gouverneur; toute la ville s'y assembla pour le voir: sa personne et toutes ses actions avaient un air si honnête, qu'on ne pouvait s'em-

pêcher de l'admirer et de le chérir. Il ne disait rien qui ne fît plaisir à entendre, et la foule était si grande autour de lui, qu'il ne savait à quoi attribuer un empressement si extraordinaire.

Il continua son chemin sur son excellent cheval, qui l'entretenait agréablement de mille nouvelles, ou de ce qu'il y avait de plus remarquable dans les histoires anciennes et modernes.

— Mon cher maître, disait-il, je suis ravi d'être à vous : je sais que vous avez beaucoup de franchise et d'honneur, et j'étais rebuté de certaines gens avec lesquels j'ai vécu longtemps, et qui me faisaient haïr la vie, tant leur société était insupportable. Il y avait entre autres un homme qui me faisait mille amitiés, qui m'élevait au-dessus de Pégase et de Bucéphale, lorsqu'il parlait devant moi ; mais aussitôt qu'il ne me voyait plus, il me traitait de rosse et de mazette ; il affectait de me louer sur mes défauts pour me donner lieu d'en contracter de plus grands. Il est vrai qu'étant un jour fatigué de ses caresses, qui étaient à proprement parler des trahisons, je lui donnai un si terrible coup de pied, que j'eus le plaisir de lui casser presque toutes les dents, et je ne le vois jamais depuis, que je ne lui dise avec beaucoup de sincérité : Il ne serait pas juste qu'une bouche qui s'ouvre si souvent pour déchirer ceux qui ne vous font aucun chagrin, fût aussi agréable que celle d'un autre.

— Ho, ho ! s'écria le chevalier, tu es bien vif ; ne craignais-tu point que cet homme en colère ne te passât son épée au travers du corps ?

— Il m'importait peu, seigneur, reprit Camarade, car j'aurais su son dessein, dès qu'il l'aurait formé.

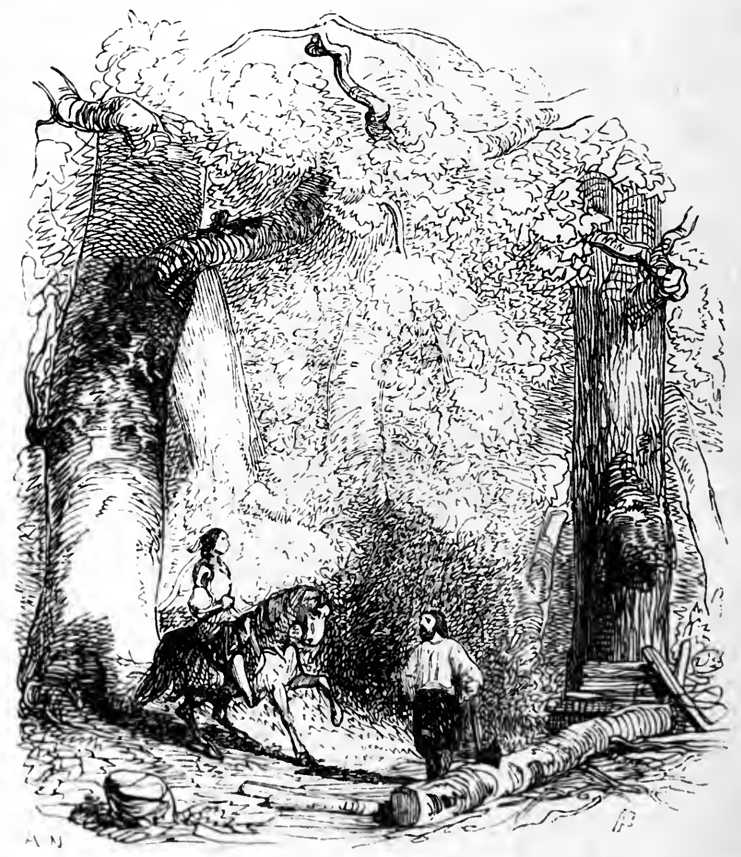
Ils parlaient ainsi, lorsqu'ils arrivèrent dans une vaste forêt. Camarade dit au chevalier :

— Mon maître, il y a ici un homme qui nous peut être d'une grande utilité : c'est un bûcheron; il a été *doué*.

— Qu'entends-tu par ce terme? interrompit Fortuné.

— *Doué* veut dire qu'il a reçu un ou plusieurs dons des fées, ajouta le cheval; il faut que vous l'engagiez à venir avec vous.

En même temps il fut dans l'endroit où le bûcheron tra-



vaillait. Le jeune chevalier s'approcha d'un air doux et

insinuant, et lui fit plusieurs questions sur le lieu où ils étaient; s'il y avait des bêtes sauvages dans la forêt, et s'il était permis d'y chasser. Le bûcheron répondit à tout en homme de bon sens. Fortuné lui demanda encore où étaient allés ceux qui l'avaient aidé à jeter tant d'arbres par terre; le bûcheron dit qu'il les avait abattus tout seul, que c'était l'ouvrage de quelques heures, et qu'il fallait qu'il en abattît bien d'autres pour se charger un peu.

— Quoi ! vous prétendez emporter aujourd'hui tout ce bois ? dit le chevalier.

— O seigneur, répliqua Forte-Échine (c'est ainsi qu'on le nommait), je ne suis pas d'une force ordinaire.

— Vous gagnez donc beaucoup, dit Fortuné?

— Très peu, répondit le bûcheron; car l'on est pauvre dans ce lieu : ici chacun fait son ouvrage, sans prier le voisin de le faire.

— Puisque vous êtes dans un pays si peu opulent, ajouta le chevalier, il ne tiendra qu'à vous de passer ailleurs; venez avec moi, rien ne vous manquera; et quand vous voudrez revenir, je vous donnerai de l'argent pour votre voyage.

Le bûcheron crut ne pouvoir mieux faire : il abandonna sa coignée, et suivit son nouveau maître.

Dès qu'il eut traversé la forêt, Fortuné vit un homme dans la plaine, qui tenait des rubans avec lesquels il s'attachait les jambes, laissant si peu d'espace entre elles qu'il semblait ne devoir pas pouvoir marcher. Camarade s'arrêta, et dit à son maître :

— Seigneur, voici encore un doué; vous en aurez besoin, il faut l'emmener.

Fortuné s'approcha, et avec sa grâce naturelle il lui demanda pourquoi il attachait ainsi ses jambes.



— C'est, répondit-il, que je me prépare pour la chasse.

— Comment, dit le chevalier en souriant, prétendez-vous mieux courir quand vous êtes ainsi garrotté?

— Non, seigneur, reprit-il, je suis persuadé que ma course sera moins rapide; mais c'est aussi mon dessein; car il n'y a point de cerf, de chevreuil ni de lièvre que je ne devance de beaucoup quand mes jambes sont libres, de sorte que les laissant toujours derrière moi, ils m'échappent; et je n'ai presque jamais le plaisir d'en prendre.

— Vous me paraissez un homme rare, dit Fortuné; comment vous nommez-vous?

— L'on m'a nommé Léger, dit le chasseur, et je suis connu dans cette contrée.

— Si vous en vouliez voir une autre, ajouta le chevalier, je serais très aise que vous vinssiez avec moi; vous n'auriez pas tant de peine, et je vous traiterais fort bien.

Léger était médiocrement heureux: il accepta volontiers le parti qui lui était proposé. Ainsi Fortuné, suivi de son nouveau domestique, continua son voyage.

Il trouva le lendemain un homme sur le bord d'un marais, qui se bandait les yeux. Le cheval dit à son maître :

— Seigneur, je vous conseille de prendre encore cet homme à votre service.

Fortuné lui demanda aussitôt par quelle raison il se bandait les yeux.



— C'est, dit-il, que je vois trop clair : j'aperçois le gibier à plus de quatre lieues de moi, et je ne tire aucun coup sans en tuer plus que je n'en veux : je suis donc obligé de me bander les yeux; et bien que je ne fasse qu'entrevoir, je dépeuple un pays de perdreaux et d'autres volatiles en moins de deux heures.

— Vous êtes bien adroit, repartit Fortuné.

— L'on m'appelle aussi le bon Tireur, dit cet homme, et je ne quitterais pas cette occupation pour aucune chose du monde.

— J'ai pourtant grande envie de vous proposer celle de voyager avec moi, dit le chevalier; cela ne vous empêchera pas d'exercer votre talent.

Le bon Tireur fit quelque difficulté, et le chevalier eut plus de peine à le gagner que les autres; cependant il en vint à bout, et s'éloigna ensuite du marais où il s'était arrêté.

A quelques journées de là, passant le long d'un pré, il aperçut un homme qui était couché sur le côté. Camarade lui dit :



—Mon maître, cet homme est doué : je prévois qu'il vous sera très nécessaire.

Fortuné entra dans le pré, et le pria de lui dire ce qu'il y faisait.

—J'ai besoin de quelques simples, répondit-il, et j'écoute l'herbe qui va sortir, pour voir s'il n'y en aura point de celles qu'il me faut.

—Quoi! dit le chevalier, vous avez l'ouïe assez subtile pour entendre l'herbe sous la terre, et pour deviner celle qui va paraître?

— C'est par cette raison, dit l'écouteur, que l'on m'appelle Fine-Oreille.

—Hé bien! Fine-Oreille, continua Fortuné, seriez-vous d'humeur à me suivre? Je vous donnerai d'assez gros gages pour que vous ayez lieu d'en être content.

Cet homme, charmé d'une si agréable proposition, n'hésita point à se mettre au nombre de ses autres domestiques.

Le chevalier continuant sa route, vit près d'un grand chemin un homme dont les joues enflées faisaient un assez plaisant effet : il était debout, tourné vers une haute montagne, éloignée de deux lieues, sur laquelle il y avait cin-

quante ou soixante moulins à vent. Le cheval dit à son maître :

— Voici un de nos doués ; gardez-vous de manquer l'occasion de l'emmener avec vous.

Fortuné, qui savait tout engager dès qu'il paraissait ou qu'il parlait, aborde cet homme, lui demande ce qu'il faisait là.



— Je souffle un peu, seigneur, lui dit-il, pour faire moudre tous ces moulins.

— Il me semble que vous en êtes bien éloigné, reprit le chevalier.

— Au contraire, répliqua le souffleur ; je trouve que j'en suis trop près, et si je ne retenais la moitié de mon haleine, j'aurais déjà renversé les moulins, et peut-être la montagne où ils sont : j'ai causé de cette manière mille maux sans le vouloir, et l'on ne m'appelle dans ce canton que l'Impétueux.

— Si quelqu'un a de la peine à vous voir, dit Fortuné, et que vous veuilliez venir avec moi, voici des gens qui vous tiendront compagnie : ils ont aussi des talents extraordinaires.

— J'ai une curiosité si naturelle pour toutes les choses qui ne sont pas communes, répliqua l'Impétueux, que j'accepte votre proposition.

Fortuné, très content, s'éloigna de ce lieu. Dès qu'il eut traversé un pays assez ouvert, il vit un grand étang où plusieurs sources tombaient; il y avait au bord un homme qui regardait l'eau attentivement.

Seigneur, dit Camarade à son maître, voici un homme qui manque à votre équipage : si vous pouviez l'engager à vous suivre, cela ne serait pas mal.

Le chevalier s'approcha de lui.

— Voulez-vous bien m'apprendre, lui dit-il, ce que vous faites là?

— Seigneur, répondit cet homme, vous allez le voir; dès que cet étang sera plein, je le boirai d'un trait; car j'ai encore soif, bien que je l'aie déjà vidé deux fois.



En effet, il se baissa, et ne laissa pas de quoi régaler le plus petit poisson.

Fortuné ne demeura pas moins surpris que toute sa troupe.

— Eh quoi! dit-il, êtes-vous toujours aussi altéré?

— Non, dit le buveur d'eau; je bois seulement de cette manière quand j'ai mangé trop salé, ou qu'il s'agit de quelque gageure; je suis connu depuis ce temps-là sous le nom de Trinquet, qu'on me donne.

— Venez avec moi, Trinquet, je vous ferai trinquer du vin qui vous semblera meilleur que l'eau d'un étang.

Cette promesse plut beaucoup à celui à qui elle était faite, et sur-le-champ il se mit à marcher avec les autres.

Le chevalier voyait déjà le lieu du rendez-vous, où tous les sujets du roi devaient s'assembler, lorsqu'il aperçut un homme qui mangeait si avidement, qu'encore qu'il eût plus de soixante mille pains devant lui il paraissait résolu de n'en pas laisser un seul petit morceau. Camarade dit à son maître :



— Seigneur, il ne vous manque plus que cet homme-ci ; de grâce obligez-le de venir avec vous.

Le chevalier l'aborda, et lui dit en souriant :

— Avez-vous résolu de manger tout ce pain à votre déjeuner ?

— Oui, répliqua-t-il ; tout mon regret, c'est qu'il y en ait si peu ; mais les boulangers sont de francs paresseux, qui ne se mettent guère en peine que l'on ait faim ou non.

— S'il vous en faut tous les jours autant, ajouta Fortuné, il n'y a pas de pays que vous ne soyez en état d'affamer.

— Oh ! seigneur, repartit Grugeon (c'est ainsi qu'on l'appelait), je serais bien fâché d'avoir tant d'appétit : ni

mon bien ni celui de mes voisins n'y suffiraient : il est vrai que de temps en temps je suis bien aise de me régaler de cette manière.

— Mon ami Grugeon, dit Fortuné, attachez-vous à moi, je vous ferai faire bonne chère, et vous ne serez pas mécontent de m'avoir choisi pour maître.

Camarade, qui ne manquait ni d'esprit ni de prévoyance, avertit le chevalier qu'il était bon de défendre à tous ses gens de se vanter des dons extraordinaires qu'ils avaient. Il ne différa point à les appeler, et leur dit :

— Écoutez, Forte-Échine, Léger, le bon Tireur, Fine-Oreille, Trinquet et Grugeon : je vous avertis que si vous voulez me plaire, vous garderez un secret inviolable sur les talents que vous avez ; et je vous assure que j'aurai tant de soin de vous rendre heureux, que vous serez contents.

Chacun lui promit avec serment d'être fidèle à ses ordres ; et peu après le chevalier, plus paré de sa beauté et de sa bonne mine que de son magnifique habit, entra dans la ville capitale, monté sur son excellent cheval, et suivi des gens du monde les mieux faits. Il ne tarda pas à leur faire faire des habits de livrée, tout chamarrés d'or et d'argent ; il leur donna des chevaux, et s'étant logé dans la meilleure auberge, il attendit le jour marqué pour paraître à la revue. Mais l'on ne parlait plus que de lui dans la ville, et le roi, prévenu de sa réputation, avait fort envie de le voir.

IV



Toutes les troupes s'assemblèrent dans une grande plaine. Le roi y vint avec la reine douairière, sa sœur, et toute leur cour qui ne laissait pas d'être encore pompeuse, malgré les malheurs qui étaient arrivés à l'état : aussi Fortuné fut ébloui de tant de richesses. Mais si elles attirèrent ses regards, son incomparable beauté n'attira pas moins ceux de cette brillante réunion; chacun demandait quel était ce jeune chevalier si bien fait et de si bon air, et le roi, passant proche du lieu où il était, lui fit signe de s'approcher.

Fortuné descendit aussitôt de cheval, pour faire une profonde révérence au roi ; il ne put s'empêcher de rougir,

voyant avec quelle attention on le regardait : cette nouvelle couleur releva encore l'éclat de son teint.

— Je suis bien aise, lui dit le roi, d'apprendre par vous-même qui vous êtes.

— Sire, répliqua-t-il, on m'appelle Fortuné, sans que j'aie eu jusqu'à présent aucune raison de porter ce nom, car mon père, qui est comte de la Frontière, passe sa vie dans une grande pauvreté, quoiqu'il soit né avec autant de biens que de naissance.

— La fortune, répondit le roi, n'a pas mal fait pour vos intérêts, de vous amener ici : je me sens une affection particulière pour vous, et je me souviens maintenant que votre père a rendu au mien de grands services ; je veux les reconnaître en votre personne.

— C'est une chose juste, ajouta la reine douairière ; et comme je suis votre aînée, et que je sais plus particulièrement que vous tout ce que le comte de la Frontière a fait pendant plusieurs années pour le service de l'état, je vous prie de vous reposer sur moi du soin de récompenser ce jeune chevalier.

Fortuné, ravi de l'accueil qu'on lui faisait, ne pouvait assez remercier le roi et la reine ; il n'osait cependant s'étendre beaucoup sur les sentiments de sa reconnaissance, croyant qu'il était plus respectueux de se taire que de parler trop. Le peu qu'il dit parut si juste et si à propos, que chacun l'applaudit ; ensuite il remonta à cheval, et se mêla parmi les seigneurs qui accompagnaient le roi.

Le roi lui dit après la revue, qu'il craignait que la guerre

ne fût sanglante, et qu'il avait résolu de l'attacher à sa personne. La reine douairière, qui était présente, s'écria qu'elle avait eu la même pensée; qu'il ne fallait point l'exposer au péril d'une longue campagne; que la charge de premier maître d'hôtel était vacante dans sa maison, et qu'elle la lui donnait.

— Non, dit le roi, j'en veux faire mon grand écuyer.

Ils se disputaient ainsi l'un et l'autre le plaisir d'avancer Fortuné.

Il n'y avait guère de jours que Fortuné n'appelât son coffre de maroquin et ne prît dedans un habit neuf.



La reine lui demandait quelquefois par quel moyen son père fournissait à une si grande dépense. Fortuné rougissait et répondait respectueusement aux différentes questions que lui faisait la

reine. D'ailleurs il s'acquittait admirablement bien de sa charge; son cœur, sensible au mérite du roi, l'attachait plus à sa personne qu'il n'aurait voulu.

— Quelle est ma destinée? disait-il; j'aime un grand roi, sans pouvoir espérer qu'il m'aime.

Le roi, de son côté, le comblait de faveurs : il ne trouvait rien de bien fait que ce que faisait le beau chevalier.

Un jour, le roi dit à la reine : — Vous savez qu'il y a un mois, on vint me donner avis qu'un dragon d'une grandeur prodigieuse ravageait toute la contrée. Je croyais qu'on pourrait le tuer, et j'avais donné là-dessus les ordres nécessaires; mais on a tout tenté inutilement. Il dévore mes sujets, leurs troupeaux, et tout ce qu'il rencontre; il empoisonne les rivières et les fontaines où il se désaltère, et fait sécher les herbes et les plantes sur lesquelles il se repose.

— Je n'ignore pas, répliqua la reine, les mauvaises nouvelles que vous avez reçues; Fortuné, que vous avez vu auprès de moi, venait de m'en rendre compte : il vous prie, avec la dernière instance, de lui permettre d'aller combattre l'affreux dragon. Il est vrai qu'il a une adresse si merveilleuse, et qu'il manie si bien ses armes, que je ne suis point surprise qu'il présume beaucoup de lui : ajoutez à cela, qu'il m'a dit avoir un secret pour endormir les dragons les plus éveillés; mais il n'en faut point parler, parce qu'il ne paraîtrait pas assez de valeur dans son action.

— De quelque manière qu'il la fît, répliqua le roi, elle

serait bien glorieuse pour lui, et bien utile pour nous, s'il pouvait y réussir; cependant je crains que ce ne soit l'effet d'un zèle indiscret, et qu'il ne lui en coûte la vie.

— Non, mon frère, ajouta la reine : il m'a conté là-dessus des choses surprenantes; vous savez qu'il est naturellement fort sincère, et puis, quel honneur pourrait-il espérer de mourir en étourdi? Enfin, continua-t-elle, je lui ai promis d'obtenir ce qu'il désire avec tant d'ardeur : si vous le lui refusez, il en mourra.

— Je consens à ce que vous voulez, dit le roi. Je vous avoue, malgré cela, que j'y ai de la répugnance; mais appelons-le.

Aussitôt il fit signe à Fortuné de s'approcher, et lui dit d'un air obligeant. — Je viens d'apprendre par la reine le désir que vous avez de combattre le dragon qui nous désole; c'est une résolution si hardie, que je ne peux croire que vous en envisagiez tout le péril. Allez donc, allez où la gloire vous appelle; je sais que vous avez tant d'adresse dans toutes les choses que vous faites, et particulièrement dans l'exercice des armes, que ce monstre aura peut-être de la peine à éviter vos coups.

— Sire, répliqua le chevalier, de quelque manière que je me tire du combat, je serai satisfait : je vous délivrerai d'un fléau terrible, ou je mourrai pour vous; mais honorez-moi d'une faveur qui me sera infiniment chère.

— Demandez tout ce que vous voudrez, dit le roi.

— J'ose, continua-t-il, demander votre portrait.

Le roi lui sut beaucoup de gré de songer à son portrait

dans un temps où il avait lieu de s'occuper de bien d'autres choses.

Le roi retourné dans son palais, et la reine dans le sien, Fortuné fut trouver son cheval, et lui dit : — Mon cher Camarade, il y a bien des nouvelles.

— Je les sais déjà, seigneur, répliqua-t-il.

— Que ferons-nous donc? ajouta Fortuné.

— Il faut partir au plus tôt, répondit le cheval. Prenez un ordre du roi, par lequel il vous ordonne d'aller combattre le dragon; nous ferons ensuite notre devoir.

Ce peu de mots encouragea notre jeune chevalier. Il ne manqua pas de se rendre le lendemain de bonne heure chez le roi, avec un habit de campagne aussi bien entendu que tous les autres qu'il avait pris dans le coffre de maroquin.

Aussitôt que le roi l'aperçut, il s'écria : — Quoi! vous êtes prêt à partir?

— L'on ne peut avoir trop de diligence pour exécuter vos commandements. Sire, je viens prendre congé de vous.

Le roi ne put s'empêcher de s'attendrir, voyant un chevalier si jeune, si beau, si parfait, sur le point de s'exposer au plus grand péril où un homme pouvait jamais se mettre.

Il l'embrassa, et lui donna son portrait enrichi de gros diamants. Fortuné le reçut avec une joie extraordinaire : les grandes qualités du roi l'avaient touché à tel point, qu'il n'imaginait rien au monde de plus aimable que lui, et s'il

souffrait en le quittant, c'était bien moins par la crainte d'être dévoré par le dragon, que par la privation d'une présence si chère.

Le roi voulut que l'ordre délivré à Fortuné d'aller combattre renfermât la recommandation à tous ses sujets de l'aider, et de lui donner les secours dont il pourrait avoir besoin. Fortuné ayant pris congé du roi alla chez la reine, qui était à sa toilette, entourée de plusieurs dames. Il la salua respectueusement, et lui demanda si elle voulait l'honorer de ses ordres, vu qu'il allait partir.

— Je prie les dieux, dit la reine, de vous faire vaincre, et de vous ramener triomphant.

— Madame, répliqua le chevalier, votre majesté me fait trop d'honneur : elle sait assez le péril où je m'expose, je ne l'ignore pas non plus ; cependant je suis tout plein de confiance.

Enfin, le chevalier se rendit chez lui ; il ordonna à ses sept excellents domestiques de monter à cheval et de le suivre, parce que le temps était venu d'éprouver ce qu'ils savaient faire. Il n'y en eut aucun qui ne témoignât de la joie de pouvoir le servir. Ils ne furent pas une heure à mettre tout en ordre, et ils partirent avec lui, l'assurant qu'ils ne négligeraient rien pour sa satisfaction. En effet, quand ils se trouvaient seuls dans la campagne, et qu'ils ne craignaient point d'être vus, chacun faisait preuve de son adresse. Trinquet buvait l'eau des étangs et pêchait le plus beau poisson pour le dîner de son maître. Léger, de son côté, attrapait les cerfs à la course, et prenait un lièvre par

les oreilles, quelque rusé qu'il fût. Le bon Tireur ne faisait quartier ni aux perdreaux, ni aux faisans; et quand le gibier était tué d'un côté, la venaison de l'autre, et le poisson hors de l'eau, Forte-Échine s'en chargeait gaiement. Il n'y avait pas jusqu'à Fine-Oreille, qui ne se rendît utile : il écoutait sortir de la terre les truffes, les morilles, les champignons, les salades, les herbes fines; aussi Fortuné n'avait presque pas besoin de mettre la main à la bourse pour faire les frais de son voyage.

V



Il marchait abîmé dans une profonde rêverie, quand il en fut tiré par les cris perçants de plusieurs personnes; c'étaient de pauvres paysans que le dragon dévorait. Il en vit quelques-uns qui, s'étant échappés, fuyaient de toutes leurs forces, il les appela sans qu'ils voulussent s'arrêter. Il les suivit et leur parla, et sut par eux que le monstre n'était pas éloigné. Leur ayant demandé comment ils faisaient pour s'en garantir, ils lui dirent que l'eau était rare dans le pays, que l'on ne buvait que l'eau des pluies, et que pour la conserver, ils avaient fait un étang; que le dragon, après bien des courses, y venait

boire; qu'il faisait alors de si grands cris, qu'on les entendait d'une lieue; qu'alors tout le monde effrayé se cachait, fermant les fenêtres et les portes des maisons.

Le chevalier entra dans une hôtellerie, bien moins pour se reposer que pour prendre les bons avis de son joli cheval.



Quand chacun se fut retiré, il descendit dans l'écurie, et lui dit :

— Camarade, que ferons-nous pour vaincre le dragon?

— Seigneur, lui dit-il, j'y rêverai cette nuit, et je vous en rendrai compte demain matin.

Il lui dit, lorsqu'il y retourna : — Je suis d'avis que Fine-Oreille écoute si le dragon est proche.



Aussitôt Fine-Oreille se coucha par terre; il entendit les cris du dragon qui était encore à sept lieues de là. Quand le cheval le sut, il dit à Fortuné : — Commandez à Trinquet d'aller boire toute l'eau du grand étang, et que Forte-Échine y porte assez de vin pour le remplir; il faudra mettre autour des raisins secs, du poivre, et plusieurs choses qui

altèrent; commandez aussi que les habitants se renferment tous dans leurs maisons, et vous-même, seigneur, ne sortez pas de celle que vous choisirez avec tous vos gens; le dragon ne tardera pas à venir boire à l'étang; le vin lui semblera bon, et vous verrez qu'on en viendra à bout.

Dès que Camarade eut achevé de régler ce qu'on devait faire, chacun s'employa à ce qui lui était ordonné. Le chevalier entra dans une maison dont la vue donnait sur l'étang. Il y était à peine, que l'affreux dragon arriva; le monstre but un peu, ensuite il mangea le déjeuner qu'on lui avait préparé, et puis il but tant et tant qu'il s'enivra. Il ne pouvait plus se remuer; il était couché

sur le côté, sa tête penchée et ses yeux fermés. Quand Fortuné le vit ainsi, il jugea bien qu'il n'y avait pas un moment à perdre; il sortit l'épée à la main, et l'attaqua avec un courage merveilleux. Le dragon se sentant percé de tous côtés voulait se dresser et fondre sur le chevalier; mais il n'en avait pas la force et perdait tout son sang. Le chevalier, ravi de l'avoir réduit à cette extrémité, appela ses gens pour lier ce monstre avec des cordes et des chaînes, voulant ménager au roi le plaisir et la gloire de lui donner la mort; de sorte que n'ayant plus rien à craindre, ils le traînèrent jusqu'à la ville.

Fortuné marchait à la tête de son petit cortége. En approchant du palais, il envoya Léger, pour apprendre au roi la bonne nouvelle d'un succès si avantageux; mais cela paraissait presque incroyable, jusqu'à ce que l'on vît paraître le monstre sur une machine faite exprès, où il était garrotté.

Le roi descendit et embrassa Fortuné. —Les dieux vous réservaient cette victoire, lui dit-il, et je ressens moins la joie de contempler cet horrible dragon dans l'état où vous l'avez réduit, que de vous revoir, mon cher chevalier.

— Sire, répliqua celui-ci, votre majesté peut lui donner les derniers coups : je ne l'ai amené que pour les recevoir de votre main. Le roi tira son épée et acheva de tuer le plus cruel de ses ennemis. Tout le monde jetait des cris de joie et poussait des acclamations pour un succès si inespéré.

Le roi, impatient de raconter à la reine l'heureux succès d'une aventure si extraordinaire, entra dans sa chambre,

appuyé sur le chevalier : — Voici le vainqueur du dragon, dit-il à la reine, qui vient de me rendre le service le plus signalé que je pusse souhaiter d'un fidèle sujet. C'est à vous, madame, qu'il a parlé la première de l'envie qu'il avait de combattre ce monstre ; j'espère que vous lui tiendrez compte du péril où il s'est exposé.

La reine honora Fortuné d'un accueil gracieux et de mille louanges ; elle le trouva encore plus aimable que lorsqu'il partit.

Un jour qu'elle était à la chasse avec le roi, elle ne suivit pas les chiens, feignant d'être incommodée. Alors se tournant vers le jeune chevalier, qui était près d'elle :

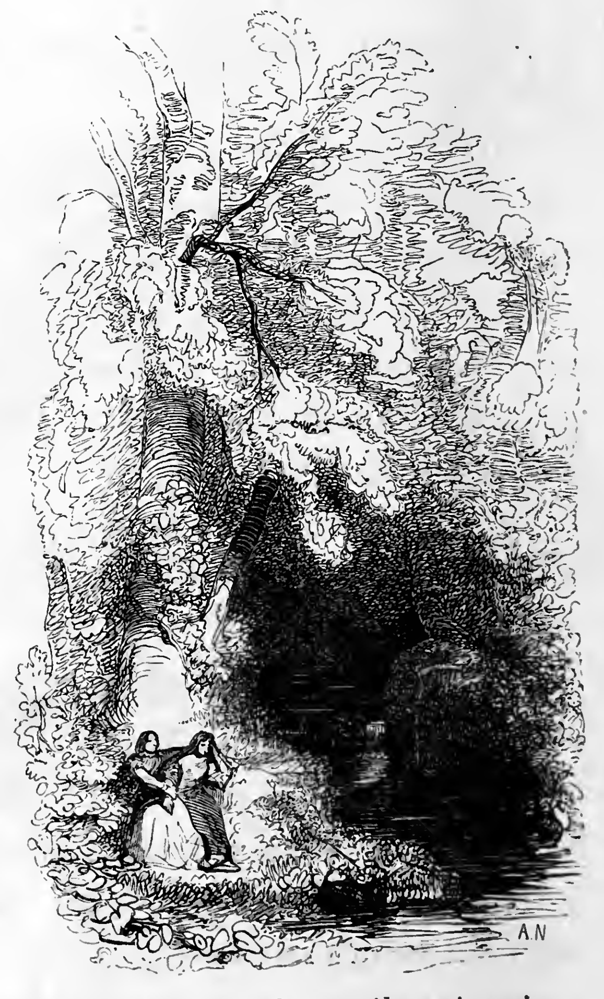
— Vous me ferez le plaisir, lui dit-elle, de rester auprès de moi, je suis souffrante et veux me reposer un peu. Allez, ajouta-t-elle à ceux qui l'accompagnaient, ne quittez pas mon frère.

Aussitôt elle mit pied à terre, et s'assit au bord d'un ruisseau, où elle demeura quelque temps dans un profond silence.

Enfin levant les yeux, elle les attacha sur le chevalier, et lui dit : — Comme les bonnes intentions ne se manifestent pas toujours, je crains que vous n'ayez point pénétré les motifs qui m'engagèrent à presser le roi de vous envoyer combattre le dragon : j'étais sûre, par un pressentiment qui ne m'a jamais trompée, que vous en sortiriez en homme de courage ; et vos envieux parlaient si mal du vôtre, parce que vous n'êtes point allé à l'armée, qu'il fallait une action aussi éclatante que celle-ci pour leur fermer

la bouche. Vous voyez à présent, chevalier, continua-t-elle, que j'ai pris intérêt à tout ce qui vous est arrivé de glorieux, et que vous auriez grand tort d'en juger d'une autre manière.

— La distance qui nous sépare est si grande, madame, répondit-il modestement, que je ne suis pas digne de l'éclaircissement que vous voulez bien me donner, ni du soin que vous avez pris de hasarder ma vie pour sauver mon honneur. Le ciel m'a protégé avec plus de bonté que mes ennemis ne le souhaitaient; et je m'estimerai toujours heureux d'employer, pour le service du roi et le vôtre, une vie dont la perte m'est plus indifférente qu'on ne pense.



La reine se fit redire avec quelle adresse il avait vaincu le dragon. Fortuné n'avait garde d'apprendre à personne que c'était par le secours de ses gens : il se vantait d'être

allé au-devant de ce redoutable ennemi, et disait que son adresse et sa témérité l'avaient seules tiré d'affaire; mais la reine, ne songeant presque plus à ce qu'il lui racontait, l'interrompit pour lui demander s'il était à présent bien convaincu de la part qu'elle prenait dans tout ce qui le regardait. Cette conversation allait être poussée plus loin, lorsqu'il lui dit :

— Madame, je viens d'entendre le son du cor : le roi approche; votre majesté ne veut-elle pas monter à cheval pour aller au-devant de lui ?

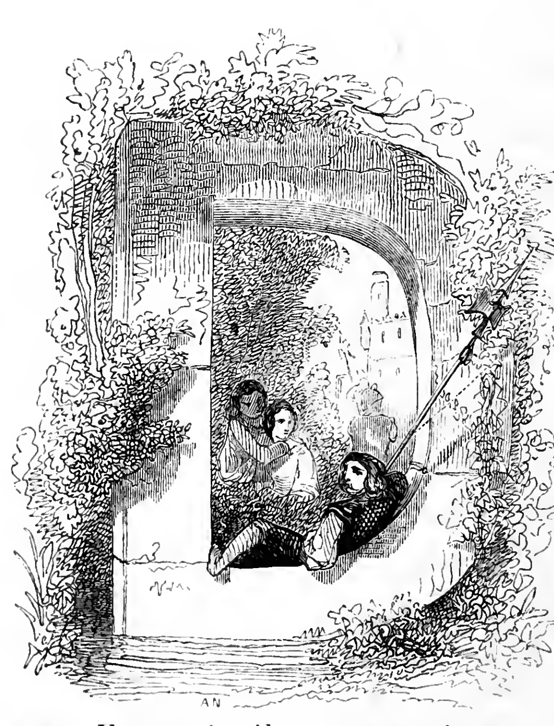
En ce moment, le roi parut au bout d'une allée; Fortuné le joignit, et lui apprit que la reine s'était trouvée mal, et lui avait ordonné de rester auprès d'elle.

— Il me semble, dit le roi en souriant, que vous êtes assez bien dans ses bonnes grâces, et c'est à elle que vous ouvrez votre cœur préférablement à moi ; car enfin je n'ai point oublié que vous la priâtes de vous procurer la gloire d'aller combattre le dragon.

— Sire, répliqua le chevalier, je n'ose me défendre de ce que vous dites ; mais je peux assurer votre majesté que je mets une grande différence entre vos bonnes grâces et celles de la reine; et s'il était permis à un sujet d'avoir son souverain pour confident, je me ferais une joie bien sincère de vous déclarer tous les sentiments de mon cœur.

Le roi l'interrompit pour lui demander où il avait laissé la reine, et alla la rejoindre.

VI



Ès que le roi fut auprès d'elle, et qu'il lui eut témoigné son inquiétude pour sa santé, elle lui dit :

— Je vous avoue que je me trouvais assez mal ; mais il est difficile de ne pas guérir avec Fortuné : il est réjouissant, ses visions sont plaisantes. Vous saurez, continua-t-elle, qu'il m'a priée d'obtenir une nouvelle grâce de votre majesté. Il la demande avec la dernière confiance de réussir dans l'entreprise du monde la plus téméraire.

— Quoi? ma sœur, s'écria le roi ; veut-il aller combattre quelque nouveau dragon?

— Ce sont d'autres ennemis qu'il veut vaincre, répondit-elle. Vous le dirai-je? il se vante d'obliger l'empereur à nous rendre tous nos trésors, et que pour cela, dit-il, il ne lui faut point d'armée.

— Quel dommage, répliqua le roi, que ce pauvre garçon soit tombé dans une folie si extraordinaire!

— Son combat contre le monstre, ajouta la reine, ne lui laisse plus concevoir que de grands desseins; et que hasardez-vous en lui donnant la permission de s'exposer encore pour votre service?

— Je hasarde sa vie qui m'est chère, répliqua le roi; j'aurais une peine extrême de causer sa mort par un ordre imprudent.

— De quelque manière que la chose tourne, il est donc infaillible qu'il mourra, dit-elle, car je vous assure qu'il a une si forte envie d'aller recouvrer vos trésors, qu'il ne fera plus que languir, si vous lui en refusez la permission.

Le roi tomba dans une profonde tristesse.

— Je ne puis imaginer, dit-il, ce qui peut lui remplir la tête de toutes ces chimères, je souffre de le voir en cet état.

— Enfin, répliqua la reine, il a combattu le dragon, il l'a vaincu; peut-être réussirait-il de même. J'ai quelquefois des pressentiments justes, et le cœur me dit que son entreprise sera heureuse : de grâce, mon frère, ne vous opposez point à son zèle.

— Il faut l'appeler, ajouta le roi, et lui représenter tout au moins ce qu'il hasarde.

— Voilà justement le moyen de le désespérer, répliqua la reine; il croira que vous ne voulez pas qu'il parte, et je vous assure que quant à le retenir par aucune considération qui le concerne, on n'y parviendra pas; car je lui ai déjà dit tout ce qui se peut imaginer dans une telle occasion.

— Hé bien, s'écria le roi, qu'il parte! j'y consens.

La reine appela Fortuné :

— Chevalier, lui dit-elle, remerciez le roi : il vous accorde la permission, que vous désirez tant, d'aller trouver l'empereur Matapa, et de lui faire rendre de gré ou de force nos trésors qu'il a enlevés; préparez-vous-y avec la même diligence que vous mîtes pour aller combattre le dragon.

Fortuné surpris reconnut à ce trait la méchanceté jalouse de la reine contre lui; cependant il sentit du plaisir à pouvoir donner sa vie pour un roi qui lui était si cher; et, sans se défendre de cette extraordinaire mission, il mit un genou en terre, et baisa la main du roi, qui était de son côté très attendri.

Fortuné accompagna le roi jusqu'au bout de la forêt; puis y rentrant pour entretenir son cheval, il lui dit :

— Mon fidèle Camarade, c'en est fait; il faut que je périsse : la reine vient de m'en ménager une occasion à laquelle je ne me serais jamais attendu de sa part.

— Mon cher maître, répliqua le cheval, cessez de vous alarmer. Bien que je n'aie pas été présent à ce qui s'est passé, je le savais il y a longtemps; l'ambassade n'est pas si terrible que vous vous l'imaginez.

— Tu ne sais donc pas, continua le chevalier, que cet empereur est le plus colère de tous les hommes, et que, si je lui propose de rendre tout ce qu'il a pris au roi, pour toute réponse il me fera attacher une corde au cou et jeter dans la rivière.

— Je suis informé de ses violences, dit Camarade ; mais que cela ne vous empêche pas de prendre vos gens avec vous, et de partir : si vous y périssez, nous périrons tous ; j'espère cependant un meilleur succès.

Le chevalier un peu consolé revint chez lui, donna les ordres nécessaires, et alla ensuite prendre ceux du roi et ses lettres de créance.

— Vous direz de ma part à l'empereur, lui dit-il, que je redemande mes sujets qu'il retient en esclavage, mes soldats prisonniers, mes chevaux dont il se sert, mes meubles, ainsi que mes trésors.

— Que lui offrirai-je pour toutes ces choses ? dit Fortuné.

— Rien, répliqua le roi, que mon amitié.

Le jeune ambassadeur ne fit pas un grand effort de mémoire pour retenir son instruction ; il partit sans voir la reine.

Fortuné prit dans le coffre de maroquin tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage : il ne se contenta pas de s'habiller magnifiquement ; il voulut que ses sept hommes qui l'accompagnaient fussent très bien mis : et comme ils avaient tous des chevaux excellents, et que Camarade semblait plutôt voler que courir, ils arrivèrent en peu de temps

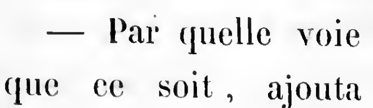
à la ville capitale où demeurait l'empereur Matapa. Elle était plus grande que Paris, Constantinople et Rome ensemble, et si peuplée, que les caves, les greniers et les toits étaient habités.

Fortuné demeura bien surpris de voir une ville d'une si prodigieuse étendue. Il fit demander audience à l'empereur, et l'obtint sans peine; mais quand il lui eut déclaré le sujet de son ambassade, bien que ce fût avec une grâce qui ajoutait beaucoup à ses raisons, l'empereur ne put s'empêcher d'en sourire.

— Si vous étiez à la tête de cinq cent mille hommes, lui dit-il, l'on pourrait vous écouter; mais l'on m'a dit que vous n'en aviez que sept.



— Je n'ai pas entrepris, seigneur, lui dit Fortuné, de vous faire rendre ce que mon maître souhaite par la force, mais par mes très humbles remontrances.



— Par quelle voie que ce soit, ajouta l'empereur, vous n'en viendrez point à bout que vous n'exécutiez une pensée qui vient de me venir; c'est que vous trouviez un homme qui ait assez bon appétit pour

manger à son déjeuner tout le pain chaud qu'on aura cuit pour les habitants de cette grande ville.

Le chevalier à ces paroles demeura surpris de joie; et comme il ne répondait pas assez promptement, l'empereur éclata de rire en disant :

— Trouvez-vous donc que ma proposition soit plus extravagante que celle que vous venez de me faire?

— Non, seigneur, dit Fortuné, et j'accepte ce que vous me proposez; j'amènerai demain un homme qui mangera tout le pain tendre, et même tout le pain dur de cette ville; commandez qu'on l'apporte dans la grande place; vous aurez le plaisir de lui voir mettre à profit jusqu'aux miettes.

L'empereur répliqua qu'il y consentait. Il ne fut question le reste du jour que de la folie du nouvel ambassadeur, et Matapa jura qu'il le ferait mourir s'il ne tenait sa parole.

Fortuné étant revenu à l'hôtel des ambassadeurs où il logeait, appela Grugeon, et lui dit :

— C'est cette fois-ci qu'il faut te préparer à manger des milliers de pains; il y va de tout pour nous.

Il lui apprit là-dessus ce qu'il avait promis à l'empereur.

— Ne vous inquiétez pas, mon maître, lui dit Grugeon, je mangerai tant qu'ils en seront plus las que moi.

Fortuné ne laissait pas de craindre qu'il n'en pût venir à bout; il défendit qu'on lui donnât à souper, afin qu'il déjeunât mieux; mais cette précaution était inutile.

L'empereur, l'impératrice et la princesse se placèrent sur un balcon pour voir mieux ce qui allait se passer.

Fortuné arriva avec son petit cortége; et lorsqu'il aperçut dans la grande place six montagnes de pains, plus hautes que les Pyrénées, il ne put s'empêcher de pâlir. Grugeon n'en fit pas de même; car l'espérance de manger tant de bon pain lui faisait grand plaisir; il pria qu'on n'en réservât pas le plus petit morceau, disant qu'il voulait même avoir le reste des souris.

L'empereur plaisantait avec toute sa cour de l'extravagance de Fortuné et de ses gens; mais Grugeon impatient demanda le signal pour commencer. On le lui donna par le bruit des trompettes et des tambours; en même temps, il se jeta sur une des montagnes de pains, qu'il mangea en moins d'un quart d'heure, et toutes les autres furent avalées de même.

Il n'a jamais été un étonnement pareil; tout le monde demandait s'il n'avait point fasciné leurs yeux, et l'on allait toucher l'endroit où les pains avaient été apportés : il fallut que ce jour-là, depuis l'empereur jusqu'au chat, tout dînât sans pain.

Fortuné, infiniment content de ce bon succès, s'approche de l'empereur, et lui demande avec beaucoup de respect s'il avait pour agréable de lui tenir sa parole. L'empereur, un peu irrité d'avoir été pris pour dupe, lui dit :

— Monsieur l'ambassadeur, c'est trop manger sans boire; il faut que vous ou quelqu'un de vos gens buviez toute l'eau des fontaines, des aqueducs et des réservoirs de cette ville, ainsi que le vin qui se trouvera dans les caves de ses habitants.

— Seigneur, dit Fortuné, vous voulez me mettre dans l'impossibilité d'obéir à vos ordres; mais au fond, je ne laisserais pas de tenter l'aventure, si je pouvais me flatter que vous rendrez au roi mon maître ce que je vous ai demandé de sa part.

— Je le ferai, dit l'empereur, si vous pouvez réussir dans votre entreprise.

Le chevalier demanda à l'empereur s'il y serait présent. Il répliqua que la chose était assez rare pour mériter sa curiosité; et montant dans un chariot magnifique, il fut à la fontaine des lions. Il y en avait sept en marbre, qui jetaient par la gueule des torrents d'eau, dont se formait une rivière sur laquelle on traversait la ville en gondole.

Trinquet s'approcha du grand bassin, et, sans reprendre haleine, il rendit cette source aussi sèche que s'il n'y avait jamais eu d'eau. Les poissons de la rivière criaient vengeance contre lui, car ils ne savaient que devenir. Il en fit de même pour toutes les autres fontaines, les aqueducs et les réservoirs; enfin, il aurait bu la mer, tant il était altéré.

Après une telle expérience, l'empereur ne pouvait guère douter qu'il ne bût le vin aussi bien que l'eau, et personne n'avait guère envie de lui donner le sien; mais Trinquet se plaignit hautement de l'injustice qu'on lui faisait : il dit qu'il aurait mal à l'estomac, et qu'il ne prétendait pas seulement avoir le vin, mais que les liqueurs étaient aussi de son marché; de sorte que Matapa, crai-

gnant de paraître trop ménager, consentit à ce que Trinquet lui demandait.

Fortuné, prenant son temps, supplia l'empereur de se souvenir de ce qu'il lui avait promis. A ces paroles, il prit un air sévère, et lui dit qu'il y penserait.

En effet, il assembla son conseil pour lui déclarer le chagrin extrême où il était d'avoir promis de rendre à ce jeune ambassadeur tout ce qu'il avait gagné sur son maître; il ajouta qu'il y avait mis des conditions dont il avait cru l'exécution impossible, mais qu'il ne savait maintenant comment éviter une chose si préjudiciable. La princesse, sa fille, l'ayant entendu parler ainsi, lui dit :

— Seigneur, vous savez que jusqu'à présent j'ai vaincu tous ceux qui ont osé me disputer le prix de la course; il faut dire à l'ambassadeur que, s'il peut arriver avant moi au but, vous promettez de ne plus éluder la parole que vous lui avez donnée.

L'empereur embrassa sa fille, trouvant son conseil merveilleux, et le lendemain il reçut agréablement les devoirs de Fortuné.

— J'ai encore une chose à exiger, lui dit-il, c'est que vous, ou quelqu'un de vos gens, couriez contre la princesse ma fille; je vous jure par tous les éléments que, si l'on remporte le prix sur elle, je donnerai toutes sortes de satisfactions à votre maître.

Fortuné ne refusa point ce défi; il dit à l'empereur qu'il l'acceptait, et sur-le-champ Matapa ajouta que l'épreuve se ferait dans deux heures. Il envoya dire à sa fille de se

préparer : c'était un exercice auquel elle était accoutumée dès sa plus tendre jeunesse.

Elle parut dans une grande allée d'orangers, qui avait trois lieues de long, et qui était si bien sablée, que l'on n'y voyait pas une pierre grosse comme la tête d'une épingle.



Elle avait une robe légère de taffetas, couleur de rose, semée de petites étoiles brodées d'or et d'argent; ses beaux cheveux étaient attachés avec un ruban par derrière, et tombaient négligemment sur ses épaules; elle portait de petits souliers sans talons, extrêmement jolis, et une ceinture de pierreries, qui marquait assez sa taille pour laisser voir qu'il n'y en eut jamais une plus belle.

Fortuné vint, suivi du fidèle Léger et de ses autres domestiques. L'empereur s'étant placé avec toute sa cour, l'ambassadeur lui dit que Léger aurait l'honneur de courir contre la princesse. Le coffre de maroquin lui avait fourni un habit de toile de Hollande tout garni de dentelles d'Angleterre, des bas de soie, couleur de feu, des plumes de même nuance et de beau linge.

En cet état, il avait fort bonne mine : la princesse l'ac-

cepta pour courir avec elle; mais avant de partir, on lui apporta une liqueur qui aidait encore à la rendre plus légère et à lui donner de la force. Le coureur s'écria qu'il fallait qu'on lui en donnât aussi, pour que l'avantage fût égal.

— Très volontiers, dit-elle, je suis trop juste pour vous en refuser.

Aussitôt elle lui en fit verser; mais comme il n'était point accoutumé à cette eau, qui était très forte, elle lui monta tout d'un coup à la tête; il fit deux ou trois tours, et se laissant tomber au pied d'un oranger, il s'endormit profondément.

VII



EPENDANT on donnait le signal pour partir : on l'avait déjà recommencé trois fois ; la princesse attendait bonnement que Léger s'éveillât ; elle pensa enfin qu'il lui était d'une grande conséquence de tirer son père de l'embarras où il était, de sorte qu'elle partit avec une grâce et une légèreté merveilleuses. Comme Fortuné se tenait au bout de l'allée avec tous ses gens, il ne savait rien de ce qui se passait, lorsqu'il vit la princesse qui courait toute seule, et qui n'était plus guère qu'à une demi-lieue du but.

— Dieux! s'écria-t-il en parlant à son cheval, nous sommes perdus; je n'aperçois point Léger!

— Seigneur, dit Camarade, il faut que Fine-Oreille écoute; peut-être il nous apprendra ce qu'il fait.

Fine-Oreille se jeta par terre; et bien qu'il fût à deux lieues de Léger, il l'entendit ronfler.

— Vraiment, dit-il, il n'a garde de venir; il dort comme s'il était dans son lit.

— Hé! que ferons-nous donc? s'écria encore Fortuné.

— Mon maître, dit Camarade, il faut que bon Tireur lui décoche une flèche dans le petit bout de l'oreille, afin de le réveiller.

Le bon Tireur prit son arc et frappa si juste, qu'il perça l'oreille de Léger. La douleur qu'il ressentit le tira de son assoupissement; il ouvrit les yeux, il aperçut la princesse qui touchait presque au but, et il n'entendit derrière lui que des cris de joie et d'applaudissement. Il s'étonna d'abord; mais il regagna bien vite ce que le sommeil lui avait fait perdre. Il semblait poussé par les vents, et les yeux ne le pouvaient suivre; enfin, il arriva le premier au but, ayant encore la flèche dans l'oreille, car il ne s'était pas donné le temps de l'ôter.

L'empereur demeura si surpris des trois événements qui s'étaient passés depuis l'arrivée de l'ambassadeur, qu'il crut que les dieux s'intéressaient pour lui, et qu'il ne pouvait plus différer de tenir sa parole.

— Approchez, lui dit-il, afin d'entendre par ma bouche que je permets que vous preniez ici ce que vous ou

l'un de vos hommes pourrez emporter des trésors de votre maître; car il ne faut pas que vous pensiez que je veuille jamais vous en donner davantage, ni que je laisse aller ses soldats, ses sujets et ses chevaux. L'ambassadeur lui fit une profonde révérence, lui disant qu'il lui faisait encore beaucoup de grâce, et qu'il le suppliait de donner ses ordres à ce sujet.

Matapa, tout plein de dépit, parla au gardien de ses trésors, et s'en alla à une maison de plaisance qu'il avait près de la ville. Aussitôt Fortuné et ses gens demandèrent l'entrée de tous les lieux où les meubles, les raretés, l'argent et les bijoux du roi étaient enfermés. On ne lui cacha rien; mais ce fut à condition qu'il n'y aurait qu'un seul homme qui pût s'en charger. Forte-Échine se présenta, et avec son secours l'ambassadeur emporta tous les meubles qui étaient dans les palais de l'empereur, cinq cents statues d'or plus hautes que des géants, des carrosses, des chariots, et toutes sortes de choses précieuses. Avec cela Forte-Échine marchait si légèrement, qu'il ne semblait pas qu'il eût une livre sur son dos.

Lorsque les ministres de l'empereur virent que ses palais étaient démeublés à tel point qu'il n'y restait ni chaises, ni coffres, ni marmites, ni lits pour se coucher, ils allèrent en diligence l'en avertir, et l'on peut juger de son étonnement quand il sut qu'un seul homme emportait tout. Il s'écria qu'il ne le souffrirait pas, et commanda à ses gardes et à ses mousquetaires de monter à cheval et de suivre en diligence les ravisseurs de ses trésors.

Bien que Fortuné fût à plus de dix lieues, Fine-Oreille l'avertit qu'il entendait un gros de cavalerie qui venait à toute bride, et le bon Tireur, qui avait la vue excellente, aperçut cette petite armée. Les fugitifs étaient alors au bord d'une rivière.

Fortuné dit à Trinquet : — Nous n'avons point de bateau; si tu pouvais boire une partie de cette eau, nous passerions.

Trinquet fit aussitôt son devoir. L'ambassadeur voulait profiter du temps pour s'éloigner; mais son cheval lui dit :

— Ne vous inquiétez pas, laissez approcher nos ennemis.

Ils parurent au bord de la rivière, et sachant où les pêcheurs mettaient leurs bateaux, ils s'embarquèrent promptement, et ramaient de toutes leurs forces, lorsque l'Impétueux enfla ses joues et commença à souffler. La



rivière s'agita, les bateaux furent renversés, et la petite armée de l'empereur périt, sans qu'il se sauvât un seul homme pour lui en aller dire des nouvelles.

Chacun, joyeux d'un événement si favorable, ne songea plus qu'à demander la récompense qu'il croyait avoir méritée : ils voulaient se rendre maîtres de tous les trésors qu'ils emportaient, lorsqu'il s'éleva une grande dispute entre eux sur le partage.

— Si je n'avais pas gagné le prix, disait le coureur, vous n'auriez rien.

— Et si je ne t'avais pas entendu ronfler, dit Fine-Oreille, où en étions-nous?

— Qui t'aurait réveillé sans moi? repartit le bon Tireur.

— En vérité, ajouta Forte-Échine, je vous admire avec vos contestations! Quelqu'un me doit-il disputer l'avantage de choisir, puisque j'ai eu la peine de porter tout? Sans mon secours, vous ne seriez point dans l'embarras de partager.

— Dites plutôt sans le mien, repartit Trinquet : la rivière que j'ai bue comme un verre de limonade vous aurait un peu embarrassés.

— On l'aurait été bien autrement, si je n'avais pas renversé les bateaux, dit l'Impétueux.

— J'ai gardé le silence jusqu'à présent, interrompit Grugeon; mais je ne puis m'empêcher de représenter que c'est moi qui ai ouvert la scène aux grands événements qui se sont passés, et que si j'avais laissé seulement une croûte de pain, tout était perdu.

— Mes amis, dit Fortuné d'un air absolu, vous avez tous fait des merveilles; mais nous devons laisser au roi le soin de reconnaître nos services. Je serais bien fâché

d'être récompensé d'une autre main que de la sienne : croyez-moi, remettons tout à sa volonté. Il nous a envoyés pour rapporter ses trésors et non pour les voler; cette pensée est même si honteuse, que je suis d'avis que l'on n'en parle jamais, et je vous assure qu'en mon particulier je vous ferai tant de bien, que vous n'aurez rien à regretter, quand bien même il serait possible que le roi vous négligeât.

Les sept doués se sentirent pénétrés de la remontrance de leur maître; ils se jetèrent à ses pieds, et lui promirent de n'avoir point d'autre volonté que la sienne. Ainsi ils achevèrent leur voyage.

Mais l'aimable Fortuné, en approchant de la ville, se sentait agité de mille troubles différents : la joie d'avoir rendu un service considérable à son roi, à celui pour qui il ressentait un attachement si tendre; l'espérance de le voir, d'en être favorablement reçu, tout cela le flattait agréablement. Le peuple, ravi de voir tant de richesses qu'il rapportait, le suivait avec mille acclamations.

Le roi ne put croire une chose si extraordinaire; il courut chez la reine pour l'en informer. Elle demeura d'abord tout éperdue; mais ensuite se remettant un peu :

— Vous voyez, dit-elle, que les dieux le protégent; il a heureusement réussi, et je ne suis pas surprise qu'il entreprenne ce qui paraît impossible aux autres.

En achevant ces mots, elle vit entrer Fortuné; il informa leurs majestés du succès de son voyage, ajoutant que les trésors étaient dans le parc, parce qu'il y avait

tant d'or, de pierreries et de meubles, qu'on n'avait point d'endroits assez grands pour les mettre.

Lorsque la paix fut consolidée, le roi, reconnaissant des services de Fortuné, lui offrit le commandement en chef de toutes les troupes de son royaume. Ce fut alors que le beau chevalier fut obligé de révéler son secret et son véritable nom de FLEUR DE LYS.

Le roi, enchanté d'une découverte aussi peu attendue, offrit son trône et sa main à cette belle personne qui était sortie victorieuse de tant d'épreuves difficiles.





L'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau qui dit tout.

L'EAU QUI DANSE, LA POMME QUI CHANTE, ET L'OISEAU QUI DIT TOUT.

I



u temps des fées, il y avait une princesse à laquelle il ne restait plus rien de ses grandeurs passées qu'un dais et un coffret : l'un était de velours, en broderies de perles, et l'autre d'or, enrichi de diamants. Elle les garda tant qu'elle put; mais l'extrême nécessité où elle se trouvait réduite, l'obligeait

de temps en temps à détacher une perle, un diamant, une émeraude, et cela se vendait secrètement pour nourrir son équipage.

Elle était veuve, chargée de trois filles très jeunes et très aimables. Elle comprit que si elle les élevait dans un air de grandeur et de magnificence convenable à leur rang, elles se ressentiraient davantage, dans la suite, de leurs disgrâces. Elle prit donc la résolution de vendre le peu qui lui restait, et de s'en aller bien loin avec ses trois filles, s'établir dans quelque maison de campagne, où elles feraient une dépense en rapport avec leur petite fortune.

En passant dans une forêt très dangereuse, elle fut volée, de sorte qu'il ne lui resta presque plus rien. Cette pauvre princesse, plus chagrine de ce dernier malheur que de tous ceux qui l'avaient précédé, connut bien qu'il fallait gagner sa vie ou mourir de faim. Elle avait aimé autrefois la bonne chère et savait faire des sauces excellentes. Elle n'allait jamais sans sa petite cuisine d'or, que l'on venait voir de bien loin.

Ce qu'elle avait fait pour se divertir, elle le fit alors pour subsister. Elle s'arrêta près d'une grande ville, dans une maison fort jolie; elle y faisait des ragoûts merveilleux : l'on était friand dans ce pays-là, de sorte que tout le monde accourait chez elle. On ne parlait que de la bonne fricasseuse; à peine lui donnait-on le temps de respirer. Cependant ses trois filles devenaient grandes, et leur beauté n'aurait pas fait moins de bruit que les sauces

de la princesse, si elle ne les avait cachées dans une chambre, d'où elles sortaient très rarement

Un jour des plus beaux de l'année, il entra chez elle une petite vieille, qui paraissait bien lasse ; elle s'appuyait sur un bâton, son corps était tout courbé, et son visage plein de rides.

— Je viens, dit-elle, afin que vous me fassiez un bon repas, car je veux, avant que d'aller en l'autre monde, pouvoir me régaler en celui-ci.

Elle prit une chaise de paille, se mit auprès du feu, et dit à la princesse de se hâter. Comme elle ne pouvait pas tout faire, elle appela ses trois filles : l'aînée avait nom Roussette, la seconde Brunette, et la dernière Blondine. Elle leur avait donné ces noms par rapport à la couleur de leurs cheveux. Elles étaient vêtues en paysannes, avec des corsets et des jupes de différentes couleurs. La cadette était la plus belle et la plus douce. Leur mère commanda à l'une d'aller quérir de petits pigeons dans la volière, à l'autre de tuer des poulets, à la troisième de faire la pâtisserie. Enfin, en moins d'un moment, elles mirent devant la vieille un couvert très propre, du linge fort blanc, de la vaisselle de terre bien vernissée, et on la servit à plusieurs services.

Le vin était bon, la glace n'y manquait pas, les verres étaient rincés à tous moments par les plus belles mains du monde ; tout cela donnait de l'appétit à la vieille petite bonne femme. Si elle mangea bien, elle but encore mieux. Elle se mit en pointe de vin : elle disait mille choses, où

la princesse, qui ne faisait pas semblant d'y prendre garde, trouvait beaucoup d'esprit.

Le repas fini aussi gaiement qu'il avait commencé, la vieille se leva et dit à la princesse :

— Ma grande amie, si j'avais de l'argent, je vous payerais ; mais il y a longtemps que je suis ruinée. J'avais besoin de vous trouver pour faire si bonne chère. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de vous envoyer de meilleures pratiques que la mienne.

La princesse se prit à sourire, et lui dit gracieusement :

— Allez, ma bonne mère, ne vous inquiétez point : je suis toujours assez payée, quand je fais quelque plaisir.

— Nous avons été ravies de vous servir, dit Blondine, et si vous vouliez souper ici, nous ferions encore mieux.

— Oh ! que l'on est heureux, s'écria la vieille, lorsqu'on fait preuve d'un cœur si bienfaisant ! Mais croyez-vous n'en pas recevoir la récompense ? Soyez certaines, continua-t-elle, que le premier souhait que vous ferez sans songer à moi, sera accompli.

En même temps elle disparut, et elles n'eurent pas lieu de douter que ce ne fût une fée.

Cette aventure les étonna, de sorte que pendant cinq ou six mois elles en parlèrent ; et sitôt qu'elles désiraient quelque chose, elles pensaient à elle. Rien ne réussissait, et elles étaient fortement en colère contre la fée.

Mais un jour que le roi allait à la chasse, il passa chez la bonne fricasseuse, pour voir si elle était aussi habile qu'on le disait ; et comme il approchait du jardin avec

grand bruit, les trois sœurs qui cueillaient des fraises l'entendirent.

— Ah! dit Roussette, si j'étais assez heureuse pour épouser monseigneur l'amiral, je me vante que je ferais avec mon fuseau et ma quenouille tant de fil, et de ce fil tant de toile, qu'il n'aurait plus besoin d'en acheter pour les voiles de ses navires.

— Et moi, dit Brunette, si la fortune m'était assez favorable pour me faire épouser le frère du roi, je me vante qu'avec mon aiguille je lui ferais tant de dentelles, qu'il en verrait son palais rempli.

— Et moi, ajouta Blondine, je me vante que si le roi m'épousait, j'aurais, au bout de neuf mois, deux beaux garçons et une belle fille; que leurs cheveux tomberaient par anneaux, répandant des pierres fines, avec une brillante étoile sur le front, et le cou entouré d'une riche chaîne d'or.

Un des favoris du roi, qui s'était avancé pour avertir l'hôtesse de sa venue, ayant entendu parler dans le jardin, s'arrêta sans faire aucun bruit, et fut bien surpris de la conversation de ces trois belles filles. Il alla promptement la redire au roi pour le réjouir; il en rit en effet, et commanda qu'on les fît venir devant lui.

Elles parurent aussitôt d'un air et d'une grâce merveilleuse. Elles saluèrent le roi avec beaucoup de respect et de modestie; et lorsqu'il leur demanda s'il était vrai qu'elles venaient de s'entretenir des époux qu'elles désiraient, elles rougirent et baissèrent les yeux. Il les pressa

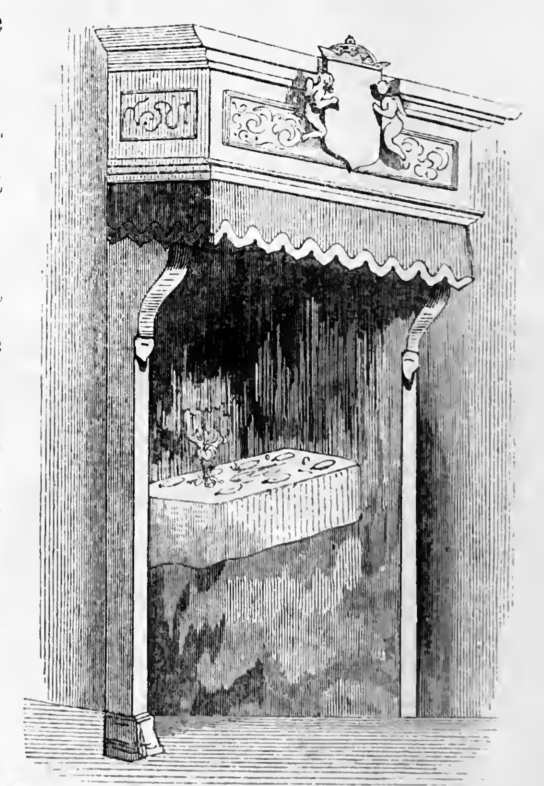
encore davantage de l'avouer; elles en convinrent, et il s'écria aussitôt :

— Certainement je ne sais quelle puissance agit sur moi, mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aie épousé la belle Blondine.

— Sire, dit le frère du roi, je vous demande permission de me marier avec cette jolie Brunette.

— Accordez-moi la même grâce, ajouta l'amiral, car la Rousse me plaît infiniment.

Le roi, bien aise d'être imité par les plus grands de son royaume, leur dit qu'il approuvait leur choix, et demanda à leur mère si elle le voulait bien. Elle répondit que c'était la plus grande joie qu'elle pût jamais avoir. Le roi l'embrassa; le prince et l'amiral l'embrassèrent aussi.



Quand le roi fut prêt à dîner, on vit descendre par la cheminée une table de sept couverts d'or et tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat pour faire un bon repas.

Cependant le roi hésitait à manger; il craignait que l'on n'eût accommodé les viandes au sabat, car

cette manière de servir par la cheminée lui était un peu suspecte.

Le buffet s'arrangea : on ne voyait que bassins et vases d'or dont le travail surpassait la matière. En même temps un essaim de mouches à miel parut dans des ruches de cristal, et commença la plus charmante musique qui se puisse imaginer. Toute la salle était pleine de frêlons, de mouches, de guêpes et de moucherons, et d'autres bestiolinettes de cette espèce, qui servaient le roi avec une adresse surnaturelle. Trois ou quatre mille bibets lui apportaient à boire, sans qu'un seul osât se noyer dans le vin, ce qui est d'une modération et d'une discipline étonnantes.

La princesse et ses filles devinaient assez que tout ce qui se passait ne pouvait s'attribuer qu'à la petite vieille : elles bénissaient l'heure où elles l'avaient connue.

Après le repas, qui fut si long que la nuit surprit la compagnie à table (ce dont sa majesté ne laissa pas d'avoir un peu de honte, car il semblait que dans cet hymen Bacchus avait pris la place de Cupidon), le roi se leva et dit :

— Achevons la fête par où elle devait commencer.

Il tira une bague de son doigt et la mit au doigt de Blondine; le prince et l'amiral l'imitèrent. Les abeilles redoublèrent leurs chants. On dansa, on se réjouit, et tous ceux qui avaient suivi le roi vinrent saluer la reine et la princesse. Pour l'amirale, on ne lui faisait pas tant de cérémonies, et elle s'en désespérait, car elle était l'aînée

de Brunette et de Blondine, et se trouvait moins bien mariée.

Le roi envoya son grand écuyer pour apprendre à la reine sa mère ce qui venait de se passer, et pour faire venir ses plus magnifiques chariots, afin d'emmener la reine Blondine avec ses deux sœurs.

La reine-mère était la plus cruelle de toutes les femmes et la plus emportée. Quand elle sut que son fils s'était marié sans sa participation, et surtout à une fille d'une naissance si obscure, et que le prince en avait fait autant, elle entra dans une telle colère qu'elle effraya toute la cour. Elle demanda au grand écuyer quelle raison avait pu engager le roi à un si indigne mariage? Il lui dit que c'était l'espérance d'avoir deux garçons et une fille dans neuf mois, qui naîtraient avec de grands cheveux bouclés, des étoiles sur la tête, et chacun une chaîne d'or au cou, et que des choses si rares l'avaient charmé.

La reine-mère sourit dédaigneusement de la crédulité de son fils; elle dit là-dessus bien des choses offensantes, qui marquaient assez sa fureur.

Les chariots étaient déjà arrivés à la petite maisonnette. Le roi convia sa belle-mère à le suivre, et lui promit qu'elle serait regardée avec toutes sortes de distinction. Mais elle pensa que la cour était une mer toujours agitée.

— Sire, lui dit-elle, j'ai trop d'expérience des choses du monde pour quitter le repos que je n'ai acquis qu'avec beaucoup de peine.

— Quoi! répliqua le roi, voulez-vous continuer à tenir hôtellerie?

— Non, dit-elle, vous me ferez quelque bien pour vivre.

— Souffrez au moins, ajouta-t-il, que je vous donne un équipage et des officiers.

— Je vous en rends grâce, dit-elle; quand je suis seule, je n'ai point d'ennemis qui me tourmentent; mais si j'avais des domestiques, je craindrais d'en trouver en eux.

Le roi admira l'esprit et la modération d'une femme qui pensait et qui parlait comme un philosophe.

Pendant qu'il pressait sa belle-mère de venir avec lui, l'amirale Rousse faisait cacher au fond de son chariot tous les beaux bassins et les vases d'or du buffet, voulant en profiter sans rien laisser; mais la fée qui voyait tout, bien que personne ne la vît, les changea en cruches de terre. Lorsqu'elle fut arrivée et qu'elle voulut les emporter dans son cabinet, elle ne trouva rien qui en valût la peine.

Le roi et la reine embrassèrent tendrement la sage princesse et l'assurèrent qu'elle pourrait disposer à sa

volonté de tout ce qu'ils avaient. Ils quittèrent son champêtre séjour et vinrent à la ville, précédés des trompettes, des hautbois, des tymbales et des tambours qui faisaient entendre les plus brillantes fanfares.

La reine-mère, qui les attendait à la porte du palais, les reçut avec toutes les démonstrations d'une amitié feinte, qui n'était qu'un moyen de mieux dissimuler ses mauvaises intentions.

II



ITOT que la reine-mère fut rentrée dans son palais, elle fit appeler ses confidents et leur fit part du dépit qu'elle avait ressenti du mariage du roi. Tous lui conseillèrent de cacher sa mauvaise humeur, parce que le roi s'en offenserait et que cela pourrait avoir des suites fâcheuses. Elle se contraignit donc et ne fit paraître que de l'amitié à ses deux belles-filles, leur donnant des louanges indifféremment sur tout ce qu'elles faisaient, bien ou mal.

La reine Blonde et la princesse Brunette étaient étroi-

tement unies; mais à l'égard de l'amirale Rousse, elle les haïssait mortellement.

— Voyez, disait-elle, la bonne fortune de mes deux sœurs : l'une est reine, l'autre princesse du sang; leurs maris les adorent, et moi, qui suis l'aînée, qui me trouve cent fois plus belle qu'elles, je n'ai qu'un amiral pour époux, dont je ne suis point chérie comme je devrais l'être.

La jalousie qu'elle avait contre ses sœurs la rangea du parti de la reine-mère, car on savait bien que la tendresse que témoignait celle-ci à ses belles-filles n'était qu'une feinte, et qu'elle trouverait avec plaisir l'occasion de leur faire du mal.

Par malheur une grande guerre étant survenue, il fallut que le roi partît à la tête de son armée. La jeune reine et la princesse étant obligées de rester sous le pouvoir de la reine-mère, prièrent le roi de trouver bon qu'elles retournassent chez leur mère, afin de se consoler avec elle d'une si cruelle absence.

Le roi n'y put consentir. Il conjura sa femme de rester au palais; il l'assura que sa mère en userait bien. En effet, il la pria avec la dernière instance d'aimer sa belle-fille et d'en avoir soin. Il ajouta qu'elle ne pouvait l'obliger plus sensiblement.

Cette méchante reine, enchantée que son fils lui confiât sa femme, lui promit de ne songer qu'à sa conservation, et l'assura qu'il pouvait partir avec un entier repos d'esprit.

Ainsi il s'en alla dans une si forte envie de revenir bientôt, qu'il hasardait ses troupes en toutes rencontres; et son bonheur faisait non seulement que sa témérité lui réussissait toujours, mais encore qu'il avançait fort ses affaires.

Neuf mois après son mariage, la reine eut deux fils et une fille. La princesse, sa sœur, eut le même jour un beau garçon, mais elle mourut aussitôt.

L'amirale Rousse était fort occupée des moyens de nuire à la jeune reine. Quand elle lui vit des enfants si jolis, tandis qu'elle n'en avait point, sa fureur augmenta; elle prit la résolution de parler promptement à la reine-mère, car il n'y avait pas de temps à perdre.

— Madame, lui dit-elle, je suis si touchée de l'honneur que votre majesté m'a fait en me donnant quelque part dans ses bonnes grâces, que je me dépouille volontiers de mes propres intérêts pour ménager les vôtres. Je comprends tous les déplaisirs dont vous êtes accablée depuis les indignes mariages du roi et du prince. Voilà quatre enfants qui vont éterniser la faute qu'ils ont commise. Notre mère est une pauvre villageoise qui n'avait pas de pain, quand elle s'est avisée de devenir fricasseuse. Croyez-moi, madame, faisons une fricassée aussi de tous ces petits marmots, et les ôtons du monde avant qu'ils vous fassent rougir.

— Ah! ma chère amirale, dit la reine en l'embrassant, que je t'aime de partager, comme tu le fais, mes justes déplaisirs! J'avais déjà résolu d'exécuter ce que tu me

proposes; il n'y a que le moyen qui m'embarrasse.

— Que cela ne vous mette point en peine, reprit la Rousse; ma doguine vient de faire deux chiens et une chienne; ils ont chacun une étoile sur le front, avec une marque autour du cou qui fait une espèce de chaîne. Il faut faire croire à la reine qu'elle a donné le jour à trois petites bêtes, et prendre ses deux fils et sa fille que l'on fera mourir avec le fils de la princesse.

— Ton dessein me plaît infiniment, s'écria-t-elle; j'ai déjà donné des ordres là-dessus à Feintise, sa dame d'honneur; de sorte qu'il faut avoir les petits chiens.

— Les voilà, dit l'amirale; je les ai apportés.

Aussitôt elle ouvrit une grande bourse qu'elle avait toujours à son côté; elle en tira les trois chiens, que la reine et elle emmaillotèrent comme les enfants de la reine auraient dû l'être, en les ornant de dentelles et de langes brochés d'or. Elles les arrangèrent dans une corbeille couverte; puis cette méchante reine, suivie de la Rousse, se rendit auprès de Blondine.

— Je viens vous remercier, lui dit-elle, des beaux héritiers que vous donnez à mon fils; voilà des têtes bien faites pour porter une couronne. Je ne m'étonne pas si vous promettiez à votre mari deux fils et une fille avec des étoiles sur le front, de longs cheveux et des chaînes d'or au cou.

La pauvre reine pensa mourir de douleur, quand elle aperçut les trois bêtes. Elle se mit à pleurer amèrement; puis, joignant ses mains :

— Hélas! madame, dit-elle; n'ajoutez point de reproches à mon affliction : elle ne peut assurément être plus grande. Si les dieux avaient permis ma mort avant que j'eusse reçu l'affront de me voir mère de ces petits monstres, je me serais estimée trop heureuse. Hélas! que ferai-je? Le roi va me haïr autant qu'il m'a aimée.

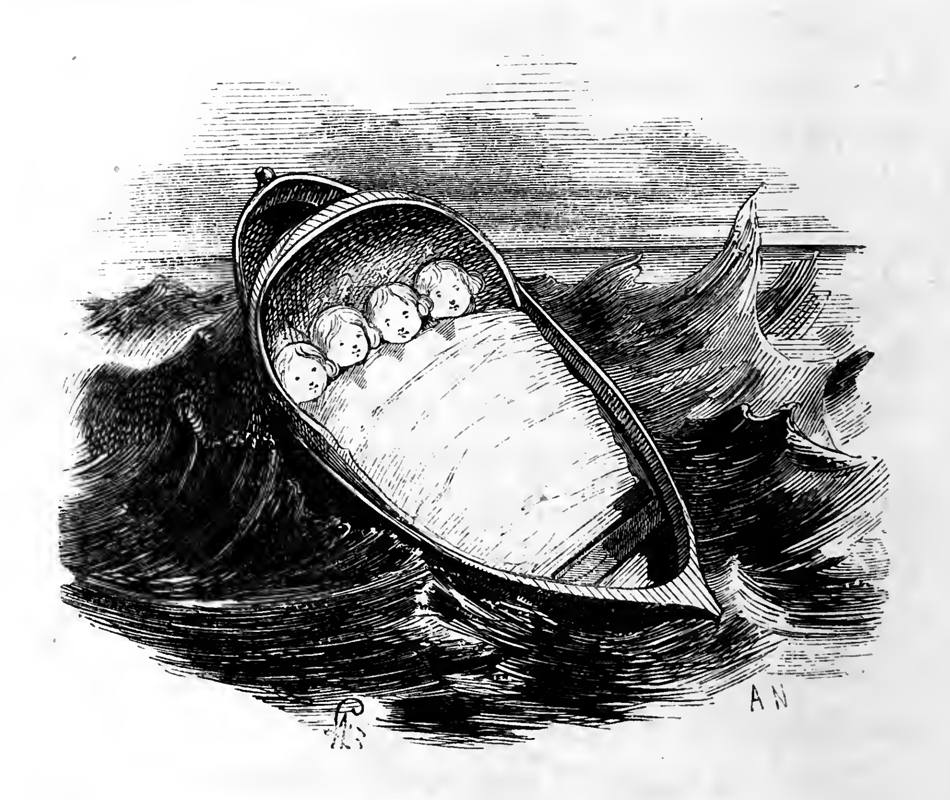
Les soupirs et les sanglots étouffèrent sa voix; elle n'eut plus de force pour parler, et la reine-mère continua à lui dire des injures durant plusieurs heures.

Elle s'en alla ensuite, et la Rousse, qui semblait partager les déplaisirs de sa sœur, lui dit qu'elle n'était pas la première à qui semblable malheur était arrivé; qu'on voyait bien que c'était là un tour de cette vieille fée qui leur avait promis tant de merveilles; mais que, comme il serait peut-être dangereux pour elle de voir le roi, elle lui conseillait de s'en aller chez leur pauvre mère avec ses trois petits monstres.

La reine ne lui répondit que par ses larmes. Il fallait avoir le cœur bien dur pour n'être pas touché de l'état où on la réduisait.

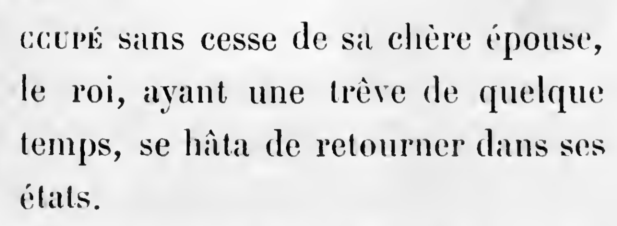
La reine commanda à Feintise de prendre les enfants de Blondine, avec le fils de la princesse, de les étrangler, et de les enterrer si profondément qu'on n'en sût jamais rien. Comme celle-ci était sur le point d'exécuter cet ordre, elle jeta les yeux sur eux, et les trouva si merveilleusement beaux, et vit qu'ils marquaient tant de choses extraordinaires par les étoiles qui brillaient à leur front, qu'elle n'osa porter ses criminelles mains sur un sang si auguste.

Elle fit amener une chaloupe au bord de la mer; elle y mit les quatre enfants dans un même berceau avec quelques chaînes de pierreries, afin que si la fortune les conduisait entre les mains d'une personne assez charitable pour les vouloir nourrir, elle trouvât aussitôt la récompense de sa bonne action.



La chaloupe, poussée par un grand vent, s'éloigna si vîte du rivage, que Feintise la perdit bientôt de vue; mais en même temps les vagues s'enflèrent, et le soleil se cacha; les nues se fondirent en eau; mille éclats de tonnerre firent retentir tous les environs. Elle ne douta point que la petite barque ne fût submergée, et que ces pauvres innocents n'eussent péri.

III



OCCUPÉ sans cesse de sa chère épouse, le roi, ayant une trêve de quelque temps, se hâta de retourner dans ses états.

Quand la reine-mère sut son retour, elle alla au-devant de lui avec un air composé de douleur ; elle le tint longtemps serré entre ses bras lui mouillant le visage de larmes; il semblait que son chagrin l'empêchât de parler.

Le roi, tout tremblant, n'osait demander ce qui était arrivé, car il ne doutait pas que ce ne fussent de très grands malheurs. Enfin, elle fit un effort pour lui raconter que sa femme avait donné le jour à trois

chiens. Aussitôt Feintise les lui présenta, et l'amirale tout en pleurs, se jetant aux pieds du roi, le supplia de ne point faire mourir la reine, et de se contenter de la renvoyer chez sa mère, ajoutant qu'elle y était déjà résolue, et qu'elle recevrait ce traitement comme une grande grâce.

Le roi était si éperdu qu'il pouvait à peine respirer : il regardait les doguins et remarquait avec surprise cette étoile qu'ils avaient au milieu du front, et l'espèce de chaîne qui faisait le tour de leur cou. Il se laissa tomber sur un fauteuil, roulant dans son esprit mille pensées, et ne pouvant prendre une résolution fixe; mais la reine-mère le pressa si fort, qu'il prononça l'exil de l'innocente reine.

Aussitôt on la mit dans une litière avec ses trois chiens; et sans avoir aucun égard pour elle, on la conduisit chez sa mère, où elle arriva presque morte.

Les dieux avaient regardé d'un œil de pitié la barque où les trois princes étaient avec la princesse. La fée qui les protégeait fit tomber, au lieu de pluie, du lait dans leurs petites bouches : ils ne souffrirent donc point de l'orage épouvantable qui s'était élevé si promptement.

Enfin ils voguèrent sept jours et sept nuits; ils étaient en pleine mer aussi tranquilles que sur un canal, lorsqu'ils furent rencontrés par un vaisseau corsaire. Le capitaine ayant été frappé, quoique d'assez loin, du brillant éclat des étoiles qu'ils avaient sur le front, aborda la chaloupe, persuadé qu'elle était pleine de pierreries. Il y en trouva

en effet; mais ce qui le toucha davantage, ce fut la beauté des quatre merveilleux enfants. Le désir de les conserver l'engagea à retourner chez lui pour les donner à sa femme qui n'en avait point, et qui en souhaitait depuis longtemps.

Elle s'inquiéta fort de le voir revenir si promptement, car il allait faire un voyage de long cours; mais elle fut transportée de joie quand il remit entre ses mains les quatre petits enfants. Ils admirèrent ensemble la merveille des étoiles, la chaîne d'or qui ne pouvait s'ôter de leur cou, et leurs longs cheveux. Ce fut bien autre chose lorsque cette femme les peigna, car il tombait de leur tête des perles, des rubis, des diamants, des émeraudes de différentes grandeurs et toutes parfaites : elle en parla à son mari qui ne s'en étonna pas moins qu'elle.

— Je suis bien las, lui dit-il, du métier de corsaire; si les cheveux de ces chers enfants continuent à nous donner des trésors, je ne veux plus courir les mers, et mon bien sera aussi considérable que celui de nos plus grands capitaines.

La femme du corsaire, qui se nommait Corsine, fut ravie de la résolution de son mari; elle en aima davantage ces quatre enfants. Elle nomma la princesse, Belle-Étoile; son frère aîné, Petit-Soleil; le cadet, Heureux; le fils de la princesse Brunette fut appelé Chéri. Ce dernier était si fort au-dessus des deux autres par sa beauté, qu'encore qu'il n'eût ni étoile, ni chaîne, Corsine l'aimait plus que les autres.

Comme elle ne pouvait les élever sans le secours de quelque nourrice, elle pria son mari, qui aimait beaucoup la chasse, de lui attraper des faons tout petits; il en trouva le moyen, car la forêt où ils demeuraient était fort spacieuse. Corsine ayant exposé ces jeunes faons du côté du vent, les biches, qui les sentirent, accoururent pour leur donner à tetter. Corsine mit à leur place les enfants, qui s'accommodèrent à merveille du lait de biche. Deux fois par jour, quatre biches venaient de compagnie jusque chez Corsine chercher les princes et la princesse, qu'elles prenaient pour des faons.

C'est ainsi que se passa la tendre jeunesse des princes. Le corsaire et sa femme les aimaient si passionnément, qu'ils leur donnaient tous leurs soins. Cet homme avait été bien élevé : c'était moins par inclination que par bizarrerie de la fortune qu'il était devenu corsaire. Il avait épousé Corsine à la cour d'une princesse où son esprit s'était heureusement cultivé : elle savait vivre, et quoiqu'elle se trouvât dans une espèce de désert, où ils ne subsistaient que des larcins qu'il faisait dans ses courses, elle n'avait point encore oublié l'usage du monde.

Ils ressentaient une grande joie de n'être plus dans l'obligation de s'exposer à tous les périls attachés au métier de corsaire; ils devenaient assez riches sans cela. De trois en trois jours il tombait, comme je l'ai déjà dit, des cheveux de la princesse et de ses frères, des pierreries considérables, que Corsine allait vendre à la ville la plus proche, et elle en rapportait mille gentillesses pour ses quatre marmots.

Quand ils furent sortis de la première enfance, le Corsaire s'appliqua sérieusement à cultiver le beau naturel dont le ciel les avait doués; et comme il ne doutait point qu'il n'y eût de grands mystères dans leur naissance et dans la rencontre qu'il en avait faite, il voulut reconnaître par leur éducation ce présent des dieux, de sorte qu'après avoir rendu sa maison plus logeable, il attira chez lui des personnes de mérite, qui leur apprirent diverses sciences avec une facilité qui surprenait tous ces maîtres.

Le Corsaire et sa femme n'avaient jamais dit l'aventure des quatre enfants. Ils passaient pour être les leurs, quoiqu'ils marquassent, par toutes leurs actions, qu'ils sortaient d'un sang plus illustre.

Ils étaient très unis entre eux; mais le prince Chéri avait pour la princesse Belle-Étoile des sentiments plus vifs que les deux autres : dès qu'elle souhaitait quelque chose, il tentait jusqu'à l'impossible pour la satisfaire. Il ne la quittait presque jamais : lorsqu'elle allait à la chasse, il l'accompagnait; quand elle n'y allait point, il trouvait toujours des excuses pour se défendre de sortir. Petit-Soleil et Heureux, qui étaient ses frères, lui parlaient avec moins de tendresse et de respect. Elle remarqua cette différence; elle en tint compte à Chéri, et l'aima plus que les autres.

A mesure qu'ils avançaient en âge, leur mutuelle tendresse augmentait; ils n'en eurent d'abord que du plaisir.

— Mon tendre frère, lui disait Belle-Étoile, si mes désirs suffisaient pour vous rendre heureux, vous seriez un des plus grands rois de la terre.

— Hélas! ma sœur, répliquait-il, ne m'enviez pas le bonheur que je goûte auprès de vous; je préférerais le plaisir de passer une heure où vous êtes, à toute l'élévation que vous me souhaitez.

Quand elle disait la même chose à ses frères, ils répondaient naturellement qu'ils en seraient ravis; et pour les éprouver davantage, elle ajoutait :

— Oui, je voudrais que vous remplissiez le premier trône du monde, dussè-je ne vous voir jamais.

Ils disaient aussitôt : — Vous avez raison, ma sœur, l'un vaudrait bien mieux que l'autre.

— Vous consentiriez donc, répliquait-elle, à ne plus me voir?

— Sans doute, disaient-ils; il nous suffirait d'apprendre quelquefois de vos nouvelles.

Lorsqu'elle se trouvait seule, elle examinait ces différentes manières d'aimer, et elle sentait son cœur disposé comme les leurs : car encore que Petit-Soleil et Heureux lui fussent chers, elle ne souhaitait point de rester avec eux toute sa vie; mais à l'égard de Chéri, elle fondait en larmes, quand elle pensait que leur père l'enverrait peut-être parcourir les mers, ou qu'il le mènerait à l'armée.

A quatorze ans, Belle-Étoile commença à se reprocher l'injustice qu'elle croyait faire à ses frères, de ne les pas aimer également. Elle s'imagina que les soins et les caresses de Chéri en étaient la cause; elle lui défendit de chercher davantage les moyens de se faire aimer.

— Vous ne les avez que trop trouvés, lui disait-elle

agréablement, et vous êtes parvenu à me faire mettre une grande différence entre vous et eux.

Quelle joie ne ressentait-il pas lorsqu'elle lui parlait ainsi! Bien loin de diminuer son empressement, elle l'augmentait : il lui faisait chaque jour une galanterie nouvelle.

Ils ignoraient encore jusqu'où allait leur tendresse, lorsqu'un jour on apporta à Belle-Étoile plusieurs livres nouveaux. Elle prit le premier qui tomba sous sa main ; c'était l'histoire de deux jeunes amants, dont la passion avait commencé tandis qu'ils se croyaient frère et sœur; ensuite ils avaient été reconnus par leurs proches, et après des peines infinies, ils s'étaient épousés. Comme Chéri lisait parfaitement bien, qu'il entendait tout finement, et qu'il se faisait entendre de même, elle le pria de lire auprès d'elle.

Il lut cette aventure, et ce ne fut pas sans une grande inquiétude qu'il y vit une peinture naïve de tous ses sentiments; Belle-Étoile n'était pas moins surprise : il semblait que l'auteur avait deviné tout ce qui se passait dans son âme. Plus Chéri lisait, plus il était touché; plus la princesse l'écoutait, plus elle était attendrie; quelque effort qu'elle pût faire, ses yeux se remplirent de larmes, et son visage en était couvert. Chéri se faisait de son côté une violence inutile; il pâlissait, il changeait de couleur et de son de voix : ils souffraient l'un et l'autre tout ce que l'on peut souffrir.

— Ah! ma sœur, s'écria-t-il en la regardant tristement,

et laissant tomber son livre; ah! ma sœur, qu'Hippolyte fut heureux de n'être pas le frère de Julie!



— Nous n'aurons pas une semblable satisfaction, répondit-elle : hélas! nous est-elle moins due?

En achevant ces mots, elle connut qu'elle avait trop parlé, elle demeura interdite; et si quelque chose put consoler le prince, ce fut l'état où il la vit.

Depuis ce moment ils tombèrent l'un et l'autre dans une profonde tristesse, sans s'expliquer davantage. Ils pénétraient une partie de ce qui se passait dans leur cœur; mais ils s'étudièrent pour cacher à tout le monde un secret qu'ils auraient voulu ignorer eux-mêmes, et dont ils ne s'entretenaient point.

Cependant il est si naturel de se flatter, que la princesse ne laissait pas de compter pour beaucoup que Chéri seul n'eût point d'étoile ni de chaîne au cou; car, pour le don de répandre des pierreries, quand on peignait ses longs cheveux, il l'avait comme ses cousins.

IV



UN jour que les trois princes étaient allés à la chasse, Belle-Étoile s'enferma dans un petit cabinet qu'elle aimait parce qu'il était sombre, et qu'elle y rêvait avec plus de liberté qu'ailleurs. Elle ne faisait aucun bruit. Ce cabinet n'était séparé de la chambre de Corsine que par une cloison, et cette femme la croyait à la promenade. La princesse l'entendit qui disait au Corsaire :

— Voilà Belle-Étoile en âge d'être mariée : si nous savions qui elle est, nous tâcherions de l'établir d'une manière convenable à son rang ; ou, si nous pouvions croire que ceux qui passent pour ses frères ne le sont pas,

nous lui en donnerions un pour époux; car qui peut-elle jamais trouver d'aussi parfait qu'eux?

— Lorsque je les rencontrai, dit le Corsaire, je ne vis rien qui pût m'instruire de leur naissance; seulement les pierreries qui étaient attachées sur leur berceau faisaient connaître que ces enfants appartenaient à des personnes riches. Ce qu'il y aurait de singulier, ce serait qu'ils fussent tous jumeaux, car ils paraissaient de même âge.

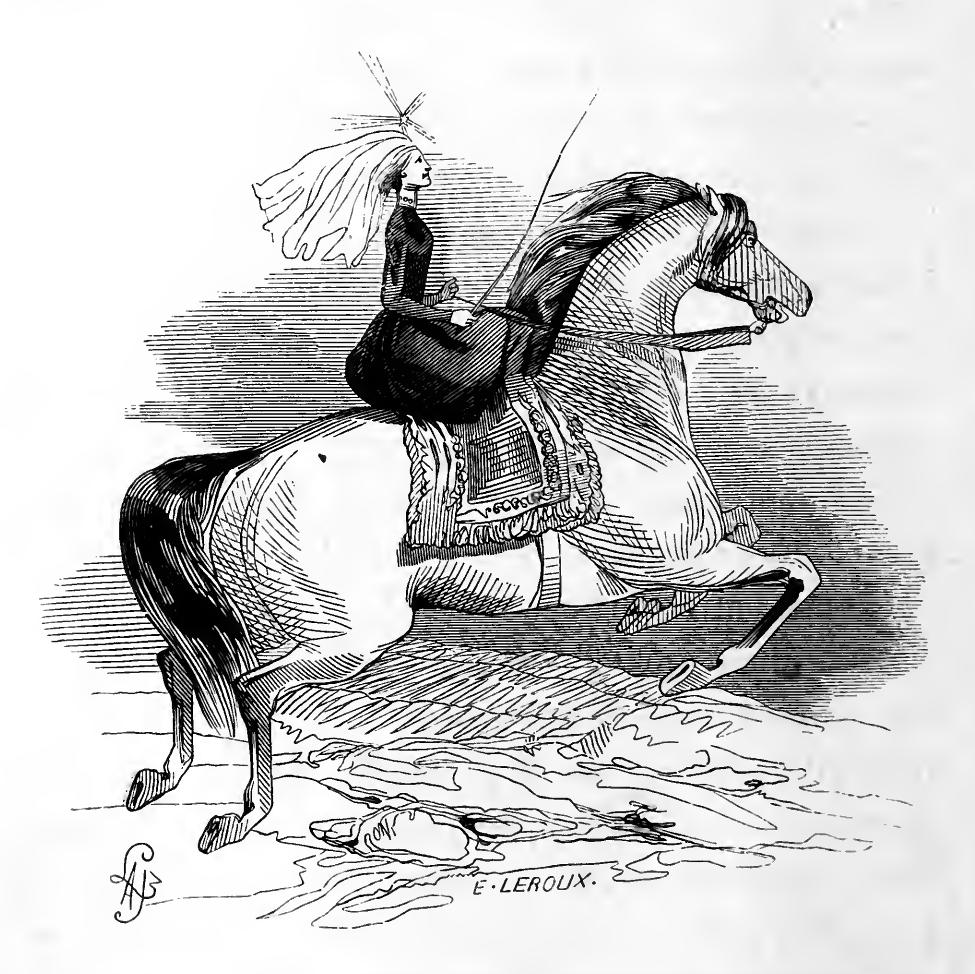
— Je soupçonne, dit Corsine, que Chéri n'est pas leur frère; il n'a ni étoile ni chaîne au cou.

— Il est vrai, répliqua son mari; mais des diamants tombent de ses cheveux comme de ceux des autres; et, après toutes les richesses que nous avons amassées par le moyen de ces chers enfants, il ne me reste plus rien à souhaiter que de découvrir leur origine.

— Il faut laisser agir les dieux, dit Corsine : ils nous les ont donnés; et sans doute, quand il en sera temps, ils développeront ce qui nous est caché.

Belle-Étoile écoutait attentivement cette conversation. L'on ne peut exprimer la joie qu'elle eut de pouvoir espérer qu'elle sortait d'un sang illustre; car, encore qu'elle n'eût jamais manqué de respect pour ceux dont elle croyait tenir le jour, elle n'avait pas laissé de ressentir de la peine d'être fille d'un Corsaire. Mais ce qui flattait davantage son imagination, c'était de penser que Chéri n'était peut-être point son frère : elle brûlait d'impatience de l'entretenir, et de lui raconter ainsi qu'aux autres cet entretien extraordinaire.

Elle monta sur un cheval. Les crins noirs de ce bel animal étaient rattachés avec des boucles de diamants (car elle n'avait qu'à se peigner une seule fois pour en garnir tout un équipage de chasse) ; sa housse de velours vert était chamarrée de rubis. Elle monta, dis-je, promptement à cheval, et fut dans la forêt chercher ses frères.



Le bruit des cors et des chiens lui fit assez connaître où ils étaient : elle les joignit au bout d'un moment. A sa vue, Chéri se détacha de ses compagnons, et vint au-devant d'elle plus vite que les autres.

— Quelle agréable surprise! lui cria-t-il; Belle-Étoile, vous venez enfin à la chasse, vous que l'on ne peut distraire pour un moment des plaisirs que vous donnent la musique et les sciences que vous apprenez.

— J'ai tant de choses à vous dire, répliqua-t-elle, que je suis venue vous chercher.

— Hélas! ma sœur, dit-il en soupirant, que me voulez-vous aujourd'hui? Il semble qu'il y a longtemps que vous ne me voulez plus rien.

Elle rougit; puis, baissant les yeux, elle demeura sur son cheval, triste et rêveuse, sans lui répondre. Enfin, ses deux frères arrivèrent : elle se réveilla à leur vue comme d'un profond sommeil, et sauta à terre : ils la suivirent tous; et quand elle fut au milieu d'une petite pelouse ombragée d'arbres :

— Mettons-nous ici, leur dit-elle, et apprenez ce que je viens d'entendre.

Elle leur raconta exactement la conversation du Corsaire avec sa femme, et comme quoi ils n'étaient point leurs enfants. On ne peut s'imaginer toute la surprise des trois princes. Ils agitèrent entre eux ce qu'ils devaient faire : l'un voulait partir sans rien dire; l'autre ne voulait point partir du tout, et l'autre voulait partir et le dire.

Le premier soutenait que c'était le moyen le plus sûr, parce que le gain que le Corsaire et sa femme faisaient en les peignant les obligerait de les retenir; l'autre répondait qu'il serait bien d'avis de les quitter, si l'on savait un lieu fixe où aller, et de quelle condition l'on était; mais que le

titre de chevaliers errants n'était pas agréable; le dernier ajoutait qu'il y aurait de l'ingratitude de les abandonner sans leur agrément; qu'il y aurait aussi de la stupidité à vouloir rester davantage avec eux au milieu d'une forêt, où ils ne pourraient apprendre qui ils étaient, et que le meilleur parti c'était de leur parler, et de les faire consentir à leur éloignement. Ils goûtèrent tous cet avis. Aussitôt ils montèrent à cheval pour venir trouver le Corsaire et Corsine.

Le cœur de Chéri était flatté par tout ce que l'espérance peut offrir de plus agréable pour consoler un amant affligé : son amour lui faisait deviner une partie des choses futures. Il ne se croyait plus le frère de Belle-Étoile; et son affection, dès lors moins contrainte, lui inspirait mille tendres idées qui le charmaient.

Ils joignirent le Corsaire et Corsine avec un visage mêlé de joie et d'inquiétude.

— Nous ne venons pas, dit Petit-Soleil, pour vous dénier l'amitié, la reconnaissance et le respect que nous vous devons. Bien que nous soyons informés de quelle manière vous nous trouvâtes sur la mer, et que nous sachions que vous n'êtes pas nos parents, la pitié avec laquelle vous nous avez sauvés, la noble éducation que vous nous avez donnée, tant de soins et de bontés que vous avez eus pour nous sont des engagements si sacrés que rien au monde ne peut nous affranchir de votre dépendance. Nous venons donc vous renouveler nos sincères remercîments; vous supplier de nous raconter un événement si rare, et

de nous conseiller, afin que nous conduisant par vos sages avis, nous n'ayons rien à nous reprocher.

Le Corsaire et Corsine furent bien surpris qu'une chose qu'ils avaient cachée avec tant de soin, eût été découverte.

— On vous a trop bien informés, dirent-ils ; nous ne pouvons vous cacher que vous n'êtes point, en effet, nos enfants, et que la fortune seule vous a fait tomber entre nos mains. Nous n'avons aucune lumière sur votre naissance ; mais les pierreries qui étaient dans votre berceau peuvent marquer que vos parents sont ou grands seigneurs ou fort riches. Au reste, que pouvons-nous vous conseiller? Si vous consultez l'amitié que nous avons pour vous, sans doute vous resterez ici, et vous consolerez notre vieillesse par votre aimable compagnie. Si le château que nous avons bâti en ces lieux ne vous plaît pas, ou que le séjour de cette solitude vous chagrine, nous irons où vous voudrez, pourvu que ce ne soit point à la cour : une longue expérience nous en a dégoûtés, et vous en dégoûterait peut-être, si vous étiez informés des agitations continuelles, des feintes, de l'envie, des inégalités, des véritables maux et des faux biens que l'on y trouve. Nous vous en dirions davantage, mais vous croiriez que nos conseils sont intéressés ; ils le sont aussi, mes enfants : nous désirons vous arrêter dans cette paisible retraite, quoique vous soyez maîtres de la quitter quand vous le voudrez. Ne laissez pourtant pas de considérer que vous êtes au port, et que vous allez sur une mer orageuse ; que les peines y surpassent presque toujours les plaisirs ; que

le cours de la vie est limité; qu'on la quitte souvent au milieu de sa carrière; que les grandeurs du monde sont de faux brillants dont on se laisse éblouir par une fatalité étrange, et que le plus solide de tous les biens est de savoir se borner, jouir de sa tranquillité, et se rendre sage.

Le Corsaire n'aurait pas fini sitôt ses remontrances, s'il n'eût été interrompu par le prince Heureux.

— Mon cher père, lui dit-il, nous avons trop d'envie d'apprendre quelque chose de notre naissance, pour nous ensevelir au fond d'un désert. La morale que vous établissez est excellente, et je voudrais que nous fussions capables de la suivre, mais je ne sais quelle fatalité nous appelle ailleurs. Permettez que nous suivions le cours de notre destinée. Nous reviendrons vous voir, et vous rendre compte de toutes nos aventures.

A ces mots, le Corsaire et sa femme se prirent à pleurer. Les princes en furent attendris, et particulièrement Belle-Étoile, qui avait un naturel sensible et qui n'aurait jamais pensé à quitter le désert, si elle avait été sûre que Chéri restât toujours avec elle.

Mais leur résolution étant prise, ils ne songèrent plus qu'à faire leur équipage pour s'embarquer, car ayant été trouvés sur la mer, ils avaient quelque espérance qu'ils y recevraient des lumières de ce qu'ils voulaient savoir.

Ils firent entrer dans leur petit vaisseau un cheval pour chacun d'eux; et après s'être peignés jusqu'à s'écorcher, pour laisser des pierreries à Corsine, ils la prièrent de leur donner en échange les chaînes de diamants qui étaient

dans leur berceau. Elle alla les chercher dans son cabinet, où elle les avait soigneusement gardées, et elle les attacha toutes sur l'habit de Belle-Étoile qu'elle embrassait sans cesse, lui mouillant le visage de ses larmes.

Jamais séparation ne fut plus triste : le Corsaire et sa femme pensèrent en mourir. Leur douleur ne provenait point de la cupidité, car ils avaient amassé tant de trésors qu'ils n'en souhaitaient plus.

Petit-Soleil, Heureux, Chéri et Belle-Étoile montèrent dans le vaisseau : le Corsaire l'avait fait faire très bon et très magnifique; le mât était d'ébène et de cèdre, les cordages de soie mêlée d'or, les voiles de drap d'or et vert, et les peintures excellentes.

La princesse était assise sous un riche pavillon, vers la poupe; ses deux frères et son cousin se tenaient près d'elle, plus brillants que les astres, et leurs étoiles jetaient de longs rayons de lumière sur les flots.

Ils résolurent d'aller à l'endroit même où le Corsaire les avait trouvés, et en effet ils s'y rendirent.

V



QUAND les trois princes et la princesse aperçurent le rivage qu'ils cherchaient, ils descendirent à terre et voulurent offrir un sacrifice aux dieux et aux fées, pour obtenir leur protection, et afin d'être conduits dans le lieu de leur naissance. On prit une tourterelle pour l'immoler; mais la princesse la trouva si belle qu'elle lui sauva la vie.

— Pars, lui dit-elle, petit oiseau de Vénus; et si j'ai quelque jour besoin de toi, n'oublie pas le bien que je te fais.

La tourterelle s'envola. Le sacrifice étant fini, ils commencèrent un concert mélodieux. La nature entière gar-

dait un profond silence pour les écouter : les flots de la mer ne s'élevaient point, le vent ne soufflait pas; Zéphire seul agitait les cheveux de la princesse et semblait se jouer dans son voile. En ce moment, il sortit de l'eau une Syrène qui chantait si bien, que la princesse et ses frères furent



ravis. Après avoir dit quelques airs, elle se tourna vers eux et leur cria :

— Cessez de vous inquiéter; laissez aller votre vaisseau, descendez où il s'arrêtera, et que tous ceux qui s'aiment continuent à s'aimer.

Belle-Étoile et Chéri ressentirent une joie extraordinaire

de ce qu'ils entendaient : ils ne doutèrent point que cela ne s'adressât à eux, et, se faisant un signe d'intelligence, leurs cœurs se parlèrent, sans que Petit-Soleil et Heureux s'en aperçussent.

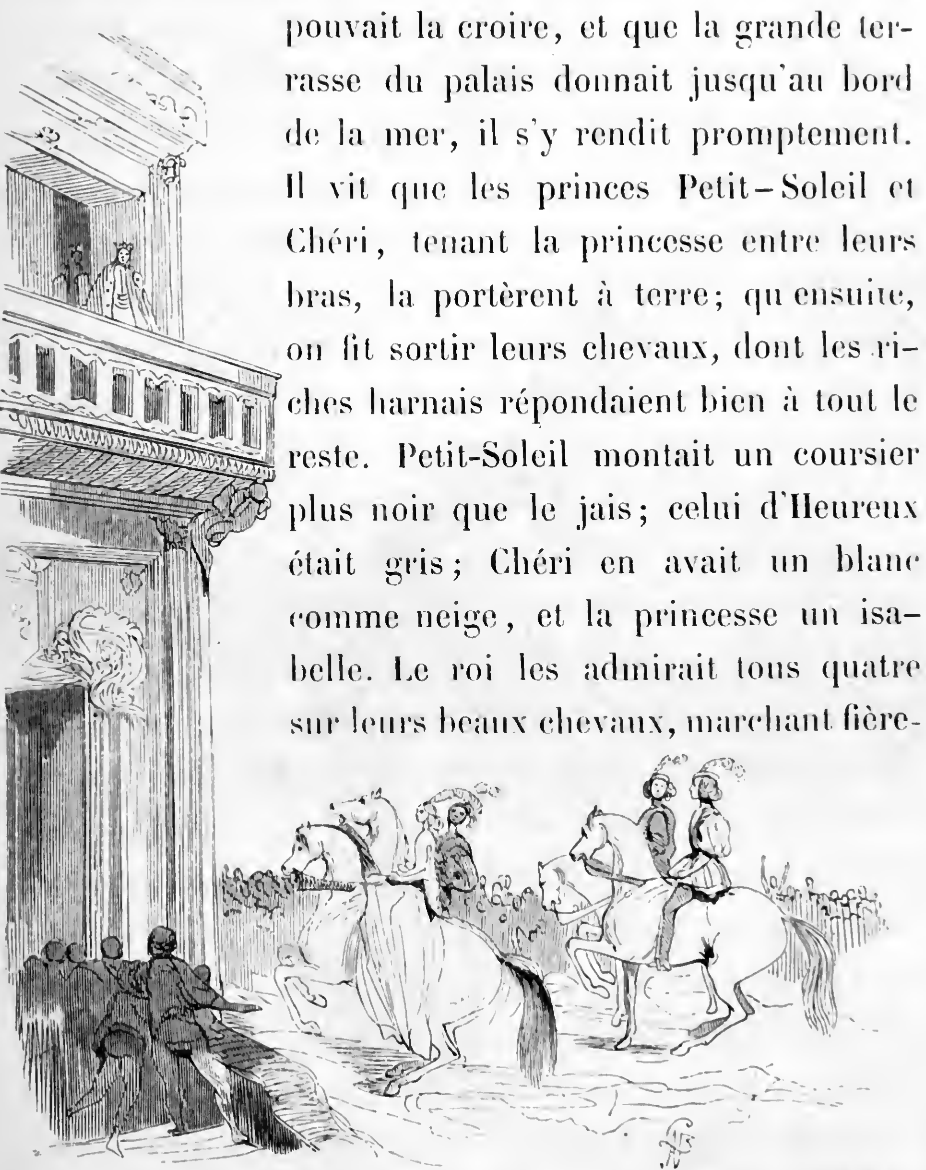
Suivant le conseil de la Syrène, ils se rembarquèrent, et, s'abandonnant aux flots, ils voguèrent trois mois entiers en s'entretenant de l'avenir qui leur était réservé.

Un soir, la princesse et ses frères montèrent sur le tillac pour voir coucher le soleil dans le sein de l'onde; elle s'assit; les princes se placèrent auprès d'elle; ils prirent des instruments, et commencèrent leur agréable concert. Cependant, le vaisseau, poussé par un vent frais, semblait voguer plus légèrement, et se hâtait de doubler un petit promontoire qui cachait une partie de la plus belle ville du monde; mais tout d'un coup elle se découvrit : tous les palais en étaient de marbre, les couvertures dorées, et le reste des maisons de porcelaines éclatantes; plusieurs arbres touffus mêlaient la verdure de leurs feuilles aux diverses couleurs du marbre, de l'or et des porcelaines. Curieux d'admirer de plus près toutes ces merveilles, les princes dirigèrent leur vaisseau vers le port, où ils entrèrent non sans peine, car il était rempli d'une telle quantité de vaisseaux que les mâts formaient une forêt flottante.

Bientôt ils purent aborder, et le rivage, en un moment, se trouva couvert de peuple, attiré par la magnificence du navire : celui que les Argonautes avaient construit pour la conquête de la toison d'or ne brillait pas tant; les étoiles

et la beauté des merveilleux enfants ravissaient ceux qui les voyaient.

On courut porter au roi cette nouvelle : comme il ne pouvait la croire, et que la grande terrasse du palais donnait jusqu'au bord de la mer, il s'y rendit promptement. Il vit que les princes Petit-Soleil et Chéri, tenant la princesse entre leurs bras, la portèrent à terre; qu'ensuite, on fit sortir leurs chevaux, dont les riches harnais répondaient bien à tout le reste. Petit-Soleil montait un coursier plus noir que le jais; celui d'Heureux était gris; Chéri en avait un blanc comme neige, et la princesse un isabelle. Le roi les admirait tous quatre sur leurs beaux chevaux, marchant fière-



ment, et écartant tous ceux qui voulaient s'approcher. Les princes, ayant entendu que l'on disait : — Voilà le roi! levèrent les yeux, lui firent une profonde révérence, et

passèrent doucement, tenant les yeux attachés sur lui. De son côté, il les regardait, et n'était pas moins charmé de l'incomparable beauté de la princesse que de la bonne mine des jeunes princes. Il commanda à son écuyer de leur aller offrir sa protection, et toutes les choses dont ils pourraient avoir besoin dans un pays où ils étaient apparemment étrangers. Ils reçurent l'honneur que le roi leur faisait avec beaucoup de respect et de reconnaissance, et lui dirent qu'ils n'avaient besoin que d'une maison où ils pussent être en particulier; qu'ils seraient bien aise qu'elle fût à une ou deux lieues de la ville, parce qu'ils aimaient fort la promenade. Sur-le-champ, le premier écuyer leur en fit donner une des plus magnifiques, où ils logèrent commodément avec tout leur train.

Le roi avait l'esprit si occupé des quatre enfants qu'il venait de voir, que sur-le-champ il alla dans la chambre de la reine sa mère, à qui il raconta tout ce dont il avait été témoin, sans oublier les étoiles qui brillaient sur le front des princes, et tout ce qu'il avait admiré en eux. Elle en fut tout interdite, et lui demanda sans aucune affectation quel âge ils pouvaient avoir; il répondit quinze ou seize ans. Elle ne témoigna point son inquiétude; quoiqu'elle vît bien que Feintise l'avait trahie. Cependant le roi se promenait à grands pas, et disait :

— Qu'un père est heureux d'avoir des fils si parfaits et une fille si belle! Pour moi, infortuné souverain, je suis père de trois chiens; voilà d'illustres successeurs, et ma couronne est bien affermie!

La reine-mère écoutait ces paroles avec une anxiété mortelle. Les étoiles brillantes et l'âge de ces étrangers avaient tant de rapport avec les étoiles et l'âge des princes et de leur sœur, qu'elle eut de grands soupçons d'avoir été trompée par Feintise; elle craignit que la perfide vieille, au lieu de tuer les enfants du roi, ne les eût sauvés. Comme elle se possédait beaucoup, elle ne témoigna rien de ce qui se passait dans son âme; elle ne voulut pas même envoyer ce jour-là s'informer de bien des choses qu'elle avait envie de savoir; mais le lendemain elle commanda à son secrétaire d'aller chez ces étrangers, et, sous prétexte de donner des ordres dans la maison pour leur commodité, d'examiner tout, et de voir s'ils avaient des étoiles sur le front.

Le secrétaire partit dès le matin, et arriva comme la princesse se mettait à sa toilette. On la peignait; ses cheveux blonds, plus fins que des filets d'or, descendaient par boucles jusqu'à terre; il y avait plusieurs corbeilles autour d'elle, afin que les pierreries qui tombaient de ses cheveux ne fussent pas perdues; l'étoile de son front jetait des feux dont on avait peine à soutenir l'éclat; et la chaîne d'or de son cou n'était pas moins belle que les précieux diamants qui ruisselaient de sa chevelure. Le secrétaire avait bien de la peine à croire ce qu'il voyait; mais la princesse, ayant choisi la plus grosse perle, le pria de la garder en souvenir d'elle; c'était la même perle que les rois d'Espagne estiment tant sous le nom de *Peregrina*, ce qui veut dire *Pèlerine*, parce qu'elle vient d'une voyageuse.

Le secrétaire, confus d'une si grande libéralité, prit congé d'elle, et salua les trois princes, avec lesquels il demeura longtemps pour s'informer d'une partie de ce qu'il désirait savoir. Il retourna en rendre compte à la reine-mère, et la confirma dans les soupçons qu'elle avait déjà. Il lui dit que Chéri n'avait point d'étoile, mais qu'il tombait des pierreries de ses cheveux comme de ceux de ses frères, et qu'à son gré c'était le mieux fait; qu'ils venaient de fort loin; que leur père et leur mère ne leur avaient donné qu'un certain temps pour visiter les pays étrangers. Cet article déroutait un peu la reine, et elle se figurait quelquefois que ce n'étaient point les enfants du roi. Elle flottait ainsi entre la crainte et l'espérance.

Quelques jours après, le roi, qui aimait fort la chasse, alla du côté de leur maison; le grand écuyer, qui l'accompagnait, lui dit en passant que c'était là qu'on avait logé par son ordre Belle-Étoile et ses frères.

— La reine m'a conseillé, repartit le roi, de ne les pas voir : elle appréhende qu'ils ne viennent de quelque pays infecté de la peste.

— Cette jeune étrangère, repartit le premier écuyer, est en effet très dangereuse; mais, sire, je craindrais plus ses yeux que la contagion.

— En vérité, dit le roi, je le crois comme vous. Et poussant aussitôt son cheval, il entendit des instruments et des voix; il s'arrêta proche d'un grand salon, dont les fenêtres étaient ouvertes, et après avoir admiré la douceur de cette symphonie, il s'avança.

Le bruit des chevaux obligea les princes à regarder. Dès qu'ils virent le roi, ils le saluèrent respectueusement, et se hâtèrent de sortir, l'abordant avec un visage gai et mille marques de soumission : ils embrassaient ses genoux, et la princesse lui baisait les mains, comme s'ils l'eussent reconnu pour être leur père. Il les caressa fort, et sentait son cœur si ému qu'il n'en pouvait deviner la cause. Il leur dit qu'ils n'oubliassent pas de venir au palais; qu'il voulait les entretenir et les présenter à sa mère. Ils le remercièrent de cet excès d'honneur, et l'assurèrent qu'aussitôt que leurs habits et leurs équipages seraient achevés, ils ne manqueraient pas de lui faire leur cour. Le roi les quitta pour achever la chasse qui était commencée ; puis il leur en envoya obligeamment la moitié, et porta l'autre à la reine sa mère.

— Quoi! lui dit-elle, est-il possible que vous ayez fait une si petite chasse? Vous tuez ordinairement trois fois plus de gibier.

— Il est vrai, repartit le roi; mais j'en ai régalé les beaux étrangers. Je sens pour eux une inclination si parfaite, que j'en suis surpris moi-même, et si vous aviez moins peur de l'air contagieux, je les aurais déjà fait venir au palais.

La reine-mère se fâcha beaucoup, et lui fit des reproches de s'exposer si légèrement.

Dès qu'il l'eut quittée, elle envoya dire à Feintise de lui venir parler en diligence; elle s'enferma avec elle dans son cabinet, et la prit d'une main par les cheveux,

tandis que de l'autre elle la menaçait d'un poignard.



— Malheureuse, dit-elle, je ne sais quel reste de bonté m'empêche de te sacrifier à mon juste ressentiment : tu m'as trahie; tu n'as point tué les quatre enfants que j'avais remis entre tes mains pour n'en être plus inquiétée. Avoue au moins ton crime, et peut-être te le pardonnerai-je.

Feintise, demi-morte de peur, se jeta à ses pieds, et lui raconta comment la chose s'était passée; ajoutant qu'elle croyait impossible que les enfants fussent encore en vie, parce qu'une tempête si effroyable s'était élevée, qu'elle avait pensé être frappée par la foudre; mais qu'enfin elle lui demandait du temps, et qu'elle trouverait le moyen de la débarrasser d'eux l'un après l'autre, sans que personne au monde pût l'en soupçonner.

La reine, qui ne voulait que leur mort, s'apaisa un peu; elle lui dit de ne pas perdre un moment; et en effet la vieille Feintise, qui se voyait en grand péril, ne négligea

rien de ce qui dépendait d'elle. Elle épia le temps que les trois princes étaient à la chasse, et portant sous son bras une guitare, elle alla s'asseoir vis-à-vis des fenêtres de la princesse, et se mit à chanter :

La beauté peut tout surmonter,
Heureux qui peut en profiter !
La beauté s'efface,
L'âge de glace
Vient en ternir toutes les fleurs ;
Qu'on a de douleurs
Quand on repasse
Les attraits que l'on a perdus !
On se désespère,
Et l'on prend pour plaire
Des soins superflus.

Belle-Étoile s'avança sur un balcon pour voir celle qui chantait ; aussitôt qu'elle parut, Feintise lui fit une grande révérence ; la princesse la salua à son tour, lui demanda si les paroles qu'elle venait d'entendre avaient été faites pour elle.

— Oui, charmante personne, répliqua Feintise, elles sont pour moi ; mais afin qu'elles ne vous soient jamais adressées, je viens vous donner un avis dont vous ne devez pas manquer de profiter.

— Et quel est-il ? demanda Belle-Étoile.

— Dès que vous m'aurez permis de monter dans votre chambre, ajouta-t-elle, vous le saurez.

— Vous y pouvez venir, repartit la princesse. Aussitôt la vieille se présenta avec cet air de cour que l'on ne perd point quand on en a l'habitude.

— Ma belle fille, dit Feintise, sans perdre un moment, le

ciel vous a faite tout aimable; vous êtes douée d'une étoile brillante sur votre front, et l'on raconte bien d'autres merveilles de vous; mais il vous manque encore une chose qui vous est essentiellement nécessaire; si vous ne l'avez, je vous plains.

— Et que me manque-t-il? répliqua-t-elle.

— *L'eau qui danse,* ajouta notre maligne vieille : si j'en avais eu, vous ne verriez pas un cheveu blanc sur ma tête, pas une seule ride sur mon front; j'aurais les plus belles dents du monde, avec un air enfantin qui charmerait. Hélas! j'ai su ce secret trop tard. Profitez de mes malheurs, ma chère enfant, ce me sera du moins une consolation, car je me sens pour vous beaucoup de tendresse.

— Mais où prendrai-je cette eau qui danse? répartit Belle-Étoile.

— Elle est dans la forêt lumineuse, dit Feintise. Vous avez trois frères, est-ce que l'un d'eux ne vous aimera pas assez pour l'aller quérir? Vraiment ils ne seraient guère tendres. Enfin il ne s'agit pas de moins que d'être belle même cent ans après votre mort.

—Mes frères me chérissent, dit la princesse; il y en a un entre autres qui ne me refusera rien. Certainement, si cette eau fait tout ce que vous dites, je vous donnerai une récompense proportionnée à sa vertu.

La perfide vieille se retira en diligence, ravie d'avoir si bien réussi et en disant à Belle-Étoile qu'elle serait soigneuse de venir la revoir.

VI



ERS le soir, les princes revinrent de la chasse ; l'un apporta un marcassin, l'autre un lièvre, et l'autre un cerf : tout fut mis aux pieds de leur sœur. Elle regarda cet hommage avec une espèce de dédain ; elle était occupée de l'avis de Feintise, et en paraissait même inquiète. Chéri, qui n'avait point d'autre occupation que de l'étudier, ne fut pas un quart-d'heure avec elle sans en faire la remarque.

— Qu'avez-vous, ma chère Étoile? lui dit-il ; le pays où nous sommes n'est peut-être pas à votre gré? Si cela est, partons tout à l'heure. Peut-être encore que notre équipage n'est pas assez grand, les meubles assez beaux, la table assez délicate? Parlez, de grâce, afin que

j'aie le plaisir de vous obéir le premier, et de faire obéir les autres à vos ordres.

— La confiance que vous sollicitez en me priant de vous dire ce qui se passe dans mon esprit, répliqua-t-elle, m'engage à vous déclarer que je ne saurais plus vivre, si je ne possède l'eau qui danse; elle est dans la forêt lumineuse. Je n'aurai avec elle rien à craindre de la fureur des ans.

— Ne vous chagrinez point, mon aimable Étoile, ajouta-t-il; je vais partir et je vous l'apporterai, ou vous saurez par ma mort qu'il est impossible de l'avoir.

— Non, dit-elle, j'aimerais mieux renoncer à tous les avantages de la beauté; j'aimerais mieux être affreuse que de hasarder une vie si chère; je vous conjure de ne plus penser à l'eau qui danse, et même, si j'ai quelque pouvoir sur vous, je vous le défends.

Le prince feignit de lui obéir; mais aussitôt qu'il la vit occupée, il monta sur son cheval blanc, qui n'allait que par bonds et par courbettes; il prit de l'argent et un riche habit; pour des diamants, il n'en avait pas besoin, car ses cheveux lui en fournissaient assez, et trois coups de peigne en faisaient tomber quelquefois pour un million. Il ne mena personne avec lui, pour être plus en liberté, et afin que si l'aventure était périlleuse, il pût se hasarder sans essuyer les remontrances d'un domestique zélé et craintif.

Quand l'heure du souper fut venue, et que la princesse ne vit point paraître Chéri, l'inquiétude la saisit à tel point qu'elle ne put ni boire ni manger. Elle donna des

ordres pour le faire chercher partout. Les deux princes ne sachant rien de l'eau qui danse lui disaient qu'elle se tourmentait trop; qu'il ne pouvait être éloigné; qu'elle savait qu'il s'abandonnait volontiers à de profondes rêveries, et que sans doute il s'était arrêté dans la forêt. Elle prit donc un peu de tranquillité jusqu'à minuit; mais alors elle perdit toute patience, et dit en pleurant à ses frères que c'était elle qui était cause de l'éloignement de Chéri; qu'elle lui avait témoigné un désir extrême d'avoir l'eau qui danse de la forêt lumineuse; que sans doute il était allé la lui chercher.

A ces nouvelles, ils résolurent d'envoyer après lui plusieurs personnes, et elle les chargea de le conjurer de revenir.

Cependant la méchante Feintise était fort intriguée de savoir l'effet de son conseil, lorsqu'elle apprit que Chéri était déjà en campagne; elle en eut une sensible joie, ne doutant pas qu'il ne fît plus de diligence que ceux qui le suivaient, et qu'il ne lui en arrivât malheur. Elle courut au palais, toute fière de cette espérance, et rendit compte à la reine-mère de ce qui s'était passé.

— J'avoue, madame, lui dit-elle, que les quatre étrangers sont bien les trois princes et leur sœur : ils ont des étoiles sur le front, des chaînes d'or au cou; leurs cheveux sont d'une beauté ravissante; il en tombe à tous moments des pierreries : de sorte qu'il ne m'est pas permis de douter de leur retour, malgré les soins que je croyais avoir pris pour l'empêcher. Mais, madame, je vous en déli-

vrerai; et comme c'est le seul moyen qui me reste de réparer ma faute, je vous supplie seulement de m'accorder du temps. Voilà déjà un des princes qui est parti pour aller chercher l'eau qui danse : il périra sans doute dans cette entreprise. Je leur prépare plusieurs autres occasions de se perdre.

— Nous verrons, dit la reine, si le succès répondra à votre attente; mais comptez que cela seul peut vous dérober à ma juste fureur.

Feintise se retira plus alarmée que jamais, cherchant dans son esprit les moyens de les faire mourir.

Celui qu'elle avait trouvé pour se débarrasser du prince Chéri était un des plus certains, car l'eau qui danse ne se puisait pas aisément. Cette eau avait fait tant de bruit par les malheurs qui étaient arrivés à ceux qui la cherchaient, qu'il n'y avait personne qui n'en sût le chemin. Le cheval blanc du prince marchait avec une vîtesse surprenante; il le pressait sans quartier, parce qu'il voulait revenir promptement auprès de Belle-Étoile, et lui donner la satisfaction qu'elle se promettait de son voyage. Il ne laissa pas de marcher huit jours de suite sans se reposer ailleurs que dans le bois, sans manger autre chose que les fruits qu'il trouvait sur son chemin, et sans laisser à son cheval le temps de brouter l'herbe. Enfin, au bout de ce temps-là, il se trouva dans un pays dont l'air était si chaud, qu'il commença à souffrir beaucoup. Ce n'était pas cependant que le soleil eût plus d'ardeur, et il ne savait à quoi en attribuer la cause, lorsque du haut d'une mon-

tagne il aperçut la forêt lumineuse. Tous les arbres brûlaient sans se consumer et jetaient des flammes au loin, de sorte que la campagne était aride et déserte. On entendait dans cette forêt siffler les serpents et rugir les lions, ce qui étonna beaucoup le prince, car il semblait qu'aucun animal, excepté la salamandre, ne pouvait vivre dans cette espèce de fournaise.

Après avoir considéré ce site épouvantable, il descendit, rêvant à ce qu'il allait faire, et il se dit plus d'une fois qu'il était perdu. Il rencontra une vieille femme à qui il demanda à boire ; elle lui indiqua une fontaine qui



sortait de la montagne et qui tombait dans un grand bassin de marbre surmonté d'une statue ; il mit pied à terre,

s'en approcha, et se baissait pour puiser de l'eau dans un petit vase d'or, qu'il avait apporté afin d'y mettre celle que la princesse souhaitait, quand il aperçut une tourterelle qui se noyait dans cette fontaine; ses plumes étaient toutes mouillées, elle n'avait plus de force et coulait au fond du bassin. Chéri en eut pitié, il la sauva. Il la suspendit d'abord par les pieds : elle avait tant bu qu'elle en était enflée; ensuite il la réchauffa, essuya ses ailes avec un mouchoir fin, et la secourut si bien que la pauvre tourterelle se trouva au bout d'un moment plus gaie qu'elle n'avait été triste.

— Seigneur Chéri, lui dit-elle d'une voix douce et tendre, vous n'avez jamais obligé petit animal plus reconnaissant que moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai reçu des faveurs essentielles de votre famille; je suis ravie de pouvoir vous être utile à mon tour. Ne croyez donc pas que j'ignore le sujet de votre voyage : vous l'avez entrepris un peu témérairement, car l'on ne saurait nombrer les personnes qui sont mortes ici. L'eau qui danse est la huitième merveille du monde pour les dames : elle embellit, elle rajeunit, elle enrichit; mais si je ne vous sers de guide, vous n'y pourrez arriver, car la source sort à gros bouillons du milieu de la forêt, et se précipite dans un gouffre; le chemin est couvert de branches d'arbres qui tombent tout embrâsées, et je ne vois guère d'autre moyen d'y aller que par-dessous terre. Reposez-vous donc ici sans inquiétude, je vais ordonner ce qu'il faut.

En même temps, la tourterelle s'élève en l'air, va, vient,

s'abaisse, vole et revole tant et tant, que sur la fin du jour elle dit au prince que tout est prêt. Il prend l'officieux oiseau, le baise, le caresse, le remercie, et le suit sur son beau cheval blanc. A peine a-t-il fait cent pas, qu'il voit deux longues files de renards, de blaireaux, de taupes, d'escargots, de fourmis, et de toutes les sortes de bêtes qui se cachent dans la terre : il y en avait une si prodigieuse quantité, qu'il ne comprenait point par quel pouvoir ils s'étaient ainsi rassemblés.

— C'est par mon ordre, lui dit la tourterelle, que vous voyez en ces lieux ce petit peuple souterrain; il vient de travailler pour votre service, et de vous creuser un passage : vous me ferez le plaisir de les en remercier.

Le Prince les salua, et leur dit qu'il voudrait les tenir dans un lieu moins stérile; qu'il les régalerait avec plaisir : chaque bestiole parut contente.

Chéri étant à l'entrée de la voûte, y laissa son cheval; puis, demi-courbé, il chemina avec la bonne tourterelle, qui le conduisit très heureusement jusqu'à la fontaine. Elle faisait un si grand bruit, qu'il en serait devenu sourd, si sa compagne ne lui avait pas donné deux de ses plumes blanches, dont il se boucha les oreilles. Il fut étrangement surpris de voir que cette eau dansait avec la même justesse et la même grâce que si elle eût pris des leçons d'Essler ou de Taglioni. Il est vrai que ce n'était que de vieilles danses, comme la gigue, le menuet et la sarabande. Plusieurs oiseaux qui voltigeaient en l'air, chantaient les airs que l'eau voulait danser.

Le prince en puisa plein son vase d'or; il en but deux traits, qui le rendirent cent fois plus beau encore, et qui le rafraîchirent si bien, qu'il s'apercevait à peine de la chaleur qu'il faisait dans la forêt lumineuse.

Il suivit au retour le même chemin par lequel il était venu. Son cheval s'était éloigné; mais fidèle à sa voix, dès qu'il l'appela il vint au grand galop. Le prince se jeta légèrement dessus, tout fier d'avoir l'eau qui danse.

— Tendre tourterelle, dit-il, j'ignore encore par quel prodige vous avez tant de pouvoir en ces lieux; les effets que j'en ai ressentis m'engagent à la plus vive reconnaissance; et comme la liberté est le plus grand des biens, je vous rends la vôtre, pour égaler par cette faveur celles que vous m'avez faites.

En achevant ces mots, il la laissa aller. Elle s'envola d'un petit air aussi farouche que si elle eût resté avec lui contre son gré.

— Quelle bizarrerie! se dit-il à lui-même. Cet oiseau tient plus de l'homme que de la tourterelle : l'un est inconstant, l'autre ne l'est point.

La tourterelle lui répondit du haut des airs :

— Eh! savez-vous qui je suis?

Chéri s'étonna que la tourterelle eût répondu ainsi à sa pensée : il jugea bien qu'elle était très habile, et fut fâché de l'avoir laissée aller :

— Elle m'aurait peut-être été utile, pensa-t-il, et j'aurais appris par elle bien des choses qui contribueraient au repos de ma vie

Cependant il convint avec lui-même qu'il ne faut jamais regretter un bienfait accordé; et il se trouvait son obligé, quand il songeait aux difficultés qu'elle lui avait aplanies pour avoir l'eau qui danse.

Son vase d'or était fermé de manière que l'eau ne pouvait ni se perdre, ni s'évaporer. Il pensait agréablement au plaisir qu'aurait Belle-Étoile en la recevant, et à la joie qu'il aurait à la revoir, lorsqu'il vit venir à toute bride plusieurs cavaliers, qui ne l'eurent pas plutôt aperçu, que poussant de grands cris, ils se le montrèrent les uns aux autres. Il n'eut aucune peur de cette rencontre, car son âme avait un caractère d'intrépidité qui s'alarmait peu des périls. Il poussa brusquement son cheval vers eux, et resta agréablement surpris, de reconnaître une partie de ses domestiques qui lui présentèrent de petits billets, ou pour mieux dire des ordres dont la princesse les avait chargés pour lui, afin qu'il ne s'exposât point aux dangers de la forêt lumineuse. Il baisa l'écriture de Belle-Étoile; il soupira plus d'une fois tout en se hâtant de retourner vers elle pour la retirer de la plus sensible peine que l'on puisse éprouver.

Il la trouva assise dans un bosquet, où elle s'abandonnait à toute son inquiétude. Quand elle le vit à ses pieds, elle ne sut quel accueil lui faire; elle voulait le gronder d'être parti contre son gré; elle voulait le remercier du charmant présent qu'il lui faisait; enfin sa tendresse fut la plus forte; elle embrassa son cher frère, et les reproches qu'elle lui fit n'eurent rien de sévère.

VII



Mais la vieille Feintise ne s'endormait pas : elle sut par ses espions que Chéri était de retour plus beau qu'il n'était avant son départ, et que la princesse ayant mis sur son visage l'eau qui danse, était devenue si belle, qu'il n'y avait pas moyen de soutenir le moindre de ses regards sans mourir, pour ainsi dire, d'admiration.

Feintise fut bien étonnée et bien affligée, car elle avait

compté que le prince périrait dans une si grande entreprise. Mais il n'était pas temps de se rebuter : elle saisit le moment où la princesse allait à un petit temple de Diane, peu accompagnée ; elle l'aborda, et lui dit d'un air plein d'amitié :

— Que j'ai de joie, madame, de l'effet de mes avis ! Il ne faut que vous regarder pour savoir que vous avez à présent l'eau qui danse ; mais si j'osais vous donner un conseil, vous songeriez à vous rendre maîtresse de la *pomme qui chante*. C'est bien autre chose encore ; car elle embellit l'esprit à tel point, qu'il n'y a rien dont on ne soit capable : veut-on persuader quelque chose ? il n'y a qu'à sentir la pomme qui chante : veut-on parler en public, faire des vers, écrire en prose, divertir, faire rire ou faire pleurer, la pomme a toutes ces vertus ; et elle chante si bien et si haut, qu'on l'entend de huit lieues sans en être étourdi.



— Je n'en veux point, s'écria la princesse ; vous avez

pensé faire périr mon frère avec votre eau qui danse : vos conseils sont trop dangereux.

— Quoi ! Madame, répliqua Feintise, vous seriez fâchée d'être la plus savante et la plus spirituelle personne du monde ? En vérité, vous n'y pensez pas.

— Ah ! qu'aurais-je fait, continua Belle-Étoile, si l'on m'avait rapporté le corps de mon cher frère mort ou mourant ?

— Celui-là, dit la vieille, n'ira plus ; les autres sont obligés de vous servir à leur tour, et l'entreprise est moins périlleuse.

— N'importe, ajouta la princesse, je ne suis pas d'humeur à les exposer.

— En vérité, je vous plains, dit Feintise, de perdre une occasion si avantageuse, mais vous y réfléchirez ; adieu, madame.

Elle se retira aussitôt, très inquiète du succès de sa harangue, et Belle-Étoile demeura aux pieds de la statue de Diane, irrésolue sur ce qu'elle devait faire. Si elle aimait ses frères, elle s'aimait bien aussi : elle sentait que rien ne pouvait lui faire un plus sensible plaisir que d'avoir la pomme qui chante.

Elle soupira longtemps, puis elle se prit à pleurer. Petit-Soleil revenait de la chasse ; il entendit du bruit dans le temple, y entra et vit la princesse qui se couvrait le visage de son voile, parce qu'elle était honteuse d'avoir les yeux tout humides. Il avait déjà remarqué ses larmes, et s'approchant d'elle, il la conjura instamment de lui dire

pourquoi elle pleurait. Elle s'en défendit, répliquant qu'elle en avait honte elle-même; mais plus elle refusait de lui confier son secret, plus il avait envie de le savoir.

Enfin elle lui dit que la même vieille qui lui avait conseillé d'envoyer à la conquête de l'eau qui danse, venait de lui dire que la pomme qui chante était encore plus merveilleuse, parce qu'elle donnait tant d'esprit, qu'on devenait une espèce de prodige! A la vérité elle aurait donné la moitié de sa vie pour une telle pomme; mais elle craignait qu'il n'y eût trop de danger à l'aller chercher.

— Vous n'aurez pas peur pour moi, je vous en assure, lui dit son frère en souriant, car je ne me trouve aucune envie de vous rendre ce bon office. Hé quoi! n'avez-vous pas assez d'esprit? Venez, venez, ma sœur, continua-t-il, et cessez de vous affliger.

Belle-Étoile le suivit, aussi triste de la manière dont il avait reçu sa confidence, que de l'impossibilité qu'elle trouvait à posséder la pomme qui chante.

L'on servit le souper, ils se mirent tous quatre à table; elle ne pouvait manger. Chéri, l'aimable Chéri, qui n'avait d'attention que pour elle, lui servit ce qu'il y avait de meilleur : au premier morceau son cœur se grossit, les larmes lui vinrent aux yeux; elle sortit de table en pleurant.

Belle-Étoile pleurait! ô Dieux, quel sujet d'inquiétude pour Chéri! Il demanda donc ce qu'elle avait; Petit-Soleil le lui dit, en raillant sa sœur d'une manière assez désobligeante; elle en fut si piquée, qu'elle se retira dans sa

chambre, et ne voulut parler à personne de toute la soirée.

Dès que Petit-Soleil et Heureux furent couchés, Chéri monta sur son excellent cheval blanc, sans dire à personne où il allait; il laissa seulement une lettre pour Belle-Étoile, avec ordre de la lui donner à son réveil; et tant que la nuit dura, il marcha à l'aventure, ne sachant point où il prendrait la pomme qui chante.

Lorsque la princesse fut levée, on lui présenta la lettre du prince. Il est aisé de s'imaginer tout ce qu'elle ressentit d'inquiétude et de tendresse dans une occasion comme celle-là : elle courut dans la chambre de ses frères leur en faire la lecture, et ceux-ci partagèrent ses alarmes, car ils étaient fort unis. Aussitôt ils envoyèrent presque tous leurs gens après lui pour l'obliger de revenir sans tenter cette aventure, qui sans doute devait être terrible.

Cependant le roi n'oubliait point les beaux enfants de la forêt; ses pas le guidaient toujours de leur côté, et quand il passait près de chez eux, et qu'il les voyait, il leur faisait des reproches de ce qu'ils ne venaient point à son palais. Ils s'en étaient excusés d'abord sur ce qu'ils faisaient travailler à leur équipage : ils s'en excusèrent alors sur l'absence de leur frère, et l'assurèrent qu'à son retour ils iraient lui rendre leurs très humbles devoirs.

Pendant ce temps, le prince Chéri faisait diligence pour arriver au but de son voyage. Il trouva à la pointe du jour un jeune homme bien fait, qui se reposait sous des arbres en lisant dans un livre; il l'aborda d'un air civil et lui dit :

— Trouvez bon que je vous interrompe pour vous demander si vous ne savez point en quel lieu est la pomme qui chante.

Le jeune homme leva les yeux et souriant gracieusement :

— En voulez-vous faire la conquête? lui dit-il.

— Oui, s'il m'est possible, repartit le prince.

— Ah! seigneur, ajouta l'étranger, vous n'en savez donc pas tous les périls; voici un livre qui en parle, sa lecture effraye.

— N'importe, dit Chéri, le danger ne sera point capable de me rebuter; enseignez-moi seulement où je pourrai la trouver.

— Le livre marque, continua cet homme, qu'elle est dans un vaste désert en Lybie; qu'on l'entend chanter de huit lieues, et que le dragon qui la garde a déjà dévoré cinq cent mille personnes qui ont eu la témérité d'y aller.

— Je serai le cinq cent mille et unième, répondit le prince en souriant à son tour.

Puis le saluant, il prit son chemin du côté des déserts de Lybie. Son beau cheval, qui était de race zéphirienne, car Zéphire était son aïeul, allait aussi vite que le vent, de sorte qu'il fit une diligence incroyable.

Il avait beau écouter, il n'entendait d'aucun côté chanter la pomme; il s'affligeait de la longueur du chemin,

de l'inutilité du voyage, lorsqu'il aperçut une pauvre tourterelle qui tomba à ses pieds; elle n'était pas encore morte, mais il ne s'en fallait guère. Il en eut pitié, il descendit de cheval, la prit, essuya ses plumes blanches, déjà teintes de sang vermeil, et tirant de sa poche un flacon d'or contenant un baume admirable pour les blessures, il en eut à peine mis sur celles de la tourterelle malade, qu'elle ouvrit les yeux, leva la tête, déploya ses ailes, puis regardant le prince :

— Beau Chéri, lui dit-elle, vous êtes destiné à me sauver la vie, et je le suis peut-être à vous rendre de grands services. Vous venez pour conquérir la pomme qui chante; l'entreprise est difficile et digne de vous, car elle est gardée par un dragon affreux, qui a douze pieds, trois têtes, six ailes, et tout le corps de bronze.

— Ah ! ma chère tourterelle, lui dit le prince, quelle joie pour moi de te revoir, et dans un temps où ton secours m'est si nécessaire ! Ne me le refuse pas, ma belle petite, car je mourrais de douleur, si j'avais la honte de retourner sans la pomme qui chante; et puisque j'ai eu l'eau qui danse par ton moyen, j'espère que tu me feras encore réussir dans mon entreprise.

— Vous me touchez, repartit tendrement la tourterelle : suivez-moi, je vais voler devant vous; j'espère que tout ira bien.

Le prince la laissa aller. Après avoir marché tout le jour, ils arrivèrent proche d'une montagne de sable.

— Il faut creuser ici, lui dit la tourterelle.

Le prince aussitôt, sans se rebuter de rien, se mit à creuser, tantôt avec ses mains, tantôt avec son épée. Au bout de quelques heures, il trouva un casque, une cuirasse, et le reste de l'armure, avec l'équipage pour son cheval, le tout fait entièrement de miroirs.

— Armez-vous, dit la tourterelle, et ne craignez point le dragon ; quand il se verra dans tous ces miroirs, il aura une telle peur, que, se croyant entouré de monstres comme lui, il s'enfuira.

Chéri approuva beaucoup cet expédient; il se couvrit des miroirs, et reprenant la tourterelle, ils voyagèrent ensemble toute la nuit.

Au point du jour, ils entendirent une mélodie ravissante. Le prince pria la tourterelle de lui dire ce que c'était.

— Je suis persuadée, dit-elle, qu'il n'y a que la pomme qui puisse si bien chanter, car elle fait seule toutes les parties de sa musique; et sans toucher aucun instrument, il semble qu'elle s'accompagne d'une manière ravissante.

A mesure qu'ils avançaient, la beauté de la musique augmentait; et Chéri, quelque empressement qu'il eût, était quelquefois si ravi, qu'il s'arrêtait sans pouvoir penser à rien qu'à écouter. Mais la vue du terrible dragon, qui parut tout à coup avec ses douze pieds, ses trois têtes et son corps de bronze, le fit sortir de cette espèce de léthargie. Il avait senti le prince de fort loin, et l'attendait pour le dévorer comme tous les autres, dont il avait fait des repas excellents : leurs os étaient rangés autour du

pommier qui portait la belle pomme; ils s'élevaient si haut qu'on ne pouvait voir l'arbre.

L'affreux animal s'avança en bondissant; il couvrit la terre d'une écume empoisonnée très dangereuse. Il sortait de sa gueule infecte du feu et de petits dragonneaux, qu'il lançait comme des dards dans les yeux et les oreilles des chevaliers errants qui voulaient emporter la pomme. Mais lorsqu'il vit son effrayante figure, multipliée cent et cent fois dans tous les miroirs du prince, ce fut lui à son tour qui eut peur, et il ne songea plus qu'à s'enfuir. Chéri, s'apercevant de l'heureux effet de son armure, le poursuivit jusqu'à l'entrée d'une profonde caverne où le monstre se précipita pour l'éviter.



Il en ferma bien vite l'entrée, et se dépêcha de retourner vers la pomme qui chante.

VIII



EUREUX d'avoir échappé à ce danger, Chéri, après avoir monté pardessus tous les os dont il était environné, vit le beau pommier avec admiration. Cet arbre était d'ambre, les pommes de topaze, et la plus excellente de toutes, qu'il cherchait avec tant de soins et de périls, paraissait au haut, faite d'un seul rubis, et surmontée d'une couronne de diamants.

Le prince, enchanté de pouvoir donner un trésor si parfait et si rare à Belle-Étoile, se hâta de casser la branche d'ambre; et tout fier de sa bonne fortune, il monta sur son cheval blanc; mais il ne trouva plus la tourterelle : dès que ses soins lui avaient été inutiles, elle s'était envolée.

Sans perdre de temps en regrets superflus, comme il craignait que le dragon, dont il entendait les sifflements, ne trouvât quelque moyen de s'échapper de son antre, il retourna vers la princesse.

Celle-ci avait perdu le sommeil depuis son absence. Elle se reprochait sans cesse son envie d'avoir plus d'esprit que les autres; elle craignait plus la mort de Chéri que la sienne.

— Ah! malheureuse! s'écriait-elle en poussant de profonds soupirs, fallait-il que j'eusse ce vain désir? Ne me suffisait-il pas de penser et de parler assez bien, pour ne faire et ne dire rien d'impertinent? Je serai bien punie de mon orgueil, si je perds ce que j'aime! hélas!

Il n'y avait rien que son cœur affligé n'imaginât, quand, au milieu de la nuit, elle entendit une musique si merveilleuse, qu'elle ne put s'empêcher de se lever et de se mettre à sa fenêtre pour l'écouter mieux. Tantôt elle croyait que c'était Apollon et les Muses, tantôt Vénus, les Grâces et les Amours. La symphonie s'approchait toujours, et Belle-Étoile écoutait.

Enfin, le prince arriva : il faisait un grand clair de lune. Chéri s'arrêta sous le balcon de la princesse, qui s'était

retirée aussitôt qu'elle avait aperçu de loin un cavalier. Alors la pomme chanta aussitôt :

Réveillez-vous, belle endormie.

La princesse curieuse regarda promptement qui pouvait chanter si bien ; et reconnaissant son cher frère, elle pensa se précipiter de la fenêtre en bas pour être plus tôt auprès de lui. Elle fit de telles exclamations de joie que, tout le monde s'étant éveillé, on vint ouvrir la porte à Chéri. Il entra avec un empressement que l'on peut assez se figurer, tenant dans sa main la branche d'ambre au bout de laquelle était le fruit désiré.

Belle-Étoile courut au-devant de lui avec une grande précipitation.

— Pensez-vous que je vous remercie, mon cher frère ? lui dit-elle en pleurant de joie. Non, il n'est point de bien que je n'achète trop cher quand vous vous exposez pour me l'acquérir.

— Il n'est point de périls, lui dit-il, auxquels je ne veuille toujours me hasarder pour vous donner la plus petite satisfaction. Recevez, Belle-Étoile, continua-t-il, recevez ce fruit unique; personne au monde ne le mérite si bien que vous; mais que vous donnera-t-il que vous n'ayez déjà ?

Petit-Soleil et son frère vinrent interrompre cette conversation; ils eurent un sensible plaisir de revoir le prince, qui leur raconta son voyage ; cette relation les mena jusqu'au jour.

La mauvaise Feintise qui, de son côté aussi, avait trop d'inquiétude pour dormir tranquillement, entendit comme les autres le doux chant de la pomme, que rien dans la nature ne pouvait égaler. Elle ne douta point que la conquête n'en fût faite. Elle pleura, elle gémit, elle s'égratigna le visage, elle s'arracha les cheveux. Sa douleur était extrême, car au lieu de faire du mal aux beaux enfants, comme elle l'avait projeté, elle leur faisait du bien, quoiqu'il n'entrât que de la perfidie dans ses conseils.

Dès qu'il fut jour, elle apprit que le retour du prince n'était que trop vrai. Elle retourna chez la reine-mère.

— Eh bien! lui dit cette princesse; Feintise, m'apportes-tu de bonnes nouvelles? Les enfants ont-ils péri?

— Non, madame, dit-elle en se jetant à ses pieds; mais que votre majesté ne s'impatiente point, il me reste des moyens infinis de vous en délivrer.

— Ah! malheureuse, dit la reine, tu n'es au monde que pour me trahir; tu les épargneras donc toujours?

La vieille lui protesta le contraire, et quand elle l'eut un peu apaisée, elle s'en revint pour rêver à ce qu'il fallait faire.

Elle laissa passer quelques jours sans paraître, au bout desquels elle épia si bien, qu'elle trouva dans une route de la forêt la princesse qui se promenait seule.

— Le ciel vous comble de biens, lui dit cette méchante femme en l'abordant. Charmante Étoile, j'ai appris que vous possédiez la pomme qui chante : certainement quand cette bonne fortune me serait arrivée, je n'en aurais pas

plus de joie, car il faut avouer que j'ai pour vous une inclination qui m'intéresse à tous vos avantages. Cependant, continua-t-elle, je ne peux m'empêcher de vous donner un nouvel avis.

— Ah ! gardez vos avis, s'écria la princesse en s'éloignant d'elle; quelques biens qu'ils m'apportent, ils ne sauraient me payer de l'inquiétude qu'ils m'ont causée.

— L'inquiétude n'est pas un si grand mal, repartit-elle en souriant, il en est de douces et de tendres.

— Taisez-vous, ajouta Belle-Étoile, je tremble quand j'y pense.

— Il est vrai, dit la vieille, que vous êtes fort à plaindre d'être la plus belle et la plus spirituelle fille de l'univers; je vous en fais mes excuses.

— Encore une fois, répliqua la princesse, je sais suffisamment l'état où l'absence de mon frère m'a réduite.

— Il faut malgré cela que je vous dise, continua Feintise, qu'il vous manque encore le petit oiseau vert qui dit tout. Vous seriez informée par lui de votre naissance, des bons et des mauvais succès de la vie; il n'y a rien de particulier qu'il ne puisse vous découvrir, et lorsqu'on dira dans le monde : Belle-Étoile a l'eau qui danse, la pomme qui chante, on dira en même temps : Elle n'a pas le petit oiseau vert qui dit tout, et il vaudrait presque autant qu'elle n'eût rien.

Après avoir débité ainsi ce qu'elle avait dans l'esprit, elle se retira. La princesse, triste et rêveuse, commença à soupirer amèrement.

— Cette femme a raison, disait-elle : à quoi me servent les avantages que je reçois de l'eau et de la pomme, puisque j'ignore d'où je suis, quels sont mes parents, et par quelle fatalité mes frères et moi avons été exposés à la fureur des ondes. Il faut qu'il y ait quelque chose de bien extraordinaire dans notre naissance pour nous abandonner ainsi, et une protection bien évidente du ciel pour nous avoir sauvés de tant de périls. Quel plaisir n'aurais-je point de connaître mon père et ma mère, de les chérir, s'ils sont encore vivants, et d'honorer leur mémoire, s'ils sont morts !

Là-dessus les larmes vinrent en abondance couvrir ses joues, semblables aux gouttes de la rosée qui paraît le matin sur les lys et les roses.

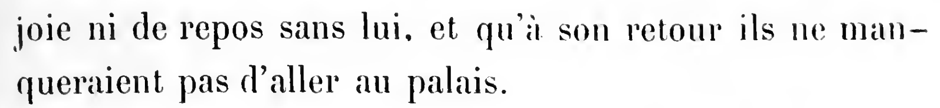
Sur ces entrefaites, Chéri se présenta à sa vue. Dès que la princesse l'aperçut, elle entra dans une allée sombre, afin qu'il ne vît pas la douleur qui était peinte sur son visage. Cependant le prince l'aborda, et il eut à peine jeté les yeux sur elle, qu'il connut qu'elle avait quelque peine. Il s'en inquiète, il la prie, il la presse de lui en apprendre le sujet ; elle s'en défend avec opiniâtreté. Enfin, il tourne la pointe d'une de ses flèches contre son cœur.

— Vous ne m'aimez point, Belle-Étoile, lui dit-il : je n'ai donc plus qu'à mourir.

La manière dont il lui parla la jeta dans la dernière alarme ; elle n'eut plus la force de lui taire son secret ; mais elle ne le lui dit qu'à condition qu'il ne chercherait point les moyens de satisfaire le désir qu'elle avait ; il le

lui promit et ne marqua point qu'il voulût entreprendre ce dernier voyage.

Néanmoins, aussitôt qu'elle se fut retirée dans sa chambre, et les princes dans lès leurs, il tira son cheval de l'écurie, monta dessus et partit sans parler à personne. Dès qu'on sut son départ, la belle famille fut dans une étrange consternation.



Le roi, qui ne pouvait les oublier, les envoya prier de venir dîner avec lui; ils répondirent que leur frère venait de s'absenter, qu'ils ne pouvaient avoir de joie ni de repos sans lui, et qu'à son retour ils ne manqueraient pas d'aller au palais.

La princesse était inconsolable; l'eau qui danse et la pomme qui chante n'avaient plus de charmes pour elle : sans Chéri, rien ne lui était agréable.

Le prince s'en alla, errant par le monde. Il demandait à ceux qu'il rencontrait où il pourrait trouver le petit oiseau vert qui dit tout. La plupart l'ignoraient; mais il rencontra un vénérable vieillard, qui, l'ayant fait entrer dans sa maison, voulut bien prendre la peine de regarder sur un globe qui faisait une partie de son étude et de son divertissement. Il lui dit ensuite que cet oiseau était dans un climat glacé, sur la pointe d'un rocher affreux, et il lui enseigna la route qu'il devait tenir.

Le prince, par reconnaissance, lui donna un petit sac de grosses perles qui étaient tombées de ses cheveux, et prenant congé de lui, il continua son voyage.

Enfin, au lever de l'aurore, il aperçut un rocher fort escarpé, et sur le sommet l'oiseau qui parlait comme un oracle, disant des choses admirables. Il comprit qu'avec un peu d'adresse il était aisé de l'attraper, car il ne paraissait point farouche. Il descendit donc de cheval, et ayant gravi le rocher avec précaution, il se voyait si proche de l'oiseau vert qu'il croyait le prendre, lorsque le rocher, s'ouvrant tout d'un coup, il tomba dans une spacieuse salle, où il demeura aussi immobile qu'une statue, ne pouvant ni remuer, ni se plaindre de sa déplorable aventure. Trois cents chevaliers, qui l'avaient tentée comme lui, étaient dans le même état : ils s'entreregardaient, c'était la seule chose qui leur fût permise.

Le temps semblait si long à Belle-Étoile, que, ne voyant point venir Chéri, elle tomba dangereusement malade. Les médecins connurent bien qu'elle était dévorée par une profonde mélancolie. Ses frères qui l'aimaient tendrement lui parlèrent de la cause de son mal : elle leur avoua qu'elle se reprochait nuit et jour l'éloignement de Chéri; qu'elle sentait bien qu'elle mourrait, si elle n'apprenait pas de ses nouvelles. Ils furent touchés de ses larmes, et, pour la guérir, Petit-Soleil résolut d'aller chercher son frère.

Quand il sut en quel lieu était le fameux oiseau, il y alla; il le vit et s'en approcha avec les mêmes espé-

rances que son frère; mais dans ce moment le rocher l'engloutit. Il tomba dans la grande salle, et la première chose qui arrêta ses regards, ce fut Chéri; mais il ne put lui parler.

Belle-Étoile était un peu convalescente; elle espérait à chaque moment voir revenir ses deux frères; mais ses espérances étant déçues, son affliction prit de nouvelles forces : elle ne cessait ni jour ni nuit de se plaindre. Elle s'accusait du désastre de ses frères, et le prince Heureux, n'ayant pas moins pitié d'elle que d'inquiétude pour les princes, prit à son tour la résolution de les aller chercher.



Il le dit à Belle-Étoile qui voulut d'abord s'y opposer; mais il répliqua qu'il pouvait bien s'exposer un peu pour retrouver les personnes du monde qui lui étaient le plus chères. Là-dessus il partit après avoir fait de tendres adieux à la princesse qui resta seule en proie à la plus vive douleur.

Quand Feintise sut que le troisième prince était en chemin, elle se réjouit infiniment. Elle en avertit la reine-mère, et lui promit plus fortement que jamais de perdre toute cette infortunée famille.

En effet, Heureux eut une aventure semblable à celles

de Chéri et de Petit-Soleil : il trouva le rocher, il vit le bel oiseau, et il tomba comme une statue dans la salle, où il reconnut les princes qu'il cherchait, sans pouvoir leur parler. Ils étaient tous rangés dans des niches de cristal ; ils ne dormaient jamais, ne mangeaient point, et restaient cloués là d'une manière bien triste, car ils avaient seulement la liberté de rêver et de déplorer leur aventure.

IX



ELLE-ÉTOILE, inconsolable, ne voyant revenir aucun de ses frères, se reprocha d'avoir tardé si longtemps à les suivre. Sans hésiter davantage, elle donna ordre à tous ses gens de l'attendre six mois, ajoutant que si ses frères ou elle ne revenaient pas dans ce temps, ils allassent apprendre leur mort au Corsaire et à sa femme. Ensuite elle prit un habit d'homme, trouvant qu'il y avait moins à risquer pour elle ainsi travestie dans son voyage, que si elle était allée en aventurière courir le monde.

Feintise la vit partir sur son beau cheval; elle se trouva

alors comblée de joie, et courut au palais régaler la reine-mère de cette bonne nouvelle.

La princesse s'était armée seulement d'un casque, dont elle ne levait presque jamais la visière, car sa beauté était si délicate et si parfaite qu'on n'aurait jamais cru, comme elle le voulait, qu'elle fût un cavalier.

La rigueur de l'hiver se faisait sentir, et le pays où était le petit oiseau qui dit tout, ne recevait en aucune saison les heureuses influences du soleil.

Belle-Étoile avait un grand froid; mais rien ne pouvait la rebuter, lorsqu'elle vit étendue par terre une tourterelle qui n'était guère moins blanche ni moins froide que la neige. Malgré toute son impatience d'arriver au rocher, elle ne voulut pas la laisser mourir, et descendant de cheval, elle la prit entre ses mains, la réchauffa de son haleine, puis la mit dans son sein. La pauvre petite ne remuait plus. Belle-Étoile lui dit :

— Que ferai-je, bien aimable tourterelle, pour te sauver la vie?

— Belle-Étoile, répondit celle-ci, un doux baiser de votre bouche peut achever ce que vous avez si charitablement commencé.

— Non pas un, dit la princesse, mais cent, s'il les faut.

Elle la baisa, et la tourterelle reprenant courage, lui dit gaiement :

— Je vous ai reconnue, malgré votre déguisement : sachez que vous entreprenez une chose qui vous serait im-

possible sans mon secours ; faites donc ce que je vais vous conseiller. Dès que vous serez arrivée au rocher, au lieu de chercher le moyen d'y monter, arrêtez-vous auprès, et commencez la plus belle et la plus mélodieuse chanson que vous sachiez. L'oiseau vert qui dit tout vous écoutera, et remarquera d'où vient la voix ; ensuite vous feindrez de vous endormir ; je resterai auprès de vous ; quand il me verra, il descendra de la pointe du rocher pour me becqueter : c'est dans ce moment que vous pourrez le prendre.

La princesse, ravie de cet expédient, arriva presque aussitôt au rocher ; elle reconnut les chevaux de ses frères qui broutaient l'herbe : cette vue renouvela toutes ses douleurs ; elle s'assit et pleura amèrement. Mais le petit oiseau vert disait des choses si consolantes pour les malheureux, qu'il n'y avait point de cœur affligé qu'il ne réjouît. Elle essuya donc ses larmes, et se mit à chanter si haut et si bien, que les princes, du fond de leur salle enchantée, eurent le plaisir de l'entendre.

Ce fut le premier moment où ils sentirent quelque espérance. Le petit oiseau vert qui dit tout écoutait et regardait d'où venait cette voix ; il aperçut la princesse, qui avait ôté son casque comme pour dormir plus commodément, et la tourterelle qui voltigeait autour d'elle. A cette vue, il descendit doucement, et vint becqueter celle-ci ; mais il ne lui avait pas arraché trois plumes, qu'il était déjà pris.

— Ah ! que me voulez-vous, dit-il ? Que vous ai-je fait pour venir de si loin me rendre si malheureux ?

Accordez-moi ma liberté, je vous en conjure; dites ce que vous souhaitez en échange, il n'y a rien que je ne fasse.

— Je désire, lui dit Belle-Étoile, que tu me rendes mes trois frères; je ne sais où ils sont, mais leurs chevaux qui paissent près de ce rocher, me font connaître que tu les retiens en quelque lieu.

— J'ai sous l'aile gauche une plume rouge; arrachez-la, lui dit-il, et servez-vous-en pour toucher le rocher.

La princesse fut diligente à faire ce qu'il lui avait commandé; en même temps elle vit des éclairs, et entendit un bruit de tonnerre horrible, qui lui fit une frayeur extrême. Malgré cela, elle tint toujours l'oiseau vert, dans la crainte qu'il ne lui échappât; elle toucha encore le rocher avec la plume, et alors il se fendit depuis le sommet jusqu'au pied. Elle entra d'un air victorieux dans la salle où les trois princes étaient avec beaucoup d'autres, et courut vers Chéri. Celui-ci ne la reconnaissait point avec son habit et son casque, et puis l'enchantement n'était pas encore fini, de sorte qu'il ne pouvait ni parler, ni agir. La princesse qui s'en aperçut, fit de nouvelles questions à l'oiseau vert, auxquelles il répondit qu'il fallait avec la plume frotter les yeux et la bouche de tous ceux qu'elle voudrait désenchanter : elle rendit ce bon office à plusieurs rois, à plusieurs souverains, mais d'abord à nos trois princes.

Touchés d'un si grand bienfait, ils se jetèrent tous à ses

genoux, la nommant le libérateur des rois. Elle s'aperçut alors que ses frères, trompés par ses habits, ne la reconnaissaient point; elle ôta promptement son casque, leur tendit les bras, les embrassa cent fois, et demanda aux autres princes avec beaucoup de civilité, qui ils étaient. Chacun lui dit son aventure particulière, et ils s'offrirent à l'accompagner partout où elle voudrait aller.

Elle répondit qu'encore que les lois de la chevalerie pussent lui donner quelque droit sur la liberté qu'elle venait de leur rendre, elle ne prétendait point s'en prévaloir. Là-dessus elle se retira avec les princes, pressée d'apprendre ce qui leur était arrivé depuis leur séparation.

Le petit oiseau vert qui dit tout les interrompit pour prier Belle-Étoile de lui accorder sa liberté. Elle chercha aussitôt la tourterelle, afin de lui demander avis; mais elle ne la trouva plus. Elle répondit à l'oiseau qu'il lui avait coûté trop de peines et d'inquiétudes pour jouir si peu de sa conquête.

Ils montèrent tous quatre à cheval, et laissèrent les empereurs et les rois à pied, car depuis deux ou trois cents ans qu'ils étaient là, leurs équipages avaient péri.

La reine-mère, débarrassée de toute l'inquiétude que lui avait causée le retour des quatre beaux enfants, renouvela ses instances auprès du roi pour le faire remarier, et l'importuna si fort qu'elle lui fit choisir une princesse de ses parentes. Et comme il fallait casser le mariage de la pauvre reine Blondine, qui était toujours demeurée auprès

de sa mère avec les trois chiens (qu'elle avait nommés Chagrin, Mouron et Douleur, à cause de tous les ennuis qu'ils lui avaient causés), la reine-mère l'envoya quérir. Blondine monta en carrosse avec les doguins, et revint à la cour, vêtue de noir et couverte d'un long voile qui tombait jusqu'à ses pieds.

En cet état, elle parut plus belle que l'astre du jour, quoiqu'elle fût pâle et maigre, car elle ne dormait plus et ne mangeait presque point. Tout le monde en avait grande pitié. Le roi en fut si attendri, qu'il n'osait jeter les yeux sur elle ; mais à la seule pensée qu'il courait risque de n'avoir point d'autres héritiers que des doguins, il consentait à tout.

Le jour étant pris pour le nouveau mariage, la reine-mère, priée par l'amirale Rousse (qui haïssait toujours son infortunée sœur), dit qu'elle voulait que la reine Blondine parût à la fête. Tout était préparé pour la faire grande et somptueuse; et comme le roi n'était pas fâché que les étrangers vissent sa magnificence, il ordonna à son premier écuyer d'aller chez les beaux enfants pour les convier à la noce.

Le premier écuyer les alla chercher, et ne les trouva point; mais sachant le plaisir que le roi aurait de les voir, il laissa un de ses gentilshommes pour les attendre, afin de les amener dès leur retour.

Cet heureux jour venu, Belle-Étoile et les trois princes arrivèrent.

Le gentilhomme leur apprit l'histoire du roi. Il leur

raconta qu'il avait autrefois épousé une pauvre fille, parfaitement belle et sage, qui avait eu le malheur de donner naissance à trois chiens; qu'il l'avait chassée pour ne plus la voir; que cependant il l'aimait tant, qu'il avait passé quinze ans sans vouloir écouter aucune proposition de mariage; mais que la reine-mère et ses sujets l'ayant fortement pressé, il s'était résolu à épouser une princesse de la cour, et qu'il fallait promptement y venir pour assister à cette cérémonie magnifique.

En même temps, Belle-Étoile prit une robe de velours couleur de rose, toute garnie de diamants; elle laissa tomber ses cheveux par grosses boucles sur ses épaules; l'étoile qu'elle avait sur le front jetait une vive lumière, et la chaîne d'or qui tournait autour de son cou, sans qu'on la pût ôter, semblait être d'un métal plus précieux que l'or même. Enfin, jamais rien de si beau ne parut aux yeux des mortels.

Ses frères n'étaient pas moins bien. Ils montèrent tous quatre dans un chariot d'ébène et d'ivoire, dont le dedans était de drap d'or, avec des carreaux brodés de pierreries; douze chevaux blancs les traînaient : le reste de leur équipage n'était pas moins somptueux.

Lorsque Belle-Étoile et ses frères parurent, le roi ravi les vint recevoir avec toute sa cour au haut de l'escalier. La pomme qui chante se faisait entendre d'une manière merveilleuse, l'eau qui danse dansait, et le petit oiseau qui dit tout parlait mieux que les oracles.

Ils se baissèrent tous quatre jusqu'aux genoux du roi,

et, lui prenant la main, ils la baisèrent avec autant de respect que d'affection. Celui-ci les embrassa, et leur dit :

— Je vous suis obligé, aimables étrangers, d'être venus aujourd'hui ; votre présence me fait un plaisir extrême.

En achevant ces mots, il entra avec eux dans un grand salon, où des musiciens jouaient de toutes sortes d'instruments, et où plusieurs tables servies splendidement ne laissaient rien à souhaiter pour la bonne chère.

La reine-mère vint, accompagnée de sa future belle-fille, de l'amirale Rousse et de toutes les dames, entre lesquelles on amenait la pauvre reine, liée par le cou avec une longe de cuir, et accompagnée des trois chiens attachés de même. On la fit avancer jusqu'au milieu du salon, où était un chaudron plein d'os et de mauvaises viandes, que la reine-mère avait ordonnés pour leur dîner.

Quand Belle-Étoile et les princes la virent si malheureuse, bien qu'ils ne la connussent point, les larmes leur vinrent aux yeux, soit que la révolution des grandeurs du monde les touchât, soit qu'ils fussent émus par la force du sang.

Mais que pensa la mauvaise reine d'un retour si inattendu et si contraire à ses desseins? Elle jeta un regard furieux sur Feintise, qui aurait voulu alors que la terre s'ouvrît pour l'engloutir.

Le roi présenta les beaux enfants à sa mère ; et malgré l'inquiétude dont elle était saisie, elle ne laissa pas de leur

parler avec un air riant, et de leur jeter des regards aussi favorables que si elle les eût aimés.

Le festin se passa fort gaiement, quoique le roi eût un extrême chagrin de voir manger sa femme avec ses doguins, comme la dernière des créatures; mais ayant résolu d'avoir de la complaisance pour sa mère, qui l'obligeait à se remarier, il la laissait ordonner tout.

Sur la fin du repas, le roi adressa la parole à Belle-Étoile :

— Je sais, lui dit-il, que vous êtes en possession de trois trésors qui sont incomparables; je vous en félicite, et je vous prie de nous raconter ce qu'il a fallu faire pour les conquérir.

— Sire, dit-elle, je vous obéirai avec plaisir. L'on m'avait dit que l'eau qui danse me rendrait belle, et que la pomme qui chante me donnerait de l'esprit; j'ai souhaité les avoir pour ces deux raisons. A l'égard du petit oiseau vert qui dit tout, j'en ai eu une autre : c'est que nous ne savons rien de notre fatale naissance; nous sommes des enfants abandonnés de nos proches, et j'ai espéré que ce merveilleux oiseau nous éclairerait sur une chose qui nous occupe jour et nuit.

— A juger de votre naissance par vos mérites, répliqua le roi, elle doit être des plus illustres ; mais parlez sincèrement, qui êtes vous?

— Sire, lui dit-elle, mes frères et moi avons différé de l'interroger jusqu'à notre retour. En arrivant, nous avons reçu vos ordres pour venir à vos noces; tout ce que j'ai pu

faire, a été de vous apporter ces trois raretés pour vous divertir.

— J'en suis très aise, s'écria le roi; ne différons pas une chose si agréable.

— Vous vous amusez à toutes les bagatelles qu'on vous propose, dit la reine-mère en colère. Voilà de plaisants marmousets, avec leurs raretés! fi! fi! je ne veux pas que de petits étrangers, apparemment de la lie du peuple, aient l'avantage d'abuser de votre crédulité. Tout cela consiste sans doute en quelques tours de gibecière et de gobelets. Et sans vous, ils n'auraient pas eu l'honneur d'être assis à ma table.

Belle-Étoile et ses frères, entendant un discours si désobligeant, ne savaient que devenir; leur visage était couvert de confusion et de désespoir d'essuyer un tel affront devant toute la cour. Mais le roi ayant répondu à sa mère que son procédé l'outrait, pria les beaux enfants de ne s'en point chagriner, et leur tendit la main en signe d'amitié.

Belle-Étoile prit un bassin de cristal de roche, dans lequel elle versa toute l'eau qui danse. On vit à l'instant que cette eau s'agitait, sautait en cadence, allait et venait, s'élevait comme une petite mer agitée, changeait mille fois de couleur, et faisait mouvoir le bassin de cristal le long de la table du roi; puis il s'en élança tout d'un coup quelques gouttes qui tombèrent sur le visage du premier écuyer, à qui les enfants avaient de l'obligation. C'était un homme d'un mérite rare, mais sa laideur ne l'était pas

moins. Dès que l'eau l'eut touché, il devint si beau, qu'on ne le reconnaissait plus. Le roi, qui l'aimait beaucoup, eut autant de joie de cette aventure, que la reine-mère en ressentit de déplaisir, car elle ne pouvait entendre les applaudissements qu'on donnait aux princes.

Belle-Étoile mit ensuite sur la table la pomme qui chante, faite d'un seul rubis, couronnée de diamants, avec sa branche d'ambre; elle commença aussitôt un concert mélodieux qui ravit le roi et toute sa cour. L'on était encore sous le charme, quand Belle-Étoile tira de son manchon une petite cage d'or, d'un travail merveilleux, où était l'oiseau vert qui dit tout.



Elle le prit bien délicatement et le posa sur la table. Il ne se nourrissait que de poudre de diamants, et ne buvait que de l'eau de perles distillées; il avait des plumes d'une si grande délicatesse, qu'elles s'agitaient au moindre souffle; ses ailes étaient de toutes les nuances de vert que l'on peut imaginer. Il s'adressa au roi, et lui demanda ce qu'il voulait savoir.

— Nous souhaitons tous d'apprendre, répliqua le roi, qui sont cette belle fille et ces trois cavaliers.

— O roi, répondit l'oiseau vert d'une voix forte et har-

monieuse, elle est ta fille, et deux de ces princes sont tes fils; le troisième, appelé Chéri, est ton neveu.

Là-dessus il raconta avec une éloquence incomparable toute leur histoire, sans négliger la moindre circonstance.

Le roi fondait en larmes; et la reine affligée, qui avait quitté son chaudron, ses os et ses chiens, s'était approchée doucement : elle pleurait de joie et d'amour pour son mari et pour ses enfants; car pouvait-elle douter de la vérité de cette histoire, quand elle leur voyait toutes les marques qui pouvaient les faire reconnaître?

Les trois princes et Belle-Étoile se levèrent à la fin du récit; ils vinrent se jeter aux pieds du roi. Ce monarque leur tendit les bras et les serra contre son cœur. L'on n'entendait que des soupirs et des cris de joie.

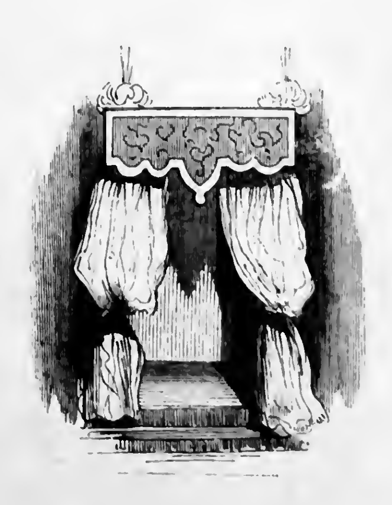
Le roi voyant la reine sa femme qui demeurait toujours près de la muraille, d'un air humilié, alla à elle, et lui présentant un fauteuil auprès du sien, il l'obligea de s'y asseoir.

Ses enfants lui baisèrent mille fois les mains. Jamais

spectacle ne fut plus touchant : chacun pleurait et levait les yeux au ciel, pour lui rendre grâce.

Le roi remercia la princesse qui avait eu le dessein de l'épouser, et lui laissa une grande quantité de pierreries. Mais à l'égard de la reine-mère, de l'amirale et de Feintise, que n'aurait-il pas fait contre elles, s'il avait écouté son ressentiment? Le tonnerre de sa colère commençait à gronder, lorsque la généreuse reine, ses enfants et Chéri le conjurèrent de s'apaiser. Il se contenta de faire enfermer la reine-mère dans une tour; mais pour l'amirale et Feintise, on les jeta ensemble dans un cachot, où elles ne mangeaient qu'avec les trois doguins appelés Chagrin, Mouron et Douleur, lesquels ne voyant plus leur bonne maîtresse, mordaient celles-ci à tous moments. Elles y finirent leur vie, qui fut assez longue pour leur donner le temps de se repentir de tous leurs crimes.

Peu de temps après cette reconnaissance, le prince Chéri épousa Belle-Étoile, son aimable cousine.





L'Aigrette de Diamants.

L'AIGRETTE DE DIAMANTS



Iafar, grand visir de l'illustre kalife Haroun-al-Raschid revenait un jour avec son maître de la mosquée. On célébrait alors les fêtes du Ramazan. Des gens de toute condition se pressaient à l'entour des gardes, et chacun d'eux s'efforçait d'attirer les regards du souverain, pour lui tendre un placet. Le grand visir recevait d'un air indifférent toutes ces suppliques, et les serrait sans distinction dans la poche de son cafetan. Lorsque le cortége fut rentré au palais, Haroun ordonna

à son ministre de lui lire les requêtes de ses sujets, et Giafar obéit.

Tous les solliciteurs voulaient obtenir des places ou des honneurs, et tous protestaient de leur fidélité et de leur dévouement au prince par des phrases qui se ressemblaient, comme si chacun d'eux se fût contenté de varier, en la copiant, quelques mots d'une formule générale. Le kalife en fit la remarque; puis, il devint rêveur, et Giafar cessa de lire.

Quelques moments après, Haroun releva son front soucieux :

— Parmi tant de gens qui se disputent ma faveur, dit-il à son ministre, en est-il un seul digne de ma confiance?

— Pas un, que je sache, répondit Giafar, jusqu'à ce que vous l'ayez éprouvé; car j'ai appris, à force d'expérience, que l'homme, en qui Dieu a mis les germes de toutes les vertus, avec le pouvoir de faire le bien ou le mal, est souvent la plus ingrate des créatures, et rend la trahison pour les bienfaits.

— Voilà un jugement bien sévère et bien peu charitable, reprit le kalife en souriant.

— Prince, ajouta Giafar, j'ai toujours un exemple à l'appui de mes vieilles maximes. Voulez-vous entendre l'histoire du sultan d'Alep?

Haroun fit un signe d'assentiment, et le visir continua :

— Le sultan d'Alep était jeune; il n'aimait que les plaisirs, et laissait à des courtisans le soin de gouverner

ses États. Comme il suffisait pour captiver sa faveur d'imaginer sans cesse de nouvelles magnificences, un habile joaillier, qui possédait l'art de créer de merveilleux objets de luxe, s'empara peu à peu de toutes les affections du sultan, et de simple artisan se vit élever tout à coup aux premières dignités. On alla jusqu'à lui confier l'éducation du prince Béhadir, futur héritier du trône; et le sultan était si aveuglé par l'ascendant qu'avait su prendre sur lui Fadhel-le-Joaillier, qu'il s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise, en livrant son jeune fils aux dangereux enseignements d'un homme qui n'avait aucune des capacités ni des vertus nécessaires à de si graves fonctions.

L'ancien joaillier avait donné à son élève des défauts que l'âge et l'avenir devaient changer en vices : un amour désordonné des richesses, la passion de l'or et du luxe, l'avarice et l'avidité, qui commettent pour se satisfaire toutes sortes de fraudes et de violences. Bientôt Béhadir fut digne de son instituteur. Un jour qu'ils se promenaient dans la ville, un juif leur offrit une superbe aigrette de pierres précieuses, dont Fadhel lui donna un prix modique. Le marchand se plaignit : on ne l'écouta point; il osa réclamer vivement contre cette injustice : il reçut la bastonnade, et fut enfermé, comme calomniateur, dans une étroite prison, où il mourut de misère. Cependant l'indignation publique accusait si hautement le ministre Fadhel, que le bruit de ses exactions parvint aux oreilles du sultan. La conduite de Fadhel fut l'objet d'une enquête rigoureuse, qui dévoila

au grand jour toutes les mauvaises actions dont le prince Béhadir s'était rendu coupable, par les conseils pernicieux et à l'aide du ministre. Le sultan, navré de chagrin et de repentir, ne trouva d'autre parti à prendre que de reléguer son fils, sous bonne garde, dans un château situé au milieu des bois, loin de la capitale, et de bannir de ses États, sous peine de la vie, s'il osait y rentrer jamais, l'homme qui avait si indignement usé du pouvoir et de la confiance de son maître.

Fadhel partit pour son exil, le cœur gonflé de haine et de vengeance. Après plusieurs journées de marche, il arriva dans un pays étranger, et la nuit le surprit à l'entrée d'une immense forêt, dans laquelle il cherchait un abri pour se reposer, lorsque tout à coup la terre manqua sous ses pieds, et il roula au fond d'un trou qu'on avait creusé et caché sous des branches d'arbres chargées d'une mousse légère, pour servir de piége aux bêtes féroces. Qu'on se figure sa surprise et son effroi, lorsqu'aux rayons tremblotants de la lune, il se vit en compagnie d'un énorme singe, d'un lion et d'un serpent, dont il s'attendait à devenir la proie.

Mais ces trois animaux que le même accident avait réunis, ne cherchèrent point à lui nuire ; le lion et le singe paraissaient fascinés par la présence du serpent, qui, roulé sur lui-même en spirale, dressait sa tête avec de petits yeux étincelants et gardait la défensive. Fadhel attendit le jour avec des angoisses terribles ; vers le matin, quand l'aube teignit de clartés rougeâtres la cîme des feuillages,

il entendit, à peu de distance, les pas d'un voyageur, et se mit à implorer du secours avec une voix dolente.



Le voyageur était un honnête paysan qui conduisait à la ville prochaine son âne chargé de fruits. Il accourut aux cris de détresse qui sortaient de la forêt, noua le bout d'une

corde à une souche d'arbre, et jeta dans la fosse l'autre extrémité. Une oscillation fit vibrer la corde, et le paysan s'efforçait de la tirer à lui, quand à la place de l'homme qu'il croyait sauver, le singe fit un bond et s'accrocha au bord du trou. Le paysan effrayé allait repousser l'animal, mais celui-ci, recevant tout-à-coup d'un pouvoir magique le don de la parole, lui dit d'une voix suppliante : — Ne regrette pas de m'avoir sauvé la vie, car les animaux sont reconnaissants envers leurs bienfaiteurs ; mais l'homme qui est là au fond est un ingrat, et je crains qu'il ne paie mal le service que tu vas lui rendre. J'habite sur la lisière de cette forêt, et j'espère plus tard te prouver ma gratitude.

Le paysan n'écouta guère le singe, et se hâta de rejeter la corde ; bientôt, la sentant plus lourde, il se réjouissait de sauver un de ses semblables, lorsqu'il vit apparaître le lion qui l'avait saisie dans sa gueule, et qui de ses larges griffes déchirait les parois de la fosse pour gagner le bord. Le paysan, demi-mort de terreur, allait lâcher la corde et fuir, mais le lion prenant aussi la parole, lui dit très doucement : — Achève de me tirer d'ici ; les animaux sont amis de l'homme qui ne cherche pas à leur nuire ; j'ai assez de force et de courage pour te sauver la vie en quelque occasion : tu t'en trouveras mieux que des belles phrases du traître que j'ai laissé dans ce trou.

Le paysan rassuré acheva de délivrer le lion, qui prit sa course en bondissant vers le plus épais du bois, en lui criant : — Au revoir !

Fadhel-le-Joaillier renouvelait ses instances du ton le plus piteux, et le paysan, malgré l'avis du singe et du lion, tendait la corde une troisième fois, lorsqu'il vit un serpent s'en détacher en déroulant ses longs anneaux. Furieux de cette aventure, il allait écraser avec une pierre le pauvre reptile, mais celui-ci parlant à son tour, lui dit : — Ne t'irrite pas contre moi, et ne me fais point de mal ; je paierai ton bienfait d'un conseil amical dont tu pourras tirer grand profit. L'homme qui est resté là est ingrat, lâche et méchant ; ainsi crois-moi, car les serpents sont doués de la prudence qui manque à bien des hommes. Celui qui est dans la fosse est un scélérat que la Providence y a fait tomber pour qu'il y périsse, en expiation de ses crimes. Si tu le sauves, tu auras à t'en repentir. Quant à moi, je ne serai pas ingrat, et je te revaudrai ton bienfait.

Cela dit, le serpent se glissa sous les hautes herbes de la forêt, tandis que le paysan s'occupait de sauver Fadhel.

A peine sorti de la fosse, l'ancien joaillier, dont les vêtements déchirés par sa chute étaient tout souillés de terre humide, se jeta aux genoux de son libérateur : — Homme généreux, lui dit-il, si jamais la Providence permet que je puisse m'acquitter envers toi, je sacrifierai avec joie mon bien, mon crédit, et jusqu'à ma vie. Je suis un grand seigneur de la ville d'Alep. Le sultan m'avait choisi pour premier ministre, et pour gouverneur de son fils. Je m'acquittais de mes devoirs avec justice et avec fidélité. Mais le jeune prince avait un naturel vicieux, que mes leçons ne

pouvaient ramener au bien. Un jour je voulus user de sévérité; mais le sultan ne m'écouta point. Il fallut que les plaintes du peuple et la crainte d'une révolte vinssent lui ouvrir les yeux. Alors il fit enfermer son fils dans une forteresse; mais au lieu de récompenser mes services, il crut aux calomnies dont mes ennemis me chargeaient, et m'accusant des fautes du jeune prince, il m'exila de sa cour, sans aucune ressource, et sans vouloir entendre ma justification. Depuis ce moment, je voyageais tout seul, livré aux plus tristes réflexions sur l'ingratitude des hommes, quand je tombai dans la fosse au milieu des hideuses bêtes dont tu m'as délivré si généreusement,

Ainsi parla Fadhel. Il accusait si éloquemment l'ingratitude des hommes, l'injustice des princes, et mêlait à ses discours de si belles sentences, que le pauvre paysan crut avoir sauvé un sage. Il ouvrit de grands yeux aussi, quand Fadhel lui fit présent d'un gros diamant qui reflétait au soleil toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Il remercia humblement l'ancien ministre et continua sa route. En se voyant si riche, quelques jours après, il vendit son âne et sa chaumière, et du prix qu'un juif lui donna de son diamant, il acheta une pacotille de marchandises, et s'en alla en Perse, où il avait ouï dire que les colporteurs faisaient rapidement fortune.

Un an plus tard, le paysan devenu marchand avait réussi au-delà de toute espérance; et ayant échangé sa pacotille contre une somme d'argent assez considérable, l'envie lui prit de revoir sa patrie. Il mit dans une cein-

ture de cuir ses chères pièces d'or, et monté sur un bon cheval, il s'en revenait à petites journées, lorsqu'il arriva à l'entrée de la forêt où il se souvenait d'avoir tiré d'affaire quatre prisonniers d'espèces fort différentes. Il se souvint alors des magnifiques promesses de Fadhel, et songeait à aller le visiter pour lui apprendre sa petite fortune, lorsqu'au détour d'un épais taillis, une troupe de voleurs lui enleva son cheval, son argent, et après l'avoir dépouillé de ses meilleurs habits, le laissa tout seul, couché sous un arbre, pieds et mains liées.

Le pauvre homme n'osait crier de peur d'attirer quelque bête féroce, et il s'épuisait en vains efforts pour dégager ses mains enflées par les nœuds de corde qui meurtrissaient sa chair. Tout-à-coup, le singe, qui gambadait d'arbre en arbre, en cherchant des glands de chêne pour sa nourriture, passa dans ce coin de la forêt, et reconnaissant son ancien libérateur, d'un saut fut auprès de lui, et se mit à ronger les cordes avec ses dents. L'infortuné marchand se mourait de fatigue et d'inanition. Le singe le prit sur son dos, et le porta dans la grotte qu'il habitait, où par bonheur il y avait une provision de fruits sauvages et une petite source d'eau claire, dont le murmure endormit doucement notre voyageur, quand il se fut un peu restauré. Pendant son sommeil, le singe, qui connaissait la retraite des voleurs, s'y rendit sans bruit et profita de leur absence pour prendre un gros sac d'or et quelques riches vêtements qu'il vint déposer auprès de son hôte. Quand celui-ci se réveilla, le singe lui dit : — J'avais promis de te

rendre service pour service. Voilà assez d'or pour te consoler du pillage des voleurs.

Notre homme remercia le singe avec effusion, et dès qu'il se fut habillé, il se remit en route, avec le seul regret d'avoir perdu son bon cheval, car il l'eût porté si rapidement chez l'ancien ministre qu'il croyait trouver à la ville voisine. Tandis qu'il cheminait en songeant à son aventure, les rugissements d'un lion se firent entendre à quelques pas de lui. Saisi de frayeur, il chancelle et tombe sur ses genoux; mais le lion, qui l'a soudain reconnu, vient à lui en agitant sa queue en signe de joie, et lui dit : — Viens, mon ami, mon bienfaiteur, viens me visiter dans ma caverne, car je veux aussi te témoigner ma reconnaissance.

Le marchand monta sur le dos du lion, qui l'emporta d'une course rapide à travers les sentiers de la forêt, jusqu'à son antre, creusé par la nature au pied d'une haute montagne. Chemin faisant, il avait raconté au lion le bon office que le singe venait de lui rendre. Le roi des animaux ne voulut pas céder en générosité à un des plus faibles sujets de son domaine, et après avoir déposé son hôte sur un lit de mousse dans son antre, il partit comme une flèche, courut par monts et par vaux, et finit par rencontrer dans une clairière le prince Béhadir, le méchant fils du sultan d'Alep, qui s'était égaré loin de sa suite, en allant à la chasse. Le lion sauta sur lui, le déchira d'un coup de sa griffe redoutable, et emporta son turban chargé de pierreries, qu'il revint déposer aux pieds de son hôte. Ce

turban était précisément orné de l'aigrette de diamants que Béhadir et Fadhel avaient extorquée au malheureux juif.



Le marchand, ravi du trésor inestimable que le lion, son ami, venait de lui offrir, continua son voyage vers la ville, espérant que, si les animaux s'étaient montrés si reconnaissants pour lui, l'ancien ministre Fadhel lui réservait un accueil bien autrement agréable. La joie rendait sa démarche plus légère ; et après avoir cheminé toute la nuit, il arriva avec l'aurore aux portes de la ville.

Il y avait là grande rumeur, et la nouvelle de la mort

du prince Béhadir circulait dans toutes les bouches. Ses serviteurs, après l'avoir longtemps cherché dans la forêt, avaient enfin découvert son corps défiguré; mais comme son riche turban n'était pas auprès de lui, ils répandirent le bruit que des voleurs avaient tué leur maître, et l'avaient ainsi mutilé pour faire croire qu'il était mort déchiré par les bêtes féroces.

Notre voyageur, pressé d'arriver à la demeure de son ami, n'avait pas prêté l'oreille aux récits qui occupaient la ville. Aussi quand, après les premiers témoignages de tendresse et de reconnaissance qu'ils échangèrent, il eut raconté à Fadhel ses aventures surprenantes et montré ses trésors, Fadhel reconnut aussitôt le turban du prince; mais il sut cacher la joie que lui causa cet événement, qui lui offrait l'espoir de rentrer en faveur auprès du sultan d'Alep. Il fit servir à son hôte un excellent repas; mais il eut soin de jeter à la fin, dans son gobelet, un narcotique puissant qui devait le plonger dans une léthargie de plusieurs jours. Puis il l'enferma dans une chambre secrète et partit pour Alep avec le turban.



— Prince, dit-il au sultan, la divine Providence m'a fait découvrir un des meurtriers de votre fils. Ce turban

lui appartenait; j'en reconnais les pierreries, qui ont été choisies par moi dans le trésor de la couronne, quand j'étais premier ministre.

Il éclata alors en lamentations avec des larmes si abondantes, que le sultan fut touché d'une douleur qui paraissait sincère, et se repentit d'avoir disgracié un homme dont l'attachement avait résisté à l'exil et à la misère.

Des gardes furent envoyés à la maison de Fadhel et le prisonnier fut amené aux pieds du sultan.

— Misérable, lui dit le prince, quel motif a pu te pousser à commettre un pareil crime? Meurtrier de mon fils, où sont tes complices?

Le pauvre marchand, dont la conscience était pure, resta tout interdit; et, quand on lui montra le turban couvert de pierreries, et qu'il reconnut à côté du trône le perfide Fadhel, il éprouva un tel saisissement qu'il ne put articuler un seul mot pour sa défense.

Le prince, voyant dans sa terreur un aveu muet de son crime, ordonna qu'il fût promené sur un âne par toutes les rues de la ville, accompagné d'un officier de justice qui publierait son forfait, et qu'ensuite on le plongeât dans un affreux cachot pour y mourir de faim.

La sentence reçut immédiatement son exécution. Le malheureux accusé fut livré à toutes les insultes de la populace, puis jeté dans un souterrain, sur un peu de paille pourrie mêlée à la terre humide. Dans cette affreuse situation, il eut tout le temps de se souvenir des conseils que lui avaient donnés les animaux de la forêt. Tandis qu'il

se consumait en proie à un désespoir inutile, le serpent se glissa dans le cachot par une étroite ouverture, qui laissait à peine pénétrer un peu d'air.

— Ami, dit-il au prisonnier, ne t'avais-je pas prédit que l'ingrat, retiré par toi de la fosse où la Providence l'avait fait tomber, reconnaîtrait ton bienfait par une trahison? Mais j'ai promis de te venir en aide, et ce n'est pas le moment de t'adresser des reproches. Prends cette herbe que j'ai apportée dans ma gueule. J'ai fait à l'épouse du sultan une blessure mortelle que cette herbe seule peut guérir. Le sultan, livré au plus violent chagrin, a promis sa faveur et les plus brillantes récompenses au médecin qui pourrait sauver la malade.

Le marchand se mit à frapper à la porte de son cachot avec les énormes chaînes dont il était accablé. Un geôlier, attiré par le vacarme qu'il faisait, vint lui parler, et courut annoncer que le prisonnier connaissait un remède secret pour guérir la morsure des serpents. On le conduisit auprès de la sultane, et dès que l'herbe magique fut appliquée sur son bras, la blessure fut guérie, et il n'en resta pas même de cicatrice.

Le sultan, ravi de joie en apprenant ce prodige, voulut revoir l'homme qu'il croyait meurtrier du prince Béhadir.

— Puissant prince, lui dit le marchand prosterné la face contre terre au pied du trône, vous êtes trop juste pour faire mourir un innocent. Je ne suis pas coupable de la mort de votre fils. L'ancien ministre Fadhel, qui s'est porté mon accusateur, m'a rendu victime d'une atroce

perfidie, dans l'espoir de recouvrer, après ma mort, votre faveur et son pouvoir.

Puis il raconta au sultan émerveillé toutes ses aventures, depuis celle de la forêt jusqu'à l'herbe miraculeuse apportée par le serpent.

Le sultan était un homme juste et craignant Dieu dont il tenait la place au milieu de son peuple. Il fit venir Fadhel. Celui-ci se hâta d'accourir, persuadé que le prince allait le rétablir dans toutes ses dignités, et chemin faisant il songeait au moyen de se venger de ses ennemis. Mais en voyant au pied du trône le prisonnier qu'il croyait mourant dans les cachots, il se troubla et pâlit.

— Fadhel, lui dit le sultan, est-il vrai que cet homme t'a délivré d'une fosse où tu étais tombé parmi des bêtes féroces ?

Fadhel n'osa nier. Le sultan continua :

— As-tu payé son bienfait de quelque marque de reconnaissance ?

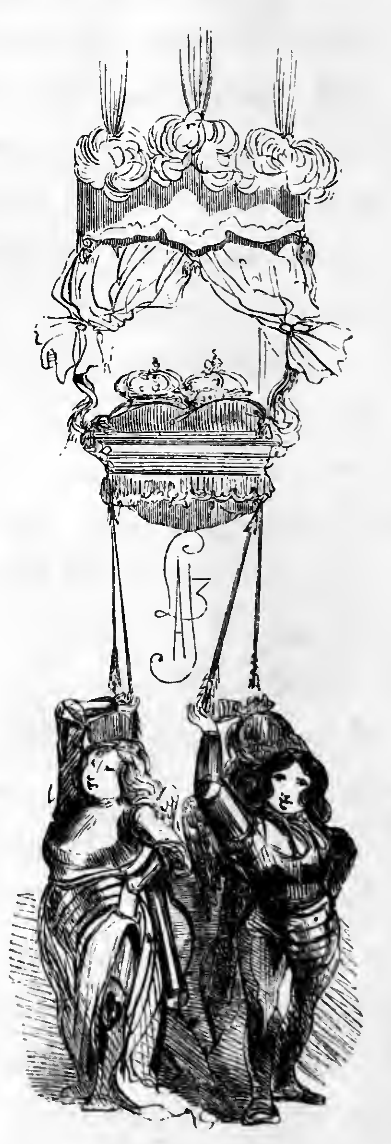
Fadhel baissa les yeux vers la terre. Le traître sentait venir l'heure du châtiment. Le sultan l'interrogea de nouveau :

— L'as-tu accueilli dans ta maison comme un hôte et un ami, et as-tu partagé le pain avec lui ?

L'ancien joaillier gardait le silence.

— Tu ne me réponds rien, s'écria le sultan indigné ; mais je sais tout ; n'espère plus m'abuser. Tu avais corrompu le caractère et les inclinations de mon fils. Ma bonté miséricordieuse t'a épargné, parce que je n'ai pas

voulu punir de mort un infidèle ministre, de la violation d'un dépôt que je n'aurais pas dû lui confier avant de l'avoir éprouvé. Mais aujourd'hui, je serai juge impitoyable, car tu as accusé ton hôte, ton libérateur d'un crime odieux, dans le but de profiter de ta calomnie! Justice sera faite. Visir, continua-t-il en se tournant vers son ministre, ordonne qu'on fasse subir tout à l'heure à ce scélérat le même traitement auquel il avait fait condamner sa victime innocente. Ensuite tu feras donner à cet étranger de riches présents, puis tu le conduiras toi-même dans toutes les rues d'Alep, monté sur mon propre cheval, et tu crieras au peuple : — C'est ainsi que le magnanime sultan honore l'innocence injustement accusée.



Ainsi parla le bon prince. Le visir s'empressa d'accomplir sa volonté.

Fadhel périt misérablement dans sa prison; et le marchand retourna dans son pays, comblé de richesses, et instruit par son expérience, qu'il ne faut donner sa confiance qu'à des hommes bien connus et d'une vertu bien éprouvée.

En achevant cette histoire, le grand visir Giafar croisa ses mains sur sa poitrine, et s'inclina profondément devant le calife. Haroun-al-Raschid avait écouté sans l'interrompre le récit du sage vieillard ; seulement, à plusieurs reprises, son regard avait brillé comme un éclair; il se retira, pour méditer, dans les appartements les plus reculés de son palais. Ce jour-là, tous les placets qu'il avait reçus, au sortir de la mosquée, restèrent sans réponse, et les solliciteurs, secrètement avertis, n'osèrent les renouveler.



La Mule de Cristal.

LA MULE DE CRISTAL

I



UDOLPH, souverain d'une petite principauté de l'Allemagne, chassé de ses états par une révolution, fut obligé, pour vivre en pays étranger avec sa famille, de vendre successivement les meubles peu nombreux qu'on lui avait permis d'emporter.

Quand ils eurent épuisé toutes leurs ressources, le roi dit à la reine :

— Comment ferons-nous pour gagner notre vie et celle de nos enfants? Avisez un peu à cette grave affaire, car

jusqu'à présent je n'ai su que le métier de roi, qui est fort doux.

La reine avait beaucoup d'esprit; elle lui demanda huit jours pour y rêver. Au bout de ce temps, elle lui dit :

— Sire, il ne faut point nous affliger ; vous n'avez qu'à faire des filets pour prendre des oiseaux à la chasse et des poissons à la pêche. Pendant que les cordelettes s'useront, je filerai pour en faire d'autres. A l'égard de nos trois filles, ce sont de franches paresseuses, qui veulent encore faire les demoiselles. Il faut les mener si loin, si loin, qu'elles ne reviennent jamais, car il serait impossible que nous pussions subvenir seulement à leur toilette.

Le roi était bon père ; mais la reine était la maîtresse. Il demeura donc d'accord de tout ce qu'elle voulait, et lui dit :

— Levez-vous demain de bon matin, et prenez vos trois filles pour les mener où vous jugerez à propos.

Pendant qu'ils complotaient cette affaire, Finette, qui était la plus jeune, écoutait par le trou de la serrure ; et quand elle eut découvert le dessein de ses parents, elle s'en alla aussi vite qu'elle put à une grotte fort éloignée où demeurait la fée Merluche, sa marraine.

Finette avait pris deux livres de beurre frais, des œufs, du lait et de la farine pour faire un excellent gâteau à sa marraine, afin d'être bien reçue. Elle commença gaiement son voyage ; mais plus elle marchait, plus elle se lassait. Ses souliers s'usèrent et ses petits pieds mignons s'écor-

chèrent si fort que c'était pitié; elle n'en pouvait plus. Elle s'assit sur l'herbe et pleura.

Par là passa un beau cheval d'Espagne tout sellé, tout bridé : il y avait plus de diamants à sa housse qu'il n'en faudrait pour acheter trois villes; et quand il vit la princesse, pliant le jarret, il semblait lui faire la révérence. Aussitôt elle le prit par la bride.

— Gentil dada, dit-elle, voudrais-tu bien me porter chez ma marraine la fée, car je suis si lasse que je vais mourir?

Le cheval se baissa presque à terre, et Finette sauta



dessus. Il se mit alors à courir si légèrement qu'il semblait que ce fût un oiseau.

Il s'arrêta à l'entrée de la grotte, comme s'il en avait su le chemin ; et il le savait bien, en effet, car c'était Merluche qui, ayant deviné que sa filleule voulait venir la voir, lui avait envoyé ce beau cheval.

Quand elle fut entrée, elle fit trois grandes révérences à sa marraine, puis elle lui dit :

— Bonjour, ma marraine ; comment vous portez-vous? Voilà du beurre, du lait, de la farine et des œufs que je vous apporte pour vous faire un bon gâteau à la mode de notre pays.

— Soyez la bien-venue, Finette, dit la Fée ; venez, que je vous embrasse. Ça, ma filleule, je veux que vous soyez ma petite femme de chambre ; décoiffez-moi et me peignez.

La petite princesse la décoiffa et la peigna le plus adroitement du monde.

— Je sais bien, dit Merluche, pourquoi vous venez ici ; vous avez écouté le roi et la reine qui veulent vous perdre, et vous voulez éviter ce malheur. Tenez ; vous n'avez qu'à prendre ce peloton, le fil n'en rompra jamais ; vous attacherez le bout à la porte de votre maison, et vous le tiendrez à votre main. Quand la reine vous aura laissée, il vous sera aisé de revenir en suivant le fil.

La princesse remercia sa marraine, qui lui remplit un sac de beaux habits, tout d'or et d'argent. Elle l'embrassa, et remonta sur le joli cheval, qui en deux ou trois moments la rendit à la porte de la maisonnette de leurs majestés. Elle entra tout doucement au logis, cachant son

sac sous son chevet, et se coucha sans faire semblant de rien.

Dès que le jour parut, le roi éveilla sa femme :

— Allons, allons, madame, lui dit-il, apprêtez-vous pour le voyage.

Aussitôt elle se leva, fit venir l'aînée de ses filles qui s'appelait Fleur-d'Amour, la seconde Belle-de-Nuit, et la troisième Fine-Oreille, qu'on nommait plus ordinairement Finette.

— J'ai rêvé cette nuit, dit la reine, qu'il faut que nous allions voir ma sœur. Elle nous régalera bien ; nous mangerons et nous rirons tant que nous voudrons.

Fleur-d'Amour, qui se désespérait d'être dans un désert, dit à sa mère :

— Allons, madame, où il vous plaira, pourvu que je me promène.

Les deux autres en dirent autant. Elles prirent congé du roi, et les voila toutes quatre en chemin.

Elles allèrent si loin, si loin, que Fine-Oreille avait grand'peur de n'avoir pas assez de fil. Elle marchait toujours derrière ses sœurs, passant le fil adroitement dans les buissons.

Quand la reine crut que ses filles ne pourraient plus retrouver le chemin, elle entra dans un grand bois, et leur dit :

— Mes petites brebis, dormez ; je ferai comme la bergère qui veille autour de son troupeau, crainte que le loup ne le mange.

Elles se couchèrent sur l'herbe, et s'endormirent. La reine les quitta, croyant ne les revoir jamais. Finette fermait les yeux, et ne dormait pas.

— Si j'étais une méchante fille, disait-elle, je m'en irais tout à l'heure, et je laisserais mourir mes sœurs ici, car elles me battent et m'égratignent jusqu'au sang. Malgré toutes leurs malices, je ne les veux pas abandonner.

Elle les réveille, et leur conte toute l'histoire ; celles-ci se mettent à pleurer, et la prient de les mener avec elle, promettant de lui donner leurs belles poupées, leur petit ménage d'argent, leurs autres jouets et leurs bonbons.

— Je sais assez que vous n'en ferez rien, dit Finette ; mais je n'en serai pas moins bonne sœur. Et se levant, elle suivit son fil, et les princesses aussi ; de sorte qu'elles arrivèrent à leur demeure presqu'aussitôt que la reine.

En s'arrêtant à la porte, elles entendirent que le roi disait :

— J'ai le cœur tout saisi de vous voir revenir seule.

— Bon ! dit la reine, nous étions trop embarrassés de nos filles.

— Encore, dit le roi, si vous aviez ramené ma Finette, je me consolerais des autres, car elles n'aiment rien.

Elles frappèrent, toc, toc. Le roi dit : — Qui va là ? Elles répondirent : — Ce sont vos filles, Fleur-d'Amour, Belle-de-Nuit et Fine-Oreille. La reine se mit à trembler.

— N'ouvrez pas, disait-elle, il faut que ce soient des esprits : car il est impossible qu'elles soient revenues.

Le roi était aussi poltron que sa femme, et il disait :

— Vous me trompez, vous n'êtes point mes filles. Mais Fine-Oreille, qui était adroite, lui dit :

— Mon papa, je vais me baisser, regardez-moi par le trou du chat.

Le roi regarda comme elle lui avait dit, et dès qu'il l'eut reconnue, il leur ouvrit.

La reine fit semblant d'être bien aise de les revoir; elle leur dit qu'elle avait oublié quelque chose; qu'elle l'était venue chercher, mais qu'assurément elle les aurait été retrouver. Elles feignirent de la croire, et montèrent dans un petit grenier où elles couchaient.

— Çà, dit Finette, mes sœurs, vous m'avez promis une poupée; donnez-la moi.

— Vraiment, tu n'as qu'à t'y attendre, petite coquine, dirent-elles; tu es cause que le roi ne nous regrette pas.

Là-dessus prenant leurs quenouilles, elles la battirent comme plâtre. Quand elles l'eurent bien battue, elle se coucha; et comme elle était couverte de plaies et de bosses, elle ne put dormir, et elle entendit que la reine disait au roi :

— Je les mènerai d'un autre côté, encore plus loin, et je suis certaine qu'elles ne reviendront jamais.

Quand Finette entendit ce complot, elle se leva tout doucement pour aller voir encore sa marraine. Elle entra dans le poulailler; elle prit deux poulets et un maître coq, à qui elle tordit le cou; puis, deux petits lapins que la reine nourrissait de choux pour s'en régaler dans l'occa-

sion : elle mit le tout dans un panier et partit. Mais elle n'eut pas fait une lieue à tâtons, mourant de peur, que le cheval d'Espagne vint au galop, caracolant et hennissant. Elle monta dessus, ravie d'aller si à son aise, et arriva promptement chez sa marraine.

Après les politesses ordinaires, elle lui présenta les poulets, le coq et les lapins, et la pria de l'aider de ses bons avis, parce que la reine avait juré qu'elle les mènerait jusqu'au bout du monde.

Merluche dit à sa filleule de ne pas s'affliger, et lui donna un sac tout plein de cendre.

— Vous porterez le sac devant vous, lui dit-elle; vous le secouerez; vous marcherez sur la cendre; et quand vous voudrez revenir, vous n'aurez qu'à suivre l'empreinte de vos pas; mais ne ramenez point vos sœurs, elles sont trop malicieuses; et si vous les ramenez, je ne veux plus vous voir.

Finette prit congé d'elle, emportant, par son ordre, pour trente ou quarante millions de diamants dans une petite boîte, qu'elle mit dans sa poche. Le cheval était tout prêt, et la rapporta comme à l'ordinaire.

Au point du jour, la reine appela les princesses; elles vinrent, et elle leur dit :

— Le roi ne se porte pas trop bien; j'ai rêvé cette nuit qu'il faut que j'aille lui cueillir des fleurs et des herbes en un certain pays où elles sont fort excellentes. Elles le feront rajeunir : c'est pourquoi allons-y tout à l'heure.

Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, qui ne croyaient pas

que leur mère eût encore envie de les perdre, s'affligèrent pourtant de ce départ. Mais il fallut partir; et elles allèrent si loin, qu'il ne s'est jamais fait un si long voyage. Finette, qui ne disait mot, se tenait derrière les autres, et secouait sa cendre à merveille, sans que le vent ni la pluie y gâtassent rien. La reine étant persuadée qu'elles ne pourraient retrouver leur chemin, remarqua un soir que ses trois filles étaient bien endormies; elle prit ce temps pour les quitter, et revint chez elle.

Quand il fut jour, et que Finette connut que sa mère n'y était plus, elle éveilla ses sœurs :

— Nous voici seules, dit-elle, la reine s'en est allée.

Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit se prirent à pleurer : elles s'arrachaient les cheveux, et s'écriaient :

— Hélas! qu'allons-nous faire?

Finette était la meilleure fille du monde; elle eut encore pitié de ses sœurs.

— Voyez à quoi je m'expose, leur dit-elle; lorsque ma marraine m'a donné le moyen de revenir, elle m'a défendu de vous enseigner le chemin; ajoutant que si je lui désobéissais, elle ne voulait plus me voir.

Belle-de-Nuit se jeta au cou de Finette; autant en fit Fleur-d'Amour; elles la caressèrent si tendrement, qu'il n'en fallut pas davantage pour revenir toutes trois ensemble chez le roi et la reine.

Leurs majestés furent bien surprises de revoir les princesses; elles en parlèrent toute la nuit, et la cadette, qui ne se nommait pas Fine-Oreille pour rien, entendit

qu'on faisait un nouveau complot, et que le lendemain la reine se remettrait en campagne. Elle courut éveiller ses sœurs.

— Hélas! leur dit-elle, nous sommes perdues : la reine veut absolument nous mener dans quelque désert, et nous y laisser. Vous êtes cause que j'ai fâché ma marraine : je n'ose l'aller trouver comme je faisais toujours.

Celles-ci restèrent bien en peine, et se disaient l'une à l'autre :

— Que ferons-nous, ma sœur? que ferons-nous?

Enfin, Belle-de-Nuit dit aux deux autres :

— Il ne faut pas s'embarrasser : la vieille Merluche n'a pas tant d'esprit qu'il n'en reste un peu aux autres; nous n'avons qu'à nous charger de pois; nous les sèmerons le long du chemin et nous reviendrons.

Fleur-d'Amour trouva l'expédient admirable; elles se chargèrent de pois, et en remplirent leurs poches. Pour Fine-Oreille, au lieu de prendre des pois, elle prit le sac aux beaux habits, avec la petite boîte de diamants, et dès que la reine les appela pour partir, elles se trouvèrent toutes prêtes.

Elle leur dit :

— J'ai rêvé cette nuit qu'il y a dans un pays, qu'il n'est pas nécessaire de nommer, trois beaux princes qui vous attendent pour vous épouser; je vais vous y mener, pour voir si mon songe est véritable.

La reine allait devant et ses filles après, qui semaient des pois sans s'inquiéter, car elles étaient certaines de re-

tourner à la maison. Pour cette fois la reine alla plus loin encore que les deux premières fois; mais pendant une nuit obscure, elle les quitta et revint trouver le roi, fort lasse, mais fort aise de n'avoir plus un si grand ménage sur les bras.

II



os trois princesses, ayant dormi jusqu'à onze heures du matin, se réveillèrent. Finette s'aperçut la première de l'absence de la reine ; bien qu'elle s'y fût préparée, elle ne laissa pas de pleurer, se confiant davantage, pour son retour, à sa marraine la fée, qu'à l'habileté de ses sœurs. Elle fut leur dire tout effrayée :

— La reine est partie, il faut la suivre au plus vite.

— Taisez-vous, petite babouine, répliqua Fleur-d'Amour, nous trouverons bien le chemin quand nous voudrons ; vous faites ici l'empressée mal à propos.

Finette n'osa répliquer. Mais quand elles voulurent retrouver le chemin, il n'y avait

plus ni traces ni sentiers; les pigeons étaient venus manger les pois. Elles se mirent à pleurer.

Après avoir passé deux jours sans manger, Fleur-d'Amour dit à Belle-de-Nuit :

— Ma sœur, n'as-tu rien à manger ?

— Non, dit Belle-de-Nuit.

Elle dit la même chose à Finette :

— Je n'ai rien non plus, répliqua celle-ci; mais je viens de trouver un gland.

— Ha! donnez-le moi, dit l'une.

— Donnez-le-moi, dit l'autre.

Chacune le voulait avoir.

— Nous ne serons guère rassasiées d'un gland à nous trois, dit Finette; plantons-le, il en viendra un arbre qui nous pourra servir.

Elles y consentirent, quoiqu'il n'y eût guère d'apparence qu'il vînt un arbre dans un pays où il n'y en avait point : on n'y voyait que des choux et des laitues que les princesses mangeaient; si elles avaient été bien délicates, elles seraient mortes cent fois. Elles couchaient presque toujours à la belle étoile. Tous les matins et tous les soirs elles allaient tour à tour arroser le gland et lui disaient : *Crois, crois, beau gland.* Il commença de croître à vue d'œil.

Quand il fut un peu grand, Fleur-d'Amour voulut monter dessus, mais il n'était pas assez fort pour la porter : elle le sentait plier sous elle; aussitôt elle descendit. Belle-de-Nuit eut la même aventure; Finette, plus légère, s'y tint longtemps, et ses sœurs lui demandèrent :

— Ne vois-tu rien dans les environs, ma chère petite sœur?

Elle leur répondit : — Non, je ne vois rien.

— Ah ! c'est que le chêne n'est pas assez haut, disait Fleur-d'Amour.

Et elles continuaient d'arroser le gland et de lui dire : *croîs, croîs, beau gland.*



Finette ne manquait jamais d'y monter deux fois par jour. Un matin qu'elle y était, Belle-de-Nuit dit à Fleur-d'Amour :

— J'ai trouvé un sac que notre sœur nous a caché; qu'est-ce qu'il peut y avoir dedans?

Fleur-d'Amour répondit :

— Elle m'a dit que c'était de vieilles dentelles qu'elle raccommodait.

— Et moi je crois que c'est du bonbon, ajouta Belle-de-Nuit.

Elle était friande et voulut y voir; elle y trouva effectivement toutes les dentelles du roi et de la reine qui ser-

vaient à cacher les beaux habits de Finette et la boite de diamants.

— Eh bien! s'écria-t-elle, il faut prendre tout pour nous et mettre des pierres à la place.

Elles le firent à l'instant. Finette revint sans s'apercevoir de la malice de ses sœurs, car elle ne s'avisait pas de se parer dans un désert; elle ne songeait qu'au chêne, qui devenait le plus beau de tous les chênes.

Une fois qu'elle y monta et que ses sœurs, selon leur coutume, lui demandèrent si elle ne découvrait rien, elle s'écria :

— Je découvre une grande maison, si belle, si belle que je ne saurais assez le dire : les murs en sont d'émeraudes et de rubis, le toit de diamants. Elle est toute couverte de sonnettes d'or; les girouettes vont et viennent comme le vent.

— Tu mens, disaient-elles; cela n'est pas si beau que tu le dis.

— Croyez-moi, répondit Finette : je ne suis pas menteuse; venez plutôt voir vous-mêmes. J'en ai les yeux tout éblouis.

Fleur-d'Amour monta sur l'arbre; quand elle eut vu le château, elle ne s'en pouvait taire. Belle-de-Nuit, qui était fort curieuse, ne manqua pas de monter à son tour; elle demeura aussi ravie que ses sœurs.

— Certainement, dirent-elles, il faut aller à ce palais : peut-être que nous y trouverons de beaux princes qui seront trop heureux de nous épouser.

Tant que la soirée fut longue, elles ne parlèrent que de leur dessein ; puis elles se couchèrent sur l'herbe. Mais lorsque Finette parut endormie, Fleur-d'Amour dit à Belle-de-Nuit :

— Savez-vous ce qu'il faut faire, ma sœur? Levons-nous et nous habillons des riches habits que Finette a apportés.

— Vous avez raison, dit Belle-de-Nuit.

Elles se levèrent donc, se frisèrent, se poudrèrent, puis se mirent des mouches et les belles robes d'or et d'argent toutes couvertes de pierreries.

Finette ignorait le vol que ses méchantes sœurs avaient commis : elle prit son sac dans le dessein de s'habiller, mais elle demeura bien affligée de n'y trouver que des cailloux. Elle apercevait en même temps ses sœurs qui s'étaient accommodées comme des reines. Elle pleura et se plaignit de la trahison qu'elles lui avaient faite : et elles d'en rire et de se moquer.

— Est-il possible, leur dit-elle, que vous ayez le courage de me mener au château sans me parer et me faire belle?

— Nous n'en avons pas trop pour nous, répliqua Fleur-d'Amour ; tu n'auras que des coups, si tu nous importunes.

— Mais, continua-t-elle, ces habits que vous portez sont à moi : ma marraine me les a donnés.

— Si tu parles davantage, dirent-elles, nous allons t'assommer, et nous t'enterrerons sans que personne le sache.

La pauvre Finette n'eut garde de les irriter; elle les suivait doucement et marchait un peu derrière, ne pouvant passer que pour leur servante.

Plus elles approchaient de la maison, plus elle leur semblait merveilleuse.

— Ah! disaient Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, que nous allons nous bien divertir! Que nous ferons bonne chère! nous mangerons à la table du roi; mais pour Finette, si l'on demande qui elle est, gardons-nous bien de l'appeler notre sœur : il faudra dire que c'est la petite vachère du village.

Finette, qui était pleine d'esprit et de beauté, se désespérait d'être si mal traitée.

Quand elles furent à la porte du château, elles frappèrent. Aussitôt une vieille femme hideuse vint leur ouvrir; elle n'avait qu'un grand œil au milieu du front, le nez plat, le teint noir et la bouche si horrible qu'elle faisait peur. Elle avait trente pieds de haut et quinze de tour.

— O malheureuses! qui vous amène ici? leur dit-elle. Ignorez-vous que c'est le château de l'ogre, et qu'à peine pouvez-vous suffire pour un de ses déjeuners. Mais je suis meilleure que mon mari; entrez, je ne vous mangerai pas tout d'un coup : vous aurez la consolation de vivre encore deux ou trois jours.

Quand elles entendirent l'ogresse parler ainsi, elles s'enfuirent; mais une seule des enjambées de la vieille en valait cinquante des leurs. Elle courut après elles et les reprit, celle-ci par les cheveux, les autres par leurs vêtements, et,

les mettant sous son bras, elle les jeta toutes trois dans la cave, qui était pleine de crapauds et de couleuvres.

Comme elle voulait croquer sur-le-champ Finette, elle alla chercher du vinaigre, de l'huile et du sel pour la manger en salade; mais elle entendit venir l'ogre, et trouvant que les princesses avaient la peau blanche et délicate, elle résolut de les manger toute seule, et les mit promptement sous une grande cuve où elles ne voyaient que par un trou.

L'ogre était trois fois plus haut que sa femme; quand il parlait, la maison tremblait; il n'avait qu'un grand vilain œil; ses cheveux étaient tout hérissés; il s'appuyait sur une bûche dont il avait fait une canne. Il avait dans sa main un panier couvert; il en tira quinze petits enfants qu'il avait volés par les chemins, et qu'il avala comme quinze œufs frais.

Quand les trois princesses le virent, elles tremblèrent sous la cuve; elles n'osaient pleurer bien haut, de peur qu'il ne les entendît, mais elles s'entre-disaient tout bas :

— Il va nous manger tout en vie. Comment nous sauverons-nous?

L'ogre dit à sa femme :

— Vois-tu, je sens de la chair fraîche, je veux que tu me la donnes.

— Bon! dit l'ogresse, tu crois sentir chair fraîche, et ce sont tes moutons qui sont passés par là.

— Oh! je ne me trompe point, dit l'ogre, je sens chair fraîche assurément; je vais chercher partout.

— Cherche, dit-elle, tu ne trouveras rien.

— Si je trouve, répliqua l'ogre, et que tu me le caches, je te couperai la tête pour en faire une boule.

Elle eut peur de cette menace et lui dit :

— Ne te fâche point, mon petit ogrelet : je vais te déclarer la vérité. Il est venu aujourd'hui trois jeunes filles que j'ai prises ; mais ce serait dommage de les manger, car elles savent tout faire. Comme je suis vieille, il faut que je me repose ; tu vois que notre belle maison est fort malpropre, que notre pain n'est pas cuit, que la soupe ne te semble plus si bonne, et que je ne te parais plus si belle, depuis que je me tue à travailler. Elles seront mes servantes ; je t'en prie, ne les mange pas à présent. Si tu en as envie quelque jour, tu en seras assez le maître.

L'ogre eut bien de la peine à lui promettre de ne les pas manger tout de suite. Il disait :

— Laisse-moi faire, je n'en mangerai que deux.

— Non, tu n'en mangeras pas.

— Eh bien ! je ne mangerai que la plus petite.

— Non, tu n'en mangeras pas une.

Enfin après bien des contestations, il lui promit de ne les pas manger. Elle se disait en elle-même : — Quand il ira à la chasse, je les mangerai, et je lui dirai qu'elles se sont enfuies.

L'ogre sortit de la cave, et lui dit de les amener devant lui. Les pauvres filles étaient presque mortes de peur ; l'ogresse les rassura. Quand il les vit, il leur demanda ce qu'elles savaient faire ; elles répondirent qu'elles savaient

balayer, coudre et filer à merveille; qu'elles faisaient de si délicieux ragoûts, que l'on mangeait jusqu'aux plats; que pour du pain, des gâteaux et des pâtés, l'on en venait chercher chez elles de cent lieues à la ronde. L'ogre était très friand :

— Ça, ça, dit-il, mettons vite ces bonnes ouvrières en besogne. Mais, dit-il à Finette, quand tu as mis le feu au four, comment peux-tu savoir s'il est assez chaud ?

— Monseigneur, répliqua-t-elle, j'y jette du beurre, et puis j'y goûte avec la langue.

— Eh bien ! dit-il, allume donc le four.

Ce four était aussi grand qu'une écurie, car l'ogre et l'ogresse mangeaient plus de pain que deux armées. La princesse y fit un feu effroyable; il était embrâsé comme une fournaise, et l'ogre qui était présent, mangea, en attendant le pain tendre, cent agneaux et cent petits cochons de lait. Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit accommodaient la pâte. Le maître ogre impatienté s'écria tout à coup :

— Eh bien ! le four est-il chaud ?

Finette répondit :

— Monseigneur, vous l'allez voir.

Elle jeta devant lui mille livres de beurre au fond du four, et puis elle dit :

— Il faut tâter avec la langue; mais je suis trop petite pour atteindre l'ouverture de ce four.

— Je suis grand, moi, dit l'ogre.

Et se baissant, il s'enfonça si avant qu'il ne put point se retirer, de sorte qu'il brûla jusqu'aux os. Quand l'o-

gresse, attirée par les effroyables hurlements que poussait l'ogre, arriva au four, elle demeura bien étonnée de trouver son mari entièrement rôti, et dont les os calcinés formaient une haute montagne. L'ogresse remplit l'air de ses cris de douleur.

Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, la voyant si fort affligée, la consolèrent de leur mieux; mais elles craignaient que sa douleur ne s'apaisât trop tôt, et que l'appétit lui venant, elle ne les mît en salade, comme elle avait déjà pensé faire. Elles lui dirent :

— Prenez courage, madame, vous trouverez quelque roi ou quelque marquis qui sera heureux de vous épouser.

Elle sourit un peu en montrant des dents plus longues que le doigt. Lorsqu'elles la virent de bonne humeur, Finette lui dit :

— Si vous vouliez quitter ces horribles peaux d'ours, dont vous êtes habillée, et vous mettre à la mode, nous vous coifferions à merveille : vous seriez belle comme un astre. Puis, elles lui apportèrent ses souliers qui n'avaient pas moins d'une toise de longueur, sur une largeur proportionnée.

— Voyons, dit-elle, comme tu l'entends; mais assure-toi que s'il y a quelques dames plus jolies que moi, je te hacherai menue comme chair à pâté.

Là-dessus les trois princesses lui ôtèrent son bonnet, et se mirent à la peigner et à la friser, en l'amusant de leur caquet.

Finette prit une hache, et lui donna sur le derrière de la tête un si grand coup, qu'elle la lui fendit.



Les trois sœurs montèrent aussitôt sur le toit de la maison pour se divertir à sonner les clochettes d'or. Elles parcoururent toutes les chambres; Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit se prélassèrent dans des lits de brocart et de velours, et se disaient : — Nous voilà plus riches que n'était notre père quand il avait son royaume; mais il nous man-

que d'être mariées. Il ne viendra personne ici, cette maison passe assurément pour un coupe-gorge, car on ne sait point la mort de l'ogre et de l'ogresse. Il faut que nous allions à la plus prochaine ville nous faire voir avec nos beaux habits, et nous n'y serons pas longtemps sans trouver de bons financiers qui seront bien aises d'épouser des princesses.

Dès qu'elles furent habillées, elles dirent à Finette qu'elles allaient se promener. La pauvre Finette, qui avait le cœur serré de douleur, resta seule au logis, balayant, nettoyant, lavant, sans se reposer, et toujours pleurant.

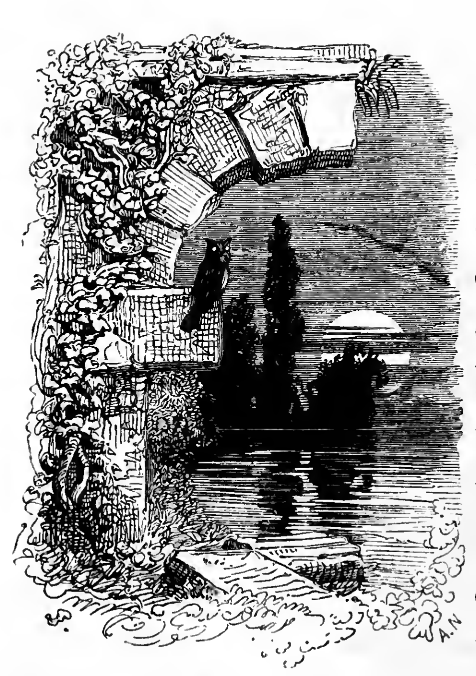
— Que je suis malheureuse, disait-elle, de n'avoir pas obéi à ma marraine ! Il m'en arrive toutes sortes de disgrâces ; mes sœurs m'ont volé mes riches habits qui servent à les parer ; sans moi, l'ogre et sa femme se porteraient encore bien. De quoi me sert donc de les avoir fait mourir ? N'aimerais-je pas autant être mangée que de vivre comme je vis ?

En disant cela, elle pleurait à étouffer ; puis ses sœurs arrivèrent chargées d'oranges de Portugal, de confitures, de sucre, et elles lui dirent :

— Ah ! que nous venons d'un beau bal ! qu'il y avait de monde ! Le fils du roi y dansait ; l'on nous a fait mille honneurs. Allons, viens nous déchausser et nous décrotter, car c'est là ton emploi.

Finette obéissait ; et si par hasard elle voulait dire un mot pour se plaindre, elles se jetaient sur elle et la battaient.

III



INETTE, un soir, était assise auprès du feu sur un monceau de cendres; ne sachant que faire, elle cherchait dans les fentes de la cheminée, et tout en cherchant ainsi, elle trouva une petite clef si vieille et si rouillée qu'elle eut toutes les peines du monde à la nettoyer. Quand elle fut claire, elle connut qu'elle était d'or, et pensa qu'une clef d'or devait ouvrir un beau petit coffre; elle se mit aussitôt à courir par toute la maison, essayant la clef aux serrures, et enfin elle trouva une cassette qui était un vrai chef-d'œuvre. Elle l'ouvrit : il y avait dedans des

habits, des diamants, des dentelles, du linge, des rubans pour des sommes immenses.

Elle ne dit mot de sa bonne fortune; mais elle attendit impatiemment que ses sœurs sortissent le lendemain. Dès qu'elle ne les vit plus, elle se para, de sorte qu'elle était plus belle que le soleil et la lune.

Ainsi ajustée, elle alla au même bal où ses sœurs dansaient. Dès qu'elle parut dans l'assemblée, il s'éleva un murmure de voix, les unes d'admiration et les autres de jalousie. On la pria de danser; elle surpassa toutes les dames à la danse, comme elle les surpassait en beauté. La maîtresse du logis vint à elle, et lui ayant fait une profonde révérence, lui demanda comment elle se nommait, promettant de ne jamais oublier le nom d'une personne si merveilleuse. Elle lui répondit civilement qu'on la nommait Cendron.

Jamais petit nom ne fit tant de bruit en si peu de temps; les échos ne répétaient que les louanges de Cendron; on n'avait pas assez d'yeux pour la regarder, assez de bouches pour la louer.

Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, qui avaient fait d'abord grand fracas dans les lieux où elles avaient paru, voyant l'accueil que l'on faisait à cette nouvelle venue, en séchaient de dépit; mais Finette se démêlait de tout cela de la meilleure grâce du monde : il semblait, à son air, qu'elle n'était faite que pour commander. Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, qui ne voyaient leur sœur qu'avec de la suie de cheminée sur le visage, et plus barbouillée qu'un

petit chien, avaient si fort perdu l'idée de sa beauté, qu'elles ne la reconnurent point du tout.

Dès que Cendron vit le bal près de finir, elle sortit vite, revint à la maison et reprit ses guenilles.

Quand ses sœurs arrivèrent :

— Ah! Finette, nous venons de voir, lui dirent-elles, une jeune princesse qui est toute charmante : elle est blanche comme la neige, plus vermeille que les roses; ses dents sont de perles, ses lèvres de corail; elle a une robe qui pèse plus de mille livres, ce n'est qu'or et diamants! Qu'elle est belle! qu'elle est aimable!

Finette répondait entre ses dents : *Ainsi j'étais, ainsi j'étais.*

— Qu'est-ce que tu bourdonnes? disaient-elles.

Finette répliquait encore plus bas : *Ainsi j'étais.*

Ce petit jeu dura longtemps. Il n'y eut presque pas de jour que Finette ne changeât d'habits, car la cassette était enchantée, et plus on y prenait de vêtements, plus il en revenait, et si fort à la mode que les dames ne s'habillaient que sur ce modèle.

Un soir que Finette avait plus dansé qu'à l'ordinaire, et qu'elle avait tardé à se retirer, voulant réparer le temps perdu et arriver chez elle un peu avant ses sœurs, en courant de toute sa force elle laissa tomber une de ses mules qui était de cristal et toute brodée de perles. Elle fit son possible pour la retrouver dans le chemin; mais le temps était si noir qu'elle prit une peine inutile; elle rentra donc au logis un pied chaussé et l'autre nu.

Le lendemain, le prince Chéri, fils aîné du roi, allant à la chasse, trouve la mule de Finette; il la fait ramasser, la regarde, en admire la petitesse et la gentillesse, la tourne, la retourne et l'emporte avec lui.



Depuis ce jour-là, il ne mangeait plus. Le roi et la reine, qui l'aimaient éperduement, envoyaient de tous côtés pour avoir de bon gibier et des confitures; c'était pour lui moins que rien : il regardait tout cela sans répondre à la reine quand elle lui parlait.

On envoya chercher des médecins partout; on leur fit voir le prince, et après l'avoir considéré trois jours et trois nuits sans le perdre de vue, ils conclurent qu'il était amoureux, et qu'il mourrait si on n'y apportait remède.

La reine pleurait, à fondre en eau, de ne pouvoir découvrir celle qu'il aimait, pour la lui faire épouser. Elle amenait dans sa chambre les plus belles dames; il ne daignait pas même les regarder. Enfin, elle lui dit une fois :

— Mon cher fils, tu veux nous faire mourir de douleur, car tu nous caches tes sentiments; dis-nous qui tu aimes,

et nous te la donnerons, quand ce ne serait qu'une simple bergère.

Le prince, enhardi par les promesses de la reine, tira la mule de dessous son chevet, et l'ayant montrée :

— Voilà, madame, lui dit-il, ce qui cause mon mal : j'ai trouvé cette jolie mule en allant à la chasse ; je n'épouserai jamais que celle qui pourra la chausser.

— Eh bien ! mon fils, dit la reine, ne t'afflige point : nous la ferons chercher.

Elle fut dire cette nouvelle au roi, qui demeura bien surpris et commanda que l'on allât, avec des tambours et des trompettes, annoncer que toutes les filles vinssent pour essayer la mule, promettant que celle qui la chausserait épouserait le prince.

Une multitude de belles personnes vinrent tenter l'aventure ; mais aucune ne réussissait, et le prince devenait chaque jour plus malade.

Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit se firent un jour si belles, que c'était chose étonnante à voir.

— Où donc allez-vous ? leur dit Finette.

— Nous allons à la ville, répondirent-elles, essayer la mule que le fils du roi a trouvée ; car si elle va à l'une de nous deux, il l'épousera.

— Et moi, dit Finette, n'irai-je point ?

— Vraiment ! dirent-elles, tu es bien prétentieuse ; va, va arroser nos choux : tu n'es propre qu'à cela.

Finette songea aussitôt à mettre ses plus beaux habits, et à aller tenter l'aventure comme les autres, car elle avait

quelque petit soupçon qu'elle y aurait bonne part; ce qui lui faisait de la peine, c'est qu'elle ne savait pas le chemin, vu que le bal où elle allait danser n'était point dans la ville.

Elle s'habilla magnifiquement : sa robe était de satin bleu, toute couverte d'étoiles et de diamants; elle avait un soleil sur la tête, une pleine lune sur le dos: tout cela brillait si fort qu'on ne la pouvait regarder sans être ébloui. Quand elle ouvrit la porte pour sortir, elle fut bien étonnée de trouver le joli cheval d'Espagne qui l'avait portée chez sa marraine. Il se baissa, et elle s'assit dessus comme une amazone. Il était couvert de sonnettes d'or et de rubans; sa housse et sa bride n'avaient point de prix.

Le cheval d'Espagne allait légèrement : il eut bientôt rattrapé Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit qui voyageaient à pied. Les deux sœurs se retournèrent au bruit des sonnettes du superbe coursier, et elles aperçurent la jolie écuyère; mais dans ce moment (quelle fut leur surprise!), elles la reconnurent pour être Finette Cendron.

— Ma sœur, s'écria Fleur-d'Amour en parlant à Belle-de-Nuit, je vous proteste que voici Finette Cendron.

L'autre s'écria de même, et Finette passant près d'elles, son cheval les éclaboussa, et leur fit un masque de boue. Elle se prit à rire, et leur dit :

— Altesses, Cendron vous méprise autant que vous le méritez.

Puis, passant comme un trait, la voilà partie. Belle-de-Nuit et Fleur-d'Amour s'entre-regardèrent :

— Est-ce que nous rêvons? disaient-elles. Qui est-ce qui peut avoir fourni des habits et un cheval à Finette? Quelle merveille! le bonheur lui en veut; elle va chausser la mule, et nous n'aurons que la peine d'un voyage inutile.

Pendant qu'elles se désespéraient, Finette arriva au palais. Dès qu'on la vit, chacun crut que c'était une reine: les gardes prennent leurs armes, l'on bat le tambour, l'on sonne la trompette, l'on ouvre toutes les portes, et ceux qui l'avaient vue au bal vont au-devant d'elle, en disant :

— Place, place! c'est la belle Cendron, c'est la merveille de l'univers.

Elle entre dans la chambre du prince mourant; il jette les yeux sur elle, et demeure charmé, souhaitant qu'elle eût le pied assez petit pour chausser la mule. Elle la mit tout d'un coup, et montra la pareille qu'elle avait apportée exprès. En même temps, on crie :



— Vive la princesse Chérie! vive la princesse qui sera notre reine!

Le prince se leva de son lit; il vint lui baiser les mains. L'on avertit le roi et la reine, qui accoururent. La reine prend Finette entre ses bras, l'appelle sa fille, et lui fait des présents admirables.

Le roi, la reine et le prince prient Cendron de se laisser marier.

— Non, dit-elle, il faut avant tout que je vous conte mon histoire.

Quand ils surent qu'elle était née princesse, et qu'elle leur dit le nom du roi son père, de la reine sa mère, ils reconnurent que c'étaient eux qui avaient conquis le royaume des parents de Cendron, et les avaient dépouillés de toutes leurs richesses : ils le lui apprirent, et elle jura qu'elle ne consentirait point à son mariage, à moins qu'ils ne rendissent les états de son père : ce qu'ils promirent, car ils avaient plus de cent royaumes; or, un de moins n'était pas une affaire.

Cependant Belle-de-Nuit et Fleur-d'Amour arrivèrent. La première nouvelle qu'elles apprirent en entrant au palais, fut que Cendron avait mis la mule : elles ne savaient que faire, ni que dire, et voulaient s'en retourner sans la voir; mais quand elle sut qu'elles étaient là, elle les fit entrer; et au lieu de leur faire mauvais visage, et de les punir comme elles le méritaient, elle se leva, et fut au-devant d'elles les embrasser tendrement; puis les présenta à la reine, en lui disant :

— Madame, ce sont mes sœurs; je vous prie de les aimer.

Elles demeurèrent si confuses de la bonté de Finette, qu'elles ne pouvaient proférer un mot : elles se jetèrent à genoux devant elle, la suppliant avec larmes de leur pardonner tout ce qu'elles lui avaient fait souffrir.

Finette avait été bonne avant de se voir heureuse. Son excellent cœur ne se démentit pas dans sa haute fortune. Elle oublia de bon cœur les mauvais procédés de ses sœurs, et revit avec joie ses parents, qui rentrèrent, grâce à elle, en possession de leur royaume.



Les Sept Dormants.

LES SEPT DORMANTS

I



Les historiens d'Orient racontent dans les légendes qu'il y avait dans l'antique royaume de Perse un berger nommé Dakianos, qui depuis trente ans, conduisait des moutons, et sans avoir jamais négligé la sainte habitude de faire ses prières. Tous ceux qui

le connaissaient rendaient justice à sa probité, et la nature l'avait doué d'une éloquence capable de l'élever aux plus plus grands emplois s'il avait vécu dans le monde.

Un jour, dans le temps qu'il faisait sa prière, son troupeau prit l'épouvante et se dispersa. Dakianos en courant de tous côtés pour le rassembler, aperçut un de ses moutons qui était entré jusqu'à moitié du corps dans un trou dont il ne pouvait sortir. Il courut à lui et le retira ; mais il fut frappé d'une lumière très brillante qui sortait de cette ouverture : il examina ce qui la produisait, et reconnut sans peine qu'elle partait d'une lame ou table d'or d'une assez petite dimension ; il augmenta l'ouverture du trou, et se trouva dans un souterrain qui n'avait pas plus de sept pieds de haut sur quatre ou cinq de large. Il considéra cette table d'or avec beaucoup d'attention ; mais il ne savait pas lire et ne pouvait comprendre ce que signifiaient quatre lignes qu'il y voyait écrites : pour s'en éclaircir, il l'emporta, et quand la nuit fut venue, il la mit sous sa veste et revint à la ville.



Son premier soin fut de la montrer aux savants qu'on lui indiqua ; mais quelque versés qu'ils fussent dans les sciences, il n'y en eut aucun qui pût lui expliquer cette inscription. Cependant un de ces docteurs lui dit :

— Personne ne peut ici traduire ces caractères; mais allez dans l'Égypte, vous y trouverez un vieillard âgé de trois cents ans qui sait lire les plus anciennes écritures et qui possède toutes les sciences; lui seul peut satisfaire votre curiosité.

Dakianos remit le troupeau à celui à qui il appartenait, et partit sur-le-champ pour l'Égypte.

Dès qu'il y fut arrivé, il s'informa du vieillard. Il était si célèbre, que tout le monde lui montra sa maison. Il alla le trouver, lui dit le sujet de son voyage, et lui présenta la table d'or. Le vieillard le reçut avec bonté et fut frappé d'étonnement à la vue de cette merveille. Il lut les caractères avec la plus grande facilité ; mais après avoir réfléchi quelque temps, il jeta les yeux sur Dakianos et lui dit :

— Comment cette table est-elle tombée entre vos mains?

Dakianos lui en rendit compte.

— Ces caractères, reprit le vieillard, promettent à celui qui l'aura trouvée des choses qui vraisemblablement ne doivent pas vous arriver. Vous avez, continua-t-il, la physionomie heureuse, et cette inscription parle d'un infidèle dont la fin doit être tragique et funeste; mais puisque la fortune vous a donné cette table, ce qui est écrit dessus vous regarde sans doute.

Dakianos, surpris de ce discours, lui répondit :

— Comment ce que vous dites peut-il être? Je prie Dieu tous les jours depuis trente ans; jamais je ne lui ai été infidèle : comment donc puis-je être réprouvé?

— Quand il y aurait trois cents ans, lui répondit le

vieillard, que vous serviriez Dieu, vous n'en serez pas moins une victime de l'enfer.

Ces dernières paroles percèrent le cœur de Dakianos; il poussa des soupirs, il pleura même, et s'écria :

— Plût à Dieu que je n'eusse jamais trouvé cette table d'or, que je ne vous l'eusse jamais montrée, et que je n'eusse jamais entendu une sentence aussi terrible!

— Que vous aurait servi, lui dit alors le savant homme, de ne me la point apporter? La prédestination de Dieu est de toute éternité; ce qui est écrit dans le livre de vie ne se peut effacer; mais je peux me tromper : le savoir des hommes est quelquefois douteux; Dieu seul est infaillible. Je puis cependant vous apprendre que cette table d'or indique un trésor des plus considérables, et que toutes ces richesses appartiendront à celui qui sera possesseur de la table d'or.

Ces mots consolèrent Dakianos, et dans le transport de son âme, il dit au vieillard :

— Ne tardons point; allons chercher le trésor; nous le partagerons comme deux frères.

Mais le vieillard lui dit en soupirant :

— Vous ne serez pas plutôt le maître de toutes ces richesses, que vous en abuserez. Il n'est pas aisé de savoir être riche, et je serai peut-être le premier à me repentir de vous avoir rendu service.

— Quel discours me tenez-vous ! s'écria Dakianos. Quoi ! je vous ai l'obligation de me procurer des trésors, vous faites ma fortune, et vous voulez que je manque à la re-

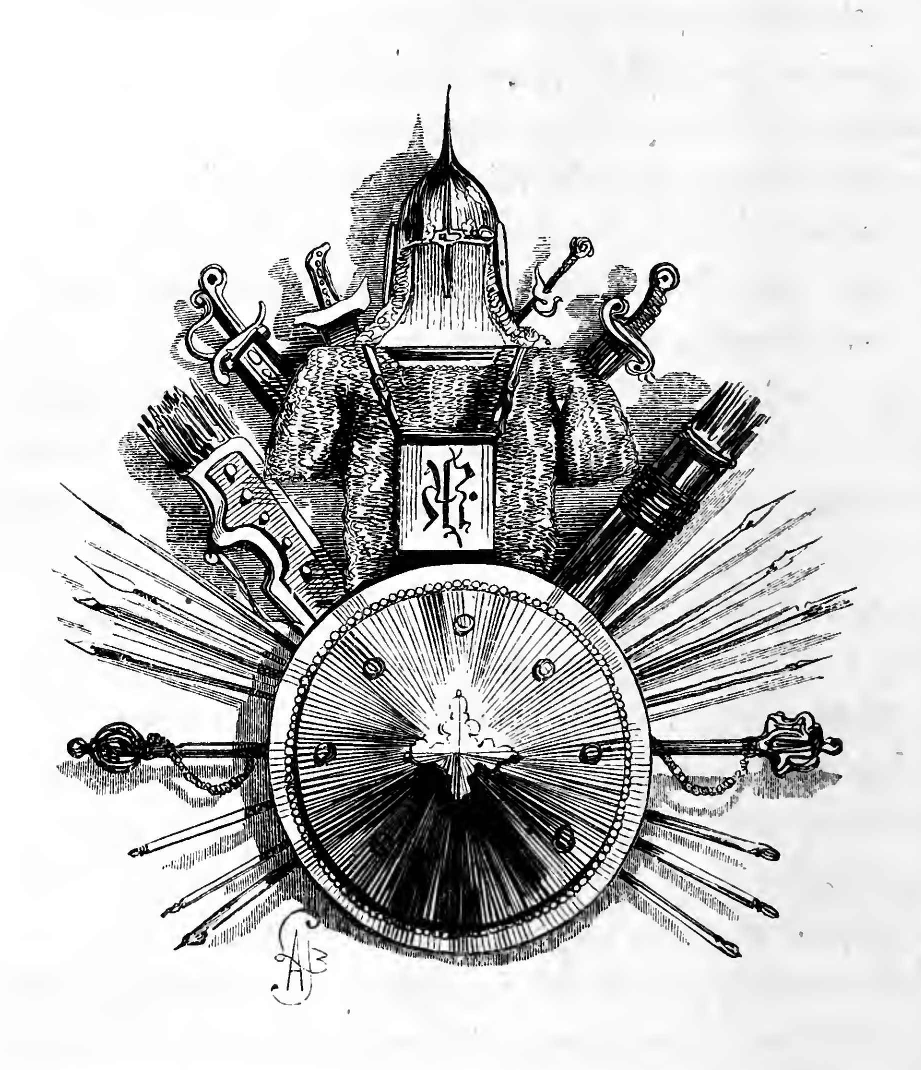
connaissance! Un infidèle ne serait pas capable de cette ingratitude, et je ne puis jamais en avoir seulement la pensée. Je fais donc serment, par le grand Dieu, de vous regarder comme mon père, et de partager exactement toutes ces richesses avec vous, ou plutôt vous ne m'en donnerez que ce qu'il vous plaira, et je serai toujours content.

Ces protestations n'auraient que médiocrement rassuré le vieillard; mais l'avarice, la seule passion qui se fasse sentir à un certain âge, l'emporta sur les réflexions : il consentit donc au départ.

Ils arrivèrent au lieu où Dakianos avait trouvé la table d'or. Le vieillard lui ordonna de creuser la terre environ de vingt pieds : il découvrit bientôt une porte d'acier, fermée par un cadenas d'or enrichi de diamants, et le vieillard dit à Dakianos de l'ouvrir. Dakianos obéit avec tant d'empressement, qu'il rompit la porte avec son pied. Ils entrèrent l'un et l'autre dans le souterrain, sans être découragés par la grande obscurité qui y régnait. Après avoir fait quelques pas, une faible lumière leur fit distinguer les objets. Plus ils avançaient, et plus la lumière augmentait. Ils se trouvèrent à la fin devant un grand et magnifique palais, dont les sept portes étaient fermées; mais les clefs étaient attachées aux serrures. Dakianos prit celle de la première porte et l'ouvrit. Le premier appartement renfermait des parures et des ajustements de



la plus grande magnificence, et surtout des ceintures d'or garnies de pierreries. Ils ouvrirent le second, qu'ils trouvèrent rempli de sabres, dont la poignée et le fourreau étaient couverts de pierres les plus précieuses.



Le troisième était orné d'un nombre infini de cuirasses, de cottes de mailles et de casques d'or de différentes façons, et toutes ces armes étaient enrichies de pierreries superbes.

Le quatrième renfermait des harnais de chevaux, qui répondaient à la magnificence des armes.

Le cinquième offrait des piles de lingots d'or et d'argent.

Le sixième était rempli d'or monnayé, et l'on pouvait à peine entrer dans le septième, tant on y trouvait de saphirs, d'améthystes et de diamants.

Ces trésors immenses éblouirent Dakianos; dès ce moment, il fut fâché d'avoir un témoin de sa bonne fortune.

— Sentez-vous, dit-il au vieillard, de quelle conséquence le secret et le mystère sont en cette occasion?

— Sans doute, lui répondit-il.

— Mais, reprit Dakianos, si le roi a la moindre connaissance de ce trésor, son premier soin sera de le confisquer. Êtes-vous bien sûr de vous? ne craignez-vous rien de votre indiscrétion?

— Le désir de posséder la moitié de ces richesses, lui répliqua le vieillard, doit vous en être un sûr garant.

— La moitié de ces richesses! interrompit Dakianos, avec une sorte d'exaltation; mais cette moitié surpasse les trésors des plus grands rois.

Le vieillard s'aperçut de cette altération et lui dit :

— Si vous trouvez que la moitié soit trop pour moi, vous pouvez ne m'en donner qu'un quart.

— Volontiers, reprit Dakianos. Mais quelle précaution prendrez-vous pour l'emporter sûrement? Vous nous ferez découvrir, et vous serez cause de notre malheur.

— Eh bien! lui répondit le vieillard, quoique vous

m'ayez promis beaucoup davantage, ne me donnez qu'un des appartements, j'en serai content.

— Vous ne répondez point à ma question, reprit Dakianos. Nous examinerons à loisir le parti que vous me proposez : je suis toujours bien aise que vous soyez plus raisonnable et que vous commenciez à vous rendre justice.

Dakianos examina de nouveau ces richesses avec plus d'avidité, et ses yeux en furent encore plus éblouis. Après avoir bien considéré le superbe appartement des diamants où ils étaient alors :

— Vous sentez bien, dit-il au vieillard, que celui-ci est sans contredit le plus riche, et qu'il n'est pas naturel que je vous cède des droits aussi légitimes que les miens.

— Vous avez raison, reprit le vieillard, et je ne vous le demande pas.

Ils passèrent ensuite à l'appartement qui était rempli de l'or monnayé.

— Ce trésor, dit Dakianos après l'avoir considéré quelque temps, est assurément celui qui causera le moins d'embarras et dont on peut se défaire le plus aisément; il peut encore servir à conserver tous les autres, soit en établissant une garde, soit en élevant des murailles. Ainsi, je vous crois trop raisonnable, continua-t-il, pour ne pas convenir de la nécessité qui m'engage à le garder.

— J'en conviens, lui répondit le vieillard; passons à un autre. Ces piles de lingots d'or et d'argent ne vous sont pas toutes nécessaires, dit-il, en voyant le cinquième appartement.

— Non, répondit Dakianos, je pourrais absolument me passer de quelques-unes; mais je vous ai trop d'obligation pour vous exposer en vous les donnant. Comment pourriez-vous les emporter? Quelle peine n'auriez-vous point à vous en défaire?

— Ce sera mon affaire, lui répliqua le vieillard.

— Non, non, ajouta Dakianos, je vous aime trop pour y consentir. De plus, ce serait le moyen de me faire découvrir; on vous arrêterait, et vous ne pourriez vous empêcher de me dénoncer. Voyons les autres.

Ils ouvrirent le quatrième appartement.

— Ces harnais de chevaux ne peuvent absolument vous convenir; votre âge est un obstacle à leur usage.

Il lui fit encore la même difficulté pour lui refuser les cuirasses et les armes qui remplissaient le troisième.

Quand il l'eut refermé avec autant de soin que les autres, ils se trouvèrent dans celui qui renfermait les sabres, et le vieillard lui dit :

— Ces armes sont aisées à porter; j'irai les offrir aux rois des Indes : je les vendrai séparément, et vous ne courrez aucun risque.

— Vous avez raison, reprit Dakianos, je puis vous en donner quelques-uns.

En disant ces mots, il les examinait, soit pour le poids de l'or, soit pour le prix des diamants; enfin il en tira un de son fourreau. Alors il mit en balance les richesses dont il pouvait être le seul possesseur avec la tête d'un homme;

et ne pouvant concevoir comment il avait pu hésiter si longtemps :

— Je me défie de toi, dit-il en courant sur le vieillard.

Le vieillard embrassa ses genoux :

— Soyez touché de ma vieillesse, lui dit-il; les trésors ne me font plus aucune impression, et je n'y prétends rien.

— Je le crois bien, lui répondit Dakianos : ils sont à moi, la table d'or me les donne.

Le vieillard lui rappela ses serments.

— Mais je vous en relève, poursuivit-il. Pour prix de l'obligation que vous m'avez, je ne vous demande que la vie.

— Je t'ai trop offensé, reprit Dakianos; ta vie serait ma mort, elle me donnerait trop d'inquiétude. Mon secret est à moi, dit-il en faisant voler la tête de ce savant vieillard.



Dakianos fit promptement une fosse et enterra cette malheureuse victime de son avarice. Il craignait les témoins et non pas les remords. Son cœur n'était occupé que du trésor qu'il possédait, et son esprit que des moyens de le conserver. Mais, après l'avoir dévoré des yeux et joui de tout ce que la cupidité peut avoir de satisfaisant, dans quel trouble ne se trouva-t-il pas quand il se

sentit obligé de s'éloigner pour aller chercher des vivres? Combien il se reprocha de n'en avoir pas apporté avec lui? Et s'il eut quelque souvenir du vieillard, ce ne fut que pour accuser sa mémoire, et pour se persuader qu'il avait eu de mauvais desseins, puisqu'il ne l'avait pas averti d'une chose que l'on pouvait prévoir sans être aussi savant qu'il l'était en effet.

Pour ne pas mourir de faim dans le souterrain, il fallait en sortir; et quel secours trouver dans une campagne aussi aride que celle dont il était environné? Mais comment pouvoir se déterminer à partir, surtout dans un moment où la terre, nouvellement remuée, pouvait attirer la curiosité des voyageurs?

Dakianos fut au moment de se laisser mourir, pour ne pas perdre de vue son trésor. Tout ce qu'il put faire pour concilier ses inquiétudes avec sa faim, fut de s'éloigner quand la nuit fut venue. Il avait pris quelques poignées de l'or monnayé, et se rendit à la ville. Il acheta un cheval, qu'il chargea de biscuit et d'une petite barrique d'eau, et revint avant le jour trouver son palais souterrain, qu'il aperçut avec autant de plaisir dans l'état où il l'avait laissé, qu'il avait eu de chagrin à s'en séparer pendant quelques heures.

Son premier soin fut de faire lui-même, avec une fatigue incroyable, un fossé très profond autour de la caverne. Il ménagea un passage sous terre dont il couvrit l'ouverture avec des débris, sur lesquels il coucha les premiers jours. Il fit ensuite une cahute de terre pour se mettre à l'abri.

Tout ce qu'il souffrit, en faisant des travaux si considérables, ne se peut concevoir ; et l'on n'aurait jamais imaginé, en le voyant exténué par la peine et le travail, qu'il fût le plus riche habitant de la terre.

II



Quand il eut conduit ses travaux au point de pouvoir s'en éloigner sans crainte, il se rendit encore à la ville, mais avec les mêmes précautions, c'est-à-dire qu'il n'y fut que la nuit. Il l'employa tout entière à faire emplette de quelques esclaves, par le secours desquels il fit venir peu à peu toutes les choses qui lui étaient nécessaires pour sa sûreté et sa commodité. Bientôt il assembla des ouvriers avec lesquels il construisit plus solidement les ouvrages qu'il avait commencés. Il fit jusqu'à trois enceintes de pierre autour de sa caverne, et coucha toujours entre la première et la seconde. Il eut grand soin de faire répandre

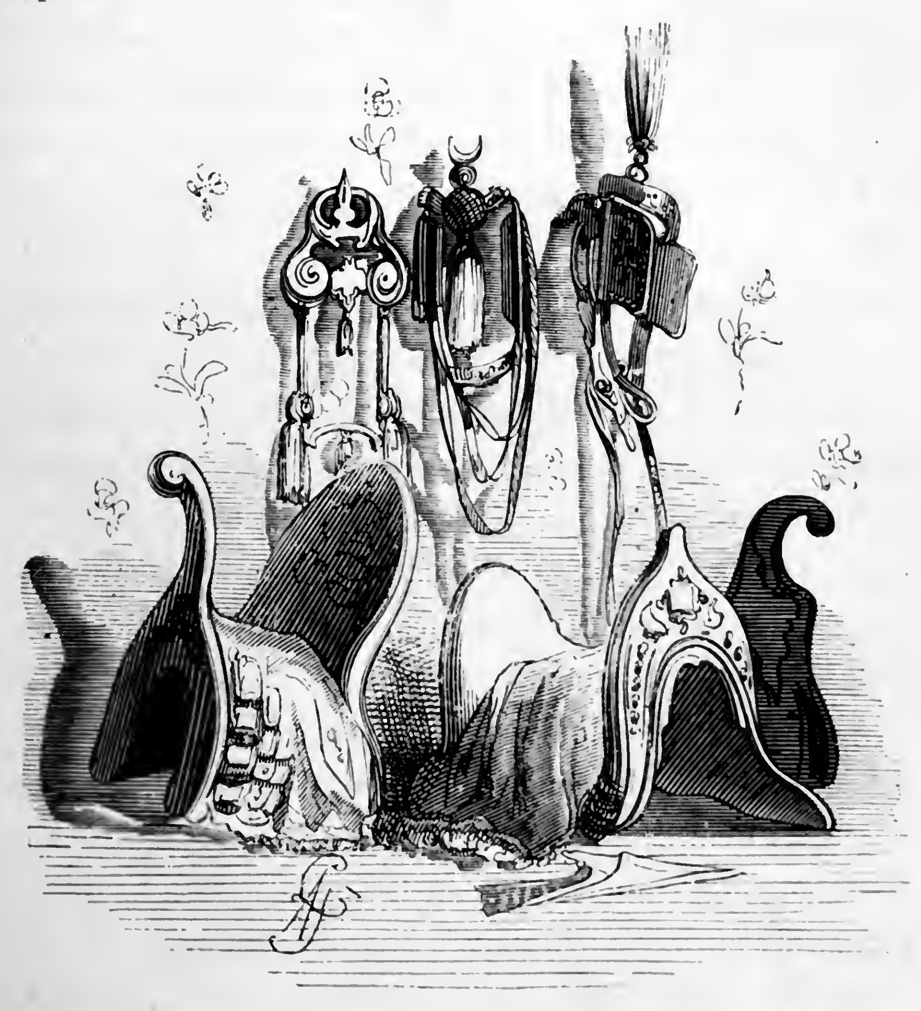
ensuite le bruit qu'il faisait le commerce étranger, et parla beaucoup de la fortune qu'il avait acquise en Égypte. Sous ce prétexte, car il en faut pour être riche, il bâtit un superbe palais; celui de mille colonnes, élevé par Melik Joüna, ancien roi des Indes, n'était rien en comparaison.

Tant de magnificence le fit bientôt considérer et rechercher de tout le monde, et les peines qu'il s'était données pour conserver ses richesses flattèrent non seulement son amour-propre, mais lui persuadèrent aisément qu'il les avait gagnées, et qu'il en pouvait jouir sans remords; aussi ne pensa-t-il plus au vieillard.

Il lui fut aisé de tirer tous les trésors du souterrain, dont il ne confia jamais le secret à personne. Il envoya des caravanes dans toutes les parties de l'Inde, pour autoriser les dépenses qu'il faisait en esclaves, en bâtiments et en chevaux; et la fortune favorisa encore un commerce qui l'intéressait fort peu.

Son cœur, satisfait du côté des richesses, ne fut pas longtemps sans être sensible à l'ambition. Les cours ont beaucoup d'attrait pour les gens riches: on les y reçoit avec tant d'accueil; on les loue d'une façon si fine et si déliée, qu'ils sont ordinairement séduits; et Dakianos, qui joignait à l'opulence une ambition démesurée, ne négligea rien pour s'introduire à la cour du roi de Perse. Il fit des présents aux visirs pour obtenir leur protection, et se rendit par là leur esclave. Sa magnificence et sa générosité parvinrent, comme il l'avait prévu et désiré, jusqu'aux oreilles du roi, qui voulut le voir. Dakianos eut audience

dès qu'il parut; mais, pour donner une impression favorable de lui et mériter la faveur du roi, il lui porta des présents que les plus grands rois n'auraient peut-être pu rassembler. C'est ordinairement par neuf qu'on les présente, quand on veut pousser la magnificence à son dernier degré : il se fit donc précéder par neuf chameaux superbes.



Le premier était chargé de neuf harnais de chevaux, garnis des plus belles pierreries.

Le second portait neuf sabres, dont les poignées d'or étaient ornées de diamants.

On voyait sur le troisième neuf armures de la même magnificence.

Le quatrième avait pour charge neuf parures d'or garnies d'une multitude de pierres précieuses, où les ceintures tenaient le premier rang.

Neuf caisses pleines de saphirs étaient sur le cinquième.

Neuf autres caisses pleines de rubis chargeaient le sixième.

Un pareil poids d'émeraudes se trouvait sur le septième.

Les améthystes, dans un nombre égal de caisses, faisaient la charge du huitième.

Enfin, l'on vit paraître neuf caisses de diamants sur le neuvième chameau.

Neuf filles de la plus grande beauté, et superbement parées, suivaient cette petite caravane, et huit jeunes esclaves, qui n'avaient point encore de barbe, précédaient immédiatement Dakianos.

Au milieu de l'éblouissement que ces présents causaient au roi et à toute la cour, quelqu'un de ceux qui la composaient, et qui, suivant l'usage de ces lieux, cherchait à critiquer, ou voulait faire de la peine à celui que l'on applaudissait, ou ne voulait peut-être que montrer la justesse de son esprit, demanda où était le neuvième esclave. Dakianos, qui s'attendait à la question, se montra. Le roi, sensible au tour délicat qu'il joignait à des présents si

considérables, le reçut avec une extrême distinction, et son éloquence naturelle acheva de lui mériter ses bonnes grâces : il ne fut plus possible au roi de se passer de lui. Il le faisait asseoir à ses côtés, lui donnait le plaisir de la musique, lui envoyait tous les jours des plats de sa table, et très souvent les vins les plus exquis, pendant que de son côté il répondait à tant de bontés par des présents dont la quantité étonnait autant que la magnificence. Enfin, sa continuelle libéralité et son éloquence lui donnèrent un si grand crédit sur l'esprit du roi, qu'il le fit son visir pour ne s'en jamais séparer.

Cependant la confiance et l'amitié que le monarque lui témoignait lui donnaient encore plus de crédit que la charge dont il était revêtu.

Dakianos gouvernait la Perse avec un pouvoir absolu; il aurait dû jouir d'un bonheur qui contentait sa vanité; mais l'ambition peut-elle être jamais satisfaite? La montagne de Kaf peut borner le monde, mais jamais les idées et les souhaits d'un ambitieux. Ce fut alors que l'on apprit au roi l'arrivée d'un ambassadeur de Grèce; il lui donna promptement audience. L'ambassadeur, après avoir baisé le pied de son trône, lui remit une lettre qu'il fit lire à haute voix par son secrétaire; elle était conçue en ces termes :

« Moi, empereur et sultan des sept Climats, à vous, « roi de Perse. Aussitôt que ma lettre royale vous aura « été rendue, ne manquez pas de m'envoyer le tribut de « sept années. Si vous faites difficulté de me satisfaire,

« sachez que j'ai une armée toute prête à marcher contre « vous. »

Cette lettre causa tant d'étonnement au roi, qu'il ne sut quelle réponse il devait faire. Dakianos, pour le tirer de l'embarras où il était, se leva de sa place, frappa la terre de sa tête, et lui dit :

— Sire, la lettre de l'empereur de Grèce ne doit pas vous affliger ; il est aisé d'y répondre, et de le faire repentir de ses menaces et de son insolence : ordonnez à vos plus fidèles sujets de me venir trouver, moi, qui suis le plus humble de vos esclaves ; je leur dirai ce qu'ils auront à faire.

Ces paroles consolèrent le roi ; il donna des ordres en conséquence, et Dakianos leva plus de cent mille hommes pour le roi, pendant que de son côté il assembla dix mille hommes qu'il équipa à ses dépens ; le roi joignit à cette troupe d'élite deux mille soldats des mieux aguerris, qu'il tenait toujours auprès de sa personne, et dont il forma la garde de Dakianos, le déclarant général de cette armée de cent douze mille hommes. Le nouveau général prit congé du roi, et se mit à la tête des troupes qui servirent d'escorte à toutes ses richesses, car il eut grand soin de les emmener avec lui, et dix mille chameaux les portaient avec peine. Le roi de Perse, qui se séparait avec regret de son visir, l'accompagna pendant trois journées, et ne le quitta que les larmes aux yeux, en lui donnant mille bénédictions, et lui répétant mille fois qu'il était sa force, son appui, et l'ami de son cœur.

Dakianos choisit dans toutes les villes de son passage les hommes les plus aguerris; il les équipait à ses frais, et leur donnait tout l'argent qu'ils demandaient. Le bruit qui se répandit de cette magnificence attira des guerriers de tous les pays de l'univers, et son armée se trouva bientôt forte de trois cent mille hommes.

L'empereur de Grèce assembla promptement ses troupes, sur les nouvelles qu'il eut de l'armée de Perse, et vint au-devant de Dakianos avec sept cent mille hommes. Dès qu'il aperçut l'ennemi, il partagea son armée en deux corps et donna le signal du combat. Les troupes de Dakianos marchèrent avec tant de valeur, et leur premier choc fut si terrible, que l'armée de l'empereur de Grèce eut à peine le temps de se reconnaître; elle fut presque aussitôt défaite qu'attaquée. Dakianos fit couper la tête à l'empereur de Grèce, qu'il avait fait prisonnier, et se rendit sans peine maître de tous ses états, dont il se fit reconnaître souverain.

Le premier soin de ce nouveau monarque fut d'écrire cette lettre au roi de Perse :

« J'ai défait et vaincu César [1], j'ai conquis ses états, je « suis monté sur son trône, et j'ai été reconnu souverain « de tout son empire. Dès que ma lettre vous aura été « rendue, ne différez pas d'un moment à m'envoyer le « tribut de sept années; si vous faites la moindre difficulté « de me le payer, vous subirez le même sort que César. »

Cette lettre mit avec raison le roi de Perse hors de lui-

[1] Les Orientaux donnent toujours ce nom à tous les rois de la Grèce.

même. Sans perdre de temps, il assembla ses troupes. Mais avant de se mettre à leur tête pour marcher du côté de la Grèce, il fit cette réponse à Dakianos :

« Un homme aussi méprisable que toi peut-il s'être « emparé de la Grèce? Tu me trahis, moi qui suis ton roi « et qui me vois assis sur le trône d'or de mes aïeux ; tu « m'attaques malgré la fidélité et la reconnaissance que « tu me dois : je pars pour faire périr jusqu'à ta mé- « moire, remettre la Grèce en son premier état, et la « rendre à son souverain légitime. »

Cette réponse méprisante du roi de Perse jeta Dakianos dans un emportement de colère épouvantable. Il leva sur-le-champ un détachement de deux cent mille hommes de son armée pour aller combattre le roi de Perse. Ces troupes ne furent pas longtemps sans le rencontrer ; le combat fut très opiniâtre ; mais enfin le roi de Perse fut défait, pris et conduit devant Dakianos.

Quand ce prince fut en sa présence :

— Méchant, lui dit-il, comment peux-tu soutenir mes regards? toi, le plus ingrat de tous les hommes!

— Moi, ingrat! reprit Dakianos ; j'ai levé des troupes à mes frais, j'ai dépensé la plus grande partie de mes trésors, j'ai donc acheté cette conquête ; de plus, j'ai combattu, j'ai vengé ta querelle ; que peux-tu me reprocher?

— Je t'ai aimé, reprit le roi.

On soutient mal des reproches aussi bien fondés quand on a la puissance en main. Aussi Dakianos, pour toute réponse, ordonna qu'on lui coupât la tête. Puis il envoya

des troupes et s'empara de tous les états du roi de Perse. Il choisit Éphèse pour y fixer son séjour; mais ne trouvant pas cette ville assez superbe, il la fit rebâtir avec magnificence, et donna tous ses soins à la construction d'un palais qui n'avait point son pareil pour la solidité, l'étendue et la magnificence. Il fit élever au milieu un kiosque dont les murailles avaient deux cents toises de longueur, et dont tous les scellements étaient d'or et d'argent.

Ce kiosque contenait mille chambres, et chacune renfermait un trône d'or sur lequel on voyait un lit de semblable métal. Il y fit faire trois cent soixante-cinq portes de cristal, qu'il plaça de façon que le soleil levant regardait tous les jours de l'année une de ces portes. Son palais avait sept cents portiers; soixante visirs étaient occupés de ses affaires; on voyait tous les jours dans la salle d'audience soixante trônes sur lesquels étaient assis ceux qui s'étaient signalés à la guerre. Il y avait sept mille astrologues qui s'assemblaient tous les jours et qui lui marquaient à tous les moments les différentes influences. Il était toujours environné de dix mille ichoglans qui portaient des ceintures et des couronnes d'or, et qui étaient magnifiquement vêtus; ils n'avaient point d'autre emploi que d'être toujours prêts à recevoir ses ordres. Il établit soixante pachas, chacun desquels avait sous ses ordres deux mille jeunes hommes bien faits, qui commandaient chacun en particulier deux mille soldats.

Un jour que Dakianos était au sein de toute sa splendeur, un vieillard sortit de dessous le trône sur lequel

il était assis. Le roi, surpris, lui demanda qui il était.

— Je suis, lui répondit le vieillard, le prophète de Dieu; j'obéis à ses ordres en venant vous trouver. Sachez donc qu'il m'a fait le dieu des cieux, et qu'il veut que vous soyez le dieu de la terre.

Dakianos lui répondit :

— Qui pourra croire que je le sois?

Mais le génie disparut sans lui répondre. Quelque temps après, Dakianos eut encore la même apparition, et le génie lui dit les mêmes choses; mais il lui répondit :

— Vous me trompez; comment pourrais-je être le dieu de la terre?

— Votre puissance, vos grandes actions et le soin que Dieu a pris de vous, doivent vous le persuader, répondit le vieillard; mais si vous ne me croyez pas, faites ce que je vous dirai, et vous serez bientôt convaincu.

Dakianos, dont l'orgueil était flatté et qui n'avait plus rien à désirer du côté des grandeurs humaines, lui promit de consentir à tout.

— Que l'on porte votre trône sur le bord de la mer, poursuivit le vieillard.

On exécuta ce qu'il désirait, et quand Dakianos s'y fut placé :

— Prince, lui dit le génie, il y a au fond de la mer un poisson dont Dieu seul connaît la grandeur, et qui vient tous les jours à terre; il y demeure jusqu'à midi pour adorer Dieu, personne ne l'interrompt dans ses prières. Quand elles sont finies, il se replonge au fond des eaux.

Le poisson parut à son ordinaire, et le génie dit à Dakianos :

— Quoique ce poisson ne veuille rien croire de votre puissance, il a cependant déclaré à tous les poissons que vous étiez le dieu de la terre ; il ne redoute rien et vient aujourd'hui pour s'en informer. Vous saurez la vérité de ce que je vous annonce, continua-t-il, si vous osez seulement lui dire : « Je suis le dieu de la terre ; » votre voix redoutable le glacera d'effroi, il ne pourra l'entendre sans frémir, et certainement il prendra la fuite.

Cette proposition sourit à Dakianos ; il appela le poisson et lui dit :

— Je suis le dieu de la terre.

Ces paroles impies firent plonger le poisson jusqu'au fond de la mer, dans la crainte où il était que le Dieu tout-puissant ne lançât ses foudres pour punir cet imposteur. Dakianos se persuada sans peine que le poisson était infidèle, et que sa présence lui avait fait prendre la fuite ; dès lors il ajouta foi aux fausses paroles du génie, et bientôt il ne douta plus de sa divinité. Non seulement son peuple l'adora, mais l'on venait de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu'il exigeait, car il faisait jeter dans un brasier ardent tous ceux qui refusaient de l'adorer.

III



ANS le nombre des dix mille jeunes esclaves qui demeuraient toujours devant lui, les mains croisées sur l'estomac, il y avait six Grecs qui avaient toute sa confiance, et qui approchaient le plus de sa personne; ils se nommaient Jemlika, Mekchia, Liana, Mechlima, Debermouch et Chaznouch. Ils étaient ordinairement placés en nombre égal à sa droite et à sa gauche. Mais Jemlika était celui qu'il aimait le plus : la nature l'avait favorisé de ses grâces; son visage était beau,

ses paroles étaient douces et son esprit brillant et agréable; en un mot, ce jeune homme renfermait en lui toutes les perfections, et son devoir l'engageait, aussi bien que ses camarades, à rendre à Dakianos les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu.

Un jour que Dakianos était à table, Jemlika tenait un éventail pour chasser les mouches qui pouvaient l'incommoder; il en vint une qui se posa avec tant d'acharnement sur le plat de Dakianos, qu'il fut obligé de l'abandonner. Jemlika, frappé de cet événement, trouva ridicule qu'un homme qui ne pouvait chasser une mouche importune prétendît à la divinité.

— Il me semble, se dit-il à lui-même, que l'on ne doit faire aucun cas d'un semblable dieu.

Quelque temps après, Dakianos entra dans un de ses appartements pour dormir quelques heures; et Jemlika était encore devant lui avec l'éventail. Dieu envoya la même mouche, et cette fois elle se plaça sur le visage du prince. Jemlika voulut la chasser dans la crainte qu'elle n'interrompît son sommeil; mais ses soins furent inutiles, elle éveilla Dakianos, et le mit dans la plus cruelle impatience. Jemlika, déjà frappé de ses premières réflexions, se dit encore : — Cet homme assurément n'est



pas plus Dieu que je ne le suis moi-même : il ne peut y avoir qu'un Dieu, et c'est celui qui a créé le soleil qui m'éclaire.

Depuis ce temps, Jemlika prit l'habitude de dire tous les soirs, en se couchant :

— Le vrai Dieu est celui qui a créé le ciel.

Il est bien difficile de faire des réflexions sérieuses, et de n'en point faire part à ses amis. Jemlika communiqua tous ses doutes à ses camarades.

— Un homme qui n'a pu se débarrasser d'une mouche a-t-il beaucoup de pouvoir sur la nature ? leur dit-il.

Alors il leur conta les aventures de la mouche.

— Mais si notre roi n'est pas Dieu, lui dirent-ils, quel est celui qu'il faut adorer ?

Jemlika leur dit ce qu'il en pensait : ils en furent persuadés, et depuis ce jour ils passèrent toutes les nuits en prières avec lui.

Les assemblées qu'ils faisaient en des lieux écartés devinrent bientôt le sujet des conversations. Dakianos en fut instruit, et les fit venir en sa présence pour leur dire :

— Vous adorez un autre Dieu que moi ?

Ils se contentèrent de lui répondre :

— Nous adorons le souverain maître du monde.

Le roi qui prit cette réponse pour lui, les accabla de caresses, et leur donna la robe d'honneur. Ils se retirèrent comblés des faveurs de leur maître, et leur premier soin fut d'aller adorer et remercier le vrai Dieu de ses bienfaits.

Jemlika dit ensuite à ses compagnons :

— Si l'on fait encore au roi un rapport pareil à celui qui nous a mis dans un si grand danger, nous ne devons espérer aucune grâce de sa part. Je crois donc que le seul parti que nous ayons à prendre, c'est de quitter le pays, et d'en chercher un où nous puissions adorer Dieu sans crainte.

— Mais comment prendre la fuite? lui répondirent les cinq autres. Nous ne connaissons point d'autre pays que celui-ci.

— Mettons notre confiance en Dieu, reprit Jemlika, et profitons des circonstances. Nous ne suivons pas Dakianos quand il va faire ses grandes chasses pendant six jours à la tête de son armée : qui nous empêche de prendre ce temps pour notre départ? Nous demanderons aux eunuques qui nous gardent la permission de jouer au tcheukian [1]; nous sortirons de la place, nous le jetterons fort loin de nous, et nous prendrons la fuite sur les bons chevaux que l'on nous donne ordinairement.

Ils approuvèrent ce projet, et attendirent avec beaucoup d'impatience le temps de pouvoir l'exécuter. Enfin Dakianos partit avec sa puissante armée, et recommanda à ses eunuques de bien garder les six jeunes esclaves.

Le lendemain du départ du roi, ils réalisèrent ce qu'ils avaient projeté. Les eunuques coururent après eux et voulurent les forcer de revenir au palais; mais ils leur répondirent :

— Nous sommes ennuyés de votre maître; il veut se

[1] Jeu de mail à cheval.

faire passer pour le Dieu de la terre, et nous n'adorons que celui qui a créé ce que nous voyons.

Les jeunes hommes avaient déjà le sabre à la main; ils mirent en un moment les eunuques hors d'état de les poursuivre.

— Mes amis, leur dit alors Jemlika, nous sommes perdus si nous ne faisons toute la diligence possible.

Ils poussèrent donc leurs chevaux, et ce fut avec si peu de ménagement, que bientôt ils les harassèrent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied; mais enfin, épuisés de fatigue, de faim et de soif, ils s'arrêtèrent sur le bord du chemin, et prièrent Dieu avec confiance de les tirer de peine. Des génies fidèles les entendirent; et touchés de leur situation ils inspirèrent à Jemlika de monter sur une montagne au pied de laquelle ils étaient. Ce ne fut pas sans peine qu'il y arriva; mais enfin il aperçut une fontaine dont l'eau claire et pure était l'eau de la vie, et un berger assis qui chantait pendant que son troupeau paissait. Jemlika appela ses compagnons; le peu de paroles qu'il put leur faire entendre augmenta leurs forces, et leur en donna suffisamment pour arriver sur la montagne.



Le berger, qui se nommait Kefchtetiouch, leur céda quelques vivres, et ils

burent de l'eau de cette charmante fontaine. Ces secours rétablirent leurs forces, et leur premier soin fut d'en rendre grâces à Dieu. Alors Kefchtetiouch leur dit :

— Comment avez-vous trouvé le chemin d'un pays où je n'ai jamais vu personne? Si je ne me trompe, vous prenez la fuite : confiez-moi vos peines, je pourrai sans doute vous être de quelque utilité.

Jemlika lui conta tout ce qui leur était arrivé. Ses discours portèrent la lumière de la foi dans le cœur de ce berger; Dieu l'éclaira, et sur-le-champ il apprit et répéta leurs prières. Ensuite il leur dit :

— Je ne veux plus vous quitter. Éphèse est si près d'ici, que vous y courez toujours quelque danger; ne doutez pas que Dakianos ne fasse tous ses efforts pour vous arrêter. Je connais assez près d'ici une caverne que l'on ne trouverait peut-être pas en quarante ans de recherches : je vais vous y conduire.

Et, sans attendre plus longtemps, ils se mirent en chemin.

Le berger avait un petit chien que l'on appelait Catnier, et qui les suivit; ils ne voulaient pas le mener avec eux, et ils firent tous leurs efforts pour l'éloigner. Ils lui jetèrent une pierre qui lui cassa une jambe; mais il les suivit en boitant. Ils lui en jetèrent une seconde, qui ne le rebuta point, quoiqu'elle lui eût cassé l'autre jambe de devant : au contraire, en marchant sur les pattes de derrière, il ne ralentit point sa course. La troisième pierre lui en ayant encore cassé une, il ne fut plus en état de marcher.

Mais Dieu, pour faire éclater sa toute-puissance, donna le don de la parole à ce petit chien, qui leur dit :

— Hélas! vous allez chercher Dieu, et vous m'avez ôté toute espérance de pouvoir y aller comme vous! Ne suis-je pas aussi une créature de Dieu? N'y a-t-il que vous qui soyez obligés de le connaître?

Ils furent étonnés d'une si grande merveille, et si touchés de l'état auquel ils l'avaient réduit, qu'ils le portèrent l'un après l'autre, en priant Dieu de les protéger.

Ils ne furent pas longtemps sans arriver dans la caverne où le berger les conduisait. Ils se trouvèrent si fatigués en y arrivant, qu'ils se couchèrent et s'endormirent; mais par une permission toute particulière de Dieu, ils dormaient les yeux ouverts, de façon qu'on ne les aurait jamais soupçonnés de goûter un repos si parfait.

Il était écrit au livre du destin qu'ils devaient rester en cet état pendant trois cent neuf ans.

Cependant les eunuques, qui avaient échappé à la fureur du sabre des jeunes esclaves, vinrent promptement rendre compte à Dakianos de ce qui s'était passé. Il fut au désespoir de leur fuite; et dans le temps qu'il repassait dans son esprit toutes les bontés qu'il avait eues pour eux, et qu'il les accusait de la plus noire ingratitude, le même génie qui lui avait déjà apparu plusieurs fois se présenta devant lui, et lui dit :

— Vos esclaves ne vous ont quitté que pour aller adorer un autre Dieu, dans lequel ils ont mis toute leur confiance

Ce discours réveilla la colère de Dakianos : il conjura le génie de lui apprendre au moins le lieu de leur retraite.

— Je puis seul vous y conduire, reprit le génie; les hommes feraient en vain des recherches pour le trouver, et je vous y conduirai à la tête de votre armée.

Ils partirent aussitôt, et ne furent pas longtemps sans arriver devant la caverne. Le génie dit alors à Dakianos :

— C'est ici qu'ils se sont retirés.

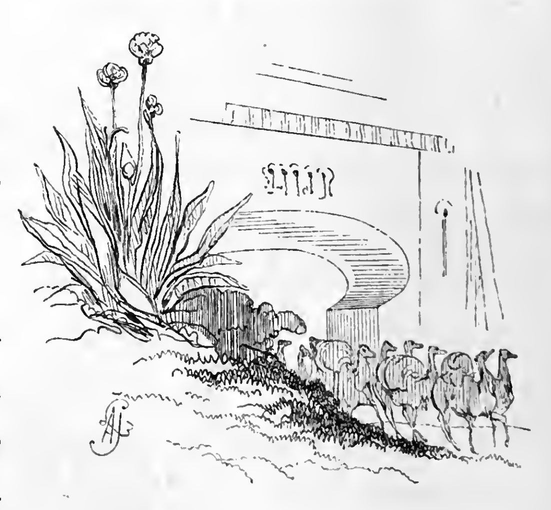
Dakianos, qui n'était occupé que du désir de se venger, se présenta pour y entrer. Dans le moment il en sortit une vapeur épouvantable, qui fut suivie d'un vent furieux, et les ténèbres se répandirent dans cette partie du monde. L'armée recula de frayeur; mais la colère redoublant le courage de Dakianos, il avança jusqu'à l'entrée de la caverne : ce fut avec des peines incroyables, et, malgré tous ses efforts, il lui fut absolument impossible d'y entrer, tant l'air était impénétrable. Il aperçut Catnier, qui dormait la tête posée sur ses deux pattes; il distingua parfaitement les six jeunes Grecs et le berger qui goûtaient les charmes du sommeil; mais il ne les crut pas endormis, car ils avaient les yeux ouverts.

Dakianos ne fut pas assez téméraire pour redoubler ses efforts : une secrète horreur le retint. Il vint rejoindre son armée, en disant qu'il avait trouvé ses esclaves; qu'ils s'étaient prosternés devant lui sans avoir le courage de lui parler; qu'il les avait laissés prisonniers dans la caverne, attendant le parti qu'il prendrait sur leur punition. En effet, il consulta ses soixante visirs, et leur demanda quelle

vengeance éclatante il pouvait tirer de ces jeunes esclaves : aucun de leurs avis ne put le satisfaire. Il eut donc recours à son génie, qui lui conseilla de commander à ses architectes, qui marchaient toujours avec lui, d'élever une muraille très épaisse qui fermât exactement l'entrée de la caverne, pour ôter toute espèce de secours à ceux qui s'y trouvaient enfermés.

— Vous aurez soin pour votre gloire, ajouta-t-il, de faire écrire sur cette muraille le temps, l'année et les raisons qui vous ont engagé à la construire ; c'est le moyen d'apprendre à la postérité que vous avez su vous venger avec grandeur.

Dakianos approuva ce conseil et se hâta de l'exécuter. Il se rendit de nouveau à la caverne à la tête d'une nombreuse caravane, et fit élever une muraille aussi épaisse que celle d'Alexandrie ; mais il avait eu la précaution de réserver un passage dont il connaissait seul l'ouverture, dans l'espérance de pouvoir quelque jour s'emparer de ses esclaves, et dans la vue d'examiner les événements de la caverne, dont il était continuellement occupé malgré lui. Il avait ajouté à toutes ces précautions celle de poser une garde de vingt mille hommes qui campaient devant la



muraille. Toutes ses armées eurent ordre de relever chaque mois ce corps de troupes, auquel il était enjoint de faire périr tous ceux qui voudraient approcher d'un lieu qui renfermait ceux dont la révolte et la fuite étaient le premier malheur de sa vie, car jusqu'à ce moment tout lui avait heureusement réussi.

Cependant rien ne pouvait remplacer Jemlika dans son cœur, ni lui faire oublier ses procédés et ceux de ses compagnons. Un désir de vengeance se joignait à l'insulte qu'il croyait en avoir reçue. Pour un homme enivré de sa gloire, dont il avait lui-même été l'artisan, une opposition aussi formelle à ses volontés était une cruelle situation ; aussi il allait tous les jours à la caverne faire de nouveaux efforts pour y entrer, ou du moins afin de repaître ses yeux de ceux dont il voulait tirer vengeance.

Le calme dont jouissaient ces hommes qu'il regardait toujours comme ses esclaves, redoublait ses fureurs. Leurs yeux qu'ils tenaient ouverts, leur silence à tous les reproches et à toutes les injures dont il les accablait, leur attitude même, tout était en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu'il joignit les imprécations contre le ciel aux discours qu'il tenait ordinairement, Dieu permit que le petit chien Catnier lui répondît :

— Méchant, peux-tu blasphémer un Dieu qui t'a laissé vivre, malgré les crimes que tu as commis? Crois-tu qu'il ait oublié de venger la mort du savant Égyptien que ton avarice a fait périr malgré tes serments?

Dakianos, dont la colère était impuissante, sortit outré

des reproches accablants qu'il recevait du chien de ses esclaves.

Il revint à Éphèse, et apprit que, pendant son absence, on avait égorgé plusieurs eunuques de son sérail et insulté ses images. De plus, le démon de la haine s'était emparé de ses trois fils; ils avaient mis le sabre à la main, et l'ange de la mort allait les lui enlever. Quelle douleur pour un père! Quel chagrin pour un ambitieux qui comptait leur donner à chacun l'empire d'une des parties du monde!

Dans la douleur dont il était accablé, il ne put s'empêcher de revenir à la caverne.

— Méchants, leur dit-il, quels tourments ne dois-je pas vous faire souffrir, quand vous serez entre mes mains? Mais rendez-moi mes enfants, et je vous pardonne tout ce que vous m'avez fait.

Catnier, prenant toujours la parole, lui répondit :

— Dieu ne rend point des enfants, quand il les a bannis du monde pour punir leur père de ses crimes. Va, retourne à Éphèse, tu mérites d'éprouver encore de nouveaux malheurs.

— C'en est trop, s'écria Dakianos en se retirant.

Et dans la rage et le désespoir de son cœur, il ordonna à toutes ses troupes et à tous les habitants d'Éphèse d'apporter chacun une bûche ou un fagot. Ses ordres furent exécutés. Il fit placer cette énorme quantité de bois devant la caverne, dans l'espérance d'étouffer ceux qu'elle renfermait; mais le vent rabattit toutes les flammes de ce

grand feu contre l'armée, qui prit la fuite, et contre la ville. Aucune maison n'en fut cependant incommodée; mais le feu s'attacha au palais de Dakianos, qui fut absolument réduit en cendres; et toutes les richesses qu'il avait toujours amassées avec tant de soin s'évanouirent à ses yeux, pendant que la caverne n'éprouva pas la moindre altération.

Ce dernier prodige l'engagea à faire des prières aux Sept Dormants et à Catnier lui-même, en les conjurant d'intercéder Dieu pour lui. Le petit chien lui répondit :

— C'est la crainte et non la piété qui semble amollir la dureté de ton cœur. Eloigne-toi. Dieu connaît ton âme, tu ne peux le tromper.

Dakianos se retira confus de ce dernier reproche, mais encore plus outré de s'être humilié.

IV



ENDANT que tous les malheurs se succédaient pour accabler cet ennemi de Dieu, la révolte, qui s'était considérablement augmentée, exigeait des exemples, et la situation du cœur de Dakianos l'engageait à les rendre de la plus grande sévérité : il fit, pour cet effet, élever au milieu de la place publique, et sur les cendres de son palais, un trône de fer; il ordonna à toute sa cour et à toutes ses troupes de s'habiller en rouge[1], et de porter des turbans noirs; puis il fit périr en un instant cinq ou six cent mille hommes qu'il voulait

[1] Cette couleur est en Orient la marque des vengeances du prince.

sacrifier à la fois à la sûreté de son trône et aux mânes de ses enfants.

Mais avant de faire cette cruelle exécution, il voulut encore aller visiter la caverne, espérant que ses armes, car telle est d'ordinaire la confiance des méchants, pourraient intimider ceux dont il n'avait rien pu obtenir, ni par prières, ni par menaces. En arrivant il redoubla ses blasphèmes.

— Tremble, méchant! lui dit alors Catnier, sans s'émouvoir plus qu'à son ordinaire, sans même lever la tête, qu'il tenait appuyée sur ses pattes.

— Que je tremble! reprit Dakianos : Dieu ne peut me faire trembler.

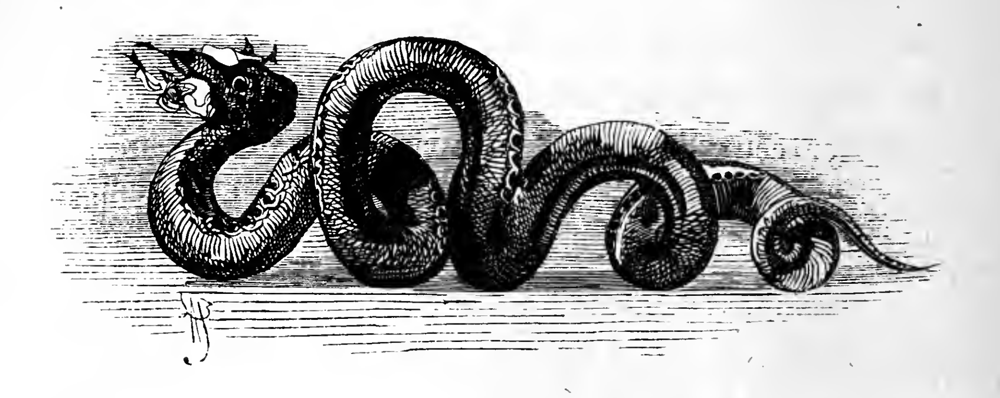
— Mais il peut te punir, poursuivit Catnier: tu touches à ton dernier instant.

Dakianos n'écoutant plus alors que son ressentiment, prit son arc et ses flèches.

— Nous verrons, dit-il, si je ne suis pas au moins redoutable.

Alors il lui décocha une flèche de toute la force de son bras; mais un pouvoir surnaturel la fit tomber aux pieds de celui qui la tirait, et dans le même instant il sortit de la caverne un serpent qui avait plus de cent vingt pieds de longueur, et dont le regard terrible et enflammé le fit trembler. Dakianos voulut prendre la fuite; mais le serpent l'eut bientôt atteint; il le prit par le milieu du corps, lui fit traverser la ville, et pour rendre tous ses sujets témoins de ses angoisses et de sa punition, il le porta sur le

trône de fer qu'il avait préparé pour sa cruelle vengeance. Ce fut là que Dakianos donna, par ses souffrances, un



exemple terrible de la punition que méritaient son ingratitude et son impiété.

Plusieurs rois succédèrent à Dakianos, et occupèrent son trône pendant cent quarante ans, après lesquels il tomba entre les mains des anciens Grecs, les premiers possesseurs, qui en jouirent encore l'espace de cent soixante et neuf ans.

Quand le temps du sommeil des Sept Dormants fut accompli, ce qui était écrit dans les livres de Dieu leur arriva : un des sept se réveilla dans l'instant que l'aurore commençait à paraître; il se leva sur son séant, se disant en lui-même :

— Il me semble que j'ai tout au moins dormi pendant vingt-quatre heures.

Et peu à peu les autres se réveillèrent frappés de la même idée.

Jemlika, toujours plus vif que les autres, se leva promp-

tement, et fut très étonné de trouver à l'ouverture de la caverne une muraille construite de gros quartiers de pierre qui la fermaient exactement; il revint trouver ses camarades, et leur conta le sujet de sa surprise. Malgré cet obstacle, ils convinrent qu'il fallait absolument envoyer quelqu'un à la ville pour acheter des vivres; ils jetèrent les yeux sur le berger, et Jemlika lui donna de l'argent en lui disant :

— Tu ne cours aucun risque en y paraissant.

Le berger sortit pour leur rendre ce service. Dans le même moment, Catnier s'éveilla parfaitement guéri de ses trois jambes, et le vint caresser. Le berger fit de vains efforts pour sortir de la caverne, car le passage que Dakianos s'était réservé était comblé.

En examinant tout avec soin, il remarqua les énormes quartiers de pierre qui composaient la muraille; il reconnut, non sans étonnement, que dans les environs une partie des arbres s'était séchée, qu'une autre était tombée, que l'eau des fontaines était placée différemment; en un mot, il fut si troublé des grands changements survenus pendant son sommeil, qu'il rentra dans la caverne pour faire part à ses camarades de son étonnement. Ils se levèrent aussitôt et sortirent pour en juger; mais chaque objet ne servit qu'à redoubler leur embarras. Jemlika dit alors au berger :

— Donne-moi tes habits, je vais moi-même à la ville chercher ce qui nous est nécessaire, et m'éclaircir sur ce que nous ne pouvons comprendre.

Le berger lui donna ses habits, et prit les siens. Jemlika se fit avec beaucoup de peine un passage à travers les ruines de cette épaisse muraille, suivit le chemin de la ville, et remarqua sur la porte un étendard où l'on voyait écrit : IL N'Y A POINT D'AUTRE DIEU QUE LE VRAI DIEU. Il fut très étonné qu'une nuit eût produit un si grand changement :

— N'est-ce point, disait-il, une vision? veillé-je? et n'éprouvé-je pas l'illusion d'un songe?

— Pendant qu'il faisait ces embarrassantes réflexions, il vit sortir un homme du château; il s'en approcha et lui demanda si cette ville ne se nommait pas Éphèse. L'homme lui dit simplement qu'elle se nommait ainsi.

— Comment nommez-vous celui qui la gouverne? reprit aussitôt Jemlika.

— Elle appartient à Encouch, qui en est le roi et y fait son séjour, lui répliqua le même homme.

Jemlika, toujours plus étonné, poursuivit ses questions.

— Que signifient ces mots écrits sur cet étendard? lui demanda-t-il. L'homme satisfit sa curiosité en lui disant qu'ils représentaient les noms purs de Dieu.

— Mais il me semble, interrompit Jemlika avec vivacité, que Dakianos est le roi de cette ville, et qu'il s'y fait adorer comme Dieu.

— Je n'ai jamais entendu parler d'aucun roi qui se nommât ainsi, reprit l'habitant de la ville.

— Quel sommeil singulier éprouvé-je à présent! s'écria Jemlika. Réveillez-moi, je vous en conjure.

Cet homme, surpris à son tour, ne put s'empêcher de lui dire :

— Quoi ! vous me faites des questions sages et raisonnables, vous avez compris mes réponses, et vous croyez que vous dormez !

Jemlika, honteux de l'opinion qu'il donnait de lui, le quitta, se disant à lui-même :

— Grand Dieu, m'avez-vous privé de la raison ?

Dans ce trouble d'idées, il entra dans la ville, qu'il ne reconnut en aucune façon : les maisons, les temples, les sérails lui parurent sous une forme nouvelle : enfin, il s'arrêta à la porte d'un boulanger, il choisit plusieurs pains et présenta son argent. Le boulanger l'examina et regarda Jemlika avec tant d'attention que celui-ci en fut alarmé, et lui dit :

— Pourquoi me regardes-tu ? Donne-moi ton pain, prends mon argent, et ne t'embarrasse pas d'autre chose.

Le boulanger lui dit alors avec une vive curiosité :

— Où as-tu trouvé cet argent ?

— Que t'importe ? reprit Jemlika.

— Je ne connais point cet argent, lui répliqua le boulanger ; il n'est point frappé au coin du roi qui nous gouverne aujourd'hui. Fais-moi part du trésor que tu es assez heureux sans doute pour avoir trouvé, je te promets le secret.

Jemlika, prêt à s'impatienter, lui dit :

— Cet argent est marqué au coin de Dakianos, le maître absolu de ce pays : que puis-je te dire de plus ?

Mais le boulanger, toujours frappé de son idée, poursuivit ainsi :

— Tu viens de la campagne; mais crois-moi, ton métier de berger ne t'a pas rendu assez fin pour me tromper, ni pour m'en imposer. Dieu t'a fait la grâce de te faire trouver un trésor ; si tu ne consens pas à le partager avec moi, je vais te déclarer au roi ; il saura te faire arrêter, on saisira tes richesses, et l'on te fera peut-être mourir pour n'avoir pas fait de déclaration.

Jemlika, fatigué de tous les discours du boulanger, voulut prendre le pain et s'éloigner ; mais le boulanger le retint : la dispute s'échauffa, et le peuple s'assembla pour les écouter. Jemlika disait au boulanger :

— Je ne suis sorti qu'hier de la ville, je reviens aujourd'hui ; qui peut donc te faire imaginer que j'aie trouvé un trésor?

— Rien n'est plus vrai, reprenait le boulanger, et je veux en avoir ma part.

Un homme qui appartenait au roi accourut au bruit, et dans l'incertitude de l'événement, il fut chercher la garde, qui saisit Jemlika et le conduisit devant le roi. On lui exposa le sujet de la dispute, et le prince dit à Jemlika :

— Où as-tu trouvé les vieilles monnaies dont on parle?

— Sire, lui répondit Jemlika, je les ai emportées hier de la ville ; mais en une nuit Éphèse a pris une forme si différente, que je ne la connais plus : tous ceux que j'ai rencontrés, tous ceux que je vois, me sont inconnus ; cependant

je suis né dans cette ville, et je ne puis exprimer le trouble de mes sens.

Le roi lui dit :

— Tu parais avoir de l'esprit, ta physionomie est heureuse et n'a rien d'altéré; comment tes paroles peuvent-elles être si peu raisonnables? Est-ce pour m'abuser que tu feins d'avoir perdu la tête? Je veux absolument savoir où tu as caché le trésor que ta bonne fortune t'a fait rencontrer. La cinquième partie m'appartient de droit, et je consens à te laisser le reste.

— Sire, lui répondit Jemlika, je n'ai point trouvé de trésor, mais je crois avoir perdu l'esprit.

Jemlika n'osait parler trop clairement; il craignait toujours que ce roi, qu'il ne connaissait pas, ne fût un visir de Dakianos, et qu'il ne le fît conduire à ce prince, qui pouvait être absent.

Heureusement pour lui, Encouch avait un visir dont l'esprit était pénétrant, et qui avait une très grande connaissance des préceptes de la loi et des faits de l'histoire. Le nom de Dakianos ne lui était pas inconnu, et il avait par conséquent quelque notion des Sept Dormants. Les discours de Jemlika lui donnèrent des soupçons, et, pour les éclaircir, il dit tout bas au roi :

— Je suis fort trompé, ou ce jeune homme était attaché à Dakianos : il le quitta, et se retira dans une caverne avec cinq de ses compagnons, un berger et un petit chien. Ces sept personnes doivent sortir de cette caverne après avoir dormi trois cent neuf ans, et leur réveil doit attacher le

peuple à la prière. Donc, tout me porte à croire que ce jeune homme est celui que Dakianos aimait avec tant de passion.

Encouch avait, avec raison, beaucoup de confiance en son visir. S'adressant à Jemlika :

— Conte-nous ton aventure sans aucun déguisement, lui dit-il, ou je vais te faire arrêter.

Jemlika, qui sentait le besoin que ses amis avaient de son retour, lui obéit, malgré la crainte qu'il avait de retrouver Dakianos, et son récit se trouva conforme à tout ce que le visir avait lu dans l'histoire; mais ce qui pouvait encore plus convaincre le roi, c'est qu'il ajouta :

— Votre majesté saura que j'ai une maison, un enfant et des parents dans la ville : ils rendront témoignage de tout ce que je viens de dire.

— Songe, lui dit alors le prudent visir, que ce que tu as raconté au roi est arrivé il y a trois cent neuf ans.

— Il faudrait donc nous donner une autre preuve, reprit le roi en souriant.

— Je ne réponds point par respect, reprit Jemlika, à la difficulté que l'on me fait; mais pour vous persuader tout ce que je viens d'avancer, c'est que dans la maison qui m'appartient j'ai caché un trésor assez considérable; moi seul en ai connaissance.

Le roi et toute sa suite se mirent aussitôt en marche pour se rendre à la maison indiquée. Mais Jemlika, qui marchait le premier pour les conduire, regardait de tous côtés et ne reconnaissait ni son quartier ni sa maison.

Il était dans cet embarras quand Dieu permit qu'un ange, sous la figure d'un jeune homme, vînt à son secours et lui dit :

— Serviteur de Dieu, vous me paraissez bien étonné.

— Comment voulez-vous que je ne sois pas surpris? lui répondit Jemlika; cette ville est si changée en une nuit que je ne puis trouver ma maison, ni même le quartier où elle est située :

— Suivez-moi, lui dit l'ange de Dieu, je vais vous y conduire.

Jemlika, toujours accompagné du roi, des beys et des visirs, suivit l'ange, qui s'arrêta quelque temps après devant une porte, et disparut en lui disant :

— Voilà votre maison.

Jemlika, par un effort de confiance, y entra, et ne vit qu'un vieillard qui lui était inconnu, et qui était entouré de plusieurs jeunes gens; il les salua fort poliment, et dit au vieillard avec douceur :

— Cette maison m'appartient, à ce que je crois. Pourquoi vous y trouvé-je, et qu'y faites-vous?

— Je crois que vous vous trompez, lui répondit le vieillard avec la même douceur : cette maison est depuis longtemps dans notre famille; mon grand-père l'a laissée à mon père qui n'est pas encore mort, mais qui, à la vérité, n'a plus qu'un souffle de vie.

Les jeunes gens voulurent répondre, et même s'emportèrent contre Jemlika. Mais le vieillard leur dit :

— Ne vous fâchez point, mes enfants : l'emportement

n'est jamais nécessaire : il a peut-être quelque bonne raison à nous donner, écoutons-le.

Ensuite il se tourna du côté de Jemlika, et lui dit :

— Comment cette maison peut-elle vous appartenir? De quel droit le prétendez-vous? Qui êtes-vous?

— Ah ! mon cher vieillard, reprit Jemlika, comment pourrai-je vous faire croire à mon aventure : aucun de ceux à qui je l'ai racontée n'a voulu y ajouter foi; je n'y puis rien comprendre moi-même; jugez de la situation où je suis.

Le vieillard, touché de sa douleur, lui dit :

— Prenez courage, mon enfant; je m'intéresse à vous, mon cœur s'est ému en vous voyant.

Jemlika, rassuré par ce discours, raconta au vieillard tout ce qui lui était arrivé; et celui-ci n'eut pas plutôt entendu son récit, qu'il alla chercher un portrait pour le comparer à Jemlika. Quand il l'eut examiné quelque temps, il soupira; son trouble et son émotion redoublèrent; il baisa plusieurs fois le portrait, et se jeta aux pieds de Jemlika en frottant son visage tout ridé, et tenant sa barbe blanchie par les années, il s'écria :

— Ah! mon cher grand-père!

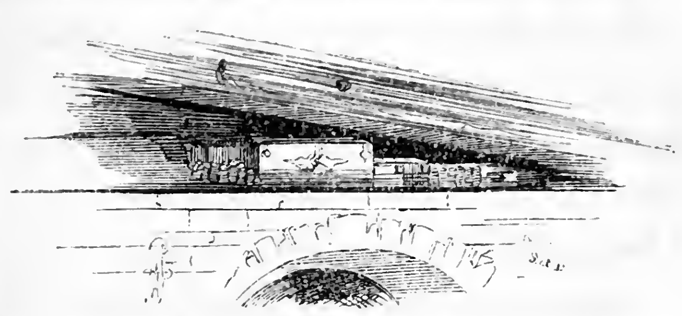
Les torrents de larmes qui coulaient de ses yeux l'empêchèrent d'en dire davantage. Le roi et ses visirs, que cette scène avait rendus fort attentifs à la conversation, dirent alors au vieillard :

— Quoi! vous le reconnaissez pour votre grand-père?

— Oui, sire, lui répondit-il; c'est le père de mon père.

Mais il ne put achever ces mots sans fondre encore en larmes. Ensuite il le prit par la main et le conduisit par la maison. Jemlika dit, en apercevant une poutre de cyprès :

— C'est moi qui ai fait placer cette poutre : on trouvera sous son extrémité une grande pierre de grenat; elle couvre dix vases pareils à ceux qui sont dans les trésors des rois : ils sont remplis de pièces d'or à l'effigie du prince Dakianos, et chacune de ces pièces pèse cent drachmes.



Pendant que l'on travaillait à découvrir la poutre de cyprès, le vieillard s'approcha de Jemlika avec le plus grand respect, et lui dit :

— Mon père, qui est votre fils, est encore en vie; mais il a si peu de forces, que j'ai été obligé de l'envelopper dans du coton, et de le mettre dans un panier que j'ai pendu à un clou : c'est lui qui m'a conté quelques-unes des choses que vous venez de me dire. Venez voir, continua-t-il, mon père et votre fils.

Jemlika le suivit dans une chambre voisine : il décrocha un petit panier dont il tira un petit paquet de coton; ce paquet renfermait un vieillard qui n'était pas plus gros qu'un enfant qui vient de naître : on lui fit avaler un peu de lait, il ouvrit les yeux et reconnut encore Jemlika, l'objet de son amour. Il ne put s'empêcher de verser un torrent

de larmes, et Jemlika ne put retenir les siennes. Quel étonnement pour tous ceux qui voyaient un jeune homme dont le fils était dans un état de décrépitude, le fils de son fils, un vieillard accablé d'années, et les enfants de ce vieillard ressemblant pour la force et la vigueur à leur bisaïeul. On examina les annales : on vit que les trois cent neuf ans s'étaient accomplis le même jour.



Quand la poutre de cyprès fut levée, on trouva tout ce que Jemlika avait annoncé. Il fit présent d'une partie de ce trésor au roi, et donna l'autre aux enfants de son fils.

Le roi dit ensuite à Jemlika :



— Nous sommes à présent convaincus de la vérité de ton histoire. Allons trouver tes camarades dans la caverne, et leur porter des secours.

— Je n'ai point d'autres vœux à former, lui répondit Jemlika.

Le prince fit porter beaucoup de vivres avec lui, et partit accompagné du peuple et de son armée pour se rendre à la caverne. Elle parut si affreuse, que personne n'eut le courage d'y entrer. L'on assure cependant que le roi s'y détermina, qu'il vit les compagnons de Jemlika; mais en ce moment Jemlika y étant entré lui-même, rendit l'esprit

avec tous les autres, et le petit chien. Le roi les entendit faire leurs actes d'adoration au souverain maître de l'univers, et mourir en les prononçant.

Encouch fit apporter tout ce qu'il fallait pour leur rendre les derniers devoirs, et les fit enterrer dans la caverne même où ils avaient dormi si longtemps. Quand tout le monde en fut sorti, l'entrée de la caverne se ferma d'elle-même, sans que depuis ce temps il ait été possible à aucun homme d'y entrer.

Le roi voulut que l'on élevât à quelques pas de là une colonne, sur laquelle il fit graver l'histoire des Sept Dormants, afin de faire connaître la puissance de Dieu, d'inspirer de l'horreur pour l'ingratitude, et de montrer par cet exemple quel est le pouvoir de la prière.



La conquête de la Montagne de Glace.

LA CONQUÊTE

DE LA MONTAGNE DE GLACE

I



N ces temps heureux où les fées et les génies ne dédaignaient pas de visiter notre pauvre terre, vivaient un roi et une reine d'une sottise démesurée. Un jour qu'ils s'entretenaient de la naissance prochaine de leur premier enfant, le roi dit à la reine :

— Ne pensez-vous pas qu'il serait bien de prier les fées et les génies d'assister à la naissance de notre premier né, afin qu'ils puissent douer l'héritier de notre couronne ?

La reine, enchantée de l'idée de son mari, l'approuva

fort et l'engagea à faire dresser une liste de toutes les fées de l'univers. Cette nomenclature occupa quatre énormes volumes. Au moment où l'enfant royal vint au monde, le roi, en bonnet de nuit, s'établit devant son grand livre, et le voilà criant à tue-tête :



— Je vous conjure et vous prie, fée *une telle*, génie *un tel*, de m'honorer de votre visite et de venir douer mon enfant.

Il se pressait si fort et il était si profondément ému, qu'il ne prononça pas trois noms comme ils étaient écrits.

D'un autre côté la reine s'égosillait à force de crier :

— Que l'on apporte mes gâteaux, que l'on arrange mes présents.

Enfin on ne savait auquel entendre.

Le roi employa deux longues heures à lire dans son grand livre, et cependant il n'en était encore qu'à la troisième page, quand on lui fit observer que plusieurs fées ou génies l'attendaient dans la grande salle du palais, et qu'ils s'impatientaient de ne voir personne pour les recevoir dignement.

Il y courut, leur fit cent excuses, et leur demanda leur protection. Presque toute l'assemblée fut touchée de son extrême soumission, et lui promit de ne faire aucun mal à son fils ; ils l'assurèrent tous qu'il parviendrait à une grande vieillesse, et qu'il jouirait à un certain âge de tout le bonheur imaginable.

Mais pendant la lecture du roi, une fée négresse, dont il avait écrit le nom en lettres majuscules, dans la crainte de l'oublier, et dont jamais personne n'avait entendu parler, ayant été nommée des premières, arriva aussi des premières dans la grande salle. Ennuyée d'attendre et piquée de n'avoir pas été complimentée à la descente de son grand balai, sur lequel elle était venue du fond de la Guinée :

— Lis toujours, dit-elle entre ses dents ; ton fils n'en sera pas plus grand ; lis toujours, il ne sera qu'un *Courte-botte*.

Elle aurait sans doute entamé la litanie des défauts qu'elle voulait lui donner, si la bonne Guerlinguin, qui protégeait particulièrement le royaume et la famille royale, ne fût accourue d'elle-même, sans attendre le moment de son appel, et n'eût conjuré la négresse de modérer sa mauvaise humeur. Enfin, elles reçurent toutes leurs présents, rendirent visite à la reine, et retournèrent chacune à leurs affaires.

Quand tout le monde fut parti, Guerlinguin s'approcha et dit au roi :

— Vous n'avez rien fait de bien ; tout a été de travers. Pourquoi n'avez-vous pas daigné me consulter? Mais les sots sont toujours méfiants ; vous ne m'avez pas seulement invitée, moi, dont vous connaissez les bontés.

— Ah ! madame, dit le roi, en se jetant à ses pieds, ai-je eu le temps de lire jusqu'à vous? Voyez, en lui montrant la marque, si je n'en suis pas resté au commencement.

— Je ne suis pas piquée, lui dit-elle, de n'avoir pas été invitée : je ne prends pas garde à ces sortes de bagatelles avec les gens que j'aime ; sans cela, je n'aurais pas sauvé bien des malheurs à votre fils ; mais j'ai des vues sur lui, je dois vous l'enlever, et vous ne le reverrez que *tout couvert de fourrure.*

A ce mot, que le roi et la reine ne pouvaient comprendre dans un climat aussi chaud que celui qu'ils habitaient, ils fondirent en larmes. Guerlinguin leur dit de ne point s'affliger; qu'elle avait été assez bonne et assez com-

plaisante pour laisser élever le roi par ses père et mère, qui l'avaient gâté, et si bien gâté qu'ils n'en avaient fait qu'un sot; mais qu'elle ne voulait pas qu'il en fût de même de leur fils; qu'ils ne devaient s'embarrasser de rien autre chose, que de gouverner sagement leur royaume.

Elle ouvrit la fenêtre, mit le petit prince dans un panier, et s'élançant au dehors, elle glissa sur les airs, comme elle aurait pu faire avec des patins.



Le roi et la reine furent pénétrés d'une douleur inconcevable : ils se voyaient séparés d'un fils qu'ils avaient longtemps désiré. Ils s'occupèrent des dernières paroles de Guerlinguin :

— Vous ne le verrez, avait-elle dit, que *tout couvert de fourrure.*

L'on consulta tout le monde pour avoir l'explication de cette énigme, car les conseils sont le fort de ceux, ou qui ne peuvent prendre de parti, ou qui n'ont point de connaissances; mais tous les consultés ne purent éclairer les deux majestés. On opina, et l'on se persuada aisément que

des fourrures devaient être une chose affreuse. Le roi et la reine prirent donc, à la suite de tous leurs conseils et de leurs réflexions, le sage parti de s'affliger tant que cela faisait pitié.

Revenons au petit prince. La fée l'emporta chez elle. Elle habitait un bel et bon château de campagne. En arrivant, elle ôta à une jeune paysanne l'enfant qu'elle nourrissait, et lui substituant le petit prince, elle lui fascina les yeux, au point qu'elle le crut toujours son propre enfant.

Il fut élevé par elle dans la basse-cour du château; mais à mesure qu'il avançait en âge, la fée le faisait venir plus souvent auprès d'elle, afin de cultiver en lui les dons de la nature. Cette sage fée était bien persuadée qu'une éducation simple et naturelle du côté de l'esprit, dure et fatigante du côté du corps, était le don le plus essentiel qu'elle pût donner à un prince.

Mais elle ne se borna pas là : elle résolut de le former par les traverses, les peines de l'esprit et la connaissance des hommes. Courtebotte avait, en effet, besoin de toutes les forces du cœur et de l'esprit; car, en augmentant en âge, il ne parvint pas à une haute stature; en récompense, il était agréable de visage, bien fait dans sa petite taille, et l'on voyait peu d'hommes plus nerveux et plus vigoureux que lui. Il avait, dès son enfance, exercé son courage dans les forêts, et plusieurs fois formé des troupes de jeunes gens de son âge, qui lui avaient toujours déféré le commandement : tant il est vrai que l'on fait presque toujours dans son enfance ce que l'on doit faire dans un

âge plus avancé. Les années fortifient les inclinations bonnes ou mauvaises; mais leur principe est presque toujours indiqué dans la jeunesse.

Courtebotte n'ignorait pas que le nom qu'il portait, sans en connaître aucun autre, était un sobriquet qu'on lui avait donné; mais pour s'en consoler, il s'était promis cent fois de l'illustrer et de le rendre recommandable.

La fée l'avertissait souvent, par des songes, qu'il devait incessamment quitter un pays où l'état d'une naissance aussi basse que la sienne faisait une sorte de reproche à l'élévation de son cœur. Ce fut la seule voie qu'elle employa pour lui inspirer le désir de mettre à fin les plus grandes aventures. Elle imprima fortement en lui la patience et la hardiesse, dont la réunion produit le sang-froid; et elle l'assura plusieurs fois que, tant qu'il serait vertueux, rien ne pourrait lui manquer dans les pays éloignés.

Pour le persuader davantage, quand elle le faisait venir auprès d'elle, elle ne l'entretenait que de couronnes conquises par des gens de son espèce, et de la réputation qu'ils avaient obtenue par leur valeur et par leur bonne conduite.

La tête remplie de toutes ces idées, le cœur naturellement haut et magnanime, et la taille des plus courtes, il arriva un jour dans une grande ville voisine du château de la fée : l'ardeur de la chasse l'avait emporté jusque-là. Il était monté sur un joli cheval alezan, dont la fée lui avait fait présent depuis peu. Simplement vêtu, il n'avait

point d'autres armes qu'un arc, des flèches et un épieu; mais toute cette parure, quoiqu'un peu sauvage, avait une grâce merveilleuse sur sa personne.

Il arriva, dis-je, au moment où tous les habitants de la ville couraient à la grande place pour entendre ce que des étrangers avaient à publier. Leur cortége, leurs habillements et leurs équipages bizarres et inconnus dans le pays, attiraient la curiosité. Tout le monde courait donc; car on a beau dire, on est badaud en tout pays.

Courtebotte courut aussi, et se trouva fort près des étrangers. Ils firent précéder la lecture qu'ils voulaient faire, par le bruit de plusieurs instruments de guerre. Quand les fanfares furent finies, un vénérable vieillard à barbe retroussée derrière les oreilles, lut à haute voix ce qui suit :

« Que toute la terre sache, que quiconque pourra con-
« quérir la Montagne de glace, possédera non seulement
« la précieuse Zibeline, belle entre toutes les belles, mais
« encore tous les états dont elle doit être reine. »

— Voici, dit-il après ce cri-là, la liste de tous les princes qui, frappés de sa beauté ou de celle de ses portraits, ont péri en voulant mettre à fin l'entreprise proposée, et celle de ceux qui se sont nouvellement engagés pour la conquête.

Courtebotte se sentit alors animé du désir le plus violent que la gloire ait jamais excité dans un cœur. Il balançait cependant, en réfléchissant sur son état, et sur le peu de ressource qu'il avait; mais au milieu de l'agitation que lui

causaient toutes les pensées qui le venaient assaillir en foule, le vieillard qui venait de faire la lecture, après s'être prosterné trois fois, découvrit une espèce de litière, et fit voir à toute l'assemblée le portrait de la belle Zibeline. Courtebotte en fut si frappé, que fendant la presse, et ne considérant plus rien, il demanda à s'inscrire.



Tous les étrangers apercevant sa petite figure, et la simplicité de ses vêtements, se regardaient entre eux, et ne savaient s'ils devaient accepter sa proposition, ou la refuser.

— Donnez, donnez! que je signe, leur dit-il d'un ton haut. Savez-vous qui je suis?

On obéit; mais comme il était animé d'amour pour le portrait et de colère contre les étrangers, il n'eut pas le temps de choisir un autre nom que le sien, et signa *Courtebotte*.

A ce nom qui se trouvait à la suite de ceux de tant de princes, l'éclat de rire des étrangers fut violent.

— Coquins! leur dit-il, rendez grâce au portrait dont la garde vous est confiée; sans cela...

Il n'en dit pas davantage et s'éloigna d'eux en promettant de leur faire voir qui il était, et après toutefois avoir su le nom du pays de Zibeline, et le temps auquel il fallait s'y rendre pour tenter l'aventure.

Courtebotte, malgré son grand courage, se trouva rempli de tous les doutes qu'une pareille entreprise aurait pu causer à tout autre qu'à lui; mais comme il était fort connu dans la ville, comme il avait signé son propre nom que les trompettes avaient répété mille fois à la grande risée de tout le monde, et comme ses petits amis le vinrent féliciter en riant sur ses grands desseins, il se douta aisément que le bruit de cet événement devait s'être répandu jusqu'au château de la fée. Il n'osa donc y retourner ni se présenter devant celle qu'il croyait sa mère, surtout après avoir souscrit à l'espérance d'un royaume et d'une belle princesse. Il dit adieu à ses camarades et les assura qu'ils ne le reverraient que roi et mari de Zibeline, ou qu'il mourrait à la peine.

Il partit sans s'embarrasser davantage de tous les propos qu'on tenait dans le pays sur son entreprise. Les provinces en parlèrent après que la cour en eut beaucoup parlé, et cette cour était celle du roi son père et de la reine sa mère, qui ne savaient pas la part qu'ils avaient aux plaisanteries qu'on faisait de Courtebotte et qu'ils faisaient eux-mêmes.

II



OURTEBOTTE, sur son joli cheval, cheminait plongé dans ses pensées. Il n'est pas étonnant qu'il eût de profondes rêveries : le souvenir du portrait de Zibeline l'occupait; l'embarras du voyage se présentait à lui; mais l'amour d'un côté, et de l'autre la honte de retourner au château de la fée, lui firent absolument prendre le parti du voyage.

Il lut l'affiche que lui avaient donnée les hérauts d'armes, et ne la trouva que médiocrement claire; elle était conçue en ces termes : « A quatre cents lieues du mont

« Caucase, en montant au nord, vous recevrez vos ordres « et vos instructions pour la conquête de la Montagne de « glace. » Belle instruction pour un homme qui part d'un pays où se trouve aujourd'hui le Japon !

Cependant il s'orienta suivant les connaissances de géographie que la fée lui avait enseignées, et continua sa route. Il évita avec soin toutes les villes, pour se soustraire en même temps à toutes les plaisanteries qu'il avait entendu faire sur son nom : comme il n'avait pas beaucoup voyagé, il n'entendait pas encore la raillerie.

Il couchait donc dans les forêts et croyait se soutenir avec quelques fruits qu'il rencontrait en chemin ; mais la fée qui le protégeait, et qui voulait le secourir sans diminuer son courage par la confiance des merveilles, réparait ses forces pendant qu'il dormait, de façon qu'à son réveil il se trouvait toujours frais et dispos. Elle voulut encore, suivant le projet qu'elle en avait formé dès longtemps, le faire passer par toutes sortes d'épreuves.

Une fois qu'il suivait à son ordinaire le sentier d'une forêt, elle le fit attaquer par un monstre, qui tenait du tigre et du léopard. Le combat fut vif ; mais Courtebotte à la fin triompha. Ce ne fut pas sans peine, car il en coûta la vie à son cheval. Cette perte lui fut sensible ; mais l'ardeur de son courage le soutenant dans cette adversité, il continua son chemin à pied, et arriva enfin dans un port de mer. Il y rencontra un bâtiment qui faisait route à peu près du côté où il désirait aller, et se trouva sur lui encore assez d'argent pour payer son passage. Il partit ; mais,

après quelques jours de navigation, il survint une tempête qui lui fit faire naufrage. Il se sauva seul de tout l'équipage, et aborda avec grand' peine dans une île déserte. Ce fut là qu'il eut le temps de faire de sérieuses réflexions; cependant son grand cœur ne se laissa point abattre. Il vécut de la chasse et de la pêche, du moins se le persuada-t-il ainsi, mais plus certainement encore des secours secrets de la bonne Guerlinguin.

Un jour qu'il se promenait assez tristement sur le bord de la mer, il découvrit un vaisseau qui faisait voile de son côté. Il fit des signaux pour demander du secours; mais plus le vaisseau approchait, plus il lui paraissait extraordinaire, et moins il apercevait d'hommes sur le bâtiment; enfin, ce navire vint donner contre la terre; le hasard et la fortune lui firent rencontrer un lit de vase, sur lequel il échoua le plus heureusement du monde. Pour lors Courtebotte fut à portée d'examiner de plus près le vaisseau. Il vit que les mâts étaient des arbres tout couverts

de feuilles, que tous les bordages étaient plantés de petits arbres en taillis, et qu'enfin il ressemblait parfaitement à un bosquet. Surpris de cet objet et de la solitude du bâtiment, il sauta dedans, et ne vit que des hommes réduits à un état affreux : ils étaient sans mouvement, et presque devenus arbres. Les uns tenaient au pont du vaisseau par les jambes, d'autres par les bras.

Courtebotte, touché de compassion, essaya avec le fer d'une de ses flèches de détacher leurs membres du bois qui les retenait. Il en vint à bout, et alors il les porta l'un après l'autre à terre. Il essaya de faire quelques fomentations d'herbes sur leurs membres de bois, et le fit avec succès. Il opéra si bien, qu'en peu de jours ils se trouvèrent en état d'agir et de manœuvrer comme auparavant. L'on imagine bien que Guerlinguin travailla à cette belle cure. Soit par inspiration, soit par une simple réflexion, Courtebotte fit frotter tous les membres du vaisseau avec les mêmes plantes, qui avaient secouru si parfaitement les matelots; et ce secours fut donné très à propos, car, au train qu'il prenait, le bâtiment serait devenu en peu de temps une grande forêt.

La reconnaissance de ces pauvres matelots fut infinie : il obtint donc aisément d'eux de le conduire où il avait dessein d'aller; mais ils ne purent lui répondre autre chose aux questions qu'il leur fit sur l'état dans lequel il les avait trouvés, sinon que, passant à la vue d'une côte remplie de bois, un vent de terre assez violent les avait assaillis; que l'air s'était tout à coup obscurci d'une pous-

sière très épaisse, qui sans doute avait communiqué une vertu végétative à tous les corps, excepté aux métaux; qu'ils s'étaient trouvés d'abord appesantis; qu'ensuite, ils avaient perdu le sentiment, et que peu à peu, sans pouvoir l'éviter, le bois les avait gagnés et attachés à lui.

Courtebotte fit ses réflexions sur cet événement singulier, et ne voulant rien négliger de tout ce qui lui arrivait, et qui pouvait être utile ou curieux, il ramassa à tout hasard une assez grande quantité de cette poudre, et la mit dans une boîte, qu'il conserva précieusement sur lui. Après quoi il s'embarqua.

L'équipage de ce vaisseau n'eut pas de peine à quitter l'île déserte, et mit à la voile par le plus beau temps du monde.

Après un mois de navigation nos voyageurs aperçurent la terre, et résolurent de débarquer, tant pour s'instruire de leur route, que pour faire de l'eau, et prendre des rafraîchissements, dont ils commençaient à avoir besoin. Courtebotte descendit dans la chaloupe qu'ils mirent à la mer. Bien qu'ils approchassent de terre, ils ne découvraient point d'habitants; cependant, ils ne pouvaient douter que la côte ne fût habitée, puisqu'ils remarquaient du mouvement, et que l'on faisait des signaux pour marquer leur découverte, ce qui prouvait clairement qu'on était sur ses gardes.

Quand ils furent plus près encore, ils aperçurent de gros barbets postés le long de la côte comme en sentinelles; ils en virent d'autres formés en troupes. Ceux qui se

trouvèrent à l'avant-garde, vinrent fièrement reconnaître la chaloupe.

Courtebotte leur dit :

— Eh! bonjour, mes bons chiens!

Ce fut aussitôt de leur part des mouvements de queue infinis, et des cris qui marquaient leur contentement. Ils firent plus : ils lui donnèrent la patte, ils lui demandèrent s'il voulait les suivre, et s'abandonner à leur conduite. Non seulement il comprit tout ce que je viens de dire, mais il comprit encore qu'ils ne voulaient pas qu'il fût suivi de personne de l'équipage, et que ce n'était qu'à lui seul qu'ils accordaient cette marque de confiance.

La curiosité détermina Courtebotte : il ordonna donc à ses gens de l'attendre pendant l'espace de quinze jours, après lesquels ils pourraient continuer leur route, quand même ils n'auraient point eu de ses nouvelles Il leur recommanda, cependant, de ménager beaucoup les habitants de l'île pendant son absence, de bien vivre avec eux, et de faire leur provision d'eau et de tout ce qui leur était nécessaire, avec les égards que l'on a pour les peuples amis; quant à lui, il s'abandonna à la merci de ces bons animaux; et à demi-lieue de la côte, il découvrit un village assez gros, qui n'était composé que de loges les plus jolies du monde et les plus propres. Il rencontra avant d'y arriver des charrettes traînées par des chevaux et par les autres animaux destinés à cet usage par l'industrie des hommes. Il fut surpris de la culture des terres, et de voir à chaque pas tout ce que la police la plus exacte peut

présenter, et cela, sans apercevoir autre chose que des barbets.

On lui servit des rafraîchissements lorsqu'il fut arrivé à ce petit village, pendant le temps qu'on attelait deux chevaux à une chaise à l'italienne, qu'un gros barbet conduisait comme aurait pu faire le meilleur postillon.

Courtebotte fit dans cette voiture environ une dixaine de lieues, traversant tantôt des villages, tantôt de petites villes, et rencontrant des chaises comme la sienne menées par des barbets, dans lesquelles il voyait d'autres barbets qui le saluaient avec une grande politesse. Enfin, il arriva dans une grande ville et ne douta point qu'elle ne fût la capitale du pays. Tous les habitants étaient aux portes, sur les murailles et dans les rues; ils avaient été avertis d'avance par un courrier de la confiance qu'avait en eux l'étranger, et de son arrivée dans la ville.

Courtebotte fut infiniment satisfait des exclamations et des caresses avec lesquelles il fut reçu. Quand il eut traversé plusieurs rues droites, bien pavées et bien plantées d'arbres, il arriva à une grande esplanade, au sortir de laquelle il franchit une grande cour, au milieu de deux mille barbets qui faisaient la haie. Ils étaient tondus, avaient des moustaches et presque tous la pipe à la gueule, comme on les voit dans nos pays quand on leur fait faire l'exercice. Il traversa cette grande cour sur laquelle dominait la grande loge du roi, toute brillante d'or et d'azur.

Quand il en fut à une certaine distance, il mit pied à terre par respect, et trouva le roi couché sur un riche tapis

d'étoffe de Perse et environné de petits chiens occupés à lui chasser les mouches. C'était le plus beau des barbets : il avait les yeux pleins de finesse, la physionomie douce et spirituelle, et la taille infiniment agréable. Quand il vit Courtebotte, il lui fit cent caresses et lui donna la patte en reconnaissance de la confiance qu'il lui témoignait. Ensuite il fit signe à toute sa cour de s'avancer pour faire la révérence à l'étranger; toute cette cour était composée des plus jolis barbets de la petite espèce. Ils avaient tous le maintien poli, et les barbettes surtout étaient on ne peut plus modestes.



Après quelques moments employés à ces sortes de compliments, le roi fit signe à tout le monde de se retirer, et fit appeler un secrétaire d'état, auquel il dicta un compliment sur la douleur qu'il éprouvait de ne pouvoir se faire entendre de vive voix, la langue des chiens n'étant pas facile à entendre. Pour l'écriture, il était assez heureux pour pouvoir employer celle des hommes.

Courtebotte répondit à ce compliment avec la politesse qu'il méritait, et supplia le roi de satisfaire sa curiosité sur tout ce qu'il voyait de surprenant à sa cour et dans ses états.

Ce discours rappela au roi de tristes idées. Cependant, après qu'il eut donné quelques moments aux réflexions qui s'emparèrent de lui, il lui apprit, toujours par le ministère de son secrétaire d'état, qu'il se nommait le roi Biby; qu'une fée voisine de ses états, nommée Marfontice, avait été touchée et frappée de la figure que le ciel lui avait donnée en naissant, et qu'elle avait fait tout son possible pour l'engager à l'aimer et à l'épouser; mais qu'il n'avait jamais pu se résoudre à l'un non plus qu'à l'autre, à cause de l'attachement qu'il avait pour la reine des Indes, dont il était ardemment aimé; et qu'enfin, l'amour de la fée s'étant converti en fureur, elle l'avait métamorphosé et réduit en l'état où il le voyait; que, pour redoubler son malheur, elle ne lui avait ôté que l'usage de la parole, et qu'elle lui avait laissé toutes les autres facultés de l'esprit humain; qu'il se consolerait aisément de son propre malheur, si la fée, pour l'affliger encore plus, n'avait exercé la même tyrannie sur tous ses sujets.

Courtebotte comprit aisément par ce discours tout ce qu'il avait vu de singulier dans le royaume, et témoigna au roi la part qu'il prenait à ses malheurs. Mais comme il était naturellement avide de gloire, et curieux de le témoigner, il offrit le secours de son bras avec empressement,

et jura qu'il ne trouverait rien difficile pour obliger un prince qui lui paraissait aussi aimable, et le tirer de l'état déplorable dans lequel il le voyait. Le beau Biby lui répondit que ses malheurs étaient sans ressource, puisque la méchante fée avait dit, dans le cruel instant de sa métamorphose : « Jappe et sois couvert de poils jusqu'au « temps où l'amour et la fortune auront récompensé la « vertu. »

— Vous voyez bien, ajouta-t-il, que c'est être condamné à rester barbet toute ma vie.

Courtebotte en convint avec lui, et se servit cependant, avec avantage en cette occasion, du lieu commun dont on salue tous les malheureux, en lui disant élégamment :

— Il faut que votre majesté prenne patience.

Courtebotte à son tour conta son histoire et les grands desseins dont il était animé. Biby lui donna plusieurs éclaircissements très utiles sur la route qu'il devait tenir, et lui fit même présent d'une carte marine, dont il s'était autrefois servi et que l'on avait toujours conservée dans ses bureaux.

Les deux princes n'eurent pas de peine à se jurer une amitié éternelle, car ils la ressentaient véritablement. Biby voulut reconduire notre héros jusqu'à son vaisseau.

Courtebotte trouva les matelots enchantés de le revoir, et nullement inquiets de sa personne, car ils étaient comblés de présents et de rafraîchissements qu'on leur avait portés tous les jours à bord par ordre du roi.

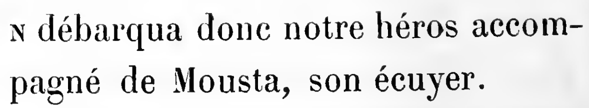
Ce fut avec douleur que Biby se sépara de Courtebotte;

mais il voulut absolument lui donner, pour le suivre dans ses voyages, un écuyer qu'il aimait et dont il connaissait la valeur et la capacité ; il le chargea de lui mander avec soin tout ce qui arriverait au prince son ami, et lui ordonna de s'attacher à son nouveau maître comme il l'avait toujours été à lui-même. Cet écuyer, qui se nommait Mousta, quitta le roi avec des regrets inconcevables; mais il lui promit de s'acquitter dignement de l'emploi dont il l'honorait.

Le vent étant favorable, le vaisseau de Courtebotte mit à la voile. Le chagrin que Biby ressentit de son départ fut exprimé par un hurlement général, qu'il avait ordonné à toutes les troupes qui bordaient la côte.

La navigation fut heureuse. Les voyageurs reconnurent la terre, vers laquelle ils faisaient route, sans avoir éprouvé aucune des disgrâces dont les voyages sur mer sont ordinairement accompagnés. Ils se trouvaient à deux lieues environ du port où ils voulaient mouiller, lorsque Courtebotte pria le capitaine du vaisseau de le mettre à terre. Il lui était assez indifférent d'être mis à la côte, lui, qui n'avait rien à faire dans la ville, et qui n'était pas d'ailleurs en état d'y faire aucune dépense. Il se sépara des bons matelots avec quelque regret de sa part, et beaucoup de chagrin de leur côté.

III



On débarqua donc notre héros accompagné de Mousta, son écuyer.

Après avoir marché quelque temps, abandonné plus que jamais à la Providence, il arriva dans une prairie charmante. Elle bordait un bois dont la fraîcheur l'invita à prendre quelque repos. Il ne fut pas plutôt assis, qu'une petite guenon vint se poser tout auprès de lui, en lui faisant des mines et des grimaces les plus jolies du monde; il n'y fit d'abord aucune attention, mais elle les répéta si souvent, qu'à la fin il en fut frappé, et qu'il fit ensuite tous ses efforts pour s'en rendre maître. Mais avant de se laisser

prendre, elle convint de ses faits avec lui, c'est-à-dire qu'elle lui fit promettre qu'il la suivrait partout où elle voudrait le conduire. Courtebotte y consentit, et la guenon lui sauta d'abord sur l'épaule et lui dit à l'oreille :



— Nous n'avons point d'argent, mon pauvre Courtebotte, nous sommes mal dans nos affaires.

— Hélas! que faire? répondit-il assez tristement : il faut souffrir et ne pas se rebuter; j'en suis fâché pour vous, guenon, ma mignonne, car je ne pourrai vous donner ni sucre ni biscuit.

— Puisque vous êtes si dur à vous-même et si compâtissant pour les autres, je veux vous conduire au rocher d'or; mais il faut que vous ordonniez à Mousta de vous attendre ici.

Courtebotte exécuta ses ordres. Ensuite la guenon sauta à terre, et lui dit :

— Suivez-moi.

Pour lors elle entra dans le bois, et le précéda en sautant d'arbre en arbre, tantôt l'attendant et tantôt l'appelant; il se trouva, après avoir marché pendant une heure, dans un endroit de la forêt où le bois était fort éclairci, et laissait voir un petit pré vert au bas d'une montagne.

Cette petite prairie n'était interrompue que par un rocher d'environ huit à dix pieds de haut, et large à peu près de cinq ou six.

Quand il fut tout auprès de cette espèce de caillou, la guenon lui dit :

— Donne un coup de ton épieu contre ce rocher qui te paraît si dur.

Il le donna en effet, et de la force qu'il employa, il en éclata plusieurs morceaux qui n'avaient que la superficie d'un rocher, et sous lesquels il découvrit que tout l'intérieur de cette masse était d'or. Alors la guenon lui dit :

— Ce que tu as cassé t'appartient, je te le donne, prends-en ce que tu voudras.

Il en prit un des plus petits morceaux, et la remercia de sa bonté. A l'instant la petite guenuche se transforma en une belle et grande dame, qui lui dit :

— Courtebotte, soyez toujours vertueux, laborieux et modéré comme vous l'êtes à présent, et vous pouvez espérer de parvenir aux choses les plus difficiles. Allez, le petit morceau que vous avez vous suffit, puisque je lui donne la vertu de se multiplier suivant vos besoins; mais je veux que vous soyez instruit du risque que votre modération vous a fait éviter.

A ces mots, elle le conduisit dans le bois, qu'il trouva rempli d'hommes et de femmes, dont la mine était hâve et le corps décharné, qui couraient çà et là, qui cherchaient à terre, qui regardaient en l'air, qui prêtaient l'oreille au moindre bruit, qui faisaient tantôt des vœux, tantôt des

imprécations et qui se dévouaient aux divinités infernales, pour arriver au rocher d'or.

— Tu vois les peines qu'ils se donnent, lui dit la fée; mais tous leurs efforts sont superflus : ils mourront à la peine, ils ne jouiront jamais du rocher, ils finiront leurs jours comme bien d'autres qui les ont précédés les ont finis, c'est-à-dire, par se casser la tête de désespoir.

La fée le reconduisit au lieu où elle l'avait trouvé; puis elle disparut, et Courtebotte reçut à son retour mille et mille caresses de Mousta, qui l'attendait patiemment dans l'endroit où il l'avait laissé.

Il prit ensuite le chemin de la ville, et s'y rendit sans éprouver aucune aventure. Il s'y reposa quelques jours et s'informa avec soin du chemin qu'il fallait prendre pour se rendre au mont Caucase. Il fit aussi beaucoup de questions sur la princesse Zibeline; mais il ne put s'instruire à fond que sur la route qu'il fallait tenir. Il était encore si éloigné des états de la princesse, qu'il n'en entendit parler que confusément. Il acheta des chevaux, quelques esclaves, enfin tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage. Toutes les emplettes qu'il fit étaient simples et peu apparentes, mais bonnes et étoffées. Le petit morceau d'or fournit abondamment, et sans s'altérer, à tous ses besoins.

Il traversa aisément le Caucase, et alors il n'entendit parler que de Zibeline. Les étrangers se rendaient de tous côtés à sa cour; mais, en entendant parler de sa beauté et de son esprit, il entendit aussi parler du nombre de ses

rivaux et de leur puissance : celui-ci avait une armée, celui-là des trésors ; un autre avait à sa suite tout ce que les arts peuvent fournir d'utile et d'agréable. Quant à lui, pauvre Courtebotte, il ne possédait qu'une grande volonté de réussir, son chien qui lui servait de secrétaire, et le ridicule d'un nom qui n'était propre qu'à faire remarquer encore plus celui de sa petite taille. Comme il s'était inscrit sous ce nom sur la liste des ambassadeurs, il ne lui était pas possible de le quitter et d'en choisir un autre ; il prit donc le parti de ne s'en plus occuper, et je crois qu'il fit bien.



Après deux mois tout entiers de marche, il arriva dans la grande ville de Trelintin, capitale des états promis à Zibeline. Il employa quelques jours à s'informer des usages du pays, à reconnaître le caractère de ses rivaux, à faire des questions sur la Montagne de glace, et à s'instruire sur l'entreprise qu'il fallait mettre à fin. Voici ce qu'il apprit sur ce dernier article, car sur la Montagne, comme jamais aucun homme n'en était revenu, on n'en pouvait parler que par conjecture.

Farda-Kinbras, père de Zibeline et roi d'une grande partie du Nord, épousa Birbantine, fille d'un roi son voi-

sin. La convenance des états se trouva d'accord avec celle des humeurs et des personnes. Enfin le hasard fit en ce temps un bon mariage, mais si bon, que la tête en tourna aux deux époux, et qu'ils eurent la sottise, un jour qu'ils étaient l'un et l'autre sur un traîneau, de défier le sort de leur être contraire, tant qu'ils éprouveraient l'un pour l'autre l'amour dont ils étaient épris.

— Vous verrez le contraire, dit une bonne vieille qui se trouva là par hasard, et que la rigueur du froid engageait à souffler dans ses doigts.

Le roi voulut punir l'audace de cette insolente, et sauter à bas de son traîneau; mais la reine, plus douce et plus modérée, l'en empêcha, en lui disant :

— Hélas! sire, ne vous fâchez pas; c'est peut-être une fée.

— Oui, sans doute, c'en est une, dit la vieille en prenant une voix ferme, croissant et devenant gigantesque, et faisant de sa petite chauffrette un char de feu; de son bâton un grand dragon; de ses haillons un parapluie d'or, et de ses sabots deux fusées. Oui, c'en est une, dit-elle encore; vous verrez quel sera le fruit de vos amours, et vous vous souviendrez de votre présomption, et de la fée Guarlangandino.



Le roi et la reine se prosternèrent devant elle; mais elle

était déjà bien loin ; et s'envolant vers le nord, son char et ses fusées ne laissèrent après elle qu'une longue trace de feu. Farda-Kinbras et Birbantine se trouvèrent pour lors bien honteux. Mais qu'y faire? il n'y avait point de remède à leurs inquiétudes.

Fort peu de temps après cette aventure, la reine donna naissance à Zibeline, qui parut belle dès l'instant qu'elle vit le jour. Toutes les fées du nord présidèrent à sa naissance. Les états du roi étaient d'une si grande étendue, que plus de cent fées avaient leur habitation dans son royaume : il les avait toutes invitées avec grand soin, et leur avait confié les menaces de Guarlangandino. Celle-ci ne parut point au festin ; elle ne vint point recevoir son présent, quoiqu'elle eût été invitée avec toute sorte d'attentions et de prévenances. Mais, après avoir laissé tranquillement ses sœurs douer la petite princesse de toutes les vertus et de tous les talents imaginables, pendant le temps que tout le monde était à table, et que le roi ne pouvait contenir la joie qu'il ressentait d'avoir vu terminer les dons des fées sans aucune opposition; pendant ce temps-là, dis-je, Guarlangandino se glissa dans le palais sous la figure d'une chatte ; elle entra aisément dans la chambre de la petite princesse, se cacha sous son berceau, et dès que les servantes et la nourrice eurent le dos tourné, elle emporta le cœur de la belle petite Zibeline, lui laissant cependant la faculté de vivre.

Après ce beau coup, elle sortit du palais tout aussi aisément qu'elle y était entrée ; elle fut seulement hous-

pillée par quelques chiens et par quelques marmitons. Elle trouva sa voiture, qui l'attendait sur la grande place, et fut enfermer le cœur qu'elle venait de voler dans la Montagne de glace, tout auprès du pôle arctique. Elle imposa tant de difficultés pour pouvoir en faire la conquête, qu'elle compta jouir toute sa vie du malheureux état dans lequel cette pauvre cour allait être réduite.

Les fées partirent après le dîner, sans se douter de la moindre chose; par conséquent, le roi et la reine se trouvèrent dans une parfaite sécurité.

Zibeline, belle comme le plus beau jour, apprenait tout avec une facilité inexprimable; mais on ne remarquait en elle aucun sentiment. Son esprit faisait toutes ses fonctions, mais le cœur ne disait mot; et comment aurait-il parlé? il était dans la Montagne de glace. Zibeline, il est vrai, était en croissant l'admiration de tous ceux qui la voyaient, quant à la beauté. Elle n'ignorait pas qu'une princesse devait savoir danser, elle dansait donc; mais elle ne s'en acquittait que machinalement : on ne voyait point dans sa danse ce tour heureux, ce je ne sais quoi que peut donner la seule envie de plaire. Elle avait la voix belle, elle chantait; mais elle ne rendait jamais le sentiment des paroles.

Malgré l'admiration et la flatterie de toute une cour, malgré l'aveuglement paternel, on s'aperçut d'un défaut aussi essentiel. On eut recours à la consultation des fées; Farda-Kinbras les invita, et convoqua une assemblée générale, dans laquelle il exposa ses griefs, et finit en les

conjurant d'examiner de nouveau la princesse sa fille.

— Certainement, leur dit-il, vous avez laissé votre ouvrage imparfait, et je puis vous assurer qu'il y manque quelque chose; je ne saurais trop vous dire ce que c'est; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que je vous avance un fait certain.

Elles l'assurèrent qu'elles n'avaient rien oublié de tout ce qu'elles devaient à un roi leur ami, tel qu'il avait toujours fait profession de l'être. Après ce compliment, elles furent rendre visite à Zibeline; mais en entrant dans sa chambre, elles s'écrièrent :

— Ah! c'est un miracle! c'est un prodige!

Toute la cour et la princesse elle-même, malgré son grand esprit, crurent que ces exclamations étaient adressées à sa beauté; mais les fées, après être sorties, avouèrent franchement au roi et à la reine qu'elles venaient de voir une chose surnaturelle : que leur fille n'avait pas de cœur.

Farda-Kinbras et Birbantine se mirent à jeter les hauts cris à cette nouvelle, et les conjurèrent de remédier à ce grave défaut.

La plus âgée d'entre les fées ouvrit son grimoire, car elle le portait toujours pendu à son côté avec une belle et grosse chaîne d'argent : elle y trouva que ce maléfice avait été opéré par Guarlangandino, et tout de suite elle découvrit ce qu'elle avait fait du cœur de la princesse, et les difficultés qu'elle avait attachées à la Montagne de glace.

— Quel remède y a-t-il à notre malheur? s'écriaient douloureusement le roi et la reine.

— Vous vous ennuierez longtemps, répondit la vieille, et vous souffrirez certainement de voir et d'aimer une idole comme Zibeline; mais s'il est possible que vous voyiez terminer son indifférence, ce ne peut être qu'en la promettant elle-même avec vos états à celui qui aura assez de valeur et de conduite pour la mériter, en faisant la conquête de son cœur. Envoyez son portrait dans tout l'univers : elle est assez belle et la dot assez bonne pour déterminer tous les princes du monde à s'exposer pour sa délivrance.



Au moment même on avait dépêché de tous côtés force portraits et ambassadeurs.

Courtebotte apprit encore que déjà plus de cinq cents princes avaient péri dans les glaces, et qu'il arrivait cependant tous les jours de nouveaux aventuriers.

IV



Jugez des inquiétudes de toute nature qui durent accabler notre héros en apprenant cette histoire. Il se détermina néanmoins à se faire présenter à la cour.

Son arrivée n'avait pas fait grand bruit, son équipage étant presque aussi petit que sa taille, et la magnificence de tous les princes qui se trouvaient alors à la cour obscurcissant presque celle de Farda-Kinbras, auquel on ne pouvait cependant refuser le titre de magnifique.

Courtebotte fit la révérence au roi avec autant d'esprit que de bonne grâce, et lui demanda, selon l'usage, la

permission de baiser la main de la princesse sa fille, comme un homme qui comptait la délivrer ou périr à la peine.

Quand il eut déclaré qu'il se nommait Courtebotte, le roi, tout accoutumé qu'il était à représenter, eut peine à tenir son sérieux.

Sur ces entrefaites, on eut avis que l'ambassadeur d'un roi voisin et très puissant était sur la frontière, et qu'il demandait la permission de venir à la cour, pour traiter d'une affaire importante; c'était le roi de Brandatimor qui le dépêchait. On lui envoya sur-le-champ un courrier, et l'on ordonna qu'il fût reçu sur la route avec tous les honneurs possibles, car les états de ce prince étaient contigus, et de plus c'était un roi renommé par sa valeur personnelle, par le nombre et la qualité de ses troupes, et enfin par tout ce qui peut rendre un souverain redoutable.



L'ambassadeur précéda ses nombreux équipages, et vint en poste avec ses lettres de créance. Il se nommait Arro-

gantin. Il vit le roi incognito et lui présenta une lettre dont voici les termes :

BRANDATIMOR A FARDA-KINBRAS,

SALUT.

« Si j'avais vu plus tôt qu'hier un des portraits de la
« belle Zibeline votre fille, je n'aurais pas souffert qu'un
« aussi grand nombre d'aventuriers et de petits princes
« se fussent gelés et morfondus pour la mériter. Quant à
« moi, je crains peu les concurrents : dès que je me serai
« déclaré comme je le fais, en vous demandant votre fille
« en mariage, je suis bien assuré qu'ils ne persisteront
« pas dans leurs poursuites. Arrogantin a donc ordre de
« l'épouser sur-le-champ en mon nom, car je ne crois
« point à tous les contes que m'ont faits les voyageurs
« que vous envoyez par tout le monde conter vos fariboles
« sur la Montagne de glace ; et quand il serait vrai qu'elle
« n'eût point de cœur, je ne m'en embarrasse point du
« tout, certain que je suis de lui en faire venir un.
« Je vous embrasse, mon cher beau-père. »

La lecture de cette lettre embarrassa beaucoup Farda-Kinbras et lui déplut infiniment, aussi bien qu'à Birbantine. La vanité de la princesse fut offensée au dernier point de la hauteur du style et du tour de la demande; mais ils prirent tous trois la résolution de tenir cette négo-

ciation secrète, jusqu'à ce qu'ils fussent déterminés sur le parti à prendre.

Mousta s'était trouvé présent à l'entrevue, et avait été témoin de l'impression qu'elle avait causée ; il ne manqua pas d'en avertir Courtebotte par un billet. Cette nouvelle l'anima de fureur ; le texte de la lettre le mit presque hors de lui-même ; cependant il prit le parti de se contenir et médita longtemps sur les expédients que l'on pouvait trouver pour éluder une demande faite d'une façon aussi brutale ; mais ce fut inutilement qu'il donna la torture à son esprit.

Dans cette agitation, il courut chez la princesse : comme ils étaient tous deux occupés de la même pensée, et qu'ils étaient l'un et l'autre révoltés de la hauteur et de l'insolence de Brandatimor, la conversation tomba d'elle-même sur ce chapitre.

La discussion s'échauffa, et Courtebotte parut si bien instruit de la circonstance présente, que la princesse en fut étonnée et lui avoua tout ce qu'il savait déjà, en lui demandant conseil.

Courtebotte, qui n'avait encore pu se déterminer à rien, lui conseilla de différer la réponse tout autant qu'il lui serait possible, lui disant que la superbe entrée qu'Arrogantin promettait avec tant d'emphase et si peu de modestie pouvait lui servir de prétexte ; Zibeline approuva cet avis : elle conseilla donc au roi et à la reine de remettre leur réponse jusqu'après l'entrée solennelle de l'ambassadeur, et ce fut en effet le parti auquel on s'arrêta.

Arrogantin reçut avec une sorte d'impatience la nouvelle de ce retard, et il leur dit que dès le lendemain de l'arrivée de son équipage il donnerait à toute la ville et à tous les petits princes dont elle était inondée, l'idée de la puissance et des trésors de son maître.

Courtebotte au désespoir et dans une perplexité infinie, voyant le jour de l'entrée qui s'approchait, intercéda vivement la bonne Guerlinguin. Il pensait souvent à elle (car son cœur n'était point ingrat); mais il avait pris la ferme résolution de ne l'importuner que dans les grandes occasions. Celle-ci lui parut être de ce nombre : il l'invoqua donc, et la nuit suivante il la vit elle-même en songe, qui lui dit :

— Courtebotte, tu t'es bien conduit jusqu'ici : continue d'être laborieux et vertueux, et tu trouveras de bons amis dans l'occasion; fais valoir à Zibeline le succès qu'aura l'entrée de l'ambassadeur.

Courtebotte se réveilla en sursaut : il voulut se jeter aux pieds de la fée; mais il n'aperçut rien auprès de lui, et craignit un moment d'avoir été trompé par un songe menteur.

Les équipages d'Arrogantin arrivèrent, et il demanda son audience pour le lendemain; elle lui fut accordée, et tous les habitants de la ville se placèrent, dès le point du jour, pour voir le cortége qui promettait d'être superbe.

La bonne Guerlinguin prit soin de fournir aux plaisirs de l'assemblée, car elle fascina les yeux de tous les spectateurs et chargea l'Illusion (cette divinité qui n'a que trop

de pouvoir sur le genre humain) de punir l'orgueil de Brandatimor, et de servir indirectement Courtebotte. Les livrées parurent donc à tous ceux qui virent l'entrée d'Arrogantin, des guenilles et des loques que des gueux auraient eu honte de porter; tous les chevaux, que l'ambassadeur et sa suite trouvaient piaffant et caracolant, parurent des rosses, maigres à faire pitié, et qui n'avaient pas la



force de se soutenir; les beaux harnais tout d'or ne firent aucun autre effet que celui des colliers de charrue, ornés de leurs vieilles peaux de mouton, et tous les pages ressemblèrent parfaitement aux plus vilains ramoneurs. Les

trompettes et tous les autres instruments rendirent le son de mirlitons, et la file des cinquante carrosses fut regardée comme l'auraient été cinquante misérables charrettes. Arrogantin parut à cheval avec la morgue du prince brutal qu'il croyait dignement représenter.

Ce qui jetait un plus grand ridicule sur le cortége, c'étaient le sérieux et le maintien fier de l'ambassadeur et de son escorte. Les huées et les risées de tout le peuple furent proportionnées à la singularité de ce spectacle étrange.

Le roi, qui fut averti de ce qui se passait, longtemps avant l'arrivée d'Arrogantin, ne crut pas qu'il fût de sa dignité de recevoir un ambassadeur qui l'insultait à ce point. Il fit donc fermer les portes de son palais et refusa l'audience.

Arrogantin, ne pouvant concevoir la raison d'un tel refus, lui dont la magnificence égalait en effet l'arrogance, fut transporté de fureur : il se répandit en injures contre le roi; mais le peuple, autorisé par le refus de l'entrée du palais, reconduisit l'ambassadeur et son cortége à coup de pierres et d'ordures, dont il fallit être assommé, et dont il se sauva à grand' peine.

Arrogantin partit dès le moment même, non sans avoir employé ses pouvoirs à faire une déclaration de guerre des plus terribles.

Quelques jours avant cette belle ambassade, le roi Biby avait dépêché à Courtebotte un de ses coureurs, avec une lettre pleine d'amitié et d'offres de services. Courtebotte

répondit cordialement à toutes ses bontés ; il l'instruisit de tout ce qui s'était passé, et surtout n'oublia pas de lui détailler l'histoire d'Arrogantin, et la terrible guerre que cet événement allumait entre les deux rois Farda-Kinbras et Brandatimor. Il donna sa lettre au coureur de Biby, le soir même de l'aventure, et le fit partir sur-le-champ, avec ordre de faire autant de diligence qu'il lui serait possible. Il ne put finir sa lettre sans demander à son cher Biby un secours de quelques milliers de barbets de la meilleure volonté et des plus aguerris.

Le roi, la reine et la princesse ne pouvaient rien comprendre au procédé d'Arrogantin, ou plutôt à celui de Brandatimor : le premier vraisemblablement n'agissait pas sans ordres, et la marque de mépris qu'ils en avaient reçue, leur paraissait avec raison s'accorder mal avec la demande qu'il leur avait faite de la main de Zibeline.

On se prépara vivement à la guerre : tous les princes qui se trouvaient à la cour offrirent leurs services, et demandèrent les plus grandes charges de l'armée. Courtebotte ne fut pas un des derniers à témoigner sa bonne volonté ; mais il ne demanda que l'emploi d'aide-de-camp auprès du général qui fut nommé pour commander en chef : c'était un vieux parent du roi, célèbre par ses victoires.

Quand l'armée fut assemblée, elle marcha vers la frontière, et arriva assez à temps pour s'opposer aux troupes que Brandatimor avait réunies à la hâte, dans la résolution de faire la conquête de Zibeline et de ses états, et de se

venger des insultes qui lui avaient été faites en la personne de son ambassadeur. Tout ce que l'armée de Farda-Kinbras put faire au commencement de la campagne, fut de rester sur la défensive, et de s'opposer aux fureurs d'un roi brutal et outragé.

Courtebotte s'acquit l'estime des officiers et des soldats, et cette estime ne le rendit encore que plus doux avec ses égaux, et plus soumis à ses chefs. Il battit les troupes ennemies toutes les fois qu'il se trouva investi de quelques commandements, de sorte que la fortune secondant sa bonne conduite et sa valeur, il est aisé de s'imaginer quelle était la jalousie de ses rivaux.

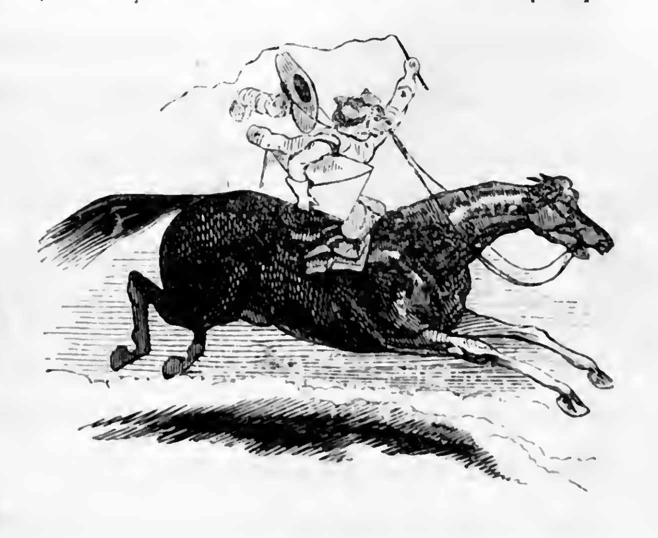
Enfin, Brandatimor qui voulait, à quelque prix que ce fût, satisfaire sa fureur, trouva le moyen d'engager une affaire générale : elle fut terrible; mais, malgré la valeur des troupes de Farda-Kinbras, malgré les talents et l'activité de Courtebotte, la bataille fut perdue et le général fut tué. Courtebotte sauva la vie à plusieurs de ses rivaux, et nommément au prince Fadasse. Il fit plus, car après la mort du général, ce fut lui qui commanda la retraite de l'armée; il en sauva les débris, et jeta des troupes dans toutes les places qui pouvaient être attaquées. Il tourna tête cent fois dans sa retraite contre les vainqueurs, et les contraignit cent fois de s'arrêter; enfin, tantôt par ses actions personnelles, tantôt par la façon dont il posta ses soldats, il empêcha l'ennemi de profiter de la victoire. La rigueur de la saison survint, qui suspendit toute hostilité.

Courtebotte revint auprès du roi, qu'il trouva dans une consternation infinie, et qui n'imagina pas de meilleur expédient, que de confier le commandement de l'armée à notre héros; il le pria de l'accepter, et rien ne se fit plus à la cour que par ses conseils. Une plus grande autorité ne lui attira que plus d'amis.

L'amusement de son esprit plaisait à celui de Zibeline. Il la voyait souvent; mais du côté du cœur, il ne faisait pas le plus faible progrès.

L'hiver se passa, pendant lequel Courtebotte combina les projets de la campagne qui allait s'ouvrir.

Sur ces entrefaites, il reçut un courrier du roi Biby, qui lui apportait des nouvelles on ne peut plus agréables, puisqu'elles lui apprenaient le départ de douze mille barbets de ses meilleures troupes, qui tous n'avaient suivi que leur bonne volonté, pour venir combattre et secourir son bon ami Courtebotte.



Celui-ci, charmé d'avoir un secours si considérable, résolut de l'employer utilement. Il pria donc le chef des barbets, appelé Barbe-Noire, de tenir son arrivée secrète, de faire filer ses troupes, et de les répandre sur la frontière

dans les garnisons amies ou ennemies, le tout à sa volonté, et convint avec lui des moyens de les réunir quand il serait nécessaire.

Courtebotte reçut ses ordres pour la campagne, et carte blanche pour tout ce qu'il voudrait faire. Il arriva sur la frontière, et assigna un rendez-vous à Barbe-Noire.

L'armée de Farda-Kinbras n'avait de favorable pour elle que sa confiance en son nouveau général. L'armée ennemie avait pour elle, au contraire, la présence du roi qui commandait en personne, et dont l'amour et la vanité étaient révoltés ; ajoutez à cela le souvenir de sa dernière victoire.

Courtebotte résolut d'accepter la bataille qu'on lui présentait; mais il ne prit un tel parti qu'après être convenu de ses démarches avec Barbe-Noire.

Ce grand barbet, en conséquence du conseil qu'ils avaient tenu, détacha des aides-de-camp pour donner les ordres de marche et de ralliement à tous les barbets dans leurs différents quartiers; ceux-ci, après avoir été mis au fait des dispositions du général, se trouvèrent d'une bonne volonté à toute épreuve.

Brandatimor comptait sur une victoire complète et certaine; tout en effet devait l'en assurer : l'ardeur de ses troupes, la supériorité de ses forces, et surtout la vanité que peut avoir un roi déjà vainqueur. Quand le signal de la charge eût été donné et que les troupes furent prêtes à se mêler, tous les barbets, qui avaient reçu leurs ordres et auxquels il avait été aisé de faire leurs dispositions sans

être soupçonnés ni remarqués, sautèrent en même temps sur la croupe de chaque cavalier de la première ligne; ils ne se contentèrent pas de mettre les escadrons en désordre, par la surprise que leur mouvement causa naturellement aux chevaux; ils saisirent encore à la gorge les cavaliers, en démontèrent un grand nombre, et conduisirent les chevaux, dont ils s'étaient ainsi rendus les maîtres, dans le flanc des autres bataillons qu'ils mirent aisément en déroute. Barbe-Noire, avec mille barbets des plus déterminés, ébranla la maison du roi. Il ne fut pas difficile à Courtebotte de profiter d'un aussi grand avantage; il remporta donc une victoire complète. Il combattit personnellement Brandatimor, et le fit prisonnier de guerre; mais ce prince, dont personne ne plaignait la destinée, en arrivant aux pieds du trône de Zibeline, où Courtebotte l'envoya, mourut subitement. On attribua cette mort à l'humiliation de son orgueil.



Courtebotte, après la victoire, renvoya les barbets dans leur pays, avec des lettres pour Biby, pleines de témoignages de reconnaissance. Il les pria d'observer, pour leur retour, les mêmes précautions qu'ils avaient prises pour venir. Il en réserva seulement cinquante des plus jeunes et des plus déterminés qu'il choisit pour sa garde.

Courtebotte employa deux mois pour assurer à Farda-Kinbras la conquête qu'il fit de tous les états de Brandati-

mor. Après ce temps, il revint à la cour, comblé de gloire, et suivi d'une nombreuse troupe, adorer Zibeline, qui le reçut avec la simple joie que la victoire et les succès de notre petit héros pouvaient lui donner, mais sans éprouver ni témoigner la plus faible émotion de cœur. L'on ignora de quel secours les barbets avaient été pour la victoire : aussi Courtebotte et les troupes reçurent des éloges à perte de vue.

V



PENDANT le temps que Courtebotte assurait les conquêtes du roi, Fadasse et les autres princes hâtèrent leur départ pour entreprendre la conquête de la Montagne de glace, que la guerre avait suspendue. Ils avaient vu une si belle conduite en Courtebotte, tant de valeur et tant de ressources dans ses exploits, qu'ils crurent ne devoir pas se laisser prévenir par un homme tel que lui. Ils partirent donc avec empressement.

Courtebotte, à son retour, apprit leur départ avec grand chagrin; et quoique ce fût pour les intérêts de la princesse qu'il eût retardé l'exécution de sa grande entreprise, cette même

princesse, qui ne connaissait point le mérite des sacrifices, ne lui en sut pas le moindre gré.

Notre héros avait le cœur trop délicat pour ne pas ressentir vivement toute la froideur de Zibeline; mais il fallut qu'il se contentât d'être loué froidement par la plus belle bouche de l'univers. Pour les éloges qu'il reçut du roi, ils furent proportionnés aux obligations qu'il avait à son général. Tous les poëtes célébrèrent à l'envi un homme qui leur avait donné, par ses conquêtes et sa victoire, le plus beau champ pour la poésie; il y en eut même dans ce nombre d'assez poëtes pour exalter la majesté de sa taille.

Cependant, Courtebotte ne pouvant résister plus longtemps au désir de tenter l'aventure de la Montagne, et animé par la gloire, arrêta le jour de son départ. Le roi et toute la cour firent tout leur possible pour le retarder, car tout le monde était au désespoir de le voir s'exposer à un péril auquel tant de princes et de héros avaient déjà succombé. Courtebotte fut inébranlable dans sa résolution.

Il alla donc prendre congé du roi et de la reine, qui lui dirent adieu en fondant en larmes. Il fut ensuite baiser la main de la belle Zibeline, qui la lui donna du même sang-froid qu'elle la lui avait donnée le premier jour de son arrivée. Le roi était présent à cet adieu; et toute la cour, hommes et femmes (ces dernières surtout), haussaient les épaules, et voyaient avec indignation la froideur de la princesse, tant Courtebotte avait captivé l'affection de tout le monde! Enfin, le roi, lui adressant la parole, lui dit :

— Prince, vous avez constamment refusé tout ce que

j'ai voulu vous offrir : les plus grands rois de la terre en eussent été tentés ; mais au moins vous ne refuserez pas un cadeau que je veux que la princesse vous fasse.

C'était une mante de martre dont la princesse était ordinairement parée : elle était précieuse contre le froid ; la beauté de la fourrure rehaussait admirablement l'éclat du teint de Zibeline, et ce n'était pas sans raison qu'elle en faisait sa parure favorite.

Courtebotte fut honoré et charmé de la proposition du roi. La princesse y joignit un compliment poli ; et Courtebotte partit avec cette superbe fourrure et un petit fagot de toutes sortes de bois, accompagné seulement de deux barbets, les plus beaux que l'on pût voir, et qui étaient le capitaine et le lieutenant des cinquante gardes qu'il avait retenus des troupes du roi Biby. Il n'avait jamais voulu, par modestie, que la compagnie entière parût à ses côtés ; il l'avait toujours tenue cantonnée dans divers quartiers de la ville, et n'avait jamais eu avec lui que l'état-major de la petite troupe. Il avait donné rendez-vous aux autres sur la frontière à un jour nommé, et leur avait ordonné de défiler par un ou par deux au plus, afin de ne point se faire remarquer sur la route. Quel équipage pour un



homme qui venait d'ajouter un grand royaume à celui de son roi!

Malgré la simplicité de son équipage, il fut reçu dans toute l'étendue du royaume avec une magnificence infinie, et des marques touchantes d'amour et de considération, plus flatteuses certainement pour les grands hommes que les monuments élevés par la seule flatterie à l'honneur des princes. Enfin il arriva à la frontière, c'est-à-dire, au dernier village habité; et ce fut là qu'il laissa son cheval en dépôt, au cas qu'il fût assez heureux pour revenir d'une entreprise où tant d'autres avaient échoué.

A quelques pas du village, il se trouva sur la neige, sans apercevoir, tant que sa vue put s'étendre, aucun autre objet. Il trouva là les quarante-huit barbets auxquels il avait donné rendez-vous et qui l'attendaient en bataille. Ils l'assurèrent tous d'une fidélité à toute épreuve, et l'on se mit en marche.

Le commencement de la route était un peu frayé; en tout cas, elle n'était pas difficile à tenir, car il ne s'agissait que d'aller directement au nord. Quand ils eurent assez marché pour se reposer, Courtebotte, dont l'esprit méditatif ne laissait rien en arrière de ce qui pouvait lui être utile, se servit de cette espèce de poudre qu'il avait ramassée autrefois sur le Vaisseau-Forêt de l'île déserte. Une petite pincée de cette poudre vivifia toutes les branches de son petit fagot; elles s'accrurent en un moment, elles fleurirent, et les fruits mûrs succédèrent à l'instant aux fleurs. Par ce moyen, Courtebotte trouva des secours contre la faim.

Toutes les branches qu'il avait saupoudrées ne poussèrent pas en feuilles et en fruits ; ainsi celles de bois mort s'allongèrent seulement, mais avec tant d'abondance, qu'avec le secours des chiens, il fit aisément une grande enceinte de feux, au milieu desquels ils se rangèrent. Grâce à ces feux, les neiges et la glace, en se fondant, leur laissaient voir la terre à découvert.

Tel fut leur mode de campement : ils passèrent ainsi non seulement cette première nuit, mais encore toutes les autres de leur route. Ce ne fut pas là le seul bonheur qui leur arriva : quelques barbets que l'on avait envoyés à la découverte, trouvèrent à quelques pas de leurs feux un cheval chargé de provisions et surtout de biscuits. Ils revinrent chercher des tisons bien enflammés, et peu à peu ils dégelèrent le pauvre animal, et le conduisirent à Courtebotte.



Comme le froid excessif rend tous les corps incorruptibles, ils dégelèrent aussi les provisions, qui leur furent d'un grand secours.

Courtebotte avait défendu, sous peine de la vie, qu'on dégelât aucun des chevaliers dont la route était remplie. Ils

eurent bien de la peine à soutenir l'horreur du spectacle qu'ils avaient à tous moments sous les yeux : ce n'étaient que cadavres d'hommes et de chevaux, que la rigueur du froid avait conservés si parfaitement en leur entier, que non seulement ils étaient reconnaissables, mais que l'on pouvait encore distinguer sur leurs traits les souffrances affreuses qu'ils avaient éprouvés au moment de la congélation.

Il y avait plus de trois mois que Courtebotte et sa troupe étaient en marche. Ils apercevaient depuis longtemps une montagne qui se distinguait par sa hauteur au-dessus de toutes les autres dont elle était environnée : c'était, en effet, la Montagne tant désirée !

Enfin, ils arrivèrent au pied de cette même montagne, la plus escarpée que l'on puisse rencontrer. Son escarpement en eût rendu l'abord impraticable, sans le secours du feu à l'aide duquel Courtebotte se formait, au milieu des glaciers, des esplanades pour se reposer et des routes pour avancer.

Le palais qui couronnait cette montagne était d'une étendue immense et d'une structure superbe. Tout ce que l'architecture peut inventer de plus grandiose s'offrait aux yeux étonnés de nos voyageurs. Les murailles étaient formées d'énormes pans de glaces; les toits étaient couverts d'une neige éclatante; on eût dit un temple d'argent et de cristal.

L'intrépide Courtebotte parvint, après avoir traversé des cours, des salles et des appartements immenses, jus-

qu'aux pieds d'un trône sur lequel il aperçut un carreau de neige, et sur ce carreau un gros diamant dont l'éclat était prodigieux.

Ces mots étaient écrits au-dessus du trône : *Mortel, que le courage et la vertu ont rendu possesseur du cœur de Zibeline, jouis en paix d'un bonheur que tu mérites à tant de titres.*

Courtebotte monta avec ardeur les degrés du trône, et se saisit du diamant précieux qui renfermait le cœur de la plus belle princesse de la terre. Il n'eut que le temps d'enfermer le diamant dans son sein, et dans l'instant même il tomba évanoui. Ses bons chiens ne l'abandonnèrent point ; ils l'emmenèrent hors du palais, et lui firent reprendre ses sens.

Possesseur de ce trésor incomparable, il reprit exactement la route qu'il avait suivie pour arriver. Tous ceux qui s'étaient exposés pour l'amour de la princesse, le touchèrent de compassion : il ordonna donc à ses barbets de battre tous les jours l'estrade sur les neiges, avec une grande exactitude, de s'étendre aussi loin qu'ils le pourraient, de réchauffer, et par conséquent de ranimer tous ceux qu'ils trouveraient. Ses ordres furent exécutés, de sorte qu'il ramena tous ceux que l'on croyait perdus, et qui, en effet, l'auraient été sans son secours.

Quand il fut arrivé sur la frontière, il avait à sa suite plus de cinq cents princes souverains, sans compter leurs écuyers et toute leur suite. Il atteignit bientôt le village où il avait laissé son cheval, et y entra avec un cortége qu'au-

cun prince de la terre n'avait eu jusqu'à lui, et qu'aucun autre n'aura jamais.



A peine Courtebotte avait-il retrouvé son palefroi, et fait quelques lieues au-delà du village, qu'il rencontra le fidèle Mousta qui venait à tout hasard au-devant de lui. Il ignorait le succès favorable qu'avait eu son entreprise; mais son vif attachement pour Courtebotte et surtout le changement qu'il avait remarqué dans la personne de Zibeline, l'avaient obligé de quitter la cour pour

aller à la rencontre de son cher maître, le retrouver, ou périr à son tour dans les glaces. Courtebotte apprit donc par ce fidèle écuyer, que Zibeline, depuis un certain temps, avait été triste; que l'on avait remarqué qu'elle avait de l'humeur, et que même elle était devenue difficile à servir; il ajouta que souvent elle avait parlé de lui. Cette dernière nouvelle mit Courtebotte au comble de la joie.

Il reçut un courrier du roi et de la reine; il avait été dépêché aussitôt que l'on avait appris ses heureux succès, et la princesse lui fit faire des compliments par le même courrier. A deux journées de la ville, les équipages du roi vinrent au-devant de Courtebotte.

Enfin, notre héros arriva dans la grande ville de Trelintin. Je passe sous silence les magnificences de la réception qui lui fut faite. Courtebotte voulut baiser les mains de Farda-Kinbras et de Birbantine; mais l'un et l'autre lui firent l'honneur de l'embrasser, en lui disant qu'ils le regardaient comme le maître de leurs états et le possesseur de leur fille.

Il passa ensuite chez la princesse, qui rougit en le voyant, et qui, pour la première fois de sa vie, ne put trouver rien à dire. Ce silence éloquent en disait plus que les éloges les plus flatteurs. Enfin, le prince tira de son sein le gros diamant qu'il avait pris dans le palais de glace; et, le remettant entre les mains de Zibeline, il lui dit :

— Voilà, madame, ce que je n'ai pas encore acheté par assez de périls, ni par une assez grande quantité de travaux glorieux.

— Prince, répondit-elle, vous ne l'avez conquis que pour vous; et si je l'acceptais de vos mains, ce ne serait que pour avoir le plaisir de vous en faire de nouveau l'hommage.

Le roi et la reine entrèrent à cet instant de leur conversation, et conduisirent Courtebotte au conseil, pour le déclarer tout à la fois leur gendre et leur successeur. Courtebotte suivit le roi sans savoir son dessein. Quand il se vit en présence de tous les grands du royaume, il prit la liberté d'interrompre le monarque au commencement de sa harangue, et lui dit à haute voix :

— Si j'avais pu prévoir les bontés de votre majesté, je l'aurais prévenue; mais puisque son exactitude à tenir sa parole l'a fait agir avec tant d'empressement, je lui déclare ici que je suis indigne par le malheur de ma naissance de toutes les bontés dont elle veut m'honorer.

Alors il conta tout ce qu'il savait de son histoire, et ne cacha point qu'il était fils d'un paysan.

A ces mots, le ciel s'obscurcit tout-à-coup, le tonnerre se fit entendre, et les éclairs brillèrent. Au bruit de cet orage on vit succéder une grande lumière; c'était la bonne fée Guerlinguin, qui descendit de son char et apparut à la fenêtre de la salle du conseil. Elle était dans le plus brillant équipage de la féerie, et portait sous son bras le plus joli barbet du monde. Elle adressa la parole à Courtebotte, en lui disant :

— Je suis contente de votre modération, et surtout de votre bonne foi.

Puis, se tournant vers le roi, elle déclara la naissance de ce prince, conta l'histoire de sa vie, et lui dit :

— Votre vertu vous a mis au comble de vos vœux, non seulement du côté de l'amour et de la gloire, mais encore du côté de l'amitié, puisque vous allez revoir le roi Biby et tous ses sujets reprendre leur état naturel, qu'ils ne devront qu'à vous. Je vous ai fait passer par toutes les épreuves qui contribuent à former un roi juste et grand ; je vous ai mis en état de trouver des ressources en vous-même ; je vous ai fait connaître l'amitié, et ressentir non seulement les plaisirs qu'elle procure, mais encore les véritables secours qu'elle seule peut offrir dans le cours de l'existence. Voilà, je crois, la meilleure éducation que l'on puisse donner à un homme qui doit commander aux autres. Il ne vous reste plus désormais qu'à pratiquer, sur le trône, les vertus que vous avez fait paraître pendant que vous ne connaissiez en vous qu'un homme obscur. Je sais que c'est un point qui n'est pas sans difficulté, mais je compte sur la bonté de votre cœur.

Alors on vit arriver un char tiré par des aigles, qui, par les ordres de la fée, amenaient le roi et la reine, de qui Courtebotte avait reçu le jour. Ils embrassèrent leur cher enfant avec des mouvements de joie infinis, et le trouvèrent, en effet, comme leur avait prédit Guerlinguin, tout couvert de fourrure. Pendant qu'ils caressaient aussi Zibeline, on vit arriver de tous les coins de la terre des chars de toutes les espèces, qui portaient un nombre infini de fées.

— Sire, dit Guerlinguin au roi Farda-Kinbras, j'ai donné rendez-vous dans votre cour à toutes les fées que des affaires pressantes n'occupaient pas indispensablement ; j'ai cru que vous ne le trouveriez pas mauvais, et que vous seriez bien aise de donner chez vous le grand bal, auquel nous assistons pour l'ordinaire tous les cent ans.

Le roi répondit comme il le devait à cette faveur. On fit la paix entre lui et Guarlangandino. Marfontice rendit sa première forme au roi Biby et à tous ses sujets; ce prince parut alors aussi beau prince qu'il avait été beau barbet, et épousa ce jour-là même la reine des Indes, à laquelle on avait envoyé un des équipages de ces dames. Enfin, jamais noces ne se firent avec tant d'éclat que celles de Courtebotte et de Zibeline : ils vécurent heureux, et Courtebotte, en reconnaissance de la fourrure dont la princesse lui avait fait présent pour son voyage, donna le nom de Zibeline aux plus belles martres, pour les distinguer des autres ; et ce surnom s'est transmis jusqu'à nous.



L'Oiseau Noir et le Géant Vert.

L'OISEAU NOIR ET LE GÉANT VERT

I



IL y avait une fois un roi et une reine. La reine, qui se nommait Santorée, méritait, par les grâces de sa personne, par celles de son esprit, et surtout par la tendresse de son cœur, toute l'affection que Gris-de-Lin, son mari, avait pour elle. Ce prince était d'autant plus aimable, qu'il avait conservé sur le trône toutes les vertus et les agréments d'un particulier; aussi l'on ne peut douter qu'une fée n'eût présidé à sa naissance. En effet, cette fée, après avoir

évoqué tous les parents morts de Gris-de-Lin, avait pris de chacun d'eux une vertu aussi bien qu'un agrément pour former le caractère de ce prince; mais malheureusement elle lui donna une dose de tendresse un peu trop forte : les malheurs des honnêtes gens n'ont presque point d'autre principe.

Quoi qu'il en soit, jamais prince ne fut d'abord plus heureux que Gris-de-Lin. Il aimait, autant que l'on peut aimer, un objet digne de son amitié : cet aimable objet répondait parfaitement à sa tendresse; de plus, il était roi d'un fort beau royaume. Mais les faveurs de la fortune ne peuvent être d'une fort longue durée. La belle Santorée mourut en donnant le jour à une fille charmante, que l'on nomma Nonchalante.

Sans la petite Nonchalante, rien au monde n'aurait pu déterminer le roi à survivre à son épouse, si tendrement aimée. S'il consentit à vivre, ce fut avec une si grande tristesse, qu'il devint incapable de toute affaire.

La fée Lolotte se chargea de l'éducation de la petite princesse et de celle du prince Papillon, neveu de Gris-de-Lin, que l'on avait envoyé, presque au berceau, à la cour de son oncle, parce qu'il s'était trouvé orphelin.

Quoique l'on ne négligeât rien pour l'éducation de ces deux enfants, on ne put qu'adoucir en eux les défauts de la nature sans les détruire absolument. Nonchalante, belle et jolie, parfaitement bien faite, douée d'un esprit capable, montrait en toute circonstance un fond d'indifférence inexprimable. Papillon, au contraire, charmant aussi par

sa figure, abusait de sa vivacité : il s'occupait des moindres bagatelles, et passait d'une idée à l'autre avec une rapidité surprenante, se laissant aller à la moindre distraction.

Ces deux enfants, tout en se rendant justice sur leurs qualités, avaient cependant l'un pour l'autre un éloignement extrême, causé par l'opposition de leurs caractères; et cette antipathie devenait un obstacle invincible à leur mariage, que tout le monde désirait, et sur lequel on avait fondé les plus grandes espérances.



Papillon, qui avait beaucoup de partisans, sentit, quoique dans un âge encore peu avancé, les avantages qu'il pouvait tirer du parti qui se déclarait hautement en sa faveur; mais, soit qu'il fût déterminé par un sentiment

d'honneur à ne point faire tort à sa belle cousine, soit qu'il voulût satisfaire sa vivacité et sa légèreté naturelle, il forma le dessein de chercher les aventures et de voyager *incognito*. Aussitôt que cette idée se présenta à son esprit, il la mit à exécution. Heureusement pour lui, elle lui vint au moment où il était à cheval; car, s'il eût été à pied, peut-être ne se serait-il pas donné le temps d'en demander un à son écuyer : il partit donc sans avoir d'autre projet que celui de s'éloigner.

Ce départ inopiné mit tout l'état en rumeur, et l'on regretta généralement ce prince. Gris-de-Lin fut touché de cette perte : dès-lors, il concentra toutes ses affections sur la princesse sa fille. Celle-ci avait auprès d'elle la fée Lolotte qui la gâtait tout autant que si elle eût été sa grand'-mère. Cette fée avait conçu pour Nonchalante, depuis le moment de sa naissance, une amitié mal entendue, souvent plus dangereuse que la haine. Gris-de-Lin s'en aperçut, et ne put s'empêcher d'en faire des reproches à la bonne Lolotte. Il la fit convenir de ses torts, et elle lui promit de ne plus nourrir l'indifférence de la princesse. En effet, elle tint parole, et depuis cet instant, la pauvre Nonchalante eut beaucoup à souffrir : on l'obligea de s'occuper du soin de sa parure, du choix de ses étoffes, et de la variété de ses plaisirs; mais plutôt que d'entrer dans le moindre détail, elle portait ses vieux habits, demeurait dans le plus grand négligé, et ne pensait jamais à se montrer en public ni à prendre aucune récréation.

On n'en demeura pas là : Gris-de-Lin voulut qu'on lui

parlât des affaires de son royaume, et qu'elle parût au conseil pour y donner son avis, afin de se mettre ainsi au fait du gouvernement. Alors, son palais, ses états lui devinrent à tel point importuns, qu'elle conjura Lolotte de la mener hors d'un pays où tout lui était devenu insupportable. La fée refusa d'abord avec beaucoup de fermeté de satisfaire cette fantaisie, mais que ne peuvent les larmes de la plus jolie enfant du monde, quand elle est aimée ! Lolotte lui accorda enfin sa demande, et sans lui faire quitter un canapé qu'elle préférait à toutes les commodités de son appartement, elle l'enleva, et la conduisit dans sa grotte. Ce second départ mit tout le royaume au désespoir, et Gris-de-Lin en fut aussi chagrin que possible.

Mais revenons maintenant à Papillon et à son voyage.

Quoique les états de Nonchalante fussent d'une grande étendue, le cheval du jeune prince eut assez de force pour les lui faire traverser d'une seule course ; mais ce fut aussi tout ce qu'il put faire, car à peine était-il hors de la frontière, qu'il tomba harassé. Papillon fut donc obligé de marcher à pied, et quoique cette façon de voyager ne répondît point à sa vivacité, il fallut cependant s'y résoudre. Il se trouvait alors dans une forêt dont l'antiquité respectable inspirait une secrète horreur : il suivit un chemin qui lui parut assez fréquenté ; mais malgré toute la diligence dont il était capable, il fut surpris par la nuit. Une petite lumière qu'il aperçut lui fit oublier sa lassitude : il voulut s'en approcher ; mais plus il faisait d'efforts pour y parvenir,

et plus il lui semblait qu'elle s'éloignât; les inégalités du terrain et l'épaisseur du bois la dérobaient souvent à ses yeux. Quelle situation pour un prince extrêmement vif qui n'était jamais sorti de la cour, et dont par conséquent on avait toujours prévenu les désirs! aussi l'on peut dire qu'il subit cette contrariété avec une impatience extrême.

Enfin n'en pouvant plus de faim et de fatigue, il arriva au but vers lequel il dirigeait depuis si longtemps ses pas. C'était une méchante chaumière. Il y frappa rudement; une vieille femme lui répondit; mais comme elle ne venait pas assez promptement, il redoubla ses coups. La vieille cependant n'en allait pas plus vite, et disait toujours :

— Patience! patience!

Il l'entendait qui chassait son chat, dans la crainte qu'il ne sortît en ouvrant la porte : il distinguait clairement, par la conversation qu'elle avait avec elle-même, qu'elle retournait sur ses pas pour moucher sa lampe, puis, que s'apercevant qu'il ne s'y trouvait pas assez d'huile, elle revenait encore pour en remettre, tout en répétant sans cesse :

— Patience! patience!

Ce ne fut qu'après bien du temps que la porte s'ouvrit.

Le prince ne trouva dans cette cabane que l'image de la pauvreté, et pas la moindre apparence de nourriture; ce qui le mit au désespoir. Il témoigna à la bonne vieille son extrême fatigue et l'excès de son appétit; mais elle ne lui répondit rien autre chose que ce triste mot de *patience*.

Cependant, venant à l'examen des secours qu'elle pouvait lui donner :

— Vous aurez pour vous reposer, lui dit-elle d'un ton doux, cette botte de paille qui se trouve derrière la porte.

— Et de quoi manger? dit brusquement Papillon.

— Attendez : je vais cueillir des pois dans le jardin ; nous les écosserons tranquillement ; ensuite, nous allumerons du feu ; et puis, quand nous les aurons fait cuire, nous les mangerons tout à notre aise.


ECOSSE

— Et puis, et puis, je serai mort ! ajouta vivement le prince.

— Dam! je ne vais pas plus vite, moi, reprit lentement la vieille, non sans ajouter encore, selon sa louable habitude : Prenez patience; tout vient à point pour qui sait attendre.

Ce langage n'était pas fait pour plaire à Papillon : aussi était-il dans un violent état d'irritation; mais il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Allons cueillir des pois, dit alors la bonne femme. Prenez cette lampe pour m'éclairer.

Le prince obéit. Quand les pois furent cueillis, on revint à la maison; mais alors il fallut les écosser, puis allumer le feu, et ensuite compter les pois, car la vieille ne voulut absolument en faire cuire que cinquante-quatre. Le prince eut beau lui représenter combien ce nombre était exigu, et combien un pois de plus ou de moins était de peu d'importance, il dut encore en passer par là. Lorsque les pois furent cuits, la bonne femme tira des balances d'une armoire, prit un petit morceau de pain, et se mit en devoir de le partager et de le peser; mais le prince impatienté le lui arracha des mains, et lui dit à son tour :

— Patience!

— Vous croyez plaisanter, lui dit la vieille toujours doucement; mais vous venez de m'appeler par mon nom, et vous apprendrez bientôt à me connaître.

Ils soupèrent cependant, et les vingt-sept pois qu'il eut pour sa part, joints à quelques verres d'une eau très claire, le restaurèrent à peu près. Ensuite il dormit du sommeil le plus tranquille sur la botte de paille qu'elle lui avait offerte.

Le lendemain au matin, elle lui donna pour déjeuner du pain bis et du lait qu'il mangea avec appétit. Puis il la pria de lui apprendre qui elle était.

— J'y consens, lui répondit-elle ; mais cela sera bien long.

— Alors, reprit le prince, je vous en tiens quitte.

— Mais, continua la vieille, il faut à votre âge écouter les vieillards et vous accoutumer à la patience.

— Dites-moi seulement quel est le pays où je me trouve.

— Volontiers : vous êtes dans la forêt de l'Oiseau-Noir ; c'est ici qu'il rend ses oracles.

— Un oracle ! dit le prince : je vais le consulter.

Il voulut donner quelque argent à la vieille, qui le refusa ; il le jeta alors sur la table et partit comme un éclair, sans avoir demandé son chemin. Il prit à tout hasard le premier sentier qui se présenta devant lui, et, toujours courant, il s'éloigna sans regret d'une maison où il avait reçu une si maigre hospitalité. Bientôt il aperçut, dans l'éloignement, un grand bâtiment qui dominait sur toute la forêt, et dont la couleur était sombre : il pensa que ce devait être le temple où se rendait l'oracle qui le faisait courir. Il marcha cependant encore longtemps, et ce ne fut que peu avant le coucher du soleil qu'il arriva aux grilles extérieures du palais, qui était environné de plusieurs enceintes. Quand il fut à la première porte, il lut sur le mur une inscription écrite en gros caractères, qui contenait ces mots : *Mortel curieux de connaître ta destinée,*

frappe sur cette cloche noire, et sois soumis à mon culte.



Le prince ramassa à l'instant une grosse pierre et la lança contre la cloche qui rendit un son éclatant et terrible. A ce bruit, la porte s'ouvrit, puis elle se referma tout-à-coup dès qu'il fut entré; dans le même instant, il partit des bâtiments voisins plusieurs millions de chauves-souris, de hiboux et d'orfraies dont les cris lugubres ajoutèrent encore à l'horreur de cette scène.

Tout autre que Papillon en eût été effrayé; mais il marcha d'un pas ferme et déterminé jusqu'à la seconde grille, que soixante nègres, couverts de grands voiles noirs, lui vinrent ouvrir. Il voulut leur parler, mais il vit bien que son langage leur était tout-à-fait étranger : ce tourment,

qu'il ne connaissait pas encore, de penser vivement et de ne pouvoir se faire entendre, rappela à son souvenir la bonne femme Patience. Ce ne fut pas tout : il fut encore obligé de se laisser désarmer par les nègres, après quoi, il fut conduit très civilement dans un appartement magnifique, où l'on ne voyait que de l'ébène, du jais et des tentures noires. Réduit à parler par signes, il exprima le besoin qu'il avait de manger ; mais on le fit attendre pendant quelques heures avant de le conduire dans un réfectoire où il prit place à côté des nègres. On posa devant lui plusieurs plats ; il voulut les prendre, mais il s'aperçut



qu'ils étaient attachés à la table, et il remarqua que sa lu-

gubre compagnie se servait d'un chalumeau à l'aide duquel chacun suçait sa portion ; il fut obligé d'employer le même moyen malgré sa vivacité.

Après le souper, on passa dans une autre salle, où les nègres s'établirent deux à deux à un jeu d'échecs, dont il fut obligé d'être le témoin. Quand on eut fini la dernière partie, qui fut très longue, on le conduisit dans son appartement, toujours avec la même lenteur.

L'espérance de consulter l'oracle et l'envie de sortir de ce triste séjour l'éveillèrent de grand matin. Il témoigna le désir d'aller au temple ; mais sans lui répondre on le mena aux bains. Après s'être déshabillé promptement, il voulut se précipiter dans l'eau ; mais tous les nègres l'arrêtèrent, pour ne lui permettre d'y entrer qu'à la hauteur d'un pouce, et on lui fit entendre que son bain augmenterait tous les jours d'une pareille mesure. Ce fut en vain qu'il jura, tempêta et se répandit en imprécations, tout fut inutile ; il dut se soumettre, et soixante jours se passèrent à rendre son bain complet : toujours mangeant avec un chalumeau, toujours observant le silence et toujours assistant aux échecs, jeu qui lui était le plus antipathique, enfin, il parvint au bonheur d'avoir de l'eau jusqu'au menton.

Le lendemain de cet heureux jour, les nègres, revêtus de leurs voiles noirs, ayant chacun une chauve-souris sur la tête, vinrent le chercher dans son appartement et le conduisirent processionnellement jusqu'à la grille qui les séparait de l'intérieur du temple ; là, une autre troupe de nègres vint recevoir le malheureux Papillon. Toute la dif-

férence qu'il put remarquer entre ce dernier cortège et le premier, c'est que ceux qui composaient celui-ci avaient chacun un corbeau sur le poing, dont le croassement monotone était insupportable.



On prit alors le prince sous les bras, moins pour lui faire honneur que pour le contenir. Après une longue marche, on arriva aux premiers degrés du temple. Papillon crut être à la fin de ses peines ; mais on fut encore plus de deux heures à l'introduire. Entré dans le sanctuaire, il lui fallut assister aux lugubres et interminables cérémonies qui y furent célébrées.

Son impatience se trahissait par des bâillements continuels et vraisemblablement fort scandaleux ; mais rien n'était capable d'interrompre l'ordre des cérémonies, et, quoiqu'il en fût le principal objet, on ne s'était point du tout occupé de l'ennui qu'il témoignait avec si peu de modération.

L'intérieur du temple était, comme l'extérieur, revêtu du marbre le plus noir ; un grand rideau tout noir également le séparait en deux parties. Quand la célébration fut terminée, ce rideau fut tiré, et l'Oiseau noir parut dans



toute sa majesté. C'était une espèce d'aigle; il était perché sur une barre de fer qui traversait le temple. A son aspect, tous les nègres se prosternèrent, n'osant soutenir ses regards. Quand il eut trois fois battu des ailes, et que trois fois le tonnerre se fut fait entendre, il prononça distinctement ces mots : *Prince, tu ne peux être heureux que par ce qui t'est antipathique.*

Aussitôt que ces paroles eurent été prononcées, le rideau se referma, et tous les nègres, tant de l'intérieur que de l'extérieur du temple, vinrent très respectueusement embrasser le prince. Après cette longue accolade, on lui mit un corbeau noir sur le poing, et on le reconduisit avec le même cérémonial jusqu'à la grille intérieure. Là, il rendit son corbeau et fut remis entre les mains des premiers nègres; une chauve-souris se plaça d'elle-même sur sa tête, et on le ramena à son premier gîte pour y prendre autant de bains en rétrogradant qu'il en avait déjà pris. Après quoi, il fut embrassé par son escorte, qui le conduisit fort civilement à la grille extérieure, où on lui rendit ses armes avec tous les signes et les démonstrations d'amitié possibles.

La porte ne fut pas plutôt ouverte qu'il se mit à courir de toutes ses forces, sans autre dessein que celui de s'éloigner d'un lieu dans lequel il ne concevait pas qu'il eût pu vivre si longtemps.

Il sortit de la forêt et se trouva sur les bords d'un grand fleuve, dont il suivit le cours dans l'espérance de rencontrer un gué. Il ne tarda pas à apercevoir un joli navire qui était en panne au milieu du fleuve et dont la chaloupe était à terre. Le prince ne put résister à l'envie d'en faire usage, non plus qu'à celle de visiter le bâtiment. Il cria inutilement pour appeler quelqu'un, et impatienté de voir qu'on ne lui répondait pas, il sauta légèrement dans la chaloupe, qui était faite de papier blanc aussi bien que le vaisseau. Arrivé à bord et ne trouvant personne sur ce

navire, il se mit à le visiter dans tous ses détails, et remarquant qu'il s'y trouvait non seulement un bon lit, mais encore toutes les choses qui lui étaient nécessaires, il résolut de s'y installer jusqu'à nouvel ordre.

Après quelques jours de navigation, le courant du fleuve l'entraînant toujours vers son embouchure, il fut lancé en pleine mer presque sans s'en apercevoir. L'aspect de cette immensité d'eau l'étonna : tout courageux qu'il était, il fut effrayé, et voulut rebrousser chemin; mais les courants plus forts que lui l'emportèrent au large, et le vent le prenant alors en poupe lui fit perdre de vue la terre en fort peu de temps. Il sentit toute l'horreur de sa situation, et ne savait comment se garantir du péril auquel son peu de réflexion l'avait exposé. Tout ce qu'il put faire fut de s'impatienter et de s'ennuyer, deux choses dont il s'acquittait merveilleusement bien. Pour comble de malheur, il ne tarda pas à être pris par un calme plat, et fut réduit à regretter le temple de l'Oiseau noir, car il y voyait au moins des hommes, et l'espérance d'en sortir le soutenait dans ses chagrins; tandis que dans son navire de papier blanc, il n'avait aucune espèce de société, et ne pouvait prévoir comment il serait délivré de cette ennuyeuse prison. Après une longue attente, une brise favorable vint enfler ses voiles, et il aperçut un rivage : que le temps lui sembla long pour y aborder!

Le vaisseau entra de lui-même dans un port formé par la nature et bordé de grands arbres. Le prince sauta légèrement à terre, et ne se retourna même pas pour dire à son

navire un dernier adieu, tant il avait pris la navigation en horreur! Il se hâta d'aller reconnaître le pays. Après avoir rapidement traversé une forêt magnifique, il s'arrêta au bord d'une fontaine délicieuse, située dans un charmant bocage. Il se reposait là depuis quelques instants à peine, lorsqu'une gazelle, toute haletante, vint tomber à ses pieds, en prononçant ces mots :

— Ah! Papillon, secourez-moi.

Le prince, étonné de ces paroles et touché de la beauté de ce gracieux animal, ramassa ses armes et se précipita au-devant d'un lion vert qui poursuivait la gazelle avec ardeur. L'intrépide Papillon l'attaqua; le combat fut vif, mais enfin le prince demeura vainqueur. Le lion, en tombant, siffla trois fois avec tant de force que la forêt en retentit, et que le bruit s'en fit entendre à plus de deux lieues à la ronde; après quoi il expira, n'ayant apparemment plus rien à faire dans ce monde.

II



EVENU auprès de la belle gazelle, Papillon lui dit :

— Puisque vous savez parler, dites-moi comment vous me connaissez.

— Avant de vous répondre, laissez-moi reprendre haleine, lui répliqua-t-elle ; d'ailleurs, vous n'avez pas le loisir de m'écouter, et je vous engage plutôt à regarder derrière vous.

Papillon se tourna vivement, et il vit un géant vert monstrueux qui marchait vers lui à grands pas.

— Qui donc, s'écria l'affreux colosse d'une voix formidable, a fait siffler mon lion ?

— C'est moi, répondit fièrement le prince ; mais regarde, il ne sifflera plus, sur ma parole.



— Ah ! mon pauvre lion ! répliqua le géant ; quel malheur ! mais au moins puis-je venger sa mort.

A ces mots, il présente à Papillon un grand serpent qu'il tenait à la main. Le prince sans s'effrayer porte au reptile un coup mortel ; mais au même instant le serpent se change en géant et le géant devient serpent. Les coups de Papillon firent jusqu'à dix fois une semblable métamorphose ; enfin, le prince porta à son ennemi un si grand coup d'épée, qu'il coupa le serpent en deux ; il en ramassa un morceau, et le jeta à la tête du géant, qui tomba sans connaissance sur le cadavre de son lion. Alors un nuage épais les déroba à la vue du jeune prince, et les enleva avec une extrême rapidité.

Papillon, sans se donner le temps de rengaîner son épée, s'adressant à la gazelle, lui dit :

— Vous avez eu le temps de reprendre vos sens ; vous ne craignez plus rien à présent : dites-moi donc qui vous êtes, et expliquez-moi cette étrange aventure. Mais surtout parlez vite, car je ne sais pas attendre.

— Vous serez satisfait, lui répondit-elle. Cependant rien ne presse : je voudrais d'abord vous mener au château vert ; mais nous ne pouvons y aller à pied : la marche me fatigue, et puis le château n'est pas près d'ici.

— Bah ! mettons-nous en route, reprit le prince avec impatience, ou bien je vous laisserai là, vous et votre histoire. N'est-il pas honteux qu'une jeune et jolie gazelle comme vous ne puisse marcher à pied ? Partons donc promptement ; car, plus le château est éloigné et plus

nous devons faire diligence. Allons, allons, continua-t-il; nous irons doucement, c'est tout ce que je puis vous accorder; d'ailleurs, nous causerons en chemin.

— Faisons mieux, dit-elle : portez-moi sur vos épaules; mais comme je n'aime point que les autres se donnent de la peine pour moi, vous monterez vous-même sur ce limaçon.

Et elle lui montra à quelques pas de là un énorme mollusque qu'il avait pris pour un gros quartier de rocher.

— Moi, que je monte sur un limaçon! reprit Papillon; vous moquez-vous? c'est donc pour n'arriver que dans un an!

— Eh bien! lui répondit la gazelle, restons ici : pour moi, je m'y trouve fort bien; la fontaine est fraîche et l'herbe est tendre. Cependant, croyez-moi, suivez plutôt le conseil que je vous donne, et ne dédaignez pas la monture que je vous propose.

Quoique ce genre de transport convînt fort peu à la vivacité du prince, il finit par s'y résoudre. Le voilà donc portant sur ses épaules la paresseuse gazelle, et chevauchant sur son mollusque, auquel, dans son impatience, il prodiguait fort inutilement les coups d'éperon.

Enfin, après une longue route, ils atteignirent le château vert.

La gazelle, ayant bien voulu qu'on la mît à terre, reprit, sur les degrés du péristyle, sa forme naturelle, et apparut aux regards étonnés de Papillon sous les traits de son aimable cousine.

La joie et la reconnaissance de la princesse fut douce et tranquille; celle du prince, au contraire, fut vive et fougueuse. A peine laissa-t-il à Nonchalante le temps d'entrer dans le château, tant il avait d'impatience d'entendre de sa bouche le récit de ses aventures, qu'il lui avait déjà demandé tant de fois; mais il fallut encore, avant que sa curiosité ne fût satisfaite, qu'il reçut les compliments des habitants des Terres-Vertes, qui, par suite de la mort du géant, venaient le reconnaître pour leur souverain. Il coupa court à la moitié de leurs harangues, et se hâta de congédier les complimenteurs, après quoi sa belle cousine lui raconta son histoire en ces termes :

— Après votre départ, ennuyée des fatigues du gouvernement dont on voulut absolument me faire subir l'apprentissage, je conjurai la bonne Lolotte de m'emmener chez elle ; ce ne fut pourtant qu'avec beaucoup de peine qu'elle m'accorda cette faveur. Elle m'enleva sur mon canapé, et me transporta dans sa grotte où je passai quelques jours délicieux; mais elle fut bientôt obligée de me quitter pour aller à l'assemblée des fées, et elle m'apprit à son retour, en fondant en larmes, que les complaisances qu'elle avait eues pour moi lui avaient coûté bien cher : on l'en avait grondée avec beaucoup d'aigreur, et le conseil lui avait ordonné de me remettre entre les mains de Mirlifiche, déjà chargée du soin de votre personne.

Je ne tardai pas à voir arriver la fée Mirlifiche, montée sur sa grande licorne : elle s'arrêta devant la grotte que nous habitions, et me pria de la suivre.

La bonne Lolotte, attristée par notre séparation, me fit les plus tendres adieux ; et après m'avoir embrassée, me mit elle-même en croupe derrière la fée. — Tenez-vous bien, petite fille, me dit Mirlifiche, si vous ne voulez pas vous casser le cou. Effectivement, j'eus besoin de toutes mes forces pour ne pas tomber, car sa vilaine monture galopait si rudement, que souvent je perdais l'équilibre.



Nous cheminâmes longtemps avant d'arriver à une grande ferme. Le fermier et la fermière accoururent au-devant de la fée, et l'aidèrent à descendre de sa licorne. J'ai su depuis que ces bonnes gens avaient été roi et reine, et que les fées les avaient réduits à cet état pour les corriger de leur ignorance et de leur paresse.

Quand Mirlifiche fut descendue et que l'on m'eut portée

à terre, presque morte de fatigue, elle voulut absolument que je soignasse moi-même sa licorne. Elle m'ordonna de monter au grenier, et de lui apporter l'une après l'autre quatre-vingts poignées de foin pour le repas de sa monture : il fallut lui obéir. Je descendis donc une à une les quatre-vingts poignées de foin, que je fus obligée de porter ensuite de la même façon dans l'écurie. Ce ne fut pas tout : on me fit travailler encore au souper. Quand il fut achevé, je crus pouvoir jouir enfin paisiblement de quelque repos; mais point du tout, je fus forcée de préparer mon lit ainsi que celui de Mirlifiche. J'aurais cent fois préféré dormir sur une chaise que sur ce grabat qui me coûtait tant de peine; mais l'ordre était formel, il fallait l'exécuter. Enfin, n'en pouvant plus et ne sachant pas encore me déshabiller toute seule, je me jetai sur mon lit dans l'état où j'étais; la fée, qui s'en aperçut, me tira de mon premier sommeil pour me faire ôter mes vêtements.

Dès le point du jour, Mirlifiche me réveilla et m'obligea de me lever pour aller savoir comment se portait sa licorne, et si elle avait bien mangé son fourrage. A peine de retour auprès d'elle, elle me donna plusieurs autres commissions tantôt pour l'instruire du temps qu'il faisait, tantôt pour l'informer de l'heure. Je m'acquittai si mal et avec tant de lenteur de ses ordres, qu'avant de partir elle appela le roi et la reine qui l'avaient reçue avec le plus profond respect, et leur dit : — Princes, je vous laisse cette petite princesse; faites-la travailler comme il faut, et que je la re-

trouve corrigée; autrement... Elle n'en dit pas davantage, monta sur sa licorne et disparut à nos yeux.

Le roi et la reine se tournèrent alors de mon côté et me demandèrent ce que je savais faire.

— Rien du tout, répondis-je.

Malgré cette réponse, ils entrèrent dans le détail de diverses occupations pour connaître celle qui serait de mon goût; mais je les assurai que j'aimais mieux ne rien faire, et je finis par les conjurer de me laisser dormir. Ils eurent non seulement la bonté d'y consentir, mais encore de m'apporter à manger dans mon lit, dont je ne voulus pas sortir de tout le jour.

Le lendemain matin, la bonne reine vint me trouver et me dit d'un air embarrassé :

— Ma belle enfant, il faut nécessairement vous résoudre à vous lever. Vous avez entendu ce que la fée nous a dit en partant : il nous arriverait malheur si nous ne vous faisions pas travailler. Ainsi, à l'ouvrage.

Tout alla bien jusqu'au déjeuner; mais, quand il fut achevé, la reine accommoda plus de quatre livres de chanvre autour d'une quenouille, et me dit qu'il fallait filer tout cela, pendant que je garderais les moutons dans les champs. Je voulus faire de nouvelles représentations, elles furent inutiles, et je fus obligée de partir avec le troupeau. Je ne marchai pas longtemps sans trouver un endroit délicieux, où je m'assis sur l'herbe; puis, me faisant un chevet de ma quenouille, je me couchai, sans faire attention aux moutons qui se répandirent à leur gré dans la cam-

pagne, en fourrageant tous les grains. Les paysans du canton avaient trop souffert du dégat pour le passer sous silence : au bruit qu'ils firent, le roi et la reine sortirent de leur ferme, et voyant ce qui se passait, se mirent à courir après leurs moutons, avec d'autant plus d'empressement, qu'on voulait leur faire payer les dévastations. Pour moi, tranquille spectatrice de tout, je les regardais courir; mais le roi et la reine m'ayant aperçue m'obligèrent à me lever, en m'ordonnant de les suivre, tout en m'accablant de reproches.

Par la suite, on me chargea, comme vous pouvez bien le penser, de toute autre chose que du soin de garder les moutons, mais je m'en acquittai toujours de la même façon. Enfin ma conduite les irrita à un tel point, que craignant un jour que la reine ne me battît, je m'enfuis de la ferme pour éviter sa colère. Je trouvai près de là un bateau sur une petite rivière, j'y montai; à peine y étais-je assise, que le courant m'entraîna tout doucement. Cependant la reine me suivait sur la rive, en criant de toutes ses forces; mais elle se lassa bientôt de courir et de crier; et moi, je me laissai aller au gré du courant. Je trouvais cette promenade si douce et si peu fatigante, que je passai la nuit dans cette situation; au lever du soleil, mon bateau s'arrêta sur les bords d'une prairie charmante. Le besoin, plus que la curiosité, me contraignit de m'approcher de quelques maisons d'une structure toute singulière. J'aperçus, à la porte de l'une d'elles une sonnette d'argent, je la tirai, et à l'instant le plus agréable carillon se fit entendre.

A ce bruit, je vis venir à moi une grande et majestueuse femme, d'un âge assez avancé, et d'un embonpoint excessif; elle était suivie d'une troupe innombrable d'oiseaux. Elle me dit :

— Qui vous a donné la hardiesse, petite fille, de venir où je ne souffre pas un habitant à cent lieues à la ronde, dans la crainte d'effaroucher mes oiseaux? Encore, si vous pouviez être bonne à quelque chose, continua-t-elle en me regardant de la tête aux pieds, je verrais à quoi je pourrais vous employer.



— Madame, lui dis-je, vous pouvez me laisser ici en toute sûreté : certainement je n'irai pas dénicher vos oiseaux; mais par pitié daignez me donner à manger.

— J'y consens, me répondit-elle; je vous traiterai ensuite comme vous le méritez.

Alors, une demi-douzaine de geais, que je pensai être

ses pages, vinrent m'apporter toutes sortes de biscuits, de friandises et de fruits. Je trouvai tout délicieux, et je me sentis une si grande envie de demeurer dans ce pays, que je ne pus m'empêcher de la témoigner.

— Vous! me répondit-elle, avec un air de mépris et d'ironie : vous! demeurer dans un pays où tout est vif et léger! vraiment non, vous n'y pensez pas; et ce n'est pas là non plus ce que je veux faire de vous.

Alors elle tira vivement le cordon de sa sonnette qui, bien loin de produire les sons enchanteurs qui m'avaient fait un si grand plaisir, mit en branle une cloche dont le son terrible m'épouvanta; un instant après je vis paraître un oiseau noir d'une taille monstrueuse, qui s'abattit aux pieds de la fée, et qui lui dit d'une voix formidable :

— Que voulez-vous, ma sœur?

— Je veux, lui répondit-elle, que vous portiez tout à l'heure cette belle Nonchalante à mon cousin le géant du Château vert; vous lui direz de ma part de la faire travailler jour et nuit à ses belles tapisseries...

A ces mots, malgré mes cris, l'oiseau noir m'enleva, et partit d'un vol rapide.

— Bon! dit Papillon, en interrompant le récit de sa cousine, vous vous moquez, ma chère, je le connais ce vilain oiseau noir, et jamais lenteur n'égala la sienne.

— Il en sera tout ce que vous voudrez, reprit Nonchalante, je n'aime pas à disputer; ce n'est peut-être pas

l'oiseau que vous connaissez ; mais enfin, celui-là m'emporta prodigieusement vite, et me déposa dans ce château dont vous êtes à présent le maître. Nous entrâmes par une des fenêtres qu'il trouva ouverte, et quand il m'eût présentée de la part de la fée des oiseaux, au géant dont vous avez eu la bonté de me défaire, celui-ci, après m'avoir considérée un instant, m'apostropha en ces termes :

— Vous êtes donc une paresseuse, que l'on vous envoie ici : nous en avons bien fait travailler d'autres. Voyez, ajouta-t-il, comme tout cela est occupé.

Je levai les yeux, et je vis, dans une galerie immense, des métiers, des dévidoirs, des laines, des dessins, etc. Il y avait tel métier sur lequel plus de douze personnes étaient occupées. Cet aspect me fit évanouir. Quand j'eus repris mes sens, on me demanda ce que je savais faire : ce fut en vain que, avec une extrême bonne foi, je répondis, comme j'avais fait dans la ferme : *Rien*. Le géant me dit à cela que l'on m'instruirait, et qu'il y avait de l'ouvrage pour tout le monde. On voulut me faire travailler; mais des premières classes où l'on m'avait mise en arrivant, on me fit toujours descendre jusqu'aux ouvrages les plus simples ; on me donna vainement les pénitences qui réussissaient le plus ordinairement sur les autres, et ce fut aussi vainement que le géant me fit voir sa ménagerie : elle était prodigieusement grande, et renfermait tous les enfants qui n'avaient pas voulu travailler ; tout cela ne me fit aucune impression, et je fus enfin réduite à tirer de l'eau pour la

teinture des laines. Comme je ne m'en suis pas mieux acquittée que des autres travaux, le géant s'est emporté ce matin contre moi, et m'a fait prendre la forme d'une gazelle; puis, de suite, il m'a conduite à sa ménagerie. Mais la timidité naturelle de l'animal dont j'avais revêtu la forme l'a emporté en moi sur le goût que j'ai pour le repos; la vue d'un chien m'a fait prendre la fuite, et je suis sortie de la cour du château. Le géant a craint de me perdre, et a lâché son lion après moi, avec ordre de me ramener à quelque prix que ce fût. Je me serais peut-être laissée prendre ou dévorer plutôt que de courir plus longtemps, si mon bonheur ne m'eût fait vous rencontrer.

La princesse termina le récit de ses aventures par l'éloge du repos et d'une vie douce et tranquille. Papillon l'assura que, quant à lui, il n'était que trop demeuré en place, et que, depuis qu'il ne l'avait vue, il avait subi des épreuves qui ne l'avaient point du tout amusé. Il lui conta rapidement l'histoire de la bonne femme, celle de l'Oiseau noir, et fit la narration de son voyage dans le vaisseau de papier blanc. Ensuite, ils donnèrent l'un et l'autre la liberté à tout ce qui se trouva dans le château et dans la ménagerie, dont les animaux avaient repris leurs premières formes de princes et de princesses, au moment de la mort du géant. Nonchalante les conjura de ne plus travailler, et fit brûler tous les métiers; elle accompagna la liberté qu'elle leur accorda de présents magnifiques.

Restés seuls dans le château, Nonchalante et Papillon

furent longtemps à se mettre d'accord : ce qui plaisait à l'un déplaisait à l'autre, et réciproquement. Cependant comme, au fond, chacun d'eux était doué d'un bon naturel, peu à peu et à leur insu même, ils se firent des concessions : le prince devenait de jour en jour plus posé et plus tranquille; sa cousine, pour lui



témoigner sa reconnaissance du service signalé qu'il lui avait rendu, se montrait empressée à le servir, et ne reculait devant aucune peine pour lui être agréable. L'habitude de vivre ensemble opéra enfin sur leur caractère une métamorphose complète, qu'ils ne tardèrent pas à remarquer eux-mêmes, et ils se tinrent compte l'un à l'autre de cette déférence mutuelle. De là à l'amitié il n'y a qu'un pas; ce pas fut bientôt franchi, et ces deux jeunes gens qui ne pouvaient se souffrir autrefois, auraient frémi aujourd'hui à l'idée seule d'être séparés l'un de l'autre.

Cependant le temps des épreuves n'était pas encore fini pour eux. Les fées qui étudiaient chaque jour leurs démarches et leurs sentiments, furent piquées de voir que l'affection avait plus fait pour modifier leur tempérament, que tout leur art et toute leur magie : aussi peu confiantes dans la conversion de Nonchalante et de Papillon, jugèrent-elles à propos de les éprouver une dernière fois. Voici comment elles s'y prirent : elles donnèrent à Nonchalante l'apparence de la fièvre la plus ardente, et à Papillon, celle d'une maladie de langueur, et n'eurent pas de peine à leur inspirer de sérieuses inquiétudes sur leur état. Puis, la fée Mirlifiche, saisissant le moment de les trouver séparés, apparut à Nonchalante, et lui dit :

— Papillon me paraît bien malade.

— Hélas! oui, madame, lui répondit la princesse en fondant en larmes; il se meurt; mais de grâce, sauvez-le. S'il vous faut, pour son salut, le sacrifice de mon bonheur, celui de ma vie même, parlez, je me livre à vous. Envoyez-moi chez le roi-fermier, faites revivre le géant, et vous verrez comment je saurai leur obéir : me voilà soumise à tout; mais guérissez-le, je vous en conjure.

— Si vous voulez, lui répliqua gravement la fée, sauver la vie à Papillon, cela ne tient qu'à vous : partez à l'instant, et ne négligez rien pour trouver la Souris qui trotte et le Pinson qui vole; apportez-les-moi, car le temps presse.

A peine avait-elle achevé de parler, que Nonchalante était déjà sortie du château vert.

Peu de temps après, la fée eut une semblable conversa-

tion avec le prince, qui la conjura le plus tendrement du monde de lui faire tout souffrir, pourvu qu'elle secourût sa belle cousine. Il l'assura que les oracles noirs, les navires de papier blanc, les gazelles et les limaçons le trouveraient impassible, si, par sa patience, il obtenait d'elle la grâce qu'il lui demandait avec tant d'ardeur. Mirlifiche convint de l'état dangereux auquel la princesse était réduite ; mais en même temps, elle lui promit que s'il lui pouvait donner la Taupe couleur de rose, elle la guérirait.

Papillon, ne voyant que le danger de Nonchalante, sortit aussitôt du château. Les voilà donc tous deux différemment occupés : la princesse ne cherchant que les bois, toujours courant et toujours écoutant, se donnait une fatigue continuelle pour trouver, et, qui plus est, pour attraper deux animaux qui lui paraissaient bien difficiles à surprendre ; le prince, au contraire, avait les yeux constamment fixés sur les prairies et s'efforçait d'épier le moindre mouvement des taupes ; il marchait lentement, sur la pointe des pieds, et retenant son haleine ; très souvent il restait immobile, au point qu'on l'eût pris pour une statue.

Aussi aucune taupe n'échappait au prince ; mais quelle était sa douleur en voyant que toutes celles qu'il prenait avec tant de peine étaient noires comme l'ébène. Bien loin de s'impatienter, il semblait à chaque instant prendre de nouvelles forces pour continuer cette triste chasse.

L'ardeur que Nonchalante et Papillon mirent dans leurs recherches touchèrent enfin le cœur des fées. Elles virent

que les deux jeunes gens s'étaient réellement corrigés de leurs défauts, et qu'il était juste de les en récompenser. Elles les relevèrent donc l'un et l'autre de la tâche qu'elles leur avaient imposée.

Papillon et Nonchalante, tout occupés du soin de s'acquitter de leur mission difficile, avaient, sans le savoir, dirigé leurs pas vers le royaume de Gris-de-Lin. Ils y arrivèrent tous deux en même temps, et ne tardèrent pas à se rencontrer aux lieux mêmes où s'était écoulée leur enfance. Ils comprirent alors, en se trouvant sains et saufs d'une manière si inopinée et si loin du château vert, que leur maladie n'avait rien de réel, et n'avait été inventée par les fées que pour les soumettre à une dernière épreuve, dont ils étaient sortis vainqueurs. En effet, ils étaient encore tout à la joie de se revoir, quand leur apparurent tout à coup les fées Mirlifiche et Lolotte, qui, après les avoir complimentés de leur conversion, les ramenèrent au palais de Gris-de-Lin.

Leur retour fut l'occasion de fêtes pompeuses, que suivit bientôt la célébration de leur mariage. Gris-de-Lin, enchanté de les voir ainsi unis à jamais, leur confia le soin de ses états; ils s'en acquittèrent dignement. Grâce aux leçons qu'ils avaient reçues l'un et l'autre, ils avaient appris à se commander à eux-mêmes, c'était le moyen de savoir commander aux autres : aussi rendirent-ils leurs peuples heureux, tout en jouissant d'une félicité parfaite.

comme les esprits les plus bornés ont toujours leur vanité, il se piqua bientôt d'imiter le roi son père, et créa un sénéchal, un procureur-fiscal et un receveur; il fit aussi battre monnaie, et composa avec son sénéchal des ordonnances pour la police de son petit état. Son beau-père fut celui qu'il décora de cette dignité de sénéchal : il se nommait Caboche; c'était un homme franc, sincère, équitable. Il avait reçu de la nature sa part d'imagination en sens commun; aussi décidait-il lentement, mais presque toujours juste, ce qui lui gagna tellement la confiance de son gendre, que sa majesté ne pouvait plus se passer de lui.

Tous les matins, Caboche allait chez le roi avec qui il déjeunait; ensuite on parlait d'affaires, mais le plus souvent ce ministre lui disait :

— Sire, avec votre permission, vous n'y entendez rien, laissez-moi faire, et tout ira bien : il faut que chacun se mêle de son métier.

— Mais, répondait le roi, que ferai-je donc, moi?

— Ce que vous voudrez, répliquait Caboche; vous gouvernerez votre femme et votre potager. Voilà tout ce qu'il vous faut.

— Je crois en effet que tu as raison, disait le roi. Ainsi fais ce que tu voudras.

Cependant, pour ne rien perdre de sa royale considération, il se parait les jours de fête d'un manteau royal de toile rouge, imprimée de fleurs d'or, d'une toque de pareille étoffe, et d'un sceptre de bois doré; il avait

acheté tout cela d'un vieux comédien de campagne qui avait quitté sa profession.



La reine Gillette s'occupait des soins du ménage. Tous deux vivaient fort heureux, en attendant que le ciel voulût bien leur accorder un fils. Cette grâce leur vint au bout de deux années de mariage, et leurs vœux furent même bien dépassés, car ils eurent encore depuis trois fils et trois filles. Lorsque ces enfants royaux furent arrivés à l'âge de sept ans, chacun se mit en devoir de donner son avis sur le genre d'éducation qui serait le plus convenable; et le

roi se creusait déjà la tête à propos de leur futur établissement, car son royaume était si petit, qu'il eût été fort difficile d'en faire même deux parts.

Or, un matin, la reine, venant de pétrir un petit gâteau, aperçut sur la table une jolie petite souris bleue qui rongeait la pâte. Son premier mouvement fut de la chasser; mais un sentiment involontaire l'en empêcha : elle la considéra attentivement, et fut fort surprise de la voir se saisir du petit gâteau et l'emporter dans la cheminée. Aussitôt, courant après la souris, dans le dessein de lui enlever sa proie, elle vit disparaître l'une et l'autre, et ne trouva à leur place qu'une petite vieille ratatinée et haute d'un pied.

Après plusieurs grimaces et quelques paroles peu intelligibles, cette petite figure mit la pelle et les pincettes en croix, fit dessus, avec le balai, trois cercles et trois triangles, poussa sept petits cris aigus, et finit par jeter le balai par-dessus sa tête.

La reine, malgré sa frayeur, ne laissa pas de remarquer

que la vieille, en traçant les cercles et les triangles, avait prononcé distinctement ces trois mots : *Confiance, discrétion, bonheur*. Elle cherchait à en pénétrer le sens, quand un bruit qu'elle entendit dans la chambre voisine la tira de sa rêverie. Comme elle crut reconnaître la voix de Cadichon, l'aîné de ses fils, elle y courut aussitôt; mais elle eut à peine ouvert la porte, qu'elle aperçut trois gros hannetons qui tenaient chacun dans leurs pattes une de ses filles, et trois grandes demoiselles aux ailes bleues et transparentes, qui portaient sur leurs dos ses trois fils.

Tout cela, en s'envolant promptement par la fenêtre, chantait en cœur, et fort mélodieusement : *Hanneton, vole, vole, vole*. Ce qui toucha le plus Gillette, fut de voir au milieu d'eux Cadichon entre les pattes de la souris bleue; ils étaient l'un et l'autre sur un petit char, fait d'une grosse coquille de limaçon couleur de rose, et traîné par deux chardonnerets parfaitement bien panachés. La souris, qui lui



parut plus grande que ne sont ordinairement les animaux de son espèce, avait une belle robe de perse, un

mantelet de velours blanc, une coiffe nouée sous le menton, et deux petites cornes bleues au-dessus du front. Le char, les hannetons et les demoiselles partirent avec tant de vitesse, que la reine les eut bientôt perdus de vue. Alors, plus occupée de la perte de Cadichon et de ses enfants que des fées et de leur pouvoir, elle se mit à crier et à pleurer de toutes ses forces. Le roi, qui l'entendit, accourut suivi de son sénéchal, et voulut savoir la cause de son chagrin; mais la douleur de Gillette était si forte, qu'elle ne put lui répondre que par ces mots :

— Les hannetons!.... les demoiselles!.... Ah! sire, on enlève nos enfants!

Le roi, qui ne fit attention qu'à ces dernières paroles, quitta brusquement Gillette, et ordonna à Caboche de prendre dans son antichambre deux mousquetons; puis il gagna la campagne, dans le dessein de poursuivre et de tuer les ravisseurs.

Il y avait environ une heure qu'il était parti, et la reine, dont les larmes étaient épuisées, ne donnait plus que des soupirs à la perte de ses enfants, lorsqu'elle entendit quelque chose tomber auprès d'elle, et vit à ses pieds un papier plié en carré; elle le ramassa aussitôt, l'ouvrit précipitamment, et y lut ces mots :

« Calmez votre inquiétude, ma chère Gillette, et sou-
« venez-vous que de la confiance et de la discrétion dé-
« pend votre bonheur. Vous devez tout espérer de votre
« amie la fée de l'Ile Bambine. »

Ce billet calma ses inquiétudes; et, adressant la parole

à une petite linotte qu'elle aperçut sur le ciel de son lit :

— Linotte, lui dit-elle, je ferai tout ce qu'il vous plaira; mais donnez-moi, je vous prie, lorsque vous en saurez, des nouvelles de mon petit Cadichon.

A ces mots, la linotte battit des ailes, chanta et s'envola; et la reine persuadée que cela voulait dire : *J'y consens*, la remercia et lui fit une grande révérence.

Cependant le roi et son sénéchal, las d'avoir couru inutilement, revinrent à la maison, et trouvèrent la reine si tranquille qu'ils en furent scandalisés. Ce sang-froid impatienta si fort le roi, qu'il se serait emporté contre elle, si son sénéchal ne lui eût remontré les inconvénients d'avoir des enfants, les chagrins et la dépense qu'ils causent presque toujours à leurs père et mère.

— Par mon sceptre, dit le roi, le beau-père a raison, et ces marmots-là m'auraient ruiné, s'ils fussent plus longtemps restés chez moi : grand merci à qui s'en est chargé.

La reine, qui craignait de trop parler, ne répondit point, et le roi, n'ayant plus rien à dire, retourna dans son cabinet jouer un cent de piquet avec son sénéchal.

Pendant que tout ceci se passait chez le roi Pétaud, la reine sa mère se lassant d'un veuvage qui durait depuis longtemps, résolut de se remarier; elle jeta les yeux sur un jeune prince, voisin de son royaume et souverain des Iles Vertes.

La réputation avantageuse et le portrait de ce prince tournèrent si bien la tête de la bonne femme, qu'elle se flatta de s'en faire aimer. Il n'y avait à cela qu'une diffi-

culté, c'est qu'elle n'était ni jeune, ni aimable : elle avait la taille haute et maigre, les yeux petits, le nez très long, la bouche fort grande et passablement de barbe. On ne sau-



rait tout à fait s'aveugler sur ses défauts : elle sentit, dans ses moments de réflexion, qu'en l'état où elle était il lui serait impossible de plaire au jeune roi des Iles Vertes, et

que, pour y réussir, il fallait avoir de la beauté, ou tout au moins de la jeunesse. Elle pensa que la fée Gangan, son amie, pouvait lui être d'un grand secours dans cette occasion : elle lui fit part de ses sentiments, et la conjura, dans les termes les plus pressants, de lui prêter les secours de son art.

Gangan éprouva une grande surprise ; mais elle la dissimula, prévoyant bien qu'il était imprudent de se déclarer ouvertement contre ce mariage, car le roi des Iles-Vertes, qui avait presque ruiné ses états par ses dépenses, aurait été capable de le conclure par intérêt, et de se faire aider par un puissant génie, protecteur de son royaume : aussi, feignant de donner les mains à cette affaire, elle promit à la reine de travailler au plus tôt à son rajeunissement ; mais elle se promit en même temps de la tromper et de la mettre hors d'état d'exécuter son projet.



Le jour que cette fée avait marqué pour l'exécution de ses promesses, elle parut vêtue d'une longue robe de satin couleur de chair ; elle était poudrée, coiffée d'une longue plume et de pompons de clinquant ;

un petit nain amaranthe lui portait la queue de sa robe et avait sous le bras gauche une boîte noire en lacque de Chine.

La reine-mère la reçut avec les plus grandes marques de respect et de reconnaissance, et la supplia, après les premiers compliments, de ne pas différer son bonheur. La fée y consentit, fit retirer tout le monde, et ordonna à son nain de fermer les portes et les fenêtres : puis, ayant tiré de sa boîte un livre de vélin, garni de grands fermoirs d'argent, une baguette composée de trois métaux, et une fiole qui renfermait une liqueur verdâtre et fort claire, elle fit asseoir la reine sur un carreau au milieu de la chambre, et commanda au nain de se placer debout vis-à-vis de sa majesté; ensuite, ayant tracé autour d'eux trois cercles, elle lut dans son livre, les toucha trois fois de sa baguette, et jeta sur eux de la liqueur dont on vient de parler. Alors les traits du visage de la reine se mirent à diminuer peu-à-peu, et la taille du petit nain à croître en proportion, de sorte qu'en moins de trois minutes, ils changèrent de figure sans éprouver le moindre mal. Quoique la reine se fût armée de courage, elle ne put voir, sans quelque crainte, la croissance du nain; mais les flammes bleuâtres qui s'élevèrent tout-à-coup des trois cercles, augmentèrent tellement sa frayeur, qu'elle s'évanouit. Alors la fée ayant fini son enchantement, ouvrit une fenêtre, et disparut avec son page, qui, tout grand qu'il était devenu, reprit la queue de la robe de sa maîtresse et sa boîte de lacque de Chine.

La première chose que fit la reine, après avoir repris ses sens, fut de se présenter devant un miroir : elle y vit, avec un plaisir extrême, que ses traits étaient charmants ; mais elle ne remarqua pas que ces mêmes traits étaient ceux d'une jolie petite fille de huit à neuf ans, et que sa coiffure avait pris la forme d'un toquet, garni de longues boucles de cheveux blonds : tout cela, joint à sa grande taille, produisait quelque chose de fort bizarre. Cependant elle n'en fut point frappée : elle fut même aussi contente de son changement, que ses courtisans en furent étonnés. On ne savait quelle contenance faire devant elle, ni quelle conduite tenir à son égard ; mais le premier ministre, dont tous les grands dépendaient, les tira d'embarras, et décida que, bien loin de contrarier la reine, il fallait, au contraire, flatter ses goûts et ses caprices, et il commença par ordonner à sa femme et à ses filles de se conformer à ses volontés. Bientôt, pour plaire au ministre, on suivit leur exemple, et en peu de temps toute la cour s'habilla comme la reine, et l'imita en tout. On ne parlait plus, même les hommes, que d'une façon enfantine ; on ne jouait qu'à *la madame*, à *rendez-moi ma fille*, aux *osselets*, à *la bataille*. Les cuisiniers n'étaient employés qu'à faire des darioles, des tartelettes et des petits choux. On ne s'occupait qu'à habiller et à déshabiller des poupées. Dans tous les jeux et les collations, il n'était question que du roi des Iles-Vertes ; la reine en parlait cent fois le jour, et l'appelait sans cesse son petit mari ; elle le demandait à tout instant. Elle se paya, pendant quelque temps, des raisons dont

on se servit pour la flatter; mais enfin la gaîté fit place à l'humeur; elle éprouva tous les caprices d'un enfant qui n'a pas ce qu'il veut, et dont on n'ose contrarier les volontés.

Après s'être amusé pendant quelque temps d'un évènement si singulier (car l'oisiveté de la cour fait qu'on s'y amuse de tout), on s'impatienta des puérilités de ce grand enfant; on se lassa de la contrainte et des complaisances qu'il fallait avoir; on s'éloigna insensiblement, et elle était sur le point d'être tout-à-fait abandonnée, lorsqu'on apprit que le prince des Iles-Vertes, qui parcourait les royaumes voisins, devait arriver incessamment dans celui-ci.

A cette nouvelle, on reprit courage. Le reine redevint si gaie et si enjouée, qu'elle ne fit que chanter et danser, en attendant le prince. Ce moment fortuné arriva; elle courut au-devant de lui et, quoiqu'on lui eût représenté que le cérémonial ne le permettait pas, elle voulut absolument aller le recevoir au bas de son escalier; mais, en le descendant avec précipitation, elle s'embarrassa les pieds dans sa robe et tomba assez rudement. Quoique ses mains eussent garanti sa tête et qu'elle n'eût que le nez légèrement écorché, sa frayeur fut si grande qu'elle poussa les hauts cris; on la porta dans sa chambre, on lui bassina le visage et on parvint à l'apaiser, en lui disant que son petit mari demandait à la voir.

Le prince parut en effet; mais la vue d'un objet si ridicule lui fit pousser de si violents éclats de rire, qu'il fut obligé de sortir de la chambre et même du palais. La

reine, qui le vit partir, se mit à crier de toutes ses forces qu'elle voulait son petit mari; on courut après lui, on le pressa de revenir; tout cela fut inutile : il n'y voulut jamais consentir, et s'éloigna promptement d'une cour où tout le monde lui parut être insensé.

La reine fut inconsolable de son départ. On essaya en vain tous les moyens de la calmer; sa mauvaise humeur n'en devint que plus insupportable, et le joug parut trop dur à ceux mêmes qui lui étaient le plus attachés; les autres, honteux d'être sujets d'une telle reine, furent d'avis de lui ôter la couronne, et ce parti allait l'emporter, lorsque Gangan, qui n'avait voulu que la dégoûter du mariage, la désenchanta et lui rendit sa première forme.

A la vue de sa figure naturelle, elle pensa se poignarder de désespoir : elle s'était trouvée charmante sous celle qu'elle venait de quitter, et se retrouvait un visage tout ridé et une laideur repoussante.

C'était à peu près dans ce temps-là que l'autre fée avait enlevé les enfants de Pétaud et de Gillette.

L'Ile Bambine était le lieu où elle les avait transportés tous les sept.

Cette île n'était habitée que par des enfants, sous la protection des fées, et par ceux que l'on destinait à les servir. Il y régnait un printemps continuel; les arbres et les prairies y étaient toujours couverts de fruits et de fleurs, et la terre y produisait d'elle-même, et sans aucune culture, tout ce qui pouvait flatter le goût et les yeux; les

promenades y étaient charmantes, les jardins variés et remplis de jolis petits carrosses de toutes les façons, traînés par des barbets à longues oreilles. Ce qu'il y avait de plus agréable, c'est que les murs des chambres des enfants étaient de sucre candi, les planchers d'écorce de citron confit, et les meubles d'excellent pain d'épice de Rheims. Quand on était bien sage, on avait beau en manger, il n'y paraissait jamais. On trouvait, outre cela, dans les rues et dans les promenades, toutes sortes de jolies petites poupées magnifiquement habillées, et qui marchaient et dansaient toutes seules. Les petites filles, qui n'étaient ni fières, ni gourmandes, ni désobéissantes, n'avaient qu'à souhaiter, et sur-le-champ les bonbons et les fruits se détachaient d'eux-mêmes et venaient les trouver; les poupées se jetaient dans leurs bras, et se laissaient habiller et déshabiller, caresser et fouetter avec une discrétion et une obéissance sans pareille. Mais lorsque, au contraire, elles avaient commis quelque faute, la poupée s'enfuyait en faisant une grimace à celle qui l'appelait, et les bonbons se changeaient en chicotin. A l'égard des petits garçons, lorsqu'ils n'étaient ni obstinés, ni menteurs, ni paresseux, ils avaient des polichinelles, des cerfs-volants, des raquettes, et de tous les jouets qu'on peut imaginer; mais quand les fées étaient mécontentes, les polichinelles se moquaient d'eux, et leur disaient tout ce qu'ils avaient fait de mal; les cerfs-volants manquaient de vent; les raquettes se trouvaient percées; enfin, rien ne leur réussissait.

Pendant que les enfants de Pétaud et de Gillette demeurèrent dans l'île Bambine, on mit en usage tous les moyens imaginables pour vaincre l'opiniâtreté des trois garçons et la fierté des trois filles; mais ces défauts, bien loin de diminuer, ne faisaient qu'augmenter avec l'âge. Depuis quatre ans, l'intérêt particulier que la fée gouvernante prenait à ces enfants n'avait presque rien changé à leur caractère; et, sentant que leur naturel l'emporterait sur leur éducation, elle n'espéra plus de les corriger par les voies simples, et fut obligée d'avoir recours à des moyens violents. Elle changea donc les trois fils de Pétaud en polichinelles et les trois filles en dames gigognes, et les condamna à être ainsi marionnettes pendant l'espace de trois ans. Comme elle était aussi contente du prince Cadichon qu'elle avait été peu satisfaite de ses frères et sœurs, elle ne voulut pas qu'il fût le témoin de leur disgrâce, et résolut de l'éloigner. Il ne s'agissait que de trouver un asile qui le garantît de la méchanceté de Gangan, qui, depuis l'aventure de la reine-mère, persécutait toute la famille.



Mais, pour ne rien prendre sur son compte, elle jugea à propos d'aller consulter la reine des fées, son

amie, et de prendre son avis sur ce qu'elle avait à faire. Dans ce dessein, elle mit son spencer de velours vert, sa jupe de satin jonquille et sa petite calotte bleue; puis elle partit pour l'île Fortunée, où la reine des fées faisait sa résidence ordinaire.

Ayant mis pied à terre au bout d'une magnifique avenue



d'orangers et de citronniers, elle entra dans la cour du château; elle traversa une longue suite d'appartements magnifiquement meublés, qu'elle trouva remplis de fées: elles s'y étaient rendues de toutes les parties du monde, les unes pour leurs affaires, et les autres pour faire leur cour.

Il n'y avait presque plus personne dans le cabinet de la reine des fées, lorsqu'elle en vit sortir la vieille Gangan. Sans le respect que les fées ont pour leur souveraine, elle n'aurait pu s'empêcher d'éclater de rire à la vue d'une fi-

gure aussi grotesque que celle de Gangan. Sur un corps de robe de satin vert, chamarré de dentelles bleues et d'or, elle portait un large vertugadin de même étoffe, brodé de chenille et de pompons couleur de rose; ses oreilles étaient chargées de deux grosses pendeloques de perles et de rubis, et elle avait sur la tête un chaperon de velours jaune, avec une aigrette d'améthystes et de topazes; un gros bouquet de jasmins ornait le devant de son corsage, et dix ou douze mouches, dispersées sur son visage, couvraient une peau ridée et couleur de rose sèche.

Si la fée de l'île Bambine fut étonnée de l'équipage ridicule de Gangan, celle-ci ne le fut pas moins de rencontrer sa rivale au moment qu'elle s'y attendait le moins. Mais comme le lieu lui défendait de laisser éclater son ressentiment, elle le dissimula, et affectant un air de politesse :

— Comment, madame, lui dit-elle, vous êtes-vous résolue à quitter le calme de la campagne, pour venir dans le tumulte de la cour? Il faut que vous ayez eu pour cela des raisons bien fortes!

— Celles qui m'y amènent, répondit l'autre, ne ressemblent point du tout aux vôtres : l'intérêt ni l'ambition n'ont jamais été les motifs de ma protection, et je sais ne l'accorder qu'à ceux qui en sont dignes et reconnaissants.

— Je le crois, répondit Gangan : les dindons et les oies sont si bonnes personnes!

— Cela est vrai, reprit vivement la fée, et beaucoup plus

que les Gangans, car ils ne sont point injustes : qu'en dites-vous?

Cela dit, elle tourna le dos à la fée Gangan, qui dans son dépit, ne trouva rien à répondre et sortit rouge de colère.

Dès que notre bonne fée fut seule, elle ne put résister à l'envie de consulter le grimoire de la reine des fées. Tous les mystères de la nature y sont dévoilés, et l'on y découvre, jour par jour, tout ce qui se passe dans l'univers; mais il n'appartient qu'à la reine de suspendre ou d'empêcher ces événements, car elle a sur les fées la même puissance que celles-ci ont sur les hommes.

La protectrice de Cadichon eut à peine ouvert ce livre, qu'elle y lut distinctement que la perfide Gangan enlevait dans le même instant le jeune prince, et qu'elle le transportait dans l'île Inaccessible, où elle retenait sa propre nièce depuis le moment de sa naissance.

A cette vue, elle trembla d'abord pour la vie de son protégé; mais bientôt le trouble que cette nouvelle avait jeté dans son âme fit place aux réflexions, et elle pensait aux moyens d'empêcher les suites de cette entreprise, lorsque la reine sortit de son cabinet et vint la recevoir. A la tristesse que celle-ci remarqua sur le visage de son amie, elle devina ce qui lui était arrivé, et lui adressant la parole :

— Vous avez voulu, lui dit-elle, satisfaire votre curiosité, et vous avez appris des choses que je voulais dérober à votre connaissance. Je n'ai pu refuser, il est vrai, à Gan-

gan le pouvoir de grande féerie, puisque suivant nos lois il est dû à son ancienneté ; mais la connaissance que j'ai de son caractère m'a fait limiter ce pouvoir à un certain temps ; assurez-vous, généreuse fée, qu'après cela votre ennemie sera sévèrement punie, si elle abuse de ce même pouvoir, qu'elle tient de nos lois et de ma bonté. Cependant, pour vous donner dès aujourd'hui une preuve de mon amitié, et mettre à couvert des attentats de Gangan les autres enfants de Gillette, auxquels vous vous intéressez, prenez cette fiole, frottez-les de la liqueur qu'elle renferme : c'est une eau merveilleuse qui dérobe les objets aux yeux mêmes des fées ; et son charme est tel, que Gangan, avec toute sa puissance, ne saurait le vaincre. Allez, ma chère amie ; souvenez-vous que votre reine vous aime bien tendrement, et comptez toujours sur sa protection et sur son secours.

A ce discours, la fée prit respectueusement la main de la reine, la baisa et partit.

Elle ne fut pas plus tôt dans son île qu'elle mit en usage l'eau merveilleuse : elle en frotta les trois polichinelles et les dames gigognes, et réserva seulement l'extrémité de leur nez, qu'elle laissa visible, afin de les pouvoir reconnaître ; puis, ayant donné ses ordres et consulté ses livres, elle partit pour se rendre chez le roi Pétaud, où elle avait lu que sa présence était nécessaire.

En effet, lorsqu'elle y arriva, le petit royaume de ce prince était en combustion, et voici qu'elle en était la cause. Il y avait déjà longtemps que la maison où sa majesté

avait logé jusqu'alors, et que son beau-père le sénéchal avait habitée avant lui, tombait en ruines de tous côtés, malgré les réparations qu'on y avait faites. Il avait résolu, dans un conseil particulier avec son premier architecte, d'en rebâtir une nouvelle. Cet officier de la couronne, n'ayant depuis longtemps rien fait de neuf pour leurs majestés, avait abattu tout le vieux bâtiment dans le dessein d'en commencer un nouveau, qui, selon lui, devait être bien plus magnifique que l'autre; mais les épargnes du roi depuis l'enlèvement de ses enfants, et ses revenus annuels ne suffisant pas pour l'exécution de ce nouvel édifice, il prit le parti, par le conseil de son receveur et du procureur-fiscal, d'imposer une taxe pour fournir à la dépense de son bâtiment. Ses sujets, qui n'avaient point encore payé d'impôts, murmurèrent, et jurèrent de ne point obéir. A leur mécontentement se joignirent les remontrances de Caboche : il prétendait qu'il était ridicule de faire payer aux autres une chose qui ne pouvait leur être ni utile, ni profitable ; que sa majesté n'était au fond qu'un homme comme un autre; qu'ayant ses biens et revenus, il ne devait pas prendre ceux d'autrui pour dépenser davantage; que, par conséquent, lorsqu'on n'avait le moyen que d'avoir une maison, il ne fallait pas bâtir un château; et que quiconque n'avait qu'un écu, ne devait dépenser qu'un écu.

Toutes ces raisons paraissaient fort bonnes au roi; mais dans le même instant le procureur-fiscal et le receveur lui crièrent qu'il était le maître; que ce n'était pas la peine

d'avoir des sujets, si on ne leur faisait pas acheter le soin qu'on se donnait de les gouverner; qu'ils étaient faits pour payer et les rois pour dépenser; et qu'il n'y avait qu'une tête de sénéchal capable de penser autrement.

Le roi, qui ne savait plus auquel entendre, ne savait pas non plus quel parti prendre.

La fée, qui avait été témoin pendant quelque temps de ce qui se passait, songea à tirer Pétaud de cet embarras. Un jour que le roi s'était levé de grand matin, il fut étrangement surpris de se voir dans une maison toute neuve et garnie de tout ce qui était nécessaire.

On s'imagine bien quel fut l'étonnement de Pétaud, de se trouver dans un logis qu'il ne connaissait point; mais ce fut bien autre chose, lorsque ayant ouvert une des fenêtres de sa chambre, il aperçut, au lieu de son petit potager royal, un grand gazon en boulingrin, au bout duquel était un assez bel étang, terminé par un bois de haute futaie. Il considéra tout cela pendant quelque temps : puis, la surprise faisant place à la joie, il courut au lit de la reine qui dormait encore, et la réveilla en lui criant :

— Ma femme, ma femme, levez-vous : venez voir une maison toute neuve, des jardins magnifiques! Savez-vous ce que c'est que tout cela? pour moi, je n'y comprends rien.

La reine se mit à la fenêtre avec le roi, qui la conduisit sur-le-champ dans tous les appartements; ensuite ils allèrent se promener ensemble dans leur nouveau jardin. Toutes ces merveilles ne laissèrent pas que d'effrayer

le bon Pétaud ; mais la reine qui se doutait d'où tout cela venait, n'avait pas la même crainte, quoique n'osant rien en dire.

Ils étaient tous deux dans cette situation, lorsque le sénéchal, qui cherchait depuis une heure la maison du roi, entra dans celle-ci, plus par le devoir de sa charge que par l'espérance d'y rencontrer leurs majestés : il ne savait que penser d'une maison élevée en une nuit. Le roi, de son côté, fut fort aise de le voir arriver ; et, tenant toujours le bras de la reine, ils parcoururent une seconde fois avec le sénéchal toute la maison du haut en bas et tous les jardins.



Chacun raisonna beaucoup sur la singularité de cette aventure : les uns trouvaient que leurs majestés étaient bien hardies de demeurer dans une maison bâtie par les fées ; les autres, au contraire, prétendaient qu'ils faisaient

fort bien, et qu'il serait à souhaiter que toutes les vieilles maisons du royaume fussent rebâties de même. Comme on se fait aisément au bien-être et aux nouveautés, après en avoir beaucoup parlé, on n'en parla plus ; et le roi fut en peu de temps aussi accoutumé à sa nouvelle maison, que s'il l'eût habitée toute sa vie. Dès lors il ne fut plus question d'impôt, la tranquillité revint dans l'état, et l'union entre les grands officiers de la couronne. Il n'y eut que le pauvre architecte qui pensa se pendre; mais il se contenta de donner au diable les génies et les fées, et de les appeler cent fois magiciens et sorciers.

Pendant que la fée de l'île Bambine produisait toutes ces merveilles, elle remarqua dans Gillette tant de respect pour les fées et de reconnaissance pour elle, que se sentant attachée de plus en plus aux intérêts de cette reine, elle ne put lui refuser de faire à sa cour un séjour plus long qu'elle n'avait projeté. Elle la rassura sur le sort de ses enfants, et lui apprit leur châtiment et les raisons qu'elle avait eu de se porter à cette extrêmité ; mais comme la vraie et tendre amitié fait mystère des choses les plus intéressantes, lorsqu'elles peuvent être affligeantes pour la personne aimée, elle lui cacha avec soin l'enlèvement de son cher Cadichon, et les alarmes qu'elle en ressentait elle-même ; puis lui ayant recommandé de nouveau la confiance, la patience et la discrétion, si elle voulait parvenir au bonheur, elle la quitta avec regret, pour retourner dans son gouvernement de l'île Bambine.

II



ÈS qu'elle y fut arrivée, on l'informa d'un événement inouï depuis l'établissement de l'île. Quelques enfants mutins, opiniâtres, et auxquels on avait pardonné plusieurs fois, soutenus des poupées leurs amies, s'étaient révoltés; l'esprit de révolte avait tellement gagné en peu de temps, qu'on avait eu bien de la peine à en arrêter le cours; à cet effet, on avait commencé par faire emprisonner les poupées dans les boîtes, et à l'égard des enfants, on avait condamné les uns à

n'avoir pendant quinze jours que du pain sec à goûter, les autres à être en coiffure de nuit pendant un mois, ou bien à être enfermés entre quatre chaises, deux heures par jour, jusqu'à ce qu'ils eussent demandé pardon publiquement.

La fée approuva cette mesure. Mais, comme il fallait un exemple, elle condamna les plus mutins à être cent ans marionnettes, et les obligea de servir, dans les différents royaumes de l'univers, de divertissement au peuple. Elle se laissa d'autant plus aller à cette rigueur, qu'elle apprit que ses six protégés avaient eu peu de part à la rébellion. Charmée du changement qui commençait à se faire en eux, elle les fit venir devant elle et, s'adressant à leurs bouts de nez (car elle n'en pouvait voir davantage), elle leur fit une douce réprimande, et les renvoya en leur promettant son amitié et des récompenses, si dans la suite elle avait lieu d'être satisfaite.

Quoique cet événement et son devoir ne lui permissent pas de s'absenter d'un lieu où sa personne semblait si nécessaire, elle ne put cependant résister longtemps à l'intérêt qu'elle ressentait pour Cadichon, et à l'impatience qu'elle avait d'en apprendre des nouvelles. Aussi, dès qu'elle se crut moins utile à son petit peuple, elle partit promptement, dans le dessein de satisfaire sa curiosité et sa tendresse pour le jeune prince.

Pour n'être point aperçue des génies et des fées qui parcourent continuellement la moyenne région de l'air, elle prit sa petite chaise de poste, qu'elle ferma exactement de

tous côtés, se munit des ustensiles de la féerie, et n'oublia pas surtout l'eau merveilleuse; puis, ayant ordonné à ses lézards volants d'aller grand train, elle arriva en quelques minutes près de l'île Inaccessible. Là, elle mit pied à terre, fit disparaître sa voiture, et, s'étant frottée de l'eau d'invisibilité, elle franchit, sans être vue, les obstacles qui auraient pu s'opposer à son passage.

Gangan, pour interdire aux génies et aux fées l'entrée de son île, l'avait environnée d'une triple enceinte, formée par un torrent rapide qui roulait, avec ses eaux, des rochers et des troncs d'arbres. En outre, l'île était défendue par vingt-quatre dragons d'une grandeur énorme, et les flammes qu'ils vomissaient s'élevant jusqu'aux nues, formaient, en se réunissant, un mur de feu impénétrable.

Il y avait à peine une heure que la fée de l'île Bambine cherchait à connaître le sort de Cadichon, lorsque le hasard lui en fournit l'occasion la plus favorable. Elle vit venir à elle Gangan, accompagnée d'une de ses suivantes; son visage lui parut enflammé de colère, et elle parlait avec beaucoup d'action.

— Oui, ma chère, disait-elle, tu me vois au désespoir; je perds pour jamais le plus beau royaume de l'univers: l'ingrate mère du roi Pétaud est morte sans avoir voulu se raccommoder avec moi; ce n'est pas tout, elle a encore engagé ses sujets par serment à ne jamais recevoir de ma main aucun successeur, et à rendre même sa couronne à son fils ou à l'un de ses petits-fils. J'ai tâché de regagner

les peuples par mes bienfaits; mais j'ai trouvé contre moi une haine invétérée: ils ont refusé mes dons. Ces sujets ingrats ne tarderont pas à éprouver ma juste colère; mais, pour commencer par ceux qui sont les principales causes de ma disgrâce, prends dans mes écuries un de mes plus forts griffons, vole dans l'île Bambine, saisis-toi des frères et sœurs de Cadichon, et amène-les dans cette île; je me charge d'enlever Pétaud et Gillette, et, lorsque je les aurai tous rassemblés, je changerai ceux-ci en lapins, et leurs enfants en bassets. Si un reste de pitié, que je ressens encore pour Cadichon, vient à m'abandonner, je ne réponds pas qu'il n'éprouve aussi les effets de ma vengeance.

La fée de l'île Bambine ne put entendre ce discours sans frémir; elle demeura quelque temps immobile; puis rappelant sa raison, et sentant de quelle conséquence il était de ne pas rester plus longtemps dans ce séjour terrible, elle prit le parti de recourir au plus tôt à la puissance de la reine des fées. Elle allait sortir de l'île, quand tout-à-coup le ciel s'obscurcit, la terre trembla, et des mugissements épouvantables, en s'unissant au tonnerre et aux éclairs, semblaient annoncer la destruction prochaine du monde; les vingt-quatre dragons qui défendaient les approches de l'île, poussant des hurlements affreux, se lancèrent des torrents de flammes, et formèrent un combat de feu qui finit par les consumer eux-mêmes; puis, le jour revint, et il ne parut à la place du torrent et de l'île qu'un rocher sec et aride; de son sommet s'envola à l'instant une autruche

noire; elle portait sur son dos le prince Cadichon et la petite princesse, nièce de Gangan.



La tendresse que la fée de l'île Bambine portait à ces deux enfants lui ayant conseillé de les suivre, elle fit sur-le-champ reparaître sa voiture, et partit avec tant de diligence qu'elle eut en peu de temps rejoint l'autruche noire. Son premier dessein fut de lui enlever le prince et la princesse; mais s'étant aperçue qu'elle prenait la route de l'île Fortunée, elle se contenta de tenir le même chemin et de l'observer de près.

En effet, au bout de quelques minutes l'autruche s'abattit dans l'île et tourna ses pas vers la reine des fées. Cette souveraine, assise à l'entrée de son palais sur un trône d'or enrichi de pierreries, était entourée d'une cour nombreuse. Lorsque l'autruche s'approcha du trône, la fée de l'île Bambine se saisit du prince et de la princesse, et les

porta aux pieds de la reine. L'autruche n'était autre que la fée Gangan, qui reprit aussitôt sa forme naturelle. Alors la reine des fées lui dit :

— La malignité de votre esprit et la perversité de votre cœur ne vous ont pas permis de faire un bon usage de votre pouvoir : bien loin de réparer vos injustices par la puissance que ma bonté vous avait accordée, vous en avez au contraire abusé, et cet abus réclame enfin ma justice : recevez donc aujourd'hui le châtiment de vos forfaits, en perdant pour deux cents ans toute puissance de féerie et en reprenant la forme d'autruche, sous laquelle vous resterez pendant tout ce temps-là.

A ces mots, elle la toucha de son sceptre et la métamorphosa à l'instant même.

Cependant la reine ayant appelé la fée Judicieuse, lui confia le soin du jeune prince et de la jeune princesse pendant qu'ils resteraient à sa cour, et lui recommanda surtout de former leur cœur en cultivant leur esprit. Puis elle embrassa Cadichon et Féliciane (c'est ainsi que se nommait la princesse, nièce de Gangan). Ces aimables enfants, pénétrés de joie et de reconnaissance, ne quittèrent qu'avec peine les bras de la reine des fées pour suivre la fée Judicieuse.

Ils profitèrent si bien de l'éducation qu'on leur donna, qu'ils s'attirèrent l'amour et l'admiration de tout le monde. Quand ils eurent atteint l'âge, l'un de quatorze ans et l'autre de douze, la souveraine des fées résolut de les unir et de les rendre, avec les frères et sœurs de Cadichon, au

roi Pétaud et à la reine Gillette ; mais elle déclara que, pour servir d'exemple à Cadichon et à Féliciane, ces enfants, quoique parfaitement corrigés de leurs défauts, ne reprendraient leur première forme qu'en présence des jeunes epoux, et lorsqu'ils seraient arrivés chez le roi leur père.

Ils ne tardèrent pas à se rendre à la cour de Pétaud. Ce roi était depuis quelques jours dans un embarras extrême : la reine, sa mère, après avoir langui plusieurs années, avait laissé le trône vacant, et les députés de son royaume venaient inviter son fils à y monter. Ils demandaient une audience, et on ne savait de quelle façon il fallait l'accorder : Pétaud était incertain s'il devait être debout ou assis, à pied ou à cheval. On assembla le conseil pour délibérer sur cette grave affaire. Le sénéchal Caboche prétendit que le roi devait être debout, et soutint qu'il avait ouï dire que l'empereur Charlemagne et les douze pairs de France étaient toujours debout, et qu'ils ne s'asseyaient que pour manger. Le procureur-fiscal opina pour que sa majesté fût assise ; il dit pour cela que les rois et les juges devaient toujours être à leur aise, et qu'après le lit il n'y avait rien de si commode qu'un fauteuil. Le receveur, au contraire, fut d'avis que le roi parût à cheval, et il allégua que c'était la posture la plus noble pour les rois, puisque leurs statues les représentaient toujours ainsi. On soutint de part et d'autre son sentiment, on cria, on se querella, et on aurait peut-être été plus loin, si le roi n'eût dit enfin :

— Finirez-vous donc, vous autres? Voilà bien du bruit

pour une chaise de plus ou de moins! Comme je serai ils me verront, et comme ils me trouveront ils me prendront; mais pour être leur roi, grand merci! je deviendrais fou avec tout le tracas de la royauté que j'aurais sur les bras. Vive, vive mon petit royaume! Puisque j'y suis si bien, je m'y tiendrai; ainsi, qu'ils s'accommodent! Cependant, puisqu'ils veulent avoir une audience, il faut la leur donner : qu'on les fasse venir.

Chacun se retira en murmurant tout haut de ce que le roi n'avait point choisi son avis, et en le blâmant de vouloir en faire toujours à sa tête.

Pendant qu'on était allé chercher les députés, sa majesté croyant penser mieux que ceux de son conseil, prit ses habits royaux, et s'assit sur le pied de son lit, dont il avait fait relever les rideaux en festons autour des colonnes torses; il tenait d'une main son sceptre, et de l'autre sa toque et ses gants à frange; la reine était à sa droite sur une chaise de serge bleue, garnie de gros clous dorés, et ses femmes se tenaient derrière elle. A la gauche du roi, l'on voyait ses grands officiers, qui, presque tous, riaient sous cape de la figure singulière de leur roi.

Quand tout fut arrangé, on ouvrit la porte, et les députés entrèrent, suivis de tout le peuple; ils firent trois profondes révérences, auxquelles le roi et la reine répondirent par trois autres, et ils allaient commencer leur harangue, lorsqu'on vit arriver une femme d'une figure majestueuse, tenant par la main un jeune homme de quatorze à quinze ans, et qui parla ainsi à Gillette :

— Reine, vos malheurs sont finis, et votre destin a changé de face; on a su dérober à la méchanceté de Gangan le prince que voici; cette perfide fée ne peut plus lui nuire, et sa malice vient d'être confondue; reconnaissez donc en lui Cadichon; et vous, députés, rendez hommage au légitime possesseur des états de votre défunte reine.

Alors le roi, reconnaissant son fils, le prit dans ses bras et le baisa mille fois; puis, sautant au cou de la fée, il l'embrassa, sans aucun égard pour son âge, ni pour son caractère; il en fit de même à sa femme, à Caboche, au procureur-fiscal, au receveur, et à tout ce qui se trouva autour de lui; après quoi, ôtant son manteau royal, il le mit sur les épaules de Cadichon, lui donna son sceptre, l'assit sur le pied du lit, et se prit à crier de toutes ses forces : *Vive le roi!* ce qui fut répété sur-le-champ par les grands, et ensuite par tout le peuple.

Cependant, la reine, pénétrée de joie et de reconnaissance, était tombée aux genoux de la fée, qu'elle embrassait en pleurant. La fée, après l'avoir relevée, fit signe qu'elle voulait parler; chacun prêta attention, excepté le roi, dont la joie était si grande, qu'il ne voyait pour ainsi dire ni n'entendait rien; enfin, se trouvant hors d'haleine, il se tut et la fée s'exprima ainsi :

— Ce que vous voyez n'est qu'une partie des bienfaits de la fée, votre amie; elle y joint encore le choix d'une princesse jeune et aimable que notre reine a destinée au prince pour épouse. Si les qualités de l'esprit de cette princesse et les grâces de sa figure sont un faible garant

du bonheur de ces époux, la douceur de son caractère et la bonté de son cœur, que j'ai pris soin de former, peuvent en assurer la durée : confirmez donc cette union, et méritez ainsi la puissante protection de....

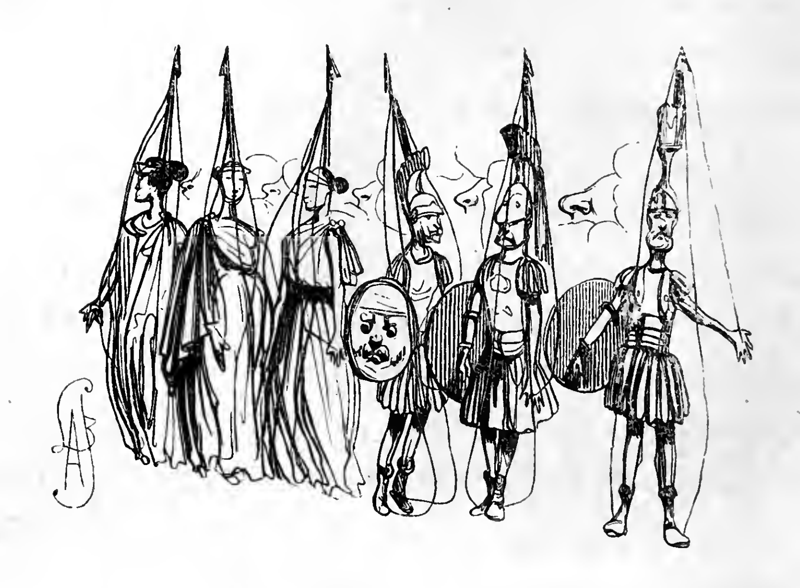
Le roi n'en voulut pas entendre davantage, et prenant aussitôt la main du prince et celle de la princesse :

— Tope! dit-il, je les marie, et leur donne tous mes royaumes et toutes mes fermes; car, pour mes autres enfants, je ne m'en embarrasse plus : la bonne fée ne les laissera manquer de rien; ainsi faisons la noce, et réjouissons-nous. Vous dînerez tous avec moi, quoique je ne sache pas trop ce que je vous donnerai. Beau-père Caboche, va-t'en à la cuisine; fais tuer tout ce qui est dans ma basse-cour, et surtout grande chère, car je veux qu'il en soit parlé.

Le sénéchal obéit; mais, en traversant la salle à manger, il y aperçut une table de vingt-quatre couverts, servie des meilleurs mets : il n'alla pas plus loin, et revint promptement raconter au roi et à la reine qu'ils étaient servis.

Il y avait près de deux heures que l'on était à table, lorsqu'on entendit des violons dans la salle d'audience. Comme on avait bien bu et bien mangé, on quitta la table, et Pétaud, qui était en gaieté, voulut ouvrir le bal avec la reine; puis il dit au jeune prince et à la jeune princesse de danser un menuet, ce qu'ils firent avec une grâce admirable. Ils en étaient à la dernière révérence, lorsqu'on vit entrer dans la chambre six marionnettes parfai-

tement habillées, savoir, trois en chevaliers romains, et trois en dames romaines.



Chacune de ces six marionnettes avait à côté d'elle une place vide, dans laquelle on apercevait un bout de nez, et tout cela était conduit par une femme à laquelle on prit peu garde d'abord, tant ce spectacle attira les regards. Chacun se rangea pour leur faire place, et sur-le-champ elles formèrent un pas, dans lequel les six bouts de nez figurèrent à merveille. Le ballet fini, elles se rangèrent en cercle et dans le même ordre qu'elles avaient observé en entrant; leur conductrice se plaça au centre, porta l'extrémité de sa baguette sur les six bouts de nez, et fit en même temps paraître à leur place trois polichinelles et trois dames gigognes.

— Bon, bon, dit le roi, tout cela sera pour mes petits enfants, pourvu qu'ils ne me coûtent rien à nourrir et à habiller; je les garderai et m'en réjouirai en attendant.

Au même instant, les douze marionnettes se remirent à danser, et l'on fut dans le dernier étonnement de les voir changer à vue d'œil, et reprendre peu à peu un autre visage et un nouvel habillement.



— Miséricorde! s'écria le roi, voilà Toinon, Jacquot et Chonchon; ma femme! c'est Toinette, Jacqueline et Chonchette... non, je ne crois pas... Oh! par mon sceptre, cela est admirable!

Puis, adressant la parole à leur conductrice :

— Tenez, lui dit-il, je parie ma toque et mon manteau royal que vous êtes la fée, notre amie; par ma foi, vous valez votre pesant d'or, et voilà des enfants bien élevés, bien vêtus et grands comme père et mère; mais qui les mariera?

— Moi, répliqua la fée de l'île Bambine (car c'était elle-même), et ce sera tout-à-l'heure.

A ces mots, le roi, ne se sentant pas de joie, la prit par la main, lui fit je ne sais combien de compliments à sa façon, et la força de s'asseoir auprès de Gillette, à qui il criait :

— C'est notre meilleure amie !

La fée présenta ensuite à Pétaud trois princes et trois princesses qui lui étaient inconnus, et proposa leur mariage avec ses six enfants. Le roi et la reine y consentirent sur-le-champ; tous ceux qui étaient présents applaudirent au choix de la fée, et les députés proclamèrent Cadichon et Féliciane leur roi et leur reine.

Les sept mariages furent célébrés d'une manière digne de la sagesse de Judicieuse. Cadichon donna lui-même à chacun de ses frères et de ses beaux-frères un des grands gouvernements de son royaume, et les sept princes partirent avec leurs épouses, accompagnés des deux fées, qui ne les quittèrent que lorsqu'ils furent arrivés chacun dans leur capitale. Le roi Pétaud et la reine Gillette, lassés des ennuis de la grandeur, finirent leurs jours près de leurs enfants, au sein d'une douce retraite.

LA LAMPE MYSTÉRIEUSE



Un vieux derviche, vénéré dans tout l'Orient par la sainteté de sa vie, s'étant mis en route pour aller visiter à la Mecque le tombeau de Mahomet, tomba malade chez une pauvre veuve qui habitait un faubourg de Balsora.

Il fut si touché des soins et du zèle avec lesquels il avait été secouru, qu'au moment de son départ il lui dit :

— J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous seule, mais que vous n'avez pas de quoi subvenir à l'éducation de votre fils Abdallah ; si vous voulez me le confier, je ferai mon possible pour reconnaître, en lui assurant un sort, les obligations que j'ai contractées envers vous.

La bonne femme reçut cette proposition avec joie, et le derviche partit avec le jeune homme, en l'avertissant qu'ils allaient faire un voyage qui durerait près de deux ans.

En parcourant le monde, il le fit vivre dans l'opulence, lui donna d'excellentes instructions, le sauva d'une maladie mortelle dont il fut attaqué ; enfin il en prit autant de soins que s'il eût été son propre fils. Abdallah lui témoigna cent fois combien il était reconnaissant de ses bontés ; mais le vieillard lui disait toujours :

— Mon fils, c'est par les actions que la reconnaissance se prouve : nous verrons en temps et lieu.

Ils se trouvèrent un jour, en continuant leur voyage, dans un endroit écarté, et le derviche dit à Abdallah :

— Mon fils, nous voilà au terme de notre course ; je vais prier pour obtenir du ciel que la terre s'ouvre et qu'il soit fait une ouverture qui te permette d'entrer dans un lieu où tu trouveras un des plus grands trésors que le monde renferme dans son sein. Aurais-tu bien le courage de descendre dans ce souterrain ?

Abdallah lui jura qu'il pouvait compter sur son obéissance et sur son zèle.

Alors le derviche alluma un petit feu dans lequel il jeta certains parfums ; il lut et pria quelques moments. La terre s'entr'ouvrit, et le derviche dit à Abdallah :

— Tu peux entrer, mon enfant ; songe qu'il dépend de toi de me rendre un grand service, et que voilà peut-être la seule occasion de me témoigner que tu n'es pas ingrat ; ne te laisse point éblouir par toutes les richesses que tu

vas rencontrer; ne pense qu'à te saisir d'une lampe de fer à douze branches que tu trouveras près d'une porte, et viens aussitôt me l'apporter.

Abdallah promit tout, et descendit plein de confiance dans le souterrain ; mais oubliant ce qui lui avait été si expressément recommandé, il se mit à remplir ses vêtements d'or et de pierreries dont le souterrain renfermait des amas prodigieux. Il eut cependant la présence d'esprit de se saisir de la lampe de fer que le derviche lui avait ordonné d'apporter; mais quand il revint à l'issue du souterrain, elle se trouvait fermée.

Dans cette affreuse situation, Abdallah ne s'abandonna point au désespoir, et ne pensant qu'aux moyens de sortir d'un lieu qui pouvait devenir son tombeau, il comprit que le souterrain ne s'était refermé que parce qu'il avait négligé d'obéir aux recommandations du derviche ; il se rappela les bienfaits dont il en avait été comblé, se reprocha vivement son ingratitude, et finit par s'humilier devant Dieu.

Après beaucoup de peines et d'inquiétudes, il fut enfin assez heureux pour trouver un passage étroit qui le fit sortir de cette caverne obscure. Ce ne fut à la vérité qu'après l'avoir parcouru un assez long espace de temps, qu'il aperçut une petite ouverture, couverte de ronces et d'épines, par laquelle il revint à la lumière.

Il regarda de tous côtés, pour voir s'il n'apercevrait point le derviche: il voulait lui remettre la lampe de fer et retourner dans son pays, car il se trouvait assez riche de ce

qu'il avait pris des trésors du souterrain, pour se passer désormais de sa protection.



Ne voyant personne et ne reconnaissant pas les lieux qui l'environnaient, il marcha pendant quelque temps au hasard, et fut très étonné de se trouver tout-à-coup auprès de la maison de sa mère dont il se croyait éloigné. Celle-ci lui demanda d'abord des nouvelles du saint derviche. Abdallah lui conta naïvement ce qui lui était arrivé, et les dangers qu'il avait courus; ensuite il lui montra les richesses qu'il avait rapportées du souterrain. Sa mère conclut, en les voyant, que le derviche avait voulu seulement faire l'épreuve de son courage et de son obéissance, et qu'il fallait profiter du bonheur que la fortune lui avait offert, ajoutant que telle était sans doute l'intention de son bien-

faiteur. Pendant qu'ils contemplaient avec avidité ces trésors, et qu'ils faisaient mille projets, tout s'évanouit à leurs yeux.

Ce fut alors qu'Abdallah se reprocha son ingratitude et sa désobéissance. En voyant que la lampe de fer avait résisté à l'enchantement, ou plutôt à la punition que mérite quiconque n'exécute pas ce qu'il a promis, il dit en se prosternant :

— Ce qui m'arrive est juste; j'ai perdu ce que je n'avais pas envie de rendre, et la lampe que je voulais remettre au derviche m'est restée; c'est une preuve qu'elle lui appartient légitimement, et que le reste était mal acquis.

En achevant ces mots, Abdallah plaça la lampe de fer sur un meuble au milieu de la chambre.

Quand la nuit fut venue, sans y faire aucune réflexion, il versa dans un bec de la lampe l'huile qui devait éclairer le logis et l'alluma. Aussitôt, il vit paraître un derviche qui tourna pendant une heure et disparut après lui avoir jeté une pièce d'argent. La lampe avait douze branches. Abdallah, qui fut occupé tout le jour suivant de ce qu'il avait vu la veille, voulut juger de ce qui pourrait arriver le lendemain, s'il versait de l'huile dans chaque bec de la lampe; il le fit, et douze derviches parurent successivement, et tournèrent pendant une heure, puis s'évanouirent, après lui avoir jeté chacun une pièce d'argent.

Abdallah répéta tous les jours cette même expérience, et chaque fois elle eut le même succès; mais il ne put





jamais la faire qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Cette somme modique que jetaient les douze derviches était suffisante pour le faire vivre avec sa mère dans une certaine aisance, car, pendant longtemps, ils n'en avaient pas

désiré davantage pour être heureux ; mais elle n'était pas assez considérable pour changer avantageusement leur fortune. C'est toujours avec danger que l'imagination se repaît de l'idée des richesses : la vue de ce qu'ils avaient cru posséder, les projets qu'ils avaient formés sur l'emploi qu'ils en feraient, avaient laissé des traces si profondes dans l'esprit d'Abdallah, que rien ne les pouvait effacer. Aussi, voyant le peu d'avantage qu'il retirait de la lampe de fer, il prit le parti de la porter au derviche, dans l'espérance qu'il pourrait obtenir en échange le trésor qu'il avait vu dans le souterrain, ou du moins retrouver par sa protection les richesses qui s'étaient évanouies à ses yeux.

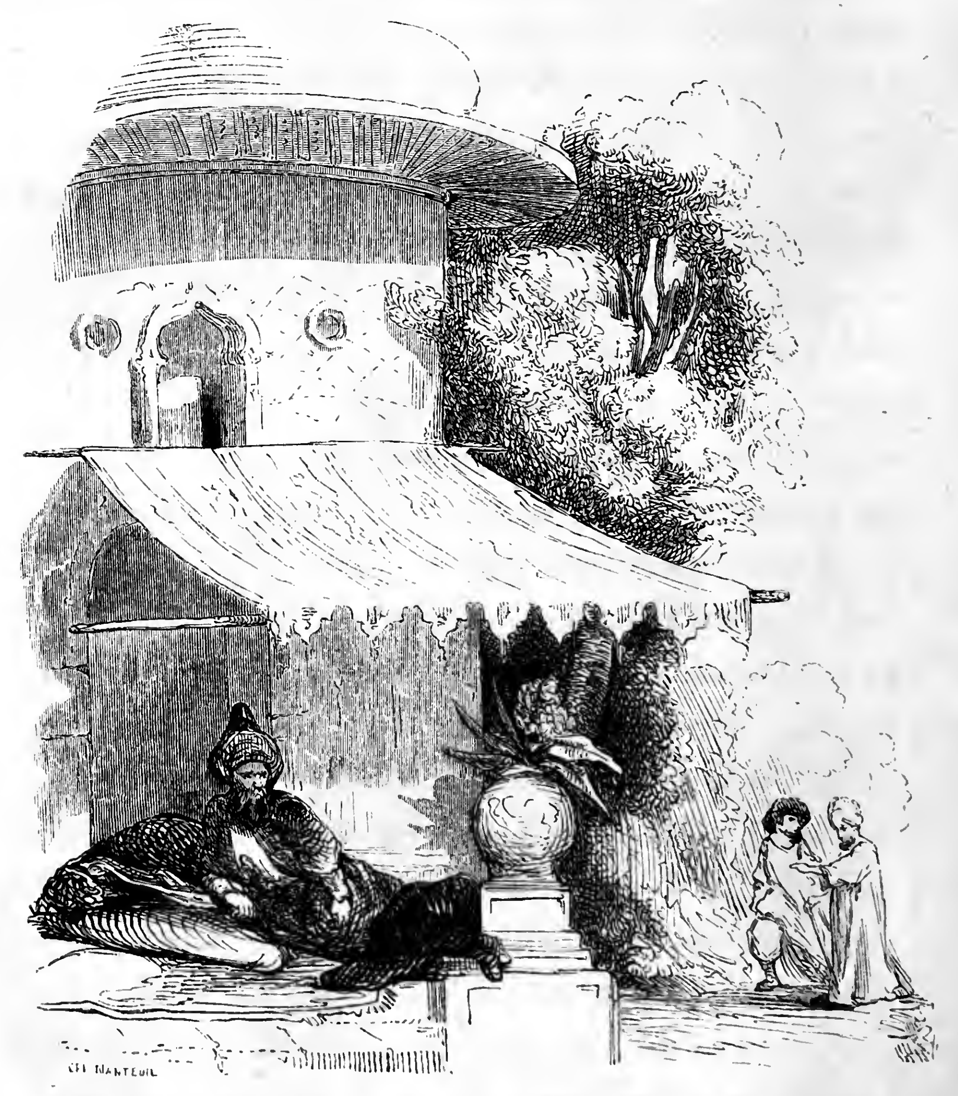
Il était assez heureux pour avoir gardé, dans sa mémoire, le nom du derviche et celui de la ville qu'il habitait. Il se mit donc en route pour aller à Magrebi, emportant avec lui la lampe merveilleuse qui lui fournissait tous les soirs de quoi vivre pour le lendemain, sans avoir besoin de recourir à l'hospitalité d'autrui.

En arrivant à Magrebi, son premier soin fut de demander à quel couvent ou dans quelle maison de la ville demeurait le derviche Abounadar.

Ce saint homme était si généralement connu, que son logis fut indiqué par le premier passant auquel Abdallah s'était adressé. Il s'y rendit sans délai, et trouva cinquante portiers occupés à la garde de sa maison ; ils avaient chacun une canne à pomme d'or pour marque de leur office. Les cours de cette habitation étaient remplies d'esclaves, et ornées de statues et de fontaines comme un palais.

Abdallah, frappé d'admiration, se dit en lui-même que les gens auxquels il avait demandé la demeure du derviche s'étaient moqués de lui, en l'envoyant chez le plus riche seigneur de la ville. Comme il se trouvait fort embarrassé de sa situation, un homme s'approcha de lui, et lui dit :

— Abdallah, sois le bienvenu ici, mon maître Abounadar t'attend depuis longtemps.



Et en achevant ces mots, il conduisit le jeune voyageur

dans un splendide pavillon où le derviche était couché sur des coussins de brocard d'or. Abdallah, tout ébloui de tant de magnificence, voulait se prosterner aux pieds du derviche, mais Abounadar l'en empêcha, et l'interrompit quand il voulut se faire un mérite de la lampe de fer qu'il lui présentait.

— Tu n'es qu'un ingrat, lui dit-il; crois-tu donc m'en imposer? Je lis au fond de toutes les pensées, et si tu avais connu la vertu de cette lampe merveilleuse, tu ne serais point venu me l'apporter. Je vais te révéler ce secret.

A ces mots, Abounadar alluma les douze becs de la lampe; les derviches fantastiques parurent aussitôt et se mirent à tournoyer comme à l'ordinaire; mais avant qu'ils eussent achevé leur période de rotation, Abounadar leur donna à chacun un coup de bâton, et aussitôt ils furent changés en douze monceaux de sequins, de diamants et de pierreries.

— Voilà, dit-il à Abdallah, l'usage qu'on doit faire de ce talisman. Quant à moi, je ne désirais le posséder que pour en augmenter les richesses dont ma maison est remplie, et parce que cette lampe est l'ouvrage d'un ancien sage dont je révère la mémoire.

Abounadar prit ensuite un trousseau de clefs d'argent, et conduisant Abdallah par la main, l'introduisit dans une suite de chambres qui regorgeaient de choses merveilleuses.

Le jeune voyageur n'osait plus en croire ses yeux, et trouvant le derviche bien assez opulent, il regrettait en

secret de s'être dépouillé en sa faveur de la précieuse lampe de fer. Abounadar le garda trois jours chez lui, et le combla des attentions les plus délicates.

La veille du jour fixé pour son départ, il s'enferma dans son cabinet avec Abdallah, et lui parla ainsi, d'un ton plein de douceur et de bienveillance :

— Mon cher fils, l'ingratitude est le vice le plus odieux qui puisse dégrader un homme : je souhaite que la leçon que tu as reçue suffise pour te corriger ; nous allons bientôt nous quitter, mais je ne veux pas te laisser partir, sans récompenser le voyage que tu as fait pour m'apporter la lampe merveilleuse. Tu trouveras demain, à la porte de ma maison, un beau cheval richement harnaché, et dont je te fais présent ; tu emmèneras aussi un de mes meilleurs esclaves, pour te reconduire sûrement dans ta patrie, avec deux chameaux chargés de richesses, que tu vas choisir toi-même parmi tout ce que je possède.

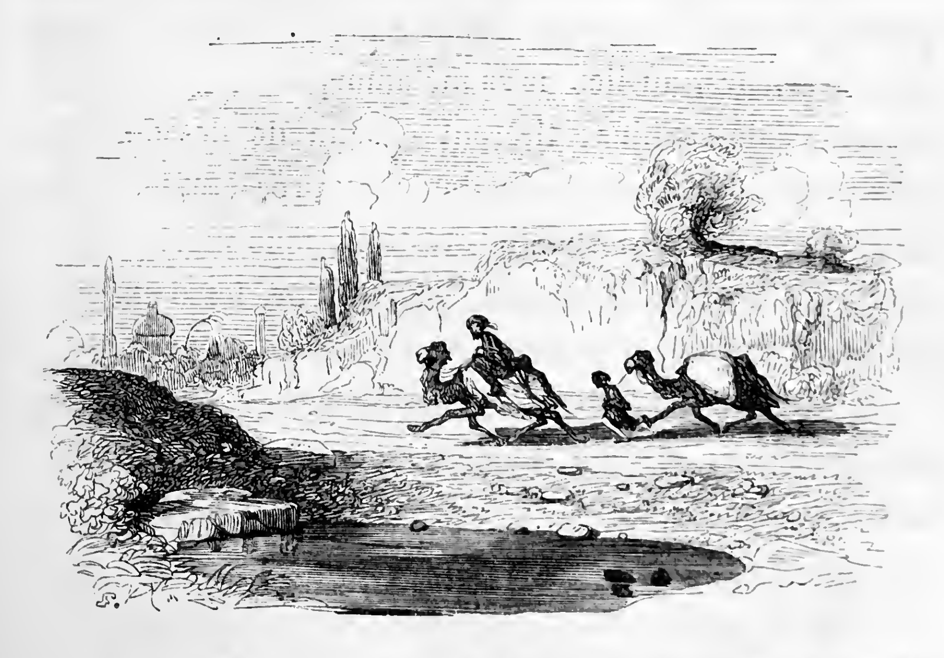
Abdallah ne se sentait pas de joie : il remercia son bienfaiteur avec la plus vive effusion, et attendit, sans pouvoir trouver une minute de sommeil, l'aube du jour qui devait éclairer son départ.

L'avarice et l'ingratitude assiégèrent sa pensée durant sa longue insomnie. En songeant aux prodiges que pouvait opérer la lampe de fer, il se mit de nouveau à regretter amèrement de l'avoir livrée au derviche.

— Sans moi, se disait-il, Aboudanar n'eût peut-être jamais pu se la procurer ! Et à quels périls ne me suis-je pas exposé pour pénétrer dans le souterrain ! Pourquoi

donc aujourd'hui serait-il propriétaire de ce trésor que moi seul ai conquis? et d'ailleurs, que me donne-t-il en échange d'un talisman de si haut prix? Deux méchants chameaux avec leur charge d'or, tandis que chaque jour la lampe de fer eût pu me produire douze fois plus de richesses. Ah! ce n'est pas moi qui suis ingrat!

Il savait où Abounadar déposait chaque nuit les clefs de son trésor, et la place où il avait mis la lampe de fer. Il se leva sans bruit, parvint à s'en emparer furtivement, et la cacha au fond d'un des sacs de pièces d'or qu'il tenait de la générosité du derviche. Puis, aussitôt que le jour parut, il se hâta de prendre congé de son hôte, et s'éloigna rapidement, avec l'esclave et les deux chameaux, comme s'il eût craint d'être poursuivi.



Quand il fut à quelque distance de Balsora, il vendit l'esclave pour ne pas garder un témoin de son ancienne

pauvreté, ni de la source de ses richesses nouvelles. Il en acheta un autre, et arriva chez sa mère, qu'il daigna à peine saluer, tant il était déjà infatué de sa mystérieuse opulence.

Son premier soin fut de cacher en lieu sûr les sommes énormes sous le poids desquelles pliaient ses chameaux; ensuite, impatient de mettre à l'œuvre la vertu de son talisman, il s'enferma dans la cave de sa maison, pour allumer les douze becs de la lampe de fer.

Les douze derviches parurent aussitôt, et se mirent à tournoyer. Abdallah prit un bâton, et asséna sur chacun un coup vigoureux, comme il l'avait vu faire par Abounadar. Mais il n'avait pas remarqué que celui-ci tenait, pour frapper, le bâton dans sa main gauche. Par un mouvement naturel, Abdallah s'était servi de la main droite, et les derviches, au lieu de se métamorphoser cette fois en monceaux de sequins, tirèrent chacun de dessous leur robe un gourdin formidable, dont ils le rossèrent si rudement, que le pauvre Abdallah resta presque mort. Quand il reprit ses sens, les sacs de pièces d'or, les deux chameaux, le cheval et la lampe de fer avaient disparu.

Tel fut le châtiment de la cupidité et de la mauvaise foi d'Abdallah, qui finit ses jours dans la misère.

LE LAC DE VIF ARGENT

I



AINCU par le sort des armes, un roi soutenait avec peine, depuis longtemps, une guerre terrible contre ses voisins. Après plusieurs batailles, on mit le siége devant sa ville capitale ; il craignit pour le salut de la reine et la pria de se retirer dans un château qu'il avait fait fortifier, et où il n'était jamais allé qu'une fois. Ce château était fort éloigné, environné d'une épaisse forêt, et à moins d'en savoir bien les routes, on n'y pouvait arriver.

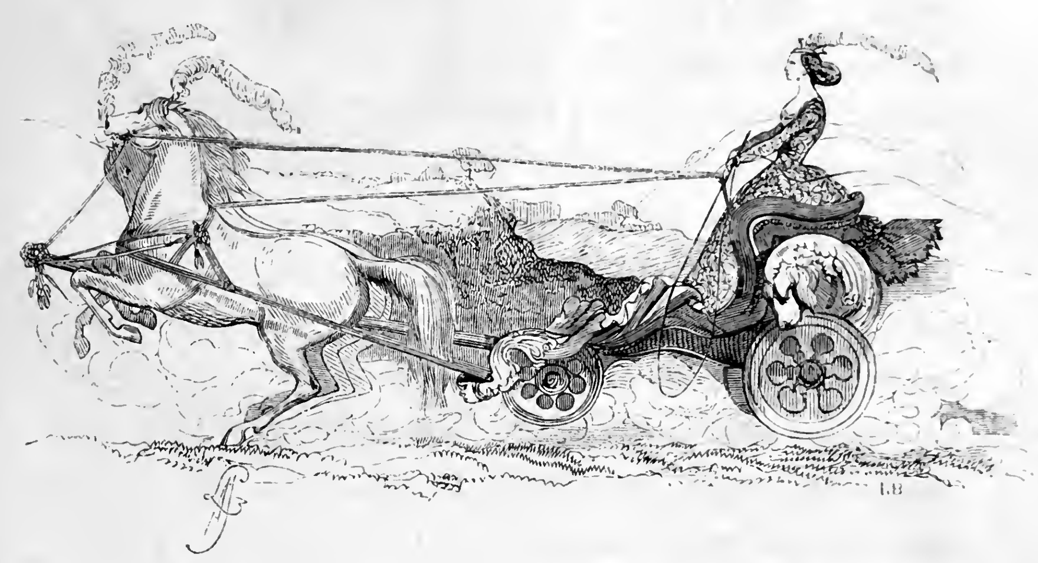
La reine partit, très fâchée de laisser son mari au milieu des périls de la guerre ; on la conduisait à petites journées, de crainte qu'elle ne fût malade de la fatigue d'un si long voyage ; enfin, elle arriva dans son château, bien inquiète

et bien chagrine. Après qu'elle se fut assez reposée, elle voulut se promener aux environs, et elle ne trouvait rien qui pût la divertir. Elle jetait les yeux de tous côtés, elle voyait de grands déserts qui lui donnaient plus de chagrin que de plaisir; elle les regardait tristement et disait quelquefois :

— Quelle comparaison du séjour où je suis à celui où j'ai été toute ma vie ! Si j'y reste encore longtemps, il faut que je meure. A qui parler dans ces lieux solitaires? Avec qui puis-je partager mes inquiétudes? Qu'ai-je donc fait au roi pour m'avoir exilée ici? Il semble qu'il veuille me faire ressentir toute l'amertume de son absence, lorsqu'il me relègue dans un château si désagréable.

C'est ainsi qu'elle se plaignait; et quoique le roi lui écrivît tous les jours, et qu'il lui donnât de fort bonnes nouvelles du siége, elle s'affligeait de plus en plus, et prit la résolution de s'en retourner auprès de son mari; mais comme les officiers qu'il lui avait donnés, avaient ordre de ne la ramener que lorsqu'il le leur ordonnerait, elle ne témoigna point ce qu'elle méditait, et se fit faire un petit char, où il n'y avait place que pour elle, disant qu'elle voulait aller quelquefois à la chasse. Elle conduisait elle-même les chevaux, et suivait les chiens de si près, que les veneurs allaient moins vite qu'elle : par ce moyen, elle se rendait maîtresse de ses actions et pouvait s'enfuir quand elle voudrait. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'elle ne savait point les routes de la forêt; mais elle se flatta que les dieux la conduiraient à bon port.

Un jour que toute son escorte était occupée du plaisir de la chasse, elle lâcha la bride à ses chevaux : ils prirent le galop, et ensuite le mors aux dents ; le chariot semblait emporté par les vents. La pauvre reine se repentit, mais trop tard, de sa témérité :



— Hélas! que va-t-il m'arriver? disait-elle. Ah! si le roi me croyait exposée au péril où je suis, que deviendrait-il, lui qui m'aime si tendrement, et qui ne m'a éloignée de sa capitale que pour me mettre en sûreté!

L'air retentissait de ses douloureuses plaintes ; elle invoquait les dieux, elle appelait les fées à son secours, mais les dieux et les fées l'avaient abandonnée. Le chariot fut renversé ; elle n'eut pas la force de se jeter assez promptement à terre, et son pied demeura pris entre la roue et l'essieu ; il est aisé de croire qu'il ne fallait rien moins qu'un miracle pour la sauver d'un si terrible accident.

Elle resta longtemps étendue sur le sol, au pied d'un arbre, évanouie et couverte de sang. Lorsqu'elle ouvrit les les yeux, elle vit auprès d'elle une femme d'une grandeur gigantesque, vêtue seulement d'une peau de lion ; ses bras et ses jambes étaient nus, ses cheveux noués ensemble avec la peau d'un serpent, dont la tête pendait sur ses épaules ; une massue de pierre lui servait de canne, et un carquois plein de flèches pendait à son côté. Cette géante lui dit :



— Reprends tes esprits ; sache que tu es encore au nombre des vivants ; mais ton sort n'en sera guère moins triste. Je suis la fée Lionne, qui demeure proche d'ici ; il faut que tu viennes passer ta vie avec moi.

La reine la regarda tristement, et lui répondit :

— Si vous vouliez, madame Lionne, me ramener dans mon château, et prescrire au roi ce qu'il doit vous donner pour ma rançon, il m'aime si chèrement, qu'il ne vous refuserait pas même la moitié de son royaume.

— Non, je suis suffisamment riche : je m'ennuyais depuis quelque temps d'être seule, tu as de l'esprit, peut-être que tu me divertiras.

En achevant ces paroles, elle prit la figure d'une lionne, et chargeant la reine sur son dos, elle l'emporta au fond de sa terrible grotte. Là, elle guérit la reine de ses bles-

sures avec une liqueur dont elle lui frotta tous les membres.

L'on descendait dans cette grotte par dix mille marches qui conduisaient jusqu'au centre de la terre; il n'y avait point d'autre lumière que celle de plusieurs grosses lampes qui projetaient leur éclat sur un lac de vif argent, couvert de monstres, dont les différentes figures auraient épouvanté une femme moins timide. Des hiboux et des chouettes, quelques corbeaux et d'autres oiseaux de sinistre augure s'y faisaient entendre. Aux alentours, les arbres étaient toujours dépouillés de feuilles et de fruits, la terre couverte de soucis et de ronces. Quelques racines sèches, des marrons d'Inde et des pommes d'églantier, c'est tout ce qui s'offrait pour soulager la faim des infortunés qui tombaient entre les mains de la fée Lionne.

Sitôt que la reine se trouva en état de travailler, la fée lui dit qu'elle pouvait se faire une cabane, parce qu'elle resterait toute sa vie avec elle. A ces mots, cette princesse n'eut pas la force de retenir ses larmes :

— Que vous ai-je fait, s'écria-t-elle, pour me garder ici ? Si la fin de ma vie, que je sens approcher, vous cause quelque plaisir, donnez-moi la mort, c'est tout ce que j'ose espérer de votre pitié ; mais ne me condamnez point à passer une longue et déplorable vie loin de mon époux bien-aimé.

La Lionne se moqua de sa douleur, et lui dit qu'elle lui conseillait d'essuyer ses larmes, et d'essayer à lui plaire ; que sans cela elle serait la plus malheureuse personne du monde.

— Que faut-il donc faire, répliqua la reine, pour toucher votre cœur?

— J'aime, lui dit-elle, les pâtés de mouches : je veux que vous trouviez le moyen d'en avoir assez pour m'en faire un très grand et très excellent.

— Mais, lui dit la reine, je n'en vois point ici; quand il y en aurait, il ne fait pas assez clair pour les attraper, et quand je les attraperais, je n'ai jamais fait de pâtisserie, de sorte que vous me donnez des ordres que je ne puis exécuter.

— N'importe! dit l'impitoyable Lionne; je veux ce que je veux.

La reine ne répliqua rien : elle pensa qu'en dépit de la cruelle fée, elle n'avait qu'une vie à perdre, et en l'état où elle était, que pouvait-elle craindre? Au lieu donc d'aller chercher des mouches, elle s'assit sous un if, et recommença ses tristes plaintes :

— Quelle sera votre douleur, mon cher époux, disait-elle, lorsque vous viendrez me chercher, et que vous ne me trouverez plus! On rencontrera peut-être dans la forêt mon chariot en pièces; à cette vue, vous ne douterez plus de ma mort.

Elle aurait continué longtemps à s'entretenir de cette manière, si elle n'avait pas entendu au-dessus de sa tête le triste croassement d'un corbeau. Elle leva les yeux, et vit en effet un gros corbeau tenant une grenouille, qu'il s'apprêtait à croquer.

— Bien que rien ne se présente ici pour me soulager,

dit-elle, je ne veux pas négliger de sauver une pauvre grenouille qui est aussi persécutée que moi.

Elle saisit un gros bâton qu'elle trouva sous sa main, et fit lâcher prise au méchant corbeau. La grenouille tomba, resta quelque temps étourdie, puis reprenant ses esprits :

— Belle reine, dit-elle, vous êtes la seule personne bienfaisante que j'aie vue en ces lieux, depuis que la curiosité m'y a conduite.

— Par quel miracle parlez-vous, petite Grenouille? lui demanda la reine, et quelles sont les personnes que vous voyez ici? car je n'en ai encore aperçu aucune.

— Tous les monstres dont ce lac est couvert, dit Grenouillette, ont été dans le monde, les uns sur le trône, les autres dans la confidence de leurs souverains; ils ont été métamorphosés ainsi, en punition de leurs crimes. Le destin les envoie ici pour quelque temps, sans qu'aucun de ceux qui y séjournent deviennent meilleurs et se corrigent.

— Je comprends bien, dit la reine, que plusieurs méchants ensemble ne parviennent pas à s'amender; mais à votre égard, ma commère la Grenouille, que faites-vous ici?

— La curiosité m'a fait entreprendre d'y venir, répliqua-t-elle; je suis demi-fée, mon pouvoir est borné en de certaines choses et fort étendu en d'autres. Si la fée Lionne me reconnaissait dans ses états, elle me tuerait.

— Comment est-il possible que, fée ou demi-fée, un corbeau ait été prêt à vous manger?

— Deux mots vous le feront comprendre : lorsque j'ai sur la tête mon petit chaperon de roses, dans lequel consiste mon pouvoir, je ne crains rien; mais malheureusement je l'avais laissé dans le marécage, quand ce maudit corbeau est venu fondre sur moi. J'avoue, madame, que sans vous je ne serais plus; et puisque je vous dois la vie, si je peux quelque chose pour votre soulagement, vous pouvez ordonner de moi.

— Hélas ! ma chère Grenouille, dit la reine, la mauvaise fée qui me retient captive veut que je lui fasse un pâté de mouches; or il n'y en a point ici, et quand il y en aurait, on n'y voit pas assez clair pour les attraper : donc je cours grand risque de mourir sous ses coups.

— Laissez-moi faire, dit la Grenouille : avant qu'il soit peu, je vous en fournirai.

Elle se frotta aussitôt de sucre, et plus de six mille grenouilles de ses amies en firent autant; puis, elles allèrent ensemble dans un endroit rempli de mouches, que la méchante fée tenait en magasin, exprès pour tourmenter certains malheureux. Dès que les mouches sentirent le sucre, elles s'y attachèrent, et les officieuses grenouilles revinrent au grand galop où la reine était. Jamais il ne se fit une telle capture de mouches, ni un meilleur pâté que celui qu'elle présenta à la fée Lionne. Celle-ci en fut très suprise, ne comprenant point par quelle adresse on avait pu les attraper.

La reine, qui était exposée à toutes les intempéries de l'air, coupa quelques cyprès pour commencer à bâtir sa

maisonnette. La Grenouille vint lui offrir généreusement ses services, et se mettant à la tête de toutes ses compagnes qui avaient été quérir les mouches, elles aidèrent la reine à élever un petit bâtiment, le plus joli du monde; mais elle y fut à peine couchée, que les monstres du lac, jaloux de son repos, vinrent la tourmenter par le plus horrible charivari. Elle se leva tout effrayée et s'enfuit : c'est ce que les monstres demandaient. Un dragon, jadis tyran d'un des plus beaux royaumes de l'univers, prit possession de sa maisonnette.

La pauvre reine affligée voulut se plaindre; mais on se moqua d'elle; les monstres la huèrent, et la fée Lionne lui dit que, si à l'avenir elle l'étourdissait de ses lamentations, elle la rouerait de coups. Il fallut se taire et recourir à la Grenouille, qui était bien la meilleure personne du monde. Elles pleurèrent ensemble, car aussitôt qu'elle avait son chaperon de roses, elle était capable de rire et de pleurer tout comme un autre.

— J'ai, lui dit-elle, une si grande amitié pour vous, que je veux recommencer votre bâtiment, quand tous les monstres du lac devraient s'en désespérer.

Elle coupa sur-le-champ du bois, et le petit palais rustique de la reine se trouva fait en si peu de temps, qu'elle s'y retira la même nuit.

La Grenouille, attentive à tout ce qui était nécessaire à la reine, lui fit un lit de serpolet et de thym sauvage. Lorsque la méchante fée sut que la reine ne couchait plus par terre, elle l'envoya quérir :

— Quels sont donc les hommes ou les dieux qui vous protégent? lui dit-elle. Cette terre, toujours arrosée d'une pluie de soufre et de feu, n'a jamais rien produit qui vaille une feuille de sauge; j'apprends, malgré cela, que des herbes odoriférantes croissent sous vos pas! L'envie me prend d'avoir un bouquet des fleurs les plus rares; songez à me le procurer au plus tôt, sinon....

La reine se prit à pleurer : l'impossibilité de trouver des fleurs la mettait au désespoir.

Elle s'en retourna dans sa maisonnette; son amie la Grenouille y vint :

— Que vous êtes triste! dit-elle à la reine.

— Hélas! ma chère, qui ne le serait? La fée veut un bouquet des plus belles fleurs : où les trouverai-je? Il y va cependant de ma vie, si je ne la satisfais.

— Aimable princesse, dit gracieusement la Grenouille, il faut tâcher de vous tirer de l'embarras où vous êtes. Il y a ici une chauve-souris, qui est la seule créature avec qui j'aie lié commerce; c'est une bonne personne; elle va plus vite que moi, je lui donnerai mon chaperon de feuilles de roses; avec ce secours, elle vous trouvera des fleurs.

La reine lui fit une profonde révérence, car il n'y avait pas moyen d'embrasser Grenouillette.

Celle-ci alla aussitôt parler à la chauve-souris, qui, quelques heures après, arriva cachant sous ses ailes des fleurs admirables. La reine les porta bien vite à la mauvaise fée, qui demeura encore plus surprise qu'elle ne

l'avait été, ne pouvant comprendre par quel miracle la reine était si bien servie.

Cette princesse rêvait incessamment aux moyens de pouvoir s'échapper. Elle communiqua son envie à la bonne Grenouille, qui lui dit :

— Madame, permettez-moi, avant toutes choses, que je consulte mon petit chaperon, et nous agirons ensuite selon ses conseils.

Elle le prit, et l'ayant mis sur un fétu, elle brûla devant quelques brins de genièvre, des capres et deux petits pois verts ; elle coassa cinq fois, puis la cérémonie finie, remettant le chapeau de roses, elle commença de parler comme un oracle.

— Le destin, maître de tout, dit-elle, vous défend de sortir de ces lieux ; vous y donnerez le jour à une princesse charmante. Ne vous mettez point en peine du reste : le temps seul peut vous soulager.

— Tout au moins, lui dit la reine, ne m'abandonnez pas.

L'honnête Grenouille la consola le mieux qu'elle put et lui promit son assistance.

Mais il est temps de parler du roi.

Pendant que ses ennemis le tenaient assiégé dans sa capitale, il ne pouvait envoyer des courriers à la reine : cependant ayant fait plusieurs sorties, il les obligea de se retirer, et il ressentit bien moins le bonheur de cette victoire, que celui de pouvoir aller quérir la reine sans crainte. Il ignorait son désastre, aucun de ses officiers n'ayant osé l'en avertir.

Comme ils ne doutèrent point de sa mort, et qu'ils crurent qu'elle avait été dévorée, il ne fut question entre eux que de persuader au roi qu'elle était morte subitement. A ces funestes nouvelles, il pensa mourir lui-même de douleur.

II



EPENDANT le ciel donna à la reine une petite princesse qui fut nommée Mouffette par la bonne Grenouille, sa marraine.

Cette enfant, merveille de beauté, avait à peine six mois, lorsque sa mère, en la regardant un jour avec une tendresse mêlée de pitié, s'écria :

— Ah ! si le roi te voyait, ma pauvre petite, qu'il aurait de joie! que tu lui serais chère! Mais peut-être, en ce moment même, commence-t-il à m'oublier; il me croit perdue à jamais.

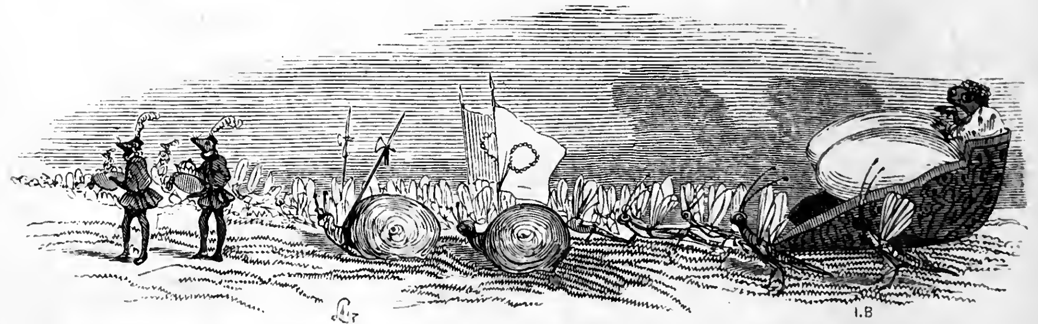
La Grenouille, la voyant pleurer ainsi, lui dit :

— Si vous voulez, madame, j'irai trouver le roi votre époux; le voyage est long et je chemine lentement; mais enfin un peu plus tôt ou un peu plus tard, j'espère arriver.

Cette proposition fut agréée avec empressement et avec reconnaissance.

La reine écrivit avec son sang sur un petit morceau de linge, car elle n'avait ni encre, ni papier. Elle priait le roi de croire en toutes choses la bonne Grenouille qui allait l'informer de ses nouvelles.

Elle fut un an et quatre jours à monter les dix mille marches qu'il y avait depuis la plaine noire, où elle laissait la reine, jusqu'au monde, et elle demeura une autre année à faire confectionner son équipage, car elle était trop fière pour vouloir paraître à la cour comme une méchante grenouille de marécages. Elle fit construire une litière assez



grande pour mettre commodément deux œufs ; ce carrosse était couvert d'écaille de tortue en dehors et doublé en peau de lézard. Notre voyageuse avait pris pour filles d'honneur cinquante de ces petites grenouilles vertes qui sautillent dans les prés ; chacune était montée sur un escargot; plu-

sieurs rats d'eau, vêtus en pages, précédaient les limaçons, auxquels elle avait confié la garde de sa personne. Comme elle était un peu coquette de son naturel, elle se crut obligée de mettre du rouge et des mouches; l'on dit même qu'elle était fardée; mais ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'était plus joli que son petit chaperon de roses, toujours fraîches et épanouies.

Elle demeura sept ans à faire son voyage; enfin elle arriva proche de la ville où le roi faisait son séjour. Elle fut bien surprise de ne voir partout que des danses et des festins; on riait, on chantait; et plus elle approchait de la capitale, plus elle trouvait de joie et de jubilation. Son équipage singulier surprenait tout le monde: chacun la suivait, et la foule devint si grande lorsqu'elle entra dans la ville, qu'elle eut beaucoup de peine à parvenir jusqu'au palais.

Le roi, veuf depuis neuf ans, s'était enfin laissé fléchir par les prières de ses sujets, et il allait se remarier à une princesse moins belle à la vérité que sa femme, mais qui ne laissait pas d'être fort agréable.

La bonne Grenouille étant descendue de sa litière, entra chez le roi, suivie de tout son cortége. Elle n'eut pas besoin de demander audience: le monarque, sa fiancée et tous les princes avaient trop d'envie de savoir le sujet de sa venue pour ne pas l'accueillir avec empressement.

— Sire, dit-elle, je ne sais si la nouvelle que je vous apporte vous donnera de la joie ou de la peine: je viens vous parler de la reine, que vous semblez avoir oubliée.

— Son souvenir m'est toujours cher, dit le roi en versant quelques larmes qu'il ne put retenir ; mais il faut que vous sachiez, gentille Grenouille, que les rois ne font pas toujours ce qu'ils veulent : il y a neuf ans que mes sujets me pressent de me remarier, il a fallu céder à leurs vœux et j'ai jeté les yeux sur cette jeune princesse qui me paraît digne de partager mon trône.

— Mais la reine n'est pas morte, reprit vivement Grenouillette ; voici une lettre écrite de son sang, qu'elle m'a chargée de vous remettre, en vous annonçant que vous avez une fille plus belle que le jour.

Le roi prit le billet, le couvrit de baisers et l'arrosa de ses larmes ; puis il le fit voir à toute l'assemblée.

La princesse fiancée, et les ambassadeurs chargés de voir célébrer son mariage, faisaient triste contenance.

— Comment, sire, dit un de ceux-ci, pouvez-vous sur les paroles d'une petite crapaudine rompre un hymen si solennel ?

— Monsieur l'ambassadeur, répliqua la Grenouille, cessez vos insultes, et puisqu'il faut ici me faire connaître, allons, fées et génies, paraissez.

Toutes les grenouillettes, rats, escargots, lézards, et elle à leur tête, parurent en effet ; mais ils n'avaient plus la figure de ces petits vilains animaux : leur taille était haute et majestueuse, leur visage agréable, leurs yeux plus brillants que les étoiles ; chacun portait une couronne de pierreries sur sa tête, et sur ses épaules un manteau de velours, doublé d'hermine.

— Je vous avoue, madame la Grenouille, dit le roi, que, si je ne croyais pas ma femme morte, il n'y a rien au monde que je ne fisse pour la revoir.

— Eh bien! voici une bague qui vous fournira les moyens de parvenir jusqu'à elle, et de parler à la fée Lionne qui la retient prisonnière.

Le roi partit sans vouloir être accompagné de personne, et fit des présents très considérables à la Grenouille.

— Ne vous découragez point, lui dit celle-ci : vous aurez de terribles difficultés à surmonter; mais j'espère que vous réussirez dans votre entreprise.

Le roi, consolé par ces promesses, ne prit point d'autre guide que sa bague pour aller trouver sa femme.



L'officieuse bague le conduisit dans l'obscur séjour où la reine languissait depuis tant d'années : il ne fut pas médiocrement surpris de descendre jusqu'au centre de la terre; mais tout ce qu'il y vit l'étonna bien davantage. La fée Lionne, qui n'ignorait rien, savait le

jour et l'heure qu'il devait arriver : que n'aurait-elle pas fait pour que le destin, d'intelligence avec elle, en eût ordonné autrement? Mais elle résolut au moins de combattre son pouvoir à l'aide de la magie.

Elle bâtit au milieu du lac de vif argent un palais de cristal, y renferma la pauvre reine et sa fille; ensuite, elle harangua tous les monstres de cet affreux séjour.

— Vous perdrez cette belle princesse, leur dit-elle, si vous ne vous intéressez avec moi à la défendre contre un chevalier qui vient pour l'enlever.

Les monstres promirent de ne rien négliger de ce qu'ils pouvaient faire : ils entourèrent le palais de cristal; les plus légers se placèrent sur le toit et sur les murs; les autres aux portes, et le reste dans le lac.

Le roi, étant conseillé par sa fidèle bague, alla d'abord à la caverne de la fée; elle l'attendait sous sa figure de lionne. Dès qu'il parut, elle se jeta sur lui; mais il mit l'épée à la main avec une bravoure qu'elle n'avait pas prévue; et, comme elle allongeait sa patte pour le terrasser, il la lui coupa d'un seul coup. Elle poussa un grand cri, et tomba; il s'approcha d'elle, lui mit le pied sur la gorge, et lui jura qu'il l'allait tuer.

Malgré son indomptable furie, elle ne laissa pas d'avoir peur.

— Que me veux-tu? lui dit-elle; que me demandes-tu?

— Je veux te punir, répliqua-t-il fièrement, d'avoir enlevé ma femme; et je veux t'obliger à me la rendre, ou je t'étranglerai tout à l'heure.

— Jette les yeux sur ce lac, dit-elle, et vois si elle est en mon pouvoir.

Le roi regarda du côté qu'elle lui indiquait, et vit la reine et sa fille dans le château de cristal, qui voguait sans rames et sans gouvernail, comme une galère, sur le vif-argent.

Il pensa mourir de joie à cette vue.

Pendant qu'il cherchait le moyen de les joindre, la fée Lionne disparut.

Sans cesse il courait le long des bords du lac; mais, quand il était d'un côté, le palais transparent s'éloignait avec une vîtesse incroyable, et les espérances du pauvre roi étaient toujours ainsi déçues. La reine, qui craignait qu'à la fin il ne se lassât, lui criait de ne point perdre patience; que la fée Lionne voulait le fatiguer; mais qu'un véritable courage ne peut être rebuté par aucunes difficultés.

Là-dessus, elle et Mouffette lui tendaient les mains d'un air suppliant. Le roi se sentait pénétré de compassion; il jurait par le Styx et l'Achéron de passer le reste de sa vie dans ces tristes lieux, plutôt que d'en partir sans elles. Jamais persévérance ne fut mise à une plus cruelle épreuve.

La terre pleine de ronces et couverte d'épines lui servait de lit; il ne mangeait que des fruits sauvages plus amers que le fiel, et il avait chaque jour des combats à soutenir contre les monstres du lac.

Trois années s'écoulèrent ainsi sans que le roi eût lieu

de se promettre aucun avantage. Enfin, un dragon affreux l'appela un jour, et lui dit :

— Si vous voulez me jurer par votre couronne et par votre sceptre, par votre manteau royal, par votre femme et par votre fille, de me donner un certain morceau à manger, dont je suis friand, et que je vous demanderai lorsque j'en aurai envie, je vais vous prendre sur mes ailes, et malgré tous les monstres qui couvrent ce lac et qui gardent ce château de cristal, je vous promets que nous délivrerons la reine et la princesse Mouffette.

— Ah ! cher dragon de mon âme, s'écria le roi, je vous jure, ainsi qu'à toute votre dragonienne espèce, que je vous donnerai à manger tous les morceaux du monde, et que je resterai à jamais votre humble serviteur.

— Ne vous engagez pas, répliqua le dragon, si vous n'avez pas envie de me tenir parole ; car il arriverait des malheurs si grands, que vous vous en souviendriez le reste de votre vie.

Le roi redoubla ses protestations, mourant d'impatience de délivrer sa chère reine. Il monta donc sur le dos du dragon, comme il aurait monté sur le plus beau cheval du monde. Aussitôt les monstres se précipitent au-devant de lui pour l'arrêter au passage : l'on n'entend



que le sifflement aigu des serpents, le rugissement des

bêtes féroces; mais leur rage est impuissante, et le roi arrive au château. Là, de nouveaux obstacles se présentent: des chauves-souris, des hiboux, des corbeaux, en défendent l'entrée; mais le dragon avec ses griffes, ses dents et sa queue, met en pièces les plus hardis. La reine, de son côté, brise les murailles de cristal à coups de pieds, et des morceaux, elle se fait des armes pour aider son cher époux; ils sont enfin victorieux. Alors l'enchantement cesse à l'instant par un coup de tonnerre qui tombe dans le lac, et qui le met à sec. L'officieux dragon avait disparu comme tous les autres.

Sans que le roi pût deviner par quel moyen il avait été transporté dans sa ville capitale, il s'y trouva avec la reine et Mouffette, assis dans un salon magnifique, vis-à-vis d'une table délicieusement servie. Tous leurs sujets accoururent pour voir leur souveraine et la jeune princesse.

Il est aisé d'imaginer que tous les plaisirs occupèrent cette belle cour: l'on y faisait des mascarades, des courses de bagues, des tournois, qui attiraient les plus grands princes du monde. Entre ceux qui parurent les mieux faits et les plus adroits, le prince Moufy emporta partout l'avantage: il n'y avait d'applaudissements que pour lui; chacun l'admirait, et la jeune Mouffette ne put s'empêcher de rendre justice au mérite de Moufy.

Le roi dit à ce prince, qui lui demanda la main de sa fille, que Mouffette était maîtresse de se choisir un mari, et qu'il ne la voulait contraindre en rien; mais qu'il travaillât à lui plaire, que c'était l'unique moyen d'être heureux. Le

prince fut ravi de cette réponse ; il avait connu en plusieurs rencontres qu'il ne lui était pas indifférent, et s'en étant enfin expliqué avec elle, elle lui dit que s'il n'était pas son époux, elle n'en aurait jamais d'autre. Moufy, transporté de joie, se jeta à ses pieds, et la conjura dans les termes les plus tendres de se souvenir de la parole qu'elle lui donnait.

Il courut aussitôt à l'appartement du roi et de la reine, leur rendit compte de cet aveu de Mouffette, et les supplia de ne plus différer son bonheur. Ils y consentirent avec plaisir. Le prince Moufy avait de si grandes qualités, qu'il semblait être seul digne de posséder la merveilleuse Mouffette. Le roi voulut bien les fiancer avant qu'il retournât à Moufy, où il était obligé d'aller donner des ordres pour son mariage; mais il ne serait plutôt jamais parti, que de s'en aller sans des assurances certaines d'être heureux à son retour. La princesse Mouffette ne put lui dire adieu sans répandre beaucoup de larmes : elle avait je ne sais quels pressentiments qui l'affligeaient. La reine voyant le prince accablé de douleur, lui donna le portrait de sa fille, le priant, pour l'amour d'eux tous, de revenir bientôt. Il lui dit :

— Madame, je n'aurai jamais tant pris de plaisir à vous obéir, que dans cette occasion : mon cœur y est trop intéressé pour que je néglige ce qui peut me rendre heureux.

Il partit en poste ; et la princesse Mouffette, en attendant son retour, s'occupait de la musique et des instru-

ments qu'elle avait appris depuis quelques mois, cherchant ainsi à se distraire de son chagrin.

Un jour qu'elle était dans la chambre de la reine, le roi y entra, le visage tout couvert de larmes, et prenant sa fille entre ses bras :

— O mon enfant! s'écria-t-il; ô père infortuné! ô malheureux roi!

Il n'en put dire davantage; la reine et la princesse, épouvantées, lui demandèrent ce qu'il avait; enfin il leur dit qu'il venait d'arriver à la cour un géant, se disant ambassadeur du dragon du lac, lequel, suivant la promesse qu'il avait exigée du roi pour lui aider à combattre et à vaincre les monstres, venait demander la princesse Mouffette, afin de la manger en pâté; qu'il s'était engagé par des serments épouvantables à lui donner tout ce qu'il voudrait; et en ce temps-là on ne savait pas manquer à sa parole.

La reine, entendant ces tristes nouvelles, poussa des cris affreux, et serra la princesse entre ses bras.

— L'on m'arracherait plutôt la vie, dit-elle, que de me résoudre à livrer ma fille à ce monstre; qu'il prenne notre royaume et tout ce que nous possédons. Père dénaturé, pourriez-vous donner les mains à une si grande barbarie? Ah! je n'en peux soutenir la pensée : envoyez-moi ce féroce ambassadeur, peut-être que mon affliction le touchera.

Le roi ne répliqua rien : il fut parler au géant et l'amena ensuite à la reine, qui se jeta à ses pieds ainsi que sa fille, le conjurant d'avoir pitié d'elles, et de persuader au dra-

gon de prendre tout ce qu'elles avaient et de sauver la vie à Mouffette; mais il leur répondit que cela ne dépendait point de lui, et que le dragon était trop opiniâtre et trop friand; que lorsqu'il avait en tête de manger quelque bon morceau, tous les dieux ensemble ne lui en ôteraient pas l'envie; qu'il leur conseillait en ami de faire la chose de bonne grâce, parce qu'il en pourrait encore arriver de plus grands malheurs. A ces mots, la reine s'évanouit, et la princesse en aurait fait autant, s'il n'eût fallu qu'elle secourût sa mère.

Ces tristes nouvelles furent à peine répandues dans le palais et dans la ville, que l'on n'entendit que des pleurs et des gémissements, car Mouffette était adorée. Le roi ne pouvait se résoudre à la donner au géant, et celui-ci, qui avait déjà attendu plusieurs jours, commençait à se lasser, et adressait des menaces terribles. Cependant le roi et la reine disaient :

— Que peut-il nous arriver de pis? Quand le dragon du lac viendrait nous dévorer, nous ne serions pas plus affligés; si l'on met notre Mouffette en pâté, nous sommes perdus!

Là-dessus le géant leur dit qu'il avait reçu des nouvelles de son maître, et que si la princesse voulait épouser un neveu qu'il avait, il consentait à la laisser vivre; qu'au reste, ce neveu était beau et bien fait, qu'il était prince, et qu'elle pourrait vivre fort contente avec lui.

Cette proposition adoucit un peu la douleur de leurs majestés. La reine parla à la princesse; mais elle la trouva

feuille de rose : en soufflant dessus, j'en fais un cheval qui va vous transporter près d'elle.

Il parut aussitôt un cheval tout vert; il avait douze pieds et trois têtes; l'une jetait du feu, l'autre des bombes, et l'autre des boulets de canon. La Grenouille donna au prince une épée qui avait dix-huit aunes de long, et qui était plus légère qu'une plume; elle le revêtit d'un seul diamant dans lequel il entra comme dans un habit, et bien qu'il fût plus dur qu'un rocher, il était si flexible qu'il ne le gênait en rien.



— Partez, lui dit-elle, courez, volez à la défense de ce que vous aimez; quand vous aurez délivré la princesse, faites-lui savoir la part que j'ai prise à son salut.

— Généreuse fée, s'écria le prince, je ne puis à présent vous témoigner toute ma reconnaissance; mais je me déclare pour jamais votre esclave très fidèle.

Il monta sur le cheval aux trois têtes, qui aussitôt se mit à galoper de ses douze pieds, et faisait plus de diligence que trois des meilleurs chevaux, de sorte que ce prince arriva en peu de temps au haut de la montagne, où il vit sa chère princesse toute seule et l'affreux dragon prêt à la dévorer. Alors le cheval vert se mit à jeter du feu, des bombes et des boulets de canon, qui déconcertèrent le monstre : vingt coups de ces boulets lui entamèrent un peu

les écailles, et les bombes lui crevèrent un
furieux, et voulut se jeter sur le prince; n
dix-huit aunes était d'une si bonne trempe,
maniait comme il voulait, la lui enfonçan
jusqu'à la garde, ou s'en servant comme d
prince n'aurait pourtant pas laissé de sent
sans l'habit de diamant qui était impénétrab

Le roi et la reine commencèrent à sentir d
quelques rayons d'espérance, car il était f
naire de voir un cheval à trois têtes, à dou
jetait feu et flammes, et un prince dans un
mants, armé d'une épée formidable, venir
ment si nécessaire, et combattre avec tant
roi mit son chapeau sur sa
canne, et la reine attacha
son mouchoir au bout d'un
bâton, pour faire des signes
au prince et l'encourager.
Toute leur suite en fit au-
tant. En vérité, il n'en avait
pas besoin; son cœur tout
seul et le péril où il voyait Mouffette suffisa
nimer.



La terre était couverte des dards, des griff

vantable blessure; mais, ce qu'on aura peine à
ce qui est pourtant aussi vrai que le reste de ce
qu'il sortit, par cette large blessure, un prin
beau et le plus charmant que l'on ait jamai
habit était de velours bleu à fond d'or, tout brod
il avait sur la tête un petit morion à la grecque
de plumes blanches. Il accourut aussitôt les b
pour embrasser le prince Moufy.

— Que ne vous dois-je pas, mon généreux
lui dit-il. Vous venez de me délivrer de la pl
prison où jamais un souverain puisse être ren
avais été condamné par la fée Lionne, et il y
que j'y languis. Son pouvoir était tel, que,
propre volonté, elle me forçait à dévorer cette
cesse; menez-moi à ses pieds, pour que je lu
mon malheur.

Le prince Moufy, surpris et charmé d'une
étonnante, ne voulut céder en rien aux civi
prince; ils se hâtèrent de joindre la belle Mo
rendait de son côté mille grâces aux dieux po
heur si inespéré.

Le roi, la reine et toute la cour étaient déjà au
chacun parlait à la fois, personne ne s'enten

l'on vit briller le chaperon de roses comme un soleil, et la Grenouille était aussi belle que l'aurore.

La reine s'avança vers elle, et la prit par une de ses petites pattes. Aussitôt la sage Grenouille se métamorphosa, et parut sous les traits d'une belle reine.

— Je viens, s'écria-t-elle, pour couronner la fidélité de la princesse Mouffette. Son exemple est rare dans le siècle où nous sommes; mais il le sera bien davantage dans les siècles à venir.

Elle prit aussitôt deux couronnes de myrthe qu'elle mit sur la tête des deux futurs époux, et, frappant trois coups de sa baguette, tous les os du dragon s'élevèrent pour former un arc de triomphe, en mémoire du grand événement qui venait de se passer.

FIN.



TABLE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. BELIN-LEPRIEUR FILS.
Rue de la Monnaie, 11.



